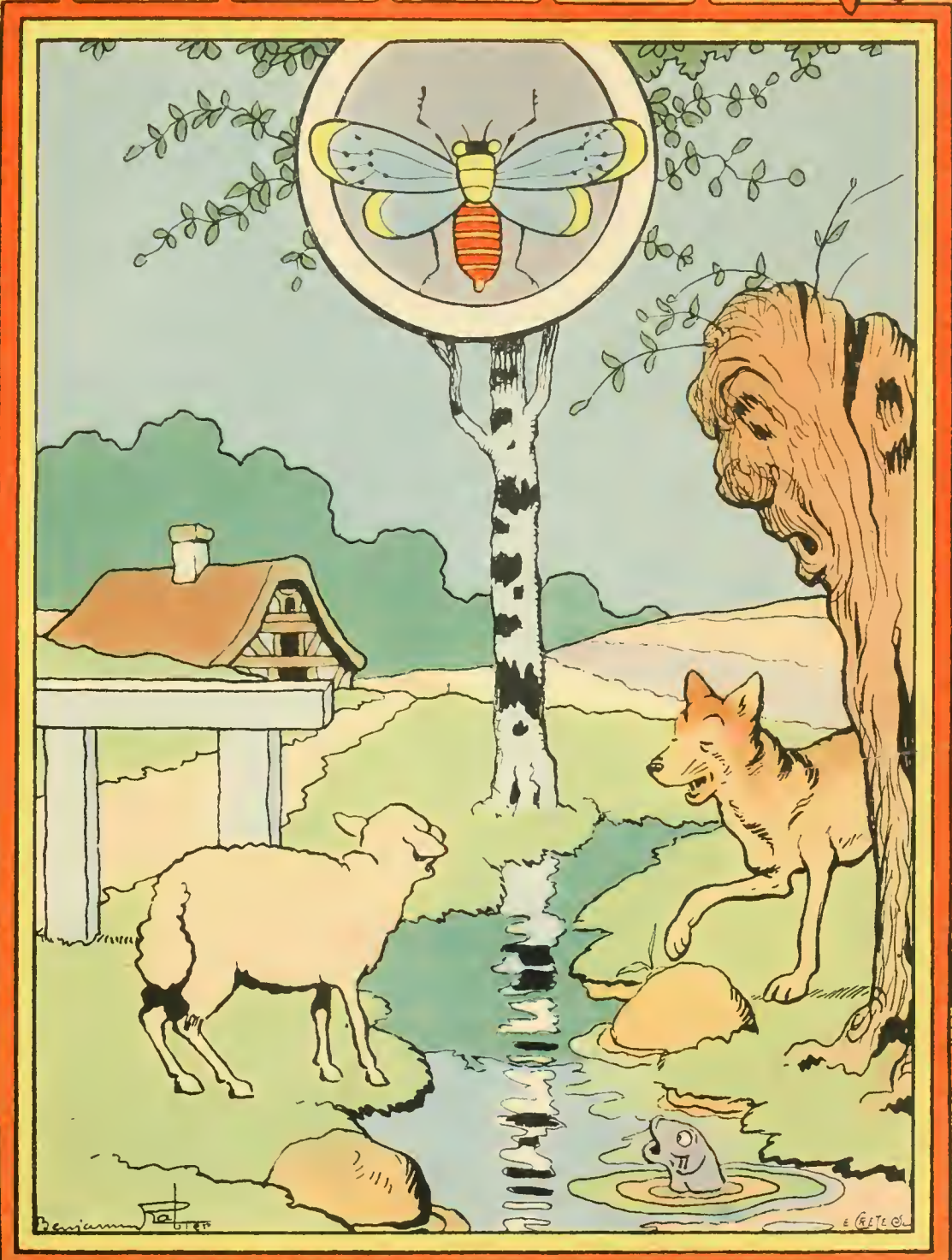


FABLES DE LA FONTAINE

ILLUSTRÉES par **BENJAMIN RABIER**



LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
Jules TALLANDIER, Éditeur
8, RUE SAINT-JOSEPH, 8, PARIS (2^e)

Fables de la Fontaine



310 Compositions de
BENJAMIN RABIER
 dont 85 en couleurs

Grâce à l'obligeante autorisation de MM. Belin frères, ce recueil complet des Fables de La Fontaine est entièrement conforme, pour le texte, à l'édition classique qu'ils ont faite avec le plus minutieux scrupule, revisée avec le soin le plus parfait. C'est dire que notre édition illustrée — qui s'adresse à tous — peut-être mise entre les mains des plus jeunes lecteurs, pour leur profit moral autant que pour leur plaisir.

2166 fr

Fables
de
La Fontaine

ILLUSTRÉES PAR

BENJAMIN RABIER



310 COMPOSITIONS DONT 85 EN COULEURS



86640
30/4/68

PARIS
LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, JULES TALLANDIER, ÉDITEUR

8, Rue Saint-Joseph, 8 (2^e arrond.)

Tous droits réservés.



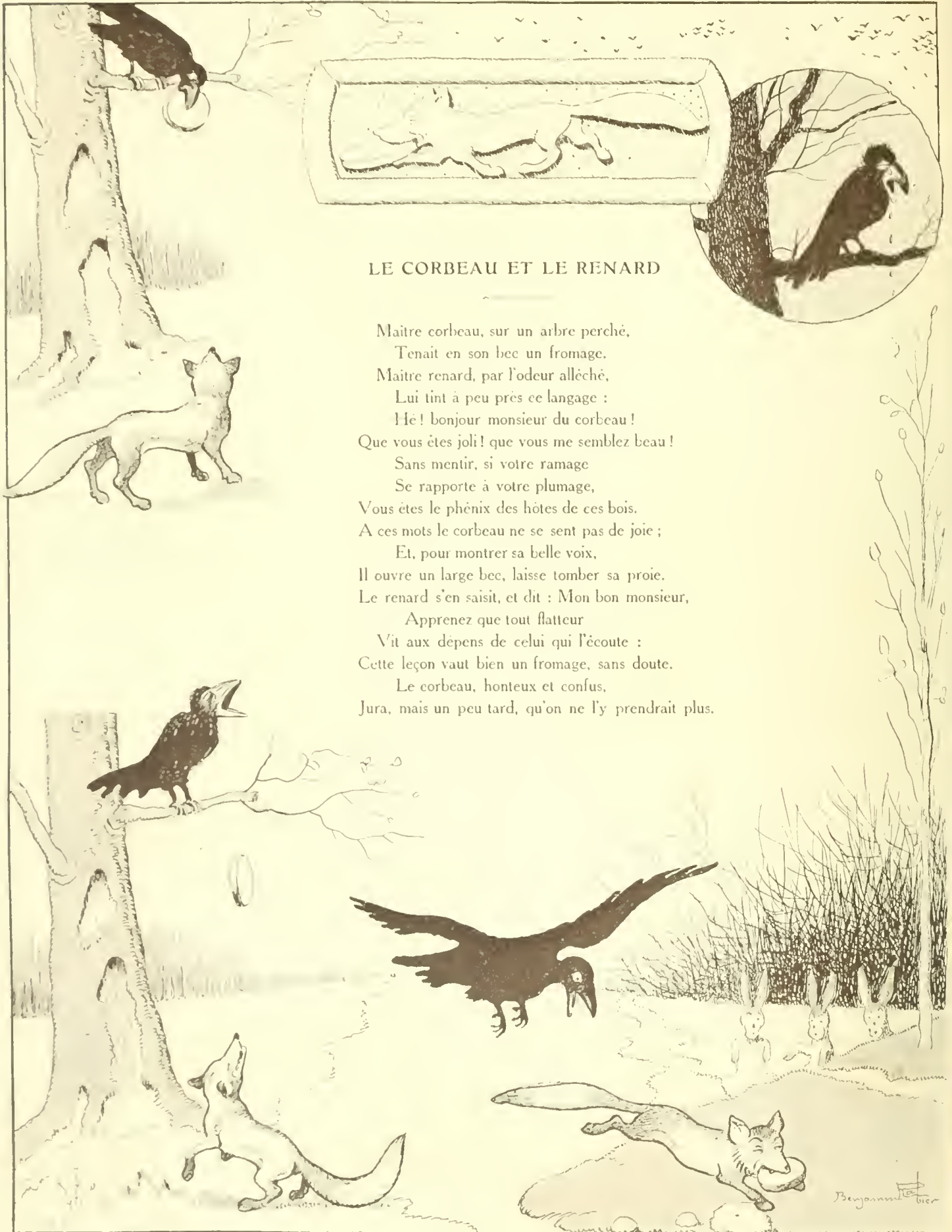
LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale ayant chanté
 Tout l'été,
 Se trouva fort dépourvue
 Quand la bise fut venue :
 Pas un seul petit morceau
 De mouche ou de vermisseau.
 Elle alla crier famine
 Chez la fourmi sa voisine,
 La priant de lui prêter
 Quelque grain pour subsister
 Jusqu'à la saison nouvelle.
 Je vous paierai, lui dit-elle,
 Avant l'ôut, foi d'animal,
 Intérêt et principal.

La fourmi n'est pas prêteuse :
 C'est là son moindre défaut.
 Que faisiez-vous au temps chaud ?
 Dit-elle à cette emprunteuse. —
 Nuit et jour à tout venant
 Je chantais, ne vous déplaie. —
 Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
 Eh bien ! dansez maintenant.

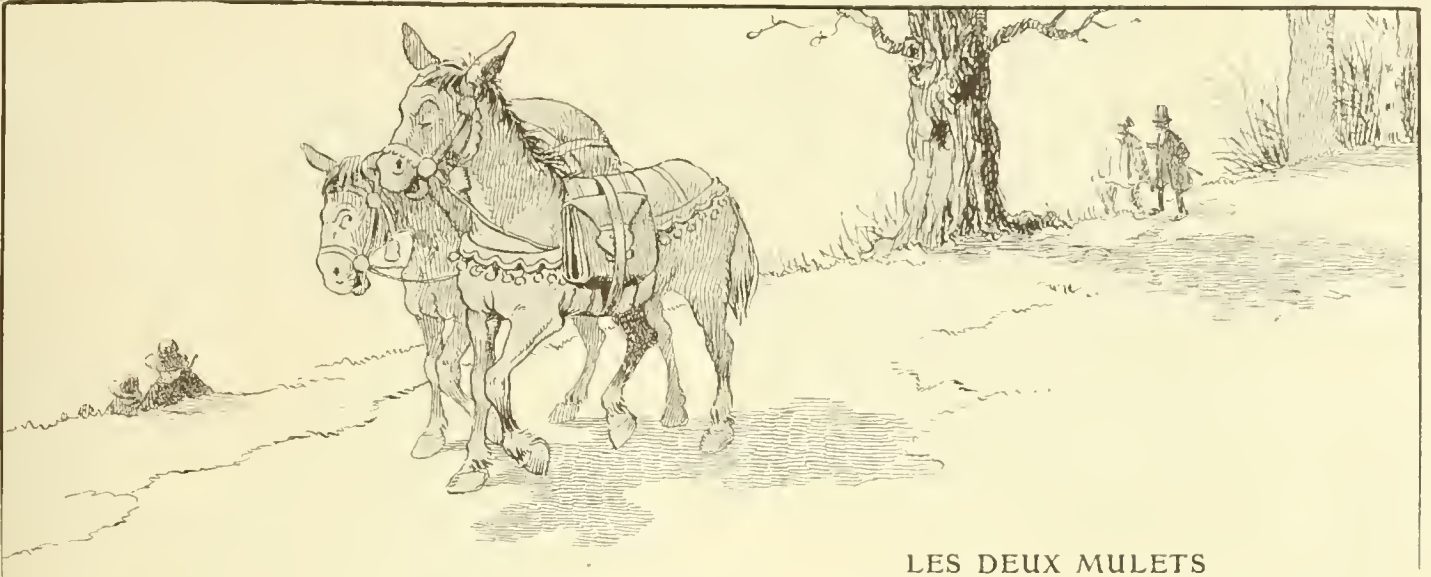


Benjamin Tabac



LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître corbeau, sur un arbre perché,
 Tenait en son bec un fromage.
 Maître renard, par l'odeur allèché,
 Lui tint à peu près ce langage :
 Hé ! bonjour monsieur du corbeau !
 Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
 Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
 A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
 Et, pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
 Le corbeau, honteux et confus,
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.



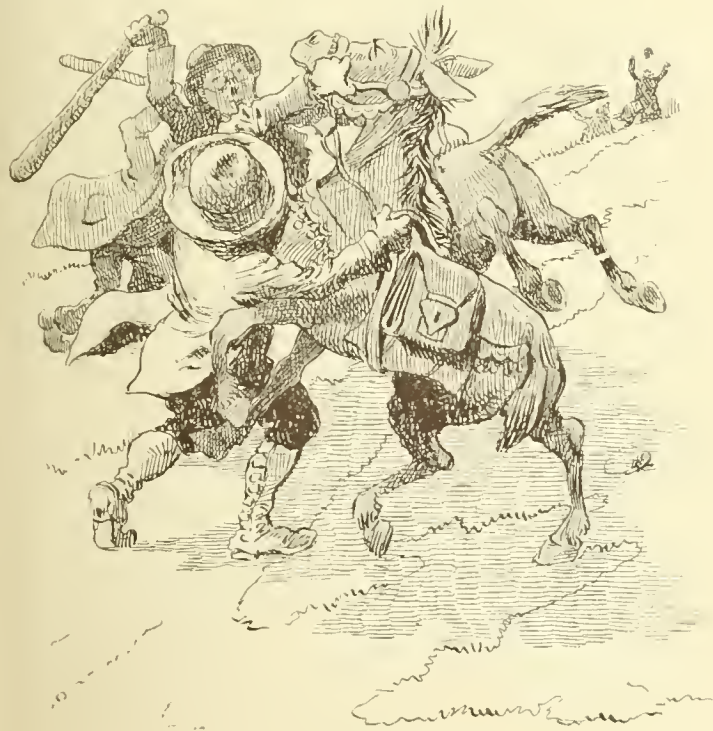
LES DEUX MULETS

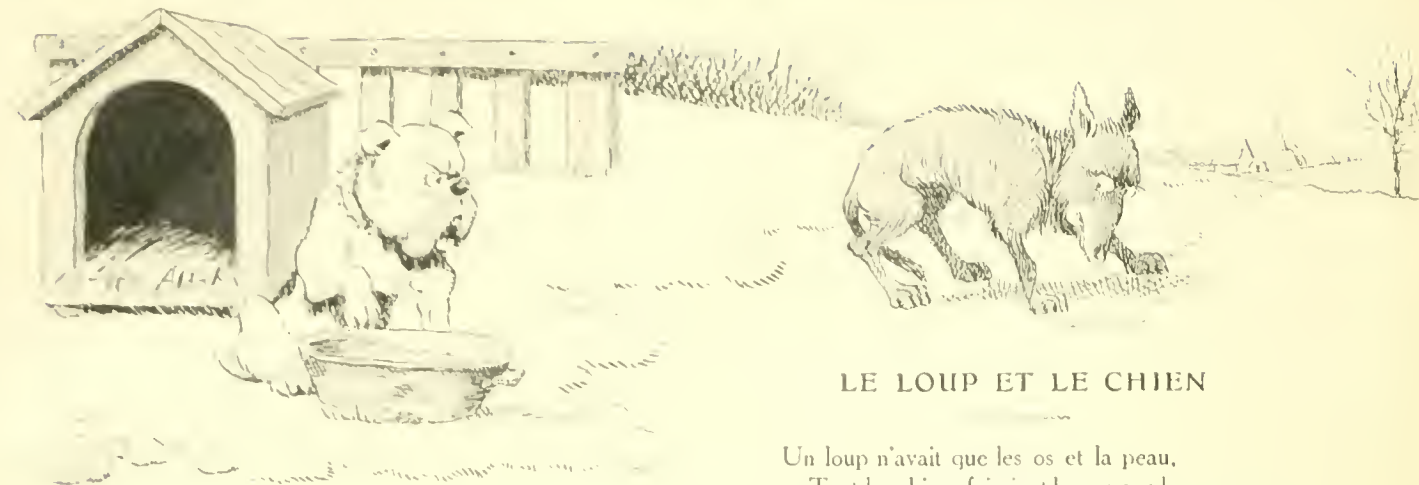
Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.

Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette ;
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.

Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
Ce mulet qui me suit du danger se retire,

Et moi, j'y tombe et je péris !
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade.





LE LOUP ET LE CHIEN

Un loup n'avait que les os et la peau,
 Tant les chiens faisaient bonne garde :
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
 Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
 L'attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire loup l'eût fait volontiers :
 Mais il fallait livrer bataille ;
 Et le matin était de taille
 A se défendre hardiment.
 Le loup donc l'aborde humblement,
 Entre en propos et lui fait compliment
 Sur son embonpoint, qu'il admire.
 Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien :
 Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, hères, et pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lippée !
 Tout à la pointe de l'épée !
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
 Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?
 Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
 Portant bâtons, et mendiants ;
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
 Moyennant quoi votre salaire
 Sera force reliefs de toutes les façons,
 Os de poulets, os de pigeons ;
 Sans parler de mainte caresse.
 Le loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le col du chien pelé.
 Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ! — Peu de
 Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché [chose. —
 De ce que vous voyez est peut-être la cause. —
 Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
 Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ? —
 Il importe si bien, que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte,
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
 Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

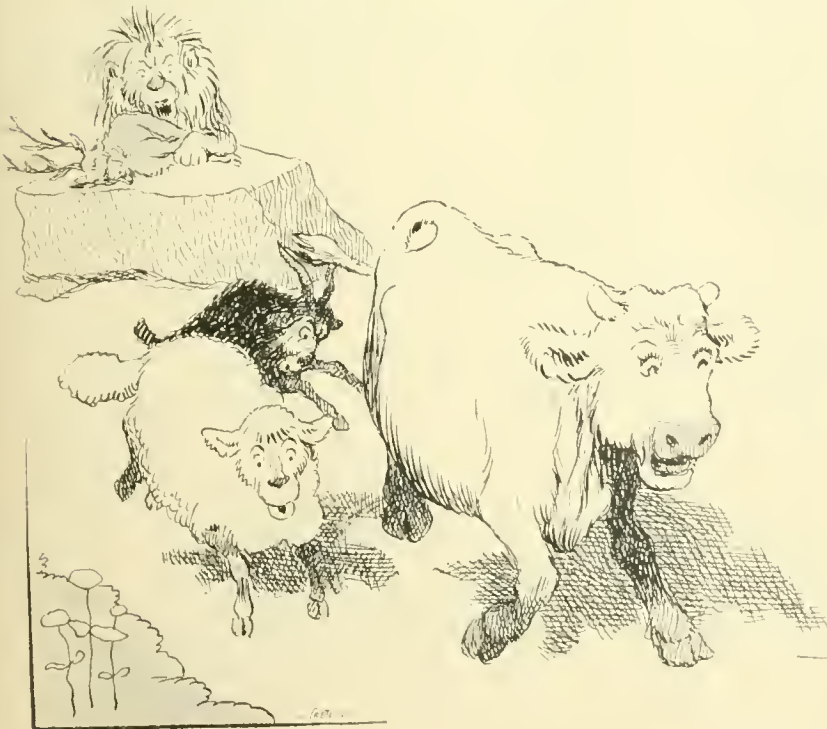




LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS
EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION

La génisse, la chèvre et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta,
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça ;
Prit pour lui la première en qualité de sire.
Elle doit être à moi, dit-il : et la raison,
C'est que je m'appelle lion :
A cela l'on n'a rien à dire.

La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.





LA BESACE

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur ;
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remède à la chose.

Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause :
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.

Êtes-vous satisfait ? Moi, dit-il, pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il veut me croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant la-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre,
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.

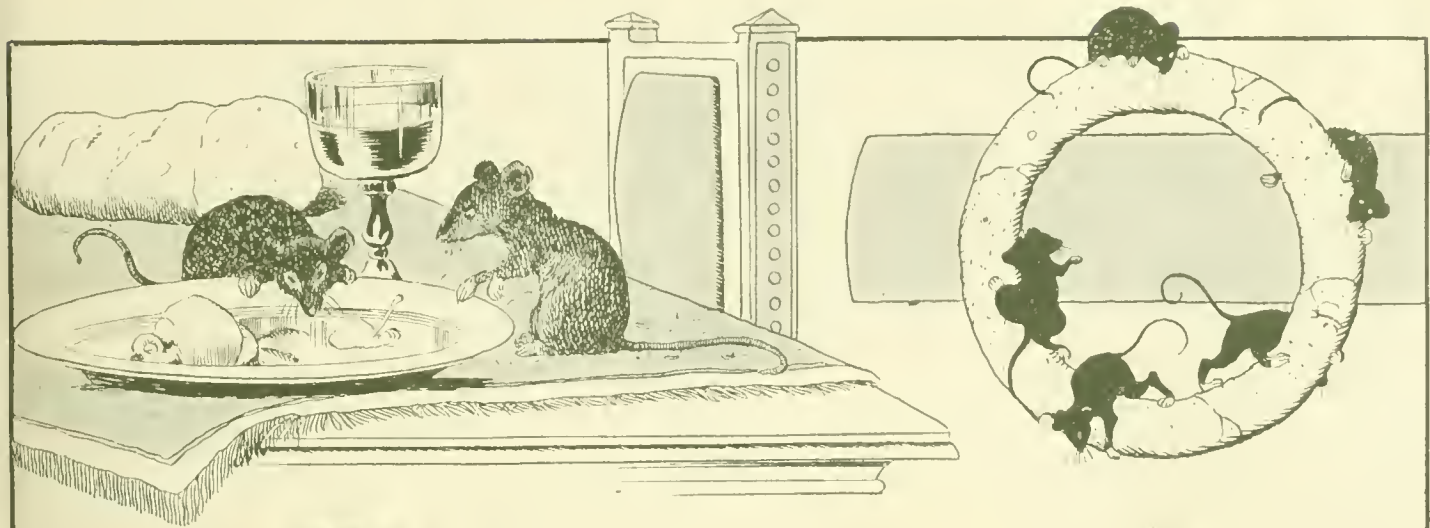
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appetit

Dame baleine était trop grosse,
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.

Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le fabricant souverain
Nous crea besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

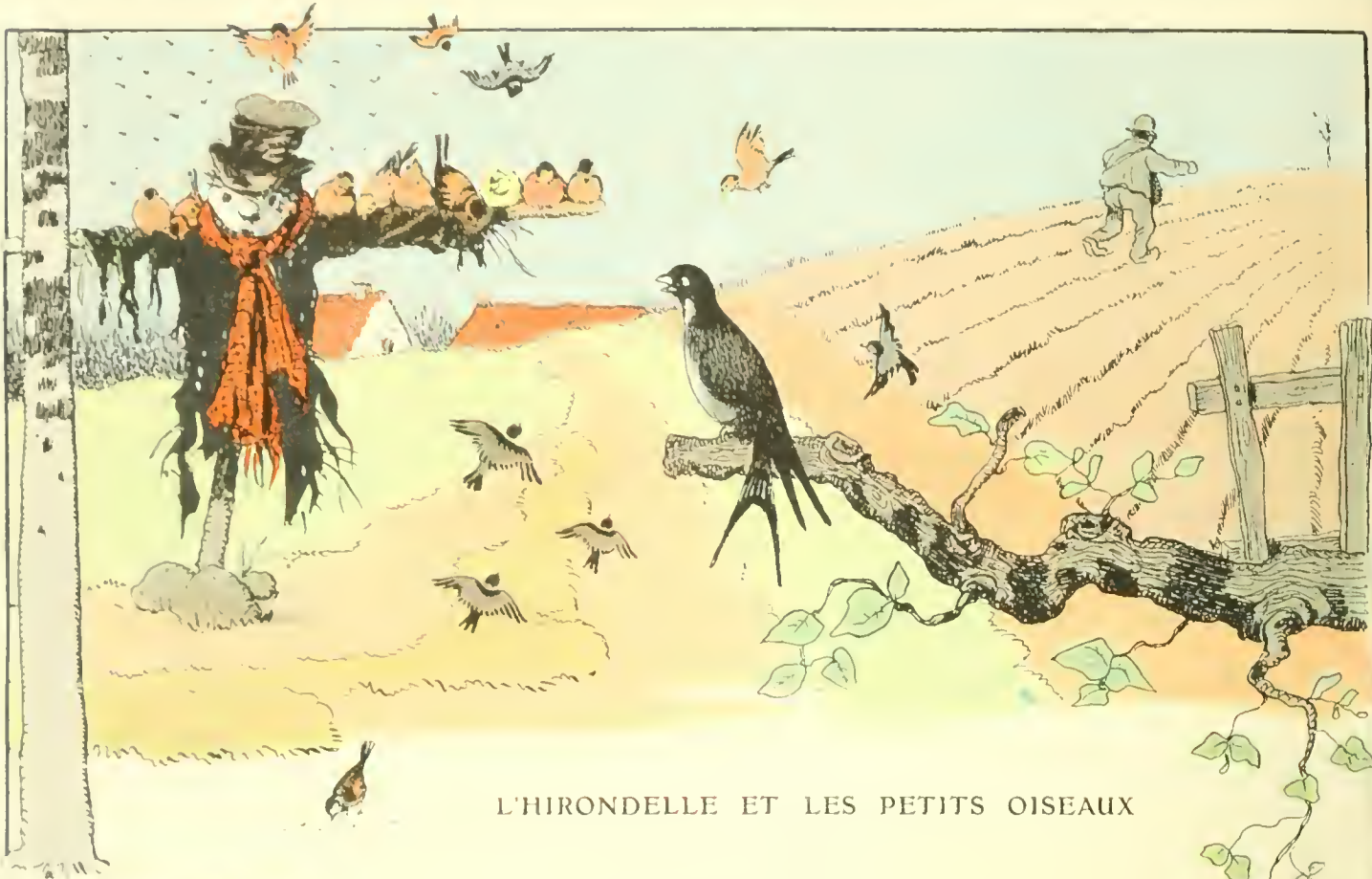




LE RAT DE VILLE
ET LE RAT DES CHAMPS

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.
Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.
Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquait au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.
A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.
Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.
C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi.
Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout a loisir.
Adieu donc. Fî du plaisir
Que la crainte peut corrompre





L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX

Une hirondelle, en ses voyages,
 Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
 Peut avoir beaucoup retenu.
 Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
 Et, devant qu'ils fussent éclos,
 Les annonçait aux matelots.

Il arriva qu'au temps que le chanvre se sème,
 Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
 Ceci ne me plait pas, dit-elle aux oisillons :
 Je vous plains ; car, pour moi, dans ce peril extreme
 Je saurai m'éloigner ou vivre en quelque coin.
 Voyez-vous cette main qui par les airs chemine !

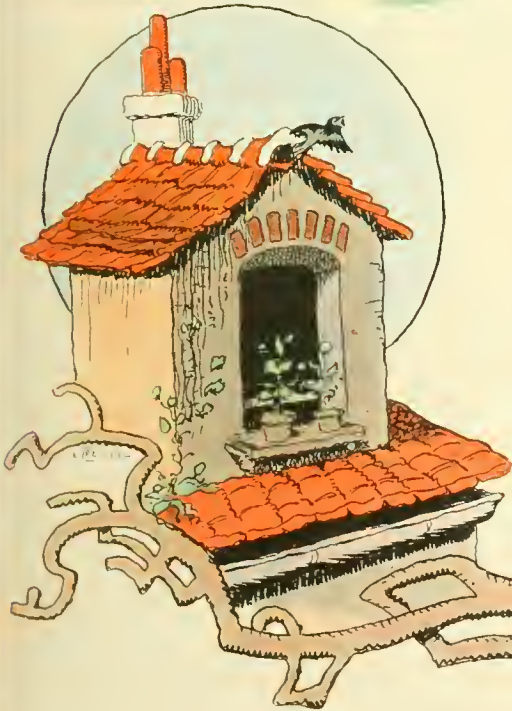
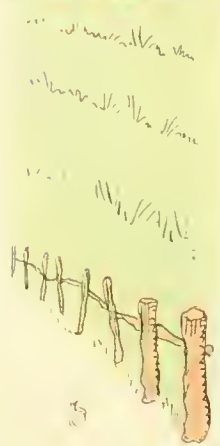
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
 Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
 De la naitront engins à vous envelopper,
 Et lacets pour vous attraper,
 Enfin mainte et mainte machiné
 Qui causera dans la saison
 Votre mort ou votre prison :
 Gare la cage ou le chaudron !
 C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
 Mangez ce grain ; et croyez-moi.
 Les oiseaux se moquèrent d'elle ;
 Ils trouvaient aux champs trop de quoi.

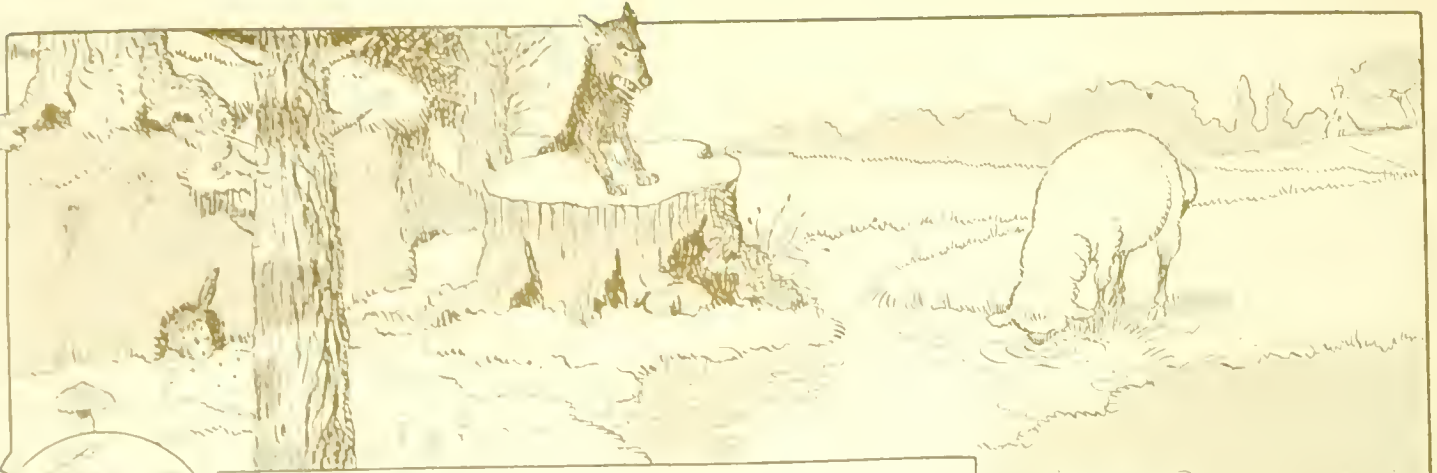
Quand la cheneviere fut verte,
 L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
 Ce qu'a produit ce maudit grain,
 Ou soyez sûrs de votre perte.
 Prophete de malheur ! babillarde ! dit-on,
 Le bel emploi que tu nous donnes !
 Il nous faudrait mille personnes
 Pour épilucher tout ce canton.





La chanvre étant tout à fait crue,
 L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien ;
 Mauvaise graine est tôt venue,
 Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
 Dès que vous verrez que la terre
 Sera couverte, et qu'à leurs blés
 Les gens n'étant plus occupés,
 Feront aux oisillons la guerre ;
 Quand reginglettes et réseaux
 Attraperont petits oiseaux,
 Ne volez plus de place en place,
 Demeurez au logis ou changez de climat :
 Imitiez le canard, la grue et la bécasse,
 Mais vous n'êtes pas en état
 De passer comme nous les déserts et les ondes,
 Ni d'aller chercher d'autres mondes :
 C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr :
 C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
 Les oisillons, las de l'entendre,
 Se mirent à jaser aussi confusément
 Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre
 Ouvrait la bouche seulement.
 Il en prit aux uns comme aux autres :
 Maint oisillon se vit esclave retenu.
 Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
 Et ne croyons le mal que quand il est venu.

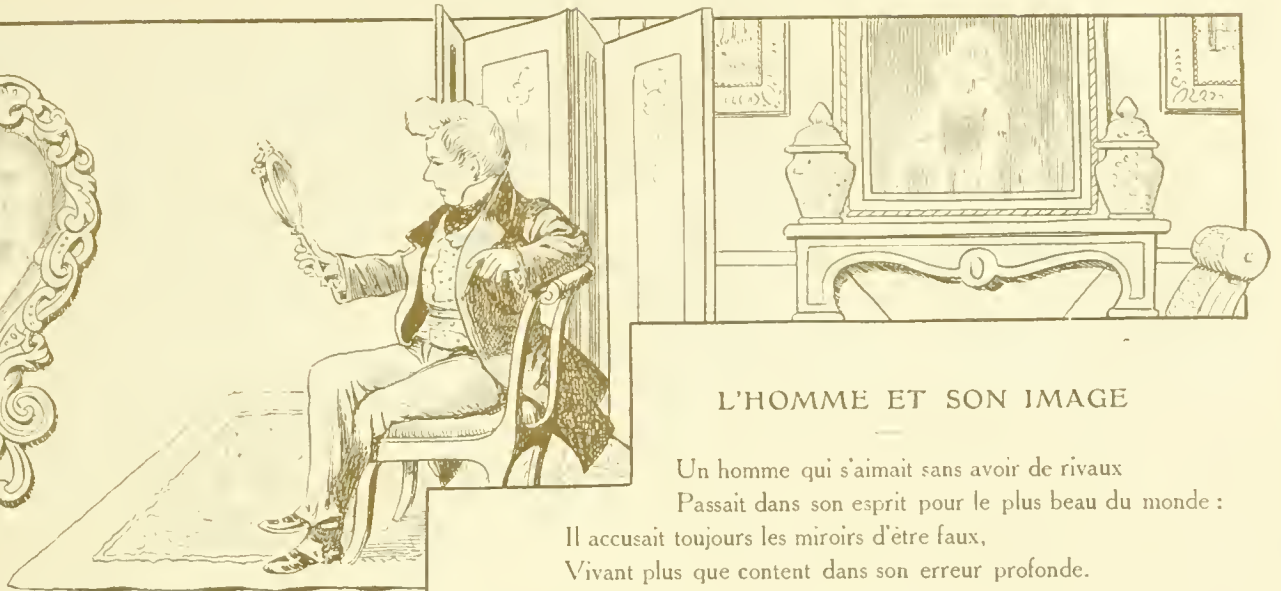




LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure ;
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.
 Un agneau se désaltérait
 Dans le courant d'une onde pure.
 Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
 Et que la faim en ces lieux attirait.
 Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
 Dit cet animal plein de rage :
 Tu seras châtié de ta témérité.
 Sire, répond l'agneau, que votre majesté
 Ne se mette pas en colere ;
 Mais plutôt qu'elle considere
 Que je me vas désaltérant
 Dans le courant,
 Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
 Et que, par consequent, en aucune façon,
 Je ne puis troubler sa boisson.
 Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
 Comment l'aurai-je fait, si je n'étais pas né ?
 Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.
 Si ce n'est toi, c'est donc ton frere.
 Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
 Car vous ne m'épargnez guere,
 Vous, vos bergers et vos chiens.
 On me l'a dit : il faut que je me venge.
 La-dessus, au fond des forêts
 Le loup l'emporte, et puis le mange,
 Sans autre forme de proces.





L'HOMME ET SON IMAGE

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde :

Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentait partout à ses yeux

Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.

Que fait notre Narcisse ? Il va se confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,

Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche ; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau :

Mais quoi ? le canal est si beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
On voit bien où je veux venir.

Je parle à tous : et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même ;
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui.
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;

Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des *Maximes*.





LE DRAGON A PLUSIEURS TÊTES ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES

Un envoyé du grand seigneur
Préferait, dit l'histoire, un jour chez l'empereur,
Les forces de son maître à celles de l'empire.

Un Allemand se mit à dire :
Notre prince a des dépendants
Qui, de leur chef, sont si puissants,
Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée.
Le chiaoux, homme de sens,
Lui dit : Je sais par renommée
Ce que chaque électeur peut de monde fournir :
Et cela me fait souvenir

D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.

Mon sang commence à se glacer ;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je revais à cette aventure

Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.

Me voilà saisi d'effroi
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi :
Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre.





LES VOLEURS ET L'ANE

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient :
 L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
 Tandis que coups de poing trottaient,
 Et que nos champions songeaient à se défendre,
 Arrive un troisième larron
 Qui saisit maître Aliboron.
 L'âne, c'est quelquefois une pauvre province ;
 Les voleurs sont tel et tel prince,
 Comme le Transilvain, le Turc et le Hongrois.
 Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
 Il est assez de cette marchandise.
 De nul d'eux n'est souvent la province conquise :
 Un quart voleur survient, qui les accorde net
 En se saisissant du baudet.

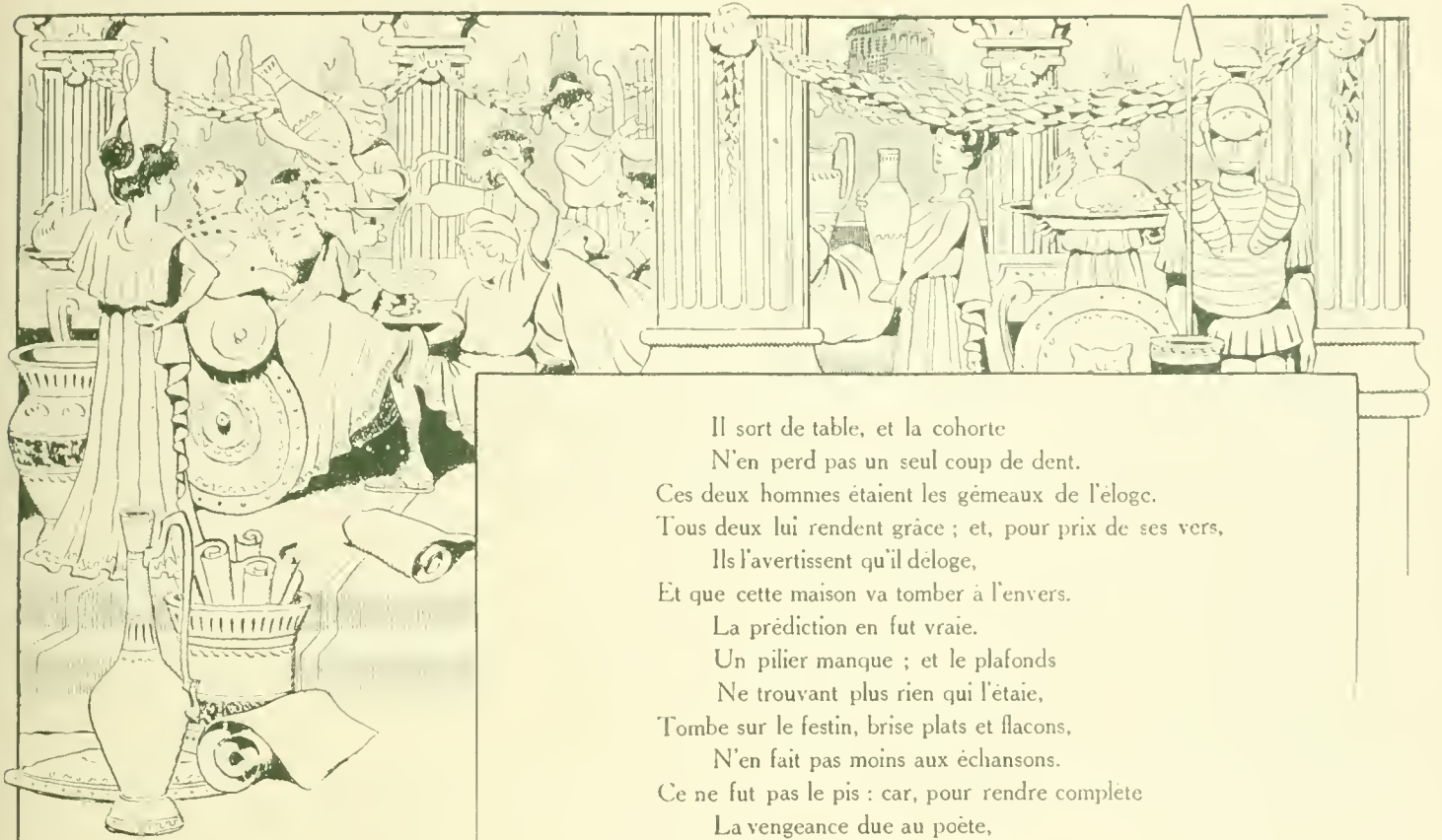




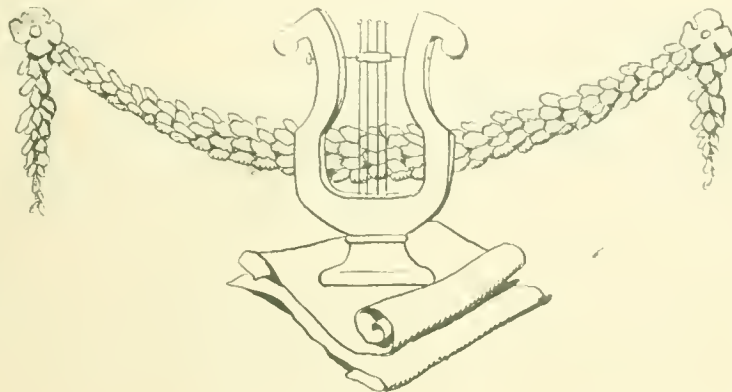
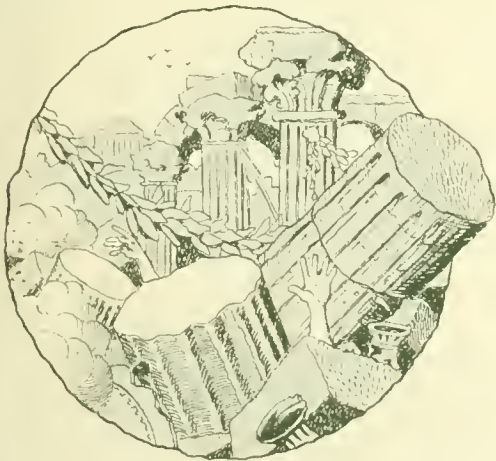
SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX

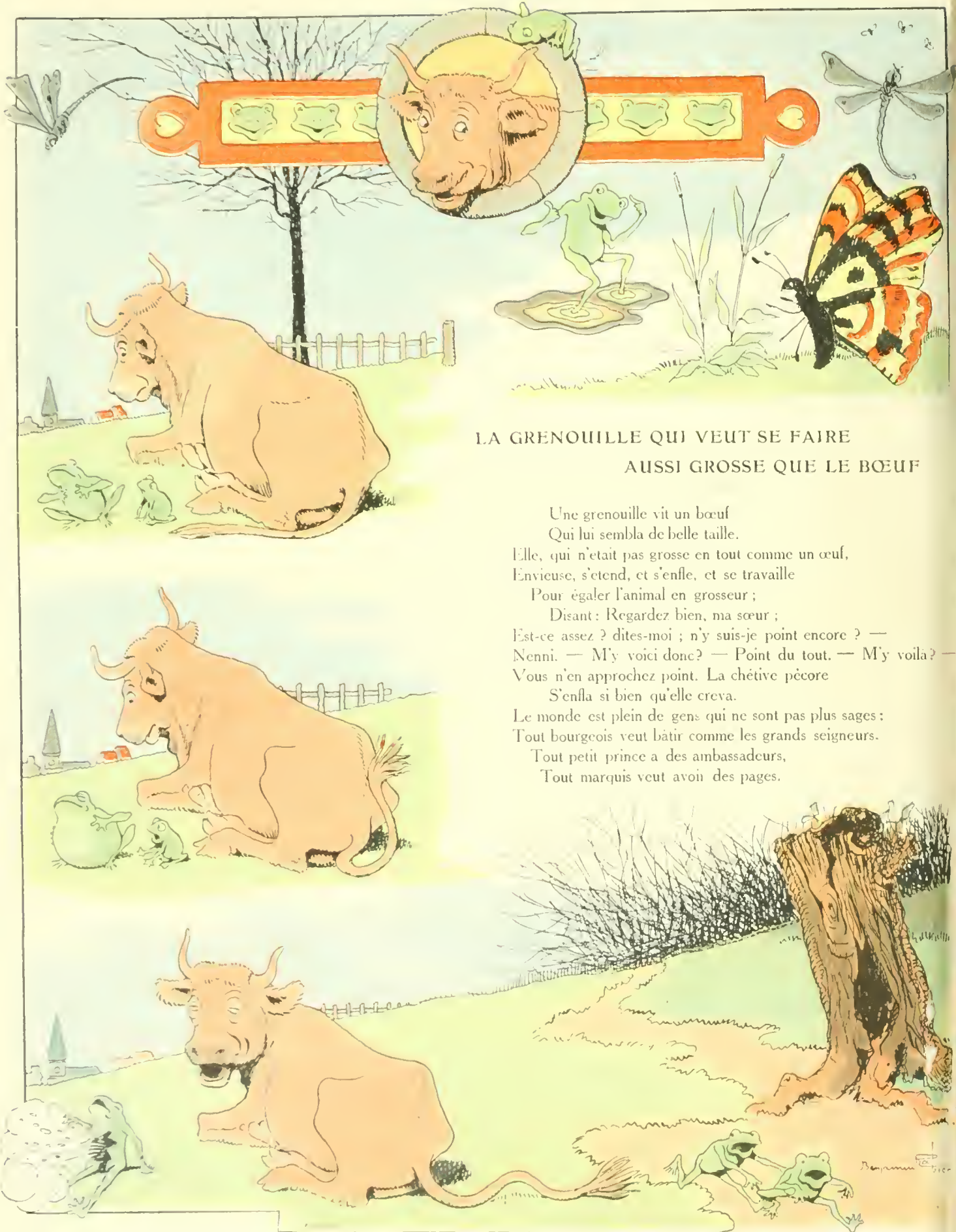
On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
 Les dieux, sa maitresse et son roi.
 Malherbe le disait ; j'y souscris, quant a moi ;
 Ce sont maximes toujours bonnes.
 La louange chatouille et gagne les esprits.
 Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.
 Simonide avait entrepris
 L'éloge d'un athlète, et, la chose essayée,
 Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
 Les parents de l'athlète étaient gens inconnus ;
 Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite ;
 Matière infertile et petite.
 Le poète d'abord parla de son héros,
 Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
 Il se jette à côté, se met sur le propos
 De Castor et Pollux ; ne manque pas d'écrire
 Que leur exemple était aux lutteurs glorieux ;
 Eleve leurs combats, spécifiant les lieux
 Ou ces frères s'étaient signalés davantage :
 Enfin l'éloge de ces dieux
 Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
 L'athlète avait promis d'en payer un talent ;
 Mais, quand il le vit, le galant
 N'en donna que le tiers ; et dit, fort franchement,
 Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
 Faites-vous contenter par ce couple celeste.
 Je vous veux traiter cependant.
 Venez souper chez moi ; nous ferons bonne vie :
 Les convies sont gens choisis,
 Mes parents, mes meilleurs amis ;
 Soyez donc de la compagnie.
 Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
 De perdre, outre son dû, le gre de sa louange.
 Il vient : l'on festine, l'on mange.
 Chacun étant en belle humeur,
 Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
 Deux hommes demandaient à le voir promptement.





Il sort de table, et la cohorte
 N'en perd pas un seul coup de dent.
 Ces deux hommes étaient les gémoux de l'éloge.
 Tous deux lui rendent grâce ; et, pour prix de ses vers,
 Ils l'avertissent qu'il deloge,
 Et que cette maison va tomber à l'envers.
 La prédiction en fut vraie.
 Un pilier manque ; et le plafonds
 Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
 Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
 N'en fait pas moins aux échansons.
 Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complète
 La vengeance due au poète,
 Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
 Et renvoya les conviés
 Pour la plupart estropiés.
 La renommée eut soin de publier l'affaire :
 Chacun cria miracle ! On doubla le salaire
 Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.
 Il n'était fils de bonne mère
 Qui, les payant à qui mieux mieux,
 Pour ses ancêtres n'en fit faire.
 Je reviens à mon texte, et dis premièrement
 Qu'on ne saurait manquer de louer largement
 Les dieux et leurs pareils ; de plus que Melpomene
 Souvent, sans déroger, trafique de sa peine ;
 Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
 Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce.
 Jadis l'Olympe et le Parnasse
 Étaient frères et bons amis.





LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE
AUSI GROSSE QUE LE BŒUF

Une grenouille vit un bœuf
 Qui lui sembla de belle taille.
 Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
 Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
 Pour égaler l'animal en grosseur ;
 Disant : Regardez bien, ma sœur ;
 Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ? —
 Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ? —
 Vous n'en approchez point. La chétive pécore
 S'enfla si bien qu'elle creva.
 Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
 Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs.
 Tout petit prince a des ambassadeurs,
 Tout marquis veut avoir des pages.



LA MORT ET LE MALHEUREUX

Un malheureux appelait tous les jours
La mort à son secours.

O Mort ! lui disait-il, que tu me sembles belle !
Viens vite ! viens finir ma fortune cruelle !
La mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à la porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je, cria-t-il : ôtez-moi cet objet !

Qu'il est hideux ! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi !

N'approche pas, ô Mort ! ô Mort, retire-toi !

Mécènes fut un galant homme ;

Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu, qu'en somme,
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort ! on t'en dit tout autant.





LA MORT ET LE BUCHERON

Un pauvre bucheron, tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gemissant et courbé, marchait à pas pesants,
 Et tâchait de gagner sa chaumière enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos ;
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Le créancier et la corvée,
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 C'est, dit-il, afin de m'aider
 À recharger ce bois ; tu ne tarderas guère,
 Le trépas vient tout guérir ;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes ;
 Plutôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes.





L'HOMME ENTRE DEUX AGES ET SES DEUX MAITRESSES

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage.
Il avait du comptant,
Et partant

De quoi choisir ; toutes voulaient lui plaire ;
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant ;
Bien adresser n'est pas petite affaire.

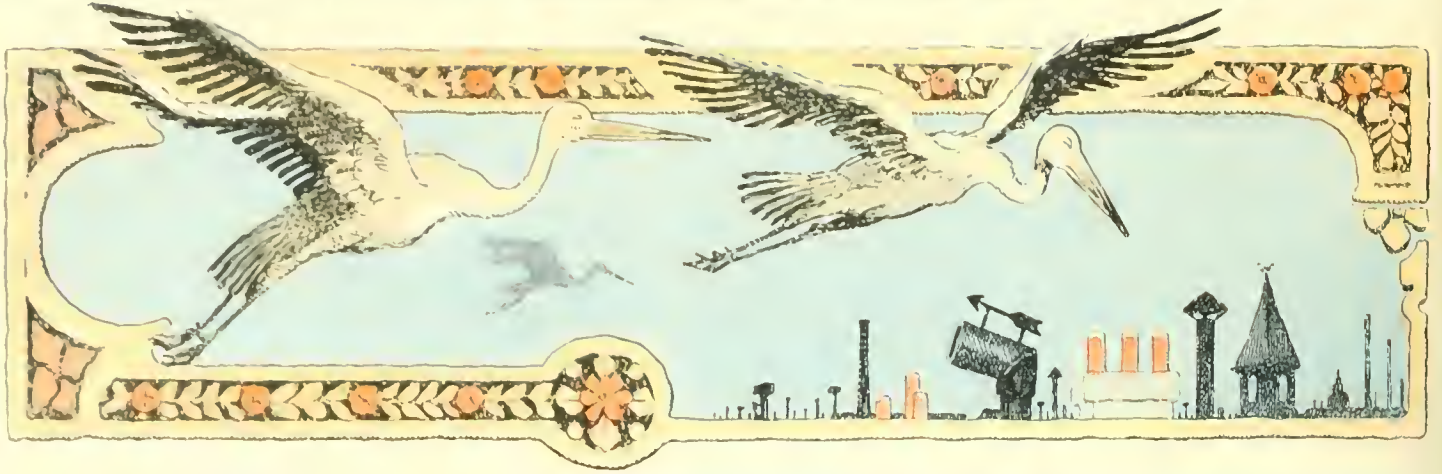
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte ; et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparait, par son art,
Ce qu'avait détruit la nature.
Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'allaient quelquefois testonnant,
C'est-à-dire ajustant sa tête.

La vieille, à tous moments, de sa part emportait
Un peu du poil noir qui restait,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageait les poils blancs à son tcur.
Toutes deux firent tant, que notré tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, milles grâces, les belles,

Qui m'avez si bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu ;
Car d'hymen point de nouvelles.

Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne :
Je vous suis obligé, belles, de la leçon.





LE RENARD ET LA CIGOGNE

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le regal fut petit et sans beaucoup d'appêt :

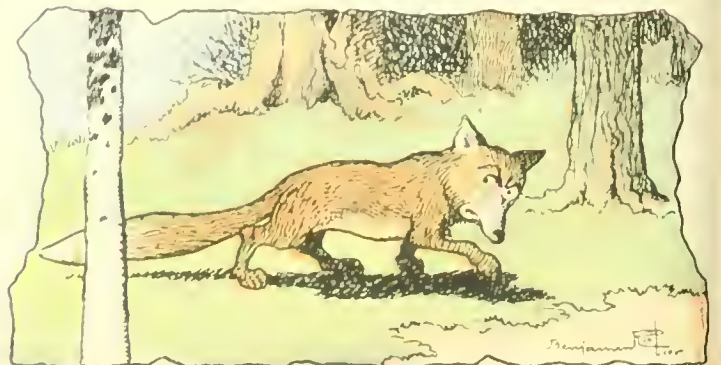
Le galant, pour toute besogne,
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette ;
La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le dole eut lape le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie.
Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis

Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse ;
Loua très fort sa politesse ;
Trouva le diner cuit à point :

Bon appetit surtout ; renards n'en manquent point.
Il se rejouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.

On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long bec et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer,
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

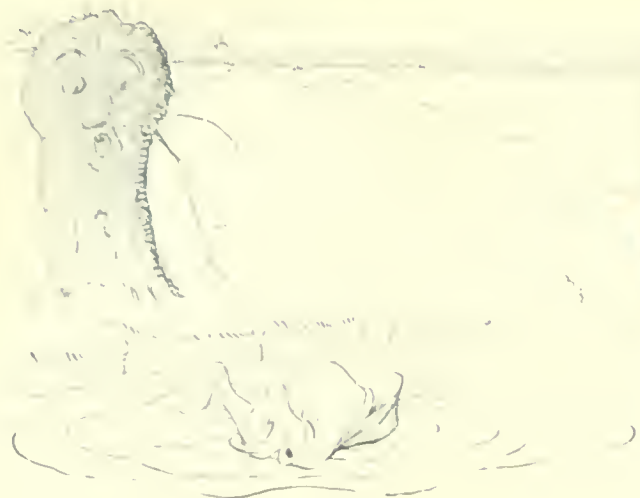




LE COQ ET LA PERLE

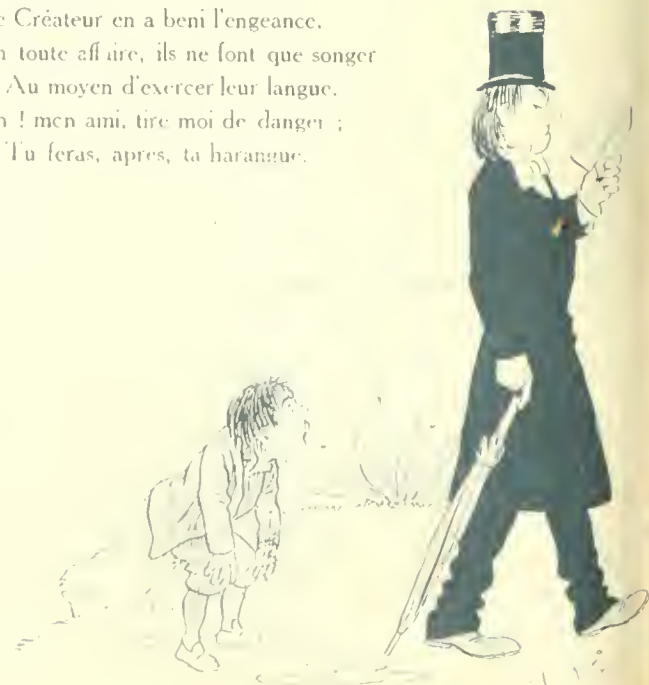
Un jour un coq détourna
 Une perle, qu'il donna
 Au beau premier lapidaire.
 Je la crois fine, dit-il ;
 Mais le moindre grain de mil
 Serait bien mieux mon affaire.
 Un ignorant hérita
 D'un manuscrit, qu'il porta
 Chez son voisin le libraire.
 Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
 Mais le moindre ducaton
 Serait bien mieux mon affaire.





L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE

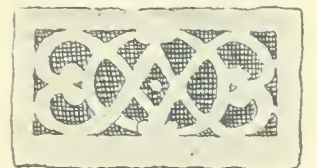
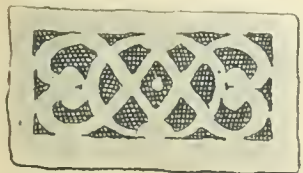
Dans ce recit je pretends faire voir
 D'un certain sot la remontrance vaine.
 Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir
 En badinant sur les bords de la Seine.
 Le Ciel permit qu'un saule se trouva,
 Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
 S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
 Par cet endroit passe un maître d'école ;
 L'enfant lui crie : Au secours ! je peris !
 Le magister, se tournant à ses cris,
 D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
 De le tancer : Ah ! le petit babouin !
 Voyez, dit-il, ou l'a mis sa sottise !
 Et puis, prenez de tels fripons le soin !
 Que les parents sont malheureux, qu'il faille
 Toujours veiller à semblable canaille !
 Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !
 Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.
 Je blame ici plus de gens qu'on ne pense.
 Tout babillard, tout censeur, tout pedant,
 Se peut connaître au discours que j'avance.
 Chacun des trois fait un peuple fort grand :
 Le Créateur en a beni l'engeance.
 En toute affaire, ils ne font que songer
 Au moyen d'exercer leur langue.
 Eh ! mon ami, tire moi de danger ;
 Tu feras, après, ta harangue.





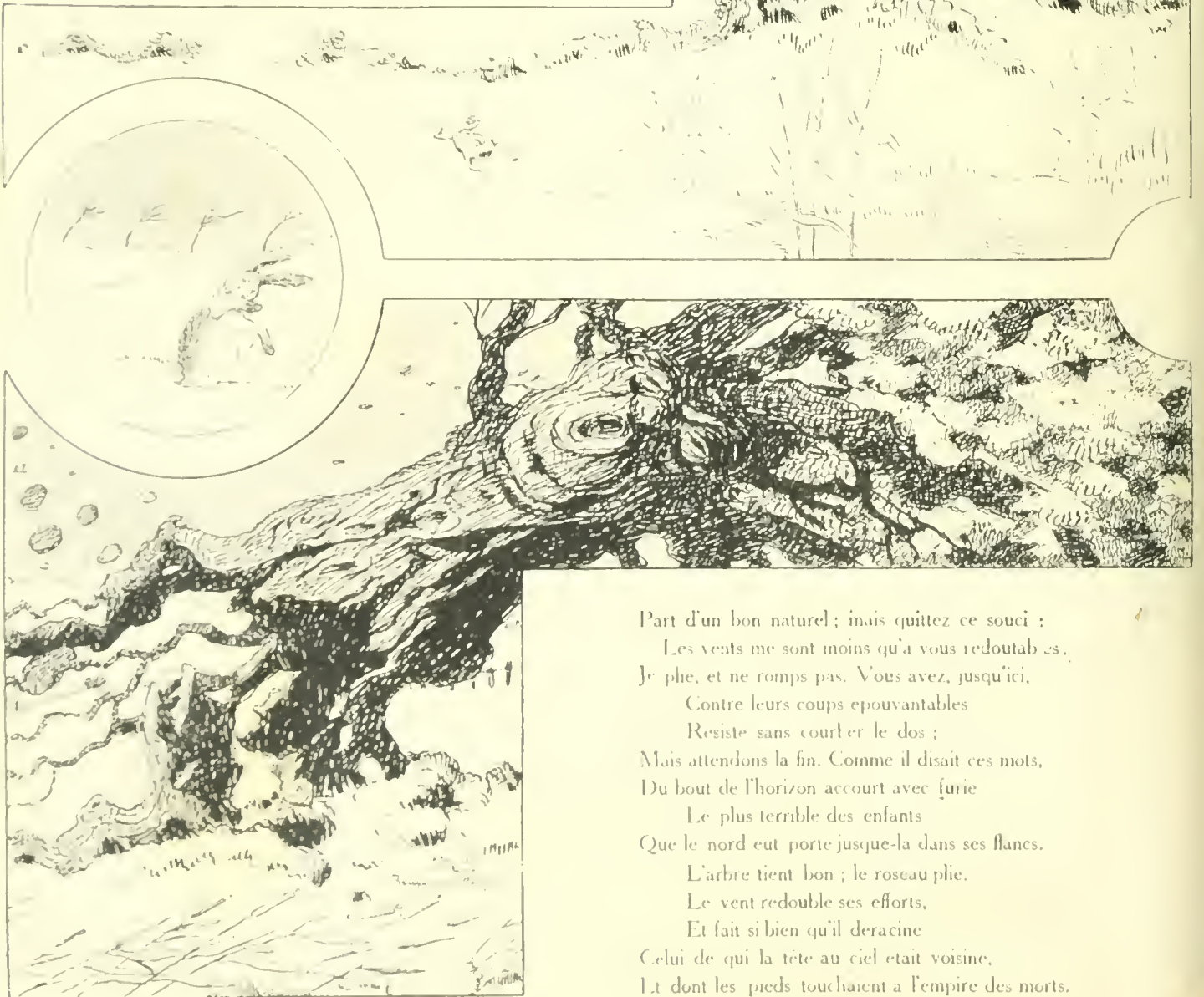
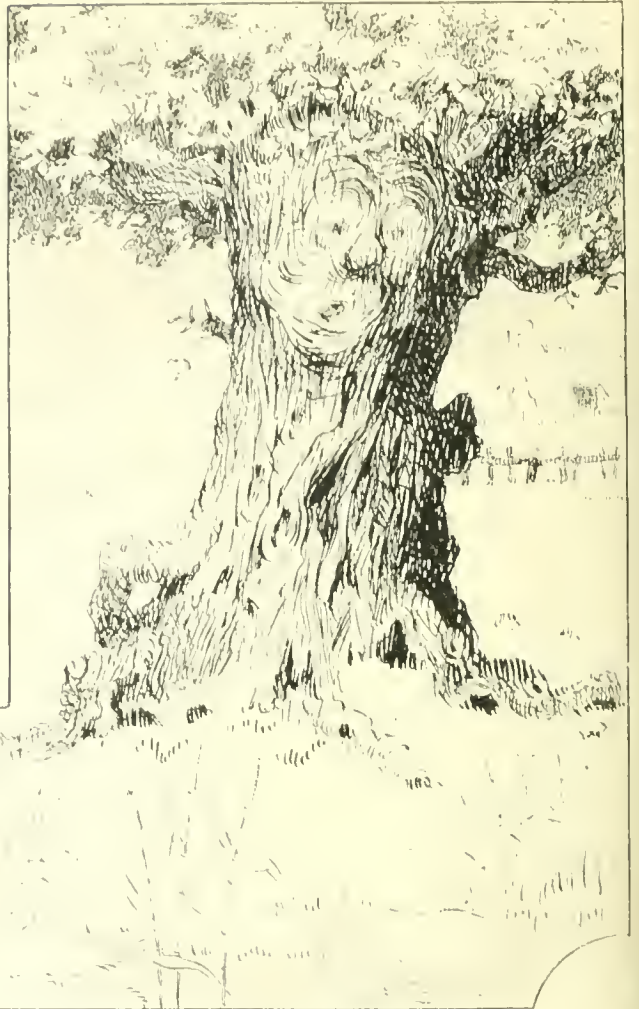
LES FRELONS ET LES MOUCHES A MIEL

A l'œuvre on connaît l'artisan.
 Quelques rayons de miel sans maître se trouverent ;
 Des frelons les réclamèrent ;
 Des abeilles s'opposant,
 Devant certaine guêpe on traduisit la cause,
 Il était malaisé de décider la chose :
 Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
 Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
 De couleur fort tannée, et tels que des abeilles,
 Avaient longtemps paru. Mais quoi ! dans les frelons
 Ces enseignes étaient pareilles.
 La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
 Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
 Entendit une fourmière.
 Le point n'en put être éclairci.
 De grâce, à quoi bon tout ceci ?
 Dit une abeille fort prudente.
 Depuis tantôt six mois que l'affaire est pendante,
 Nous voici comme aux premiers jours.
 Pendant cela le miel se gâte.
 Il est temps désormais que le juge se hâte :
 N'a-t-il point assez léché l'ours ?
 Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,
 Et de fatras, et de grimoires,
 Travaillons, les frelons et nous ;
 On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
 Des cellules si bien bâties.
 Le refus des frelons fit voir
 Que cet art passait leur savoir ;
 Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.
 Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
 Que des Turcs en cela l'on suivit la méthode !
 Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code :
 Il ne faudrait point tant de frais ;
 Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge ;
 On nous mine par des longueurs ;
 On fait tant, à la fin, que l'huitre est pour le juge,
 Les écailles pour les plaideurs.

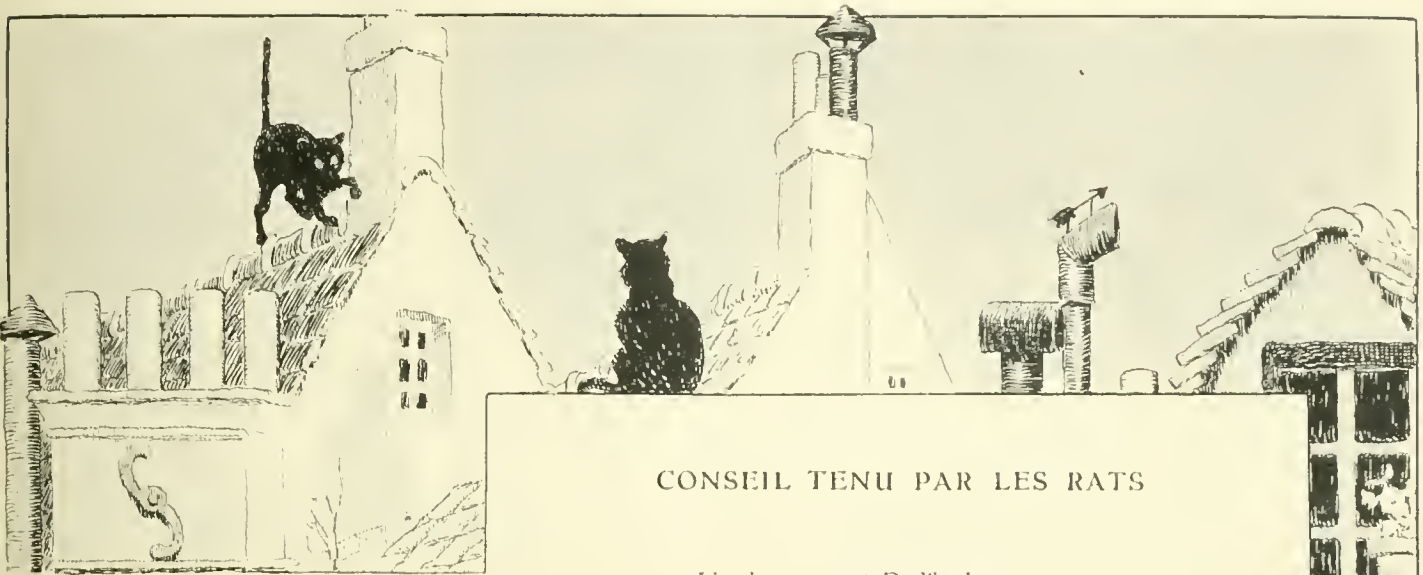


LE CHÈNE ET LE ROSEAU

Le chêne un jour dit au roseau :
 Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
 Un rotelet pour vous est un pesant fardeau —
 Le moindre vent qui, d'aventure,
 Fait rider la face de l'eau
 Vous oblige à baisser la tête ;
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon, tout me semble zephyr ;
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
 Je vous défendrais de l'orage ;
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 Votre compassion, lui repondit l'arbuste,

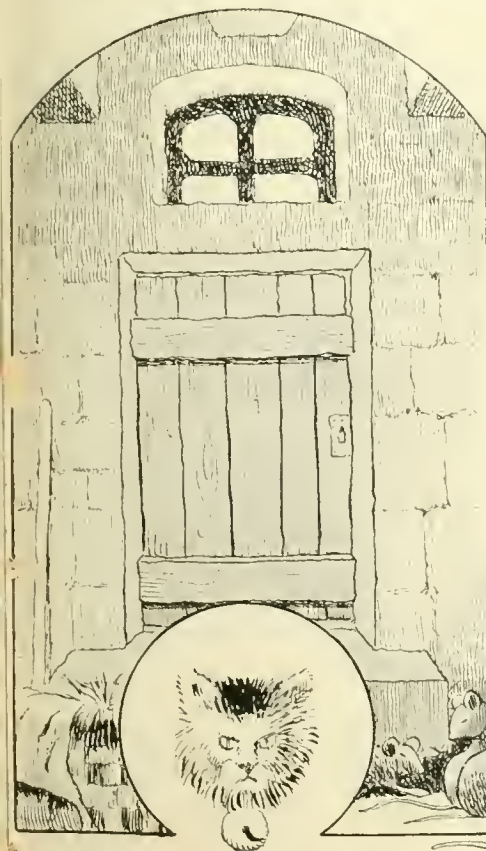


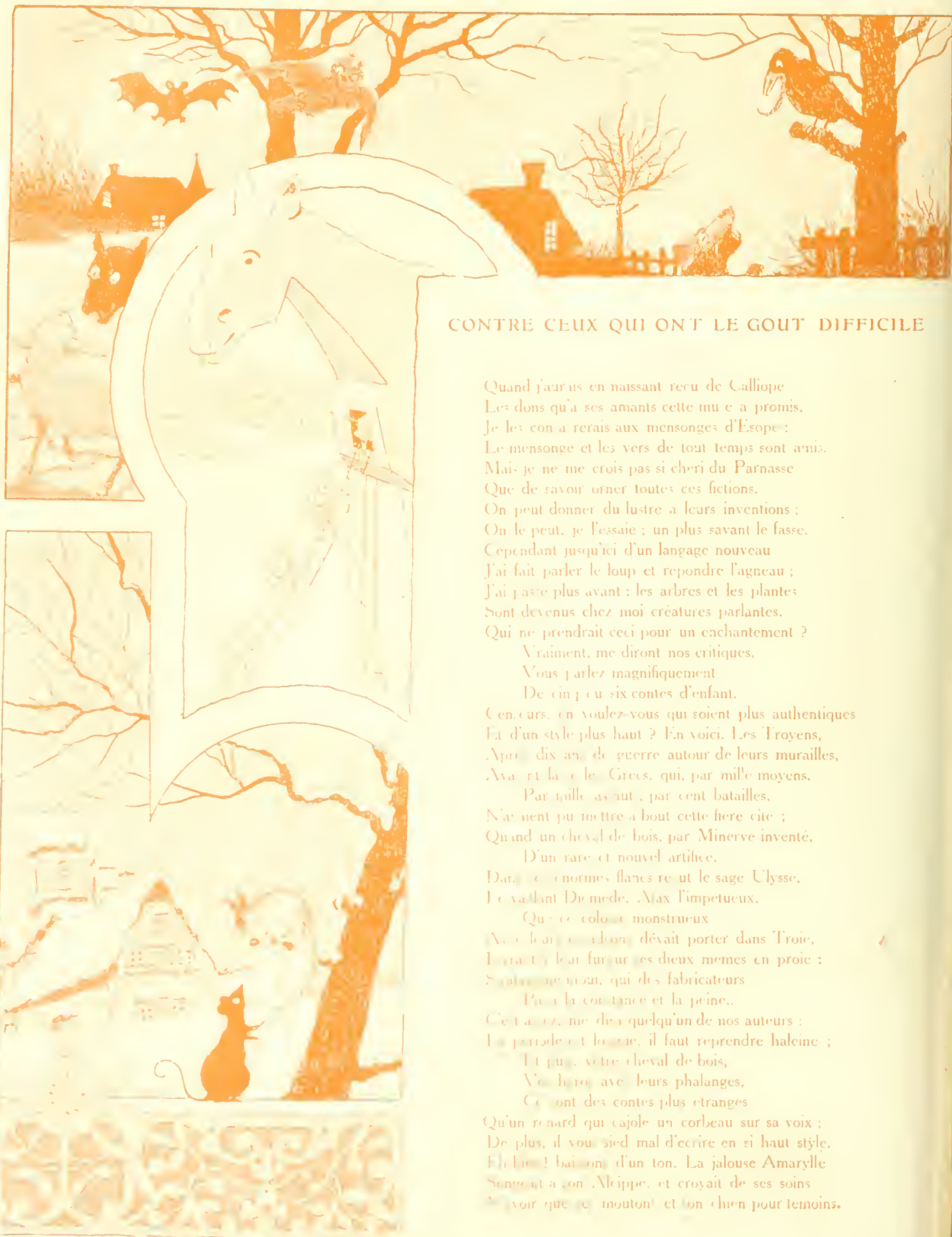
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez, jusqu'ici,
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos ;
 Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
 L'arbre tient bon ; le roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu'il deracine
 Celui de qui la tête au ciel était voisine,
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.



CONSEIL TENU PAR LES RATS

Un chat, nommé Rodilardus,
Faisait de rats telle deconfiture,
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son soûl
Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Des l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiraient sous terre.
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vais point, je ne suis pas si sot ;
L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.
Ne faut-il que délibérer ?
La cour en conseillers foisonne :
Est-il besoin d'exécuter ?
L'on ne rencontre plus personne.





CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUT DIFFICILE

Quand j'aurus en naissant reçu de Calliope
 Les dons qu'a ses amants cette mu e a promis,
 Je les eon a rerais aux mensonges d'Esope :
 Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
 Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
 Que de savoir orner toutes ces fictions.
 On peut donner du lustre a leurs inventions ;
 On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.
 Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
 J'ai fait parler le loup et repondre l'agneau ;
 J'ai passe plus avant : les arbres et les plantes
 Sont devenus chez moi créatures parlantes.
 Qui ne prendrait ceci pour un enchantement ?

Vraiment, me diront nos critiques,

Vous parlez magnifiquement

De cinq ou six contes d'enfant.

Cen'eurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
 Et d'un style plus haut ? En voici. Les Troyens,
 Aprè dix an. de guerre autour de leurs murailles,
 Ava rt la c le Grecs, qui, par mille moyens,
 Par mille asaut , par cent batailles,

N'ont pu mettre a bout cette fiere cite ;
 Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,

D'un rare et nouvel artifice,

Dans ce énormes flancs recut le sage Ulysse,
 Le vaillant Diomedé, Max l'impetueux,

Qui ce colosse monstrueux

Avec leur cardinal, devait porter dans Troie,
 En tra c le au fur ur les dieux memes en proie ;
 Surtout ne moua, qui des fabricateurs

Pria la constance et la peine..

Ce t a ez, me dira quelqu'un de nos auteurs :

En periode et lo gne, il faut reprendre haleine ;

Et puis, votre cheval de bois,

Veut le roi avec leurs phalanges,

Ce sont des contes plus étranges

Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix ;

De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.

Eh bien ! baï on d'un ton. La jalouse Amarylle

Songea t a son Alcippe, et croyait de ses soins

De voir que ce mouton et son chien pour temoins.

Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules,
Il entend la bergere adressant ces paroles
Au doux zéphyr, et le priant
De les porter à son amant...
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant ;
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu ;
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.
Maudit censeur ! te tairas-tu ?
Ne saurais-je achever mon conte ?
C'est un dessein très dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.
Les délicats sont malheureux :
Rien ne saurait les satisfaire.





LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD PAR-DEVANT LE SINGE

Un loup disait que l'on l'avait volé :
 Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
 Pour ce prétendu vol par lui fut appelé,
 Devant le singe il fut plaidé,
 Non point par avocats, mais par chaque partie.
 Thémis n'avait point travaillé,
 De mémoire de singe, à fait plus embrouille.
 Le magistrat suait en son lit de justice.
 Après qu'on eut bien contesté,
 Repliqué, crié, tempêté,
 Le juge, instruit de leur malice,
 Leur dit : Je vous connais de longtemps, mes amis ;
 Et tous deux vous paierez l'amende ;
 Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;
 Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.
 Le juge prétendait qu'à tort et à travers
 On ne saurait manquer, condamnant un pervers.





LES DEUX TAUREAUX ET LA GRENOUILLE

Deux taureaux combattaient à qui posséderait

Une génisse avec l'empire.

Une grenouille en soupirait.

Qu'avez-vous ? se mit à lui dire

Quelqu'un du peuple coassant.

Eh ! ne voyez-vous pas, dit-elle,

Que la fin de cette querelle,

Sera l'exil de l'un ; que l'autre, le chassant,

Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?

Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,

Viendra dans nos marais régner sur les roseaux ;

Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,

Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse

Du combat qu'a causé madame la génisse.

Cette crainte était de bon sens.

L'un des taureaux en leur demeure

S'alla cacher, à leurs dépens :

Il en écrasait vingt par heure.

Malheur ! on voit que de tout temps

Les petits ont pâti des sottises des grands.



LA CHAUVÉ-SOURIS ET LES DEUX
BELETTES

Une chauve-souris eut sa tête lancée
 Dans un nid de belette, et, sitôt qu'elle y fut,
 L'autre, envers le nid, en sens de lentemps courroucée,
 Pour la devorer, se courut.

Quoi ! vous osez, dit elle, à mes yeux vous prodire,
 Après que votre race a tîche de me nuire !
 N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction.

Oui, vous l'êtes ; ou bien je ne suis pas belette.
 Pardonnez-moi, dit la pauvrete,
 Ce n'est pas ma profession.

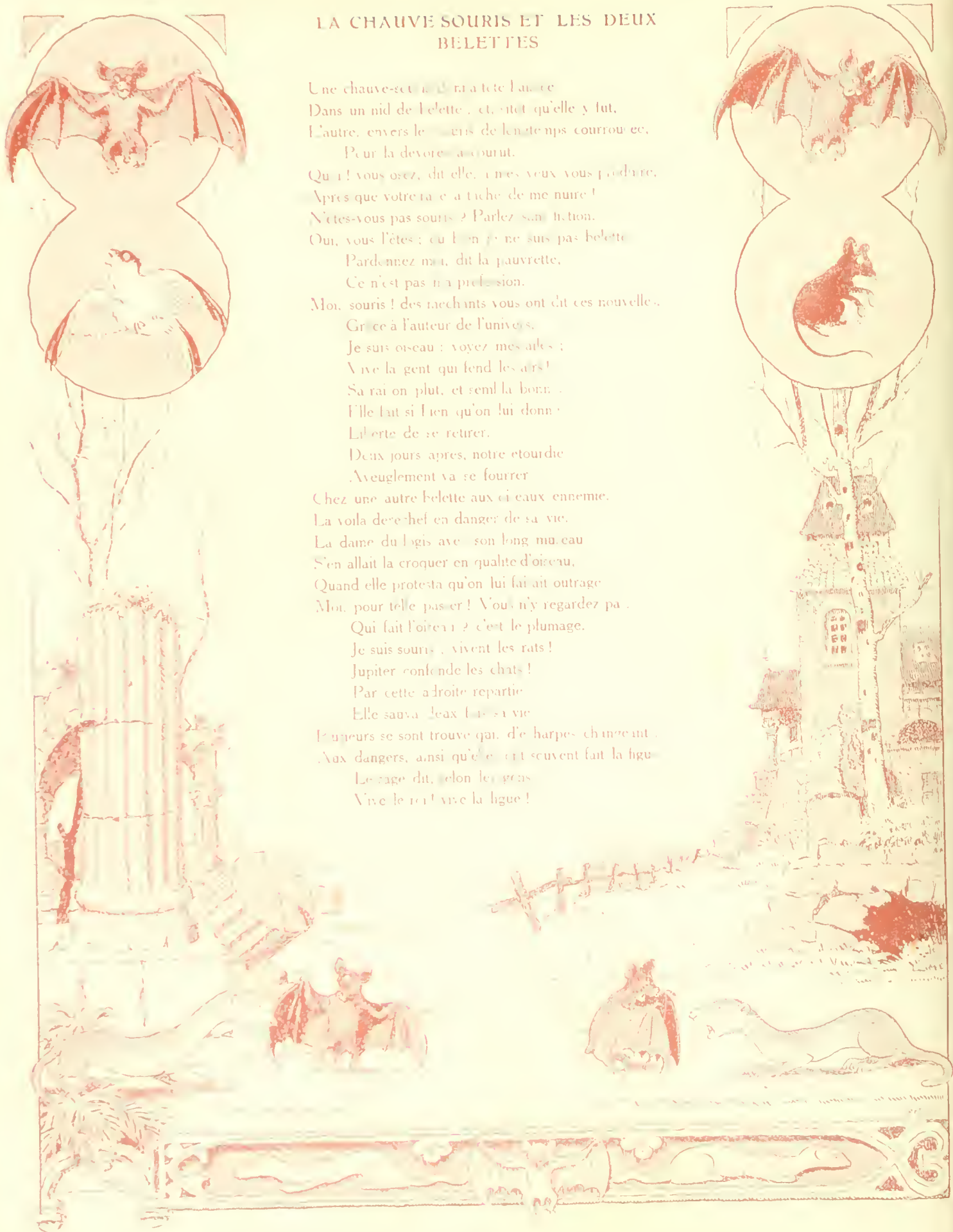
Moi, souris ! des racheants vous ont dit ces nouvelles,
 Grâce à l'auteur de l'univers,
 Je suis oiseau : voyez mes ailes ;
 Vive la gent qui fend les airs !
 Sa raï on plut, et sembla bon ;
 Elle fait si bien qu'on lui donne
 Liberté de se retirer.
 Deux jours après, notre etourdie
 Aveuglement va se fourrer

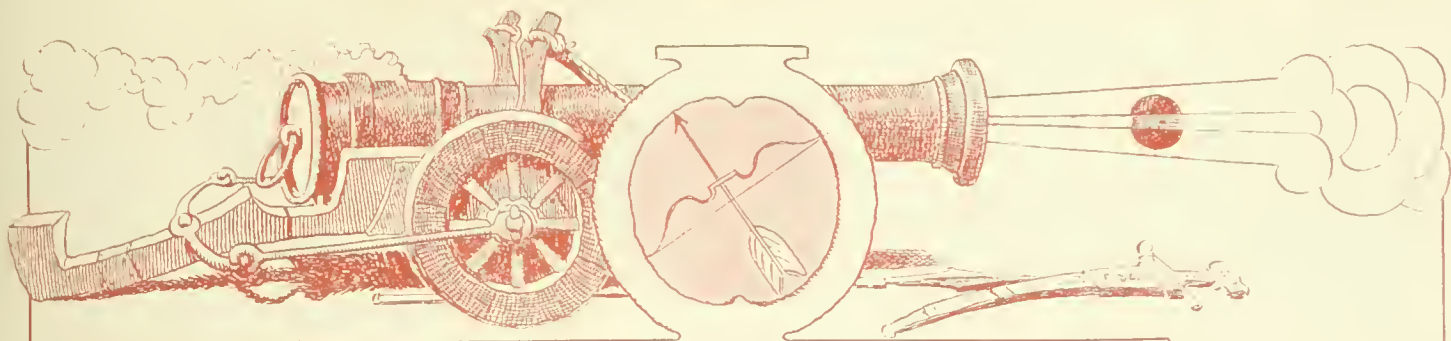
Chez une autre belette aux ci eaux ennemie,
 La voila derechef en danger de sa vie.

La dame du logis avec son long museau
 S'en allait la croquer en qualite d'oiseau,
 Quand elle protesta qu'on lui faïoit outrage

Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.
 Qui fait l'oiseau ? C'est le plumage.
 Je suis souris, vivent les rats !
 Jupiter confonde les chats !
 Par cette adroite repartie
 Elle sauva de sa sa vie

Plusieurs se sont trouve qui, d'e harpes chineant,
 Aux dangers, ainsi qu'e e ont souvent fait la fige
 Le sage dit, selon les gens
 Vive le roi ! vive la ligue !





L'OISEAU BLESSÉ D'UNE FLÈCHE

Mortellement atteint d'une flèche empennée,
 Un oiseau déplorait sa triste destinée,
 Et disait, en souffrant un surcroît de douleur :
 Faut-il contribuer à son propre malheur ?
 Cruels humains ! vous tirez de nos ailes
 De quoi faire voler ces machines mortelles !
 Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
 Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
 De: enfants de Japet toujours une moitié
 Fournira des armes à l'autre.





LA LICE ET SA COMPAGNE

Une lice étant sur son terme,
 Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
 Fût si bien qu'à la fin sa compagne consent
 De lui prêter sa hutte, ou la lice s'enferme.
 Au bout de quelque temps sa compagne revient,
 La lice lui demande encore une quinzaine ;
 Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.

Pour faire court, elle l'obtient.
 Ce second terme échu, l'autre lui redemande
 Sa maison, sa chambre, son lit.

La lice cette fois montre les dents, et dit :
 Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
 Si vous pouvez nous mettre hors,
 Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette :
 Pour en tirer ce qu'on leur prête
 Il faut que l'on en vienne aux coups ;
 Il faut plaider ; il faut combattre.
 Laissez-leur prendre un pied chez vous :
 Ils en auront bientôt pris quatre.





L'AIGLE ET L'ESCARBOT

L'aigle donnait la chasse à maître Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.
Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin.

Je laisse à penser si ce gîte
Était sûr : mais où mieux ? Jean lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui, nonobstant cet asile,

L'escarbot intercède et dit :
Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie,
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :

C'est mon voisin, c'est mon compère.
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot.
L'étourdit, l'oblige à se taire,

Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence.
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce esperance ;
Pas un seul ne fut épargné.

L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris ; et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain ; sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut.
La mort de Jean lapin derechef est vengée.

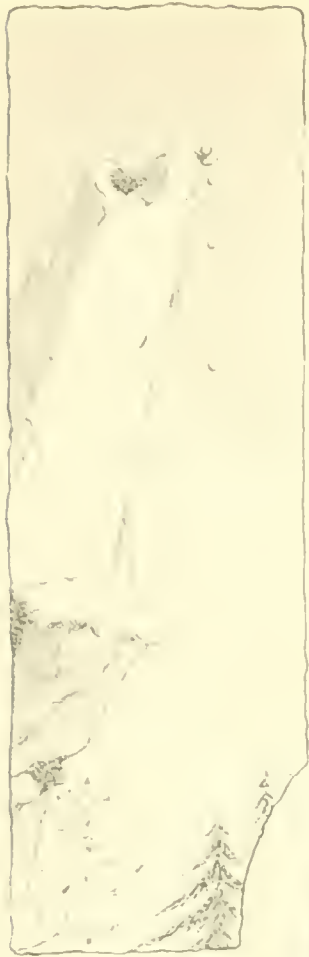
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dort de plus de six mois.

L'oiseau qui porte Ganymède
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu ; que, pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre :

Hardi qui les irait la prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
L'ur ennemi changea de note,



Sur la robe du dieu fit tomber une crotte
 Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
 Quand l'aigle sut l'inadvertance,
 Elle menaça Jupiter
 D'abandonner sa cour, d'aller vivre au desert ;
 De quitter toute dépendance ;
 Avec mainte autre extravagance.
 Le pauvre Jupiter se tut :
 Devant son tribunal l'escarbot comparut.
 Fit sa plainte, et conta l'affaire.
 On fit entendre a l'aigle enfin qu'elle avait tort.
 Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,
 Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
 De transporter le temps ou l'aigle fait l'amour,
 En une autre saison, quand la race escarbote
 Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,
 Se cache et ne voit point le jour.





LE LION ET LE MOUCHERON

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre !

C'est en ces mots que le lion

Parlait un jour au moucheron.

L'autre lui déclara la guerre :

Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi

Me fasse peur ni me soucie ?

Un bœuf est plus puissant que toi ;

Je le mène à ma fantaisie.

A peine il achevait ces mots

Que lui-même il sonna la charge,

Fut le trompette et le héros.

Dans l'abord il se met au large ;

Puis prend son temps, fond sur le cou

Du lion, qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;

Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ ;

Et cette alarme universelle

Est l'ouvrage d'un moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle ;

Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,

Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.

L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir

Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée

Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

Le malheureux lion se déchire lui-même,

Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,

Bat l'air, qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême

Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.

L'insecte du combat se retire avec gloire :

Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,

Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin

L'embuscade d'une araignée ;

Il y rencontre aussi sa fin.

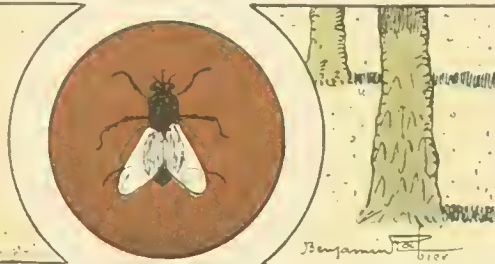
Quelle chose par là nous peut être enseignée ?

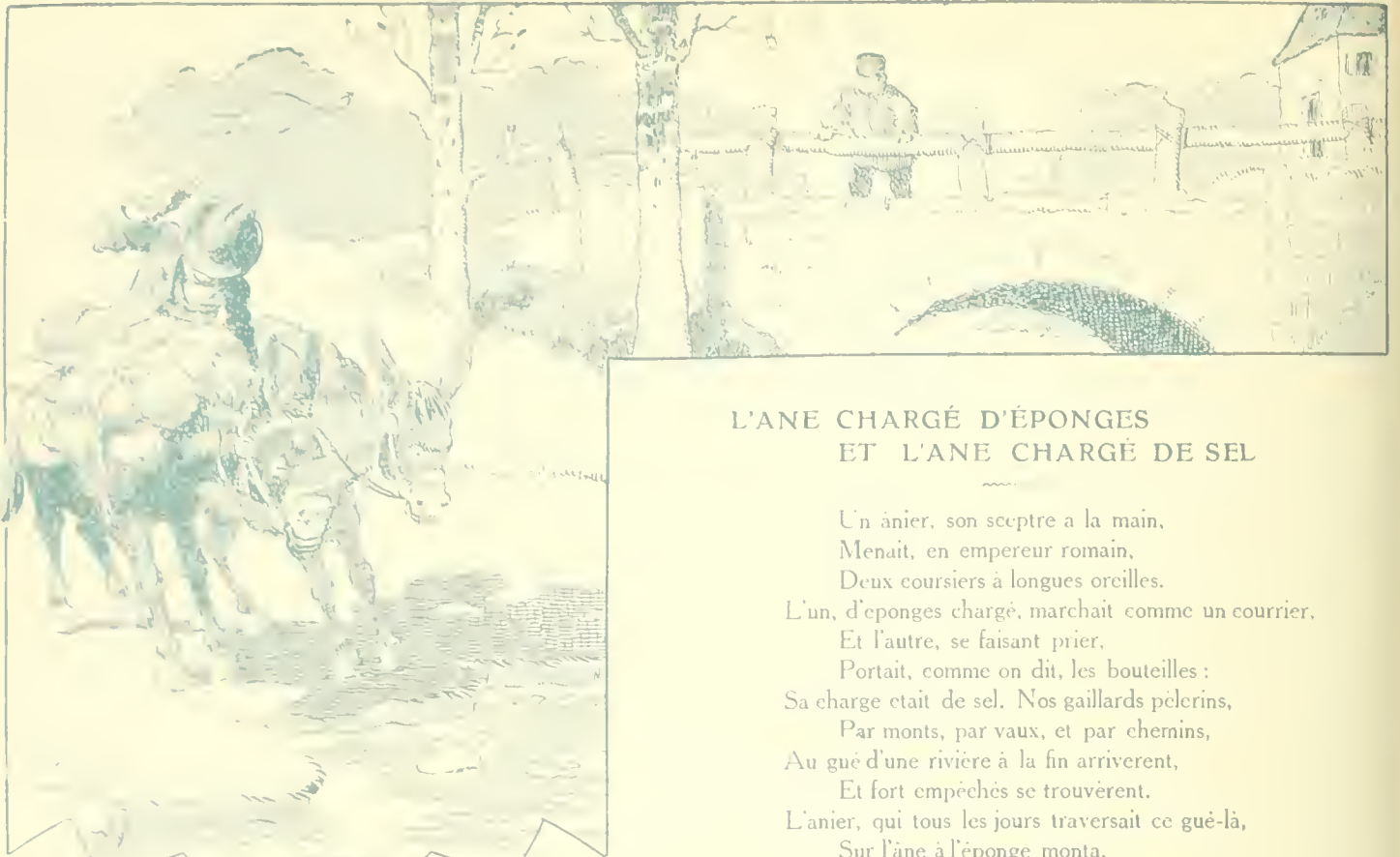
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis

Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;

L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,

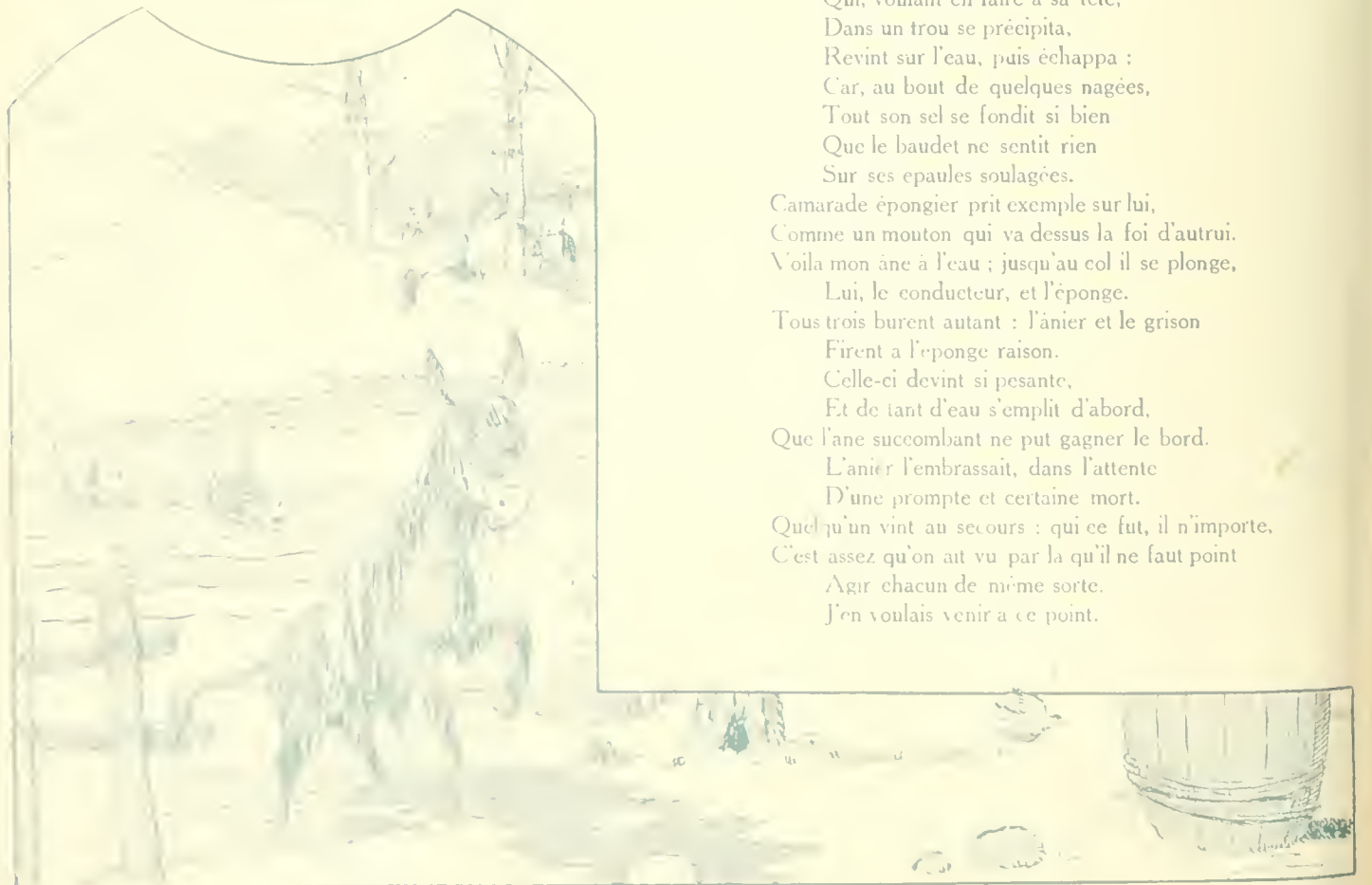
Qui perit pour la moindre affaire.

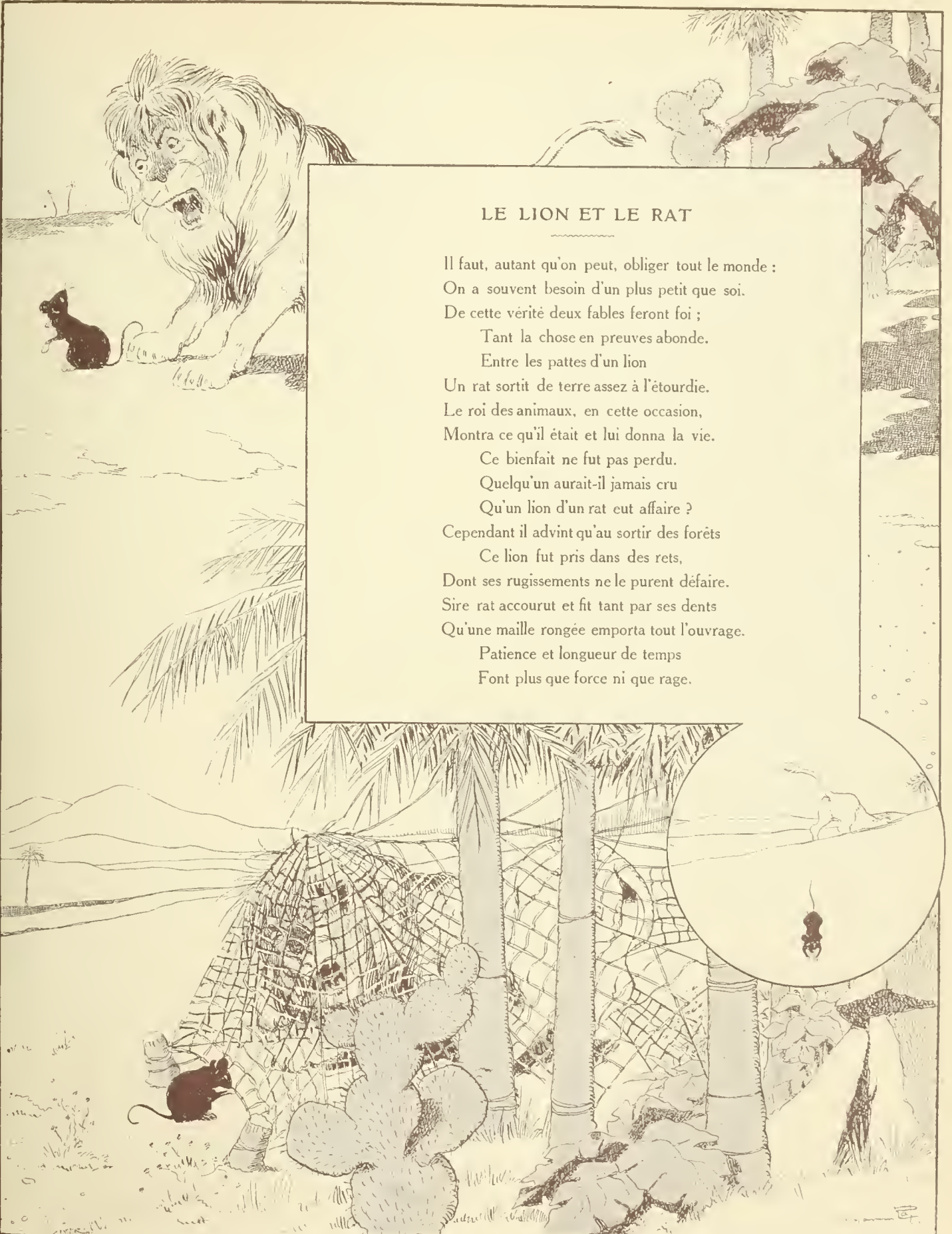




L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES ET L'ANE CHARGÉ DE SEL

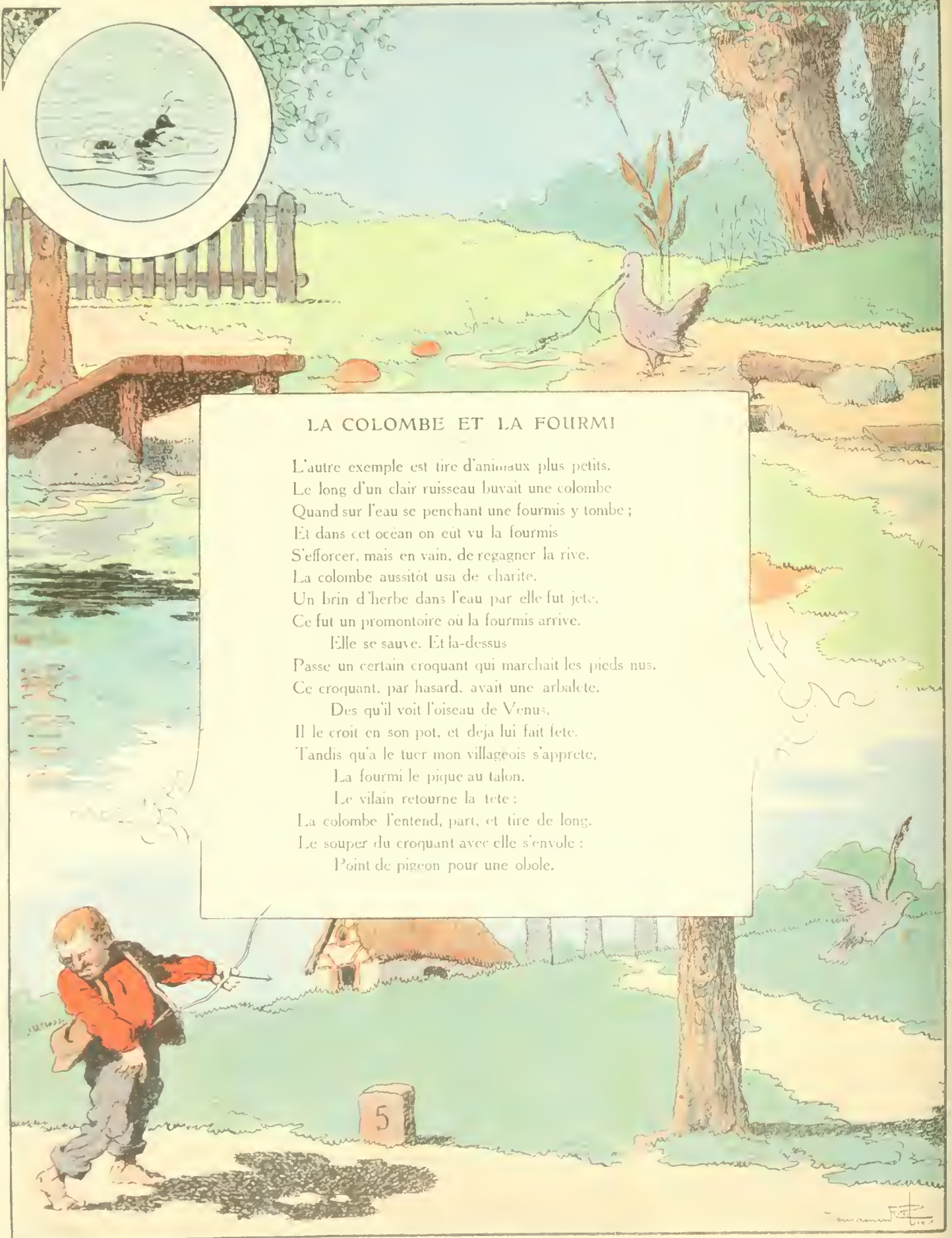
Un ânier, son sceptre à la main,
Menait, en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier,
Et l'autre, se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles :
Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins,
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa :
Car, au bout de quelques nagées,
Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongiier prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur, et l'éponge.
Tous trois burent autant : l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassait, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe,
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.





LE LION ET LE RAT

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
 On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
 De cette vérité deux fables feront foi ;
 Tant la chose en preuves abonde.
 Entre les pattes d'un lion
 Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
 Le roi des animaux, en cette occasion,
 Montra ce qu'il était et lui donna la vie.
 Ce bienfait ne fut pas perdu.
 Quelqu'un aurait-il jamais cru
 Qu'un lion d'un rat eut affaire ?
 Cependant il advint qu'au sortir des forêts
 Ce lion fut pris dans des rets,
 Dont ses rugissements ne le purent défaire.
 Sire rat accourut et fit tant par ses dents
 Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
 Patience et longueur de temps
 Font plus que force ni que rage.



LA COLOMBE ET LA FOURMI

L'autre exemple est tire d'animaux plus petits.
 Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe
 Quand sur l'eau se penchant une fourmis y tombe ;
 Et dans cet océan on eût vu la fourmis
 S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
 La colombe aussitôt usa de charité.
 Un brin d'herbe dans l'eau par elle fut jeté,
 Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.

Elle se sauve. Et la-dessus

Passa un certain croquant qui marchait les pieds nus.

Ce croquant, par hasard, avait une arbalette.

Des qu'il voit l'oiseau de Venus,

Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.

Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprete,

La fourmi le pique au talon.

Le vilain retourne la tête :

La colombe l'entend, part, et tire de long.

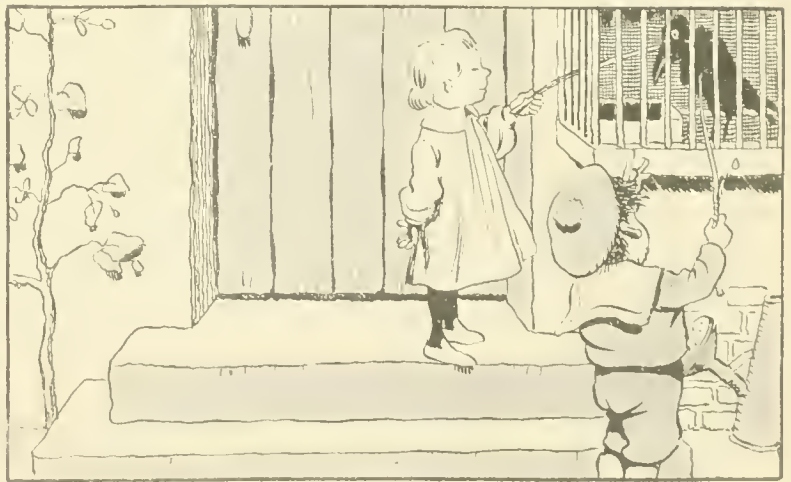
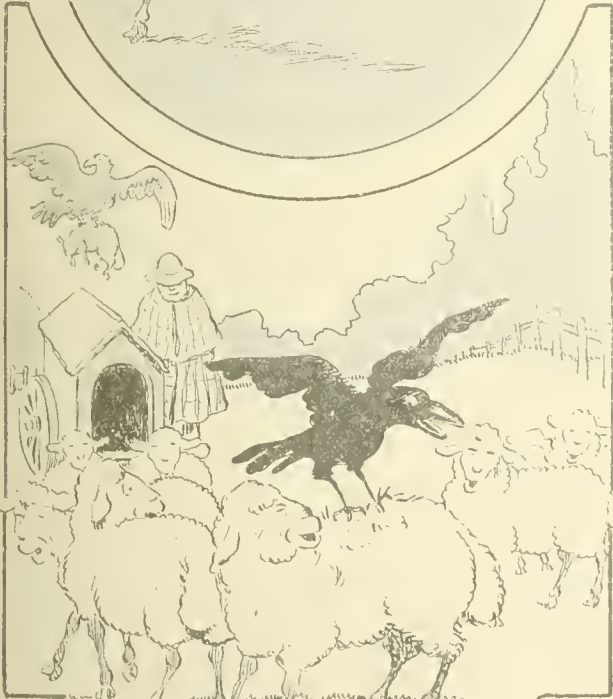
Le souper du croquant avec elle s'envole :

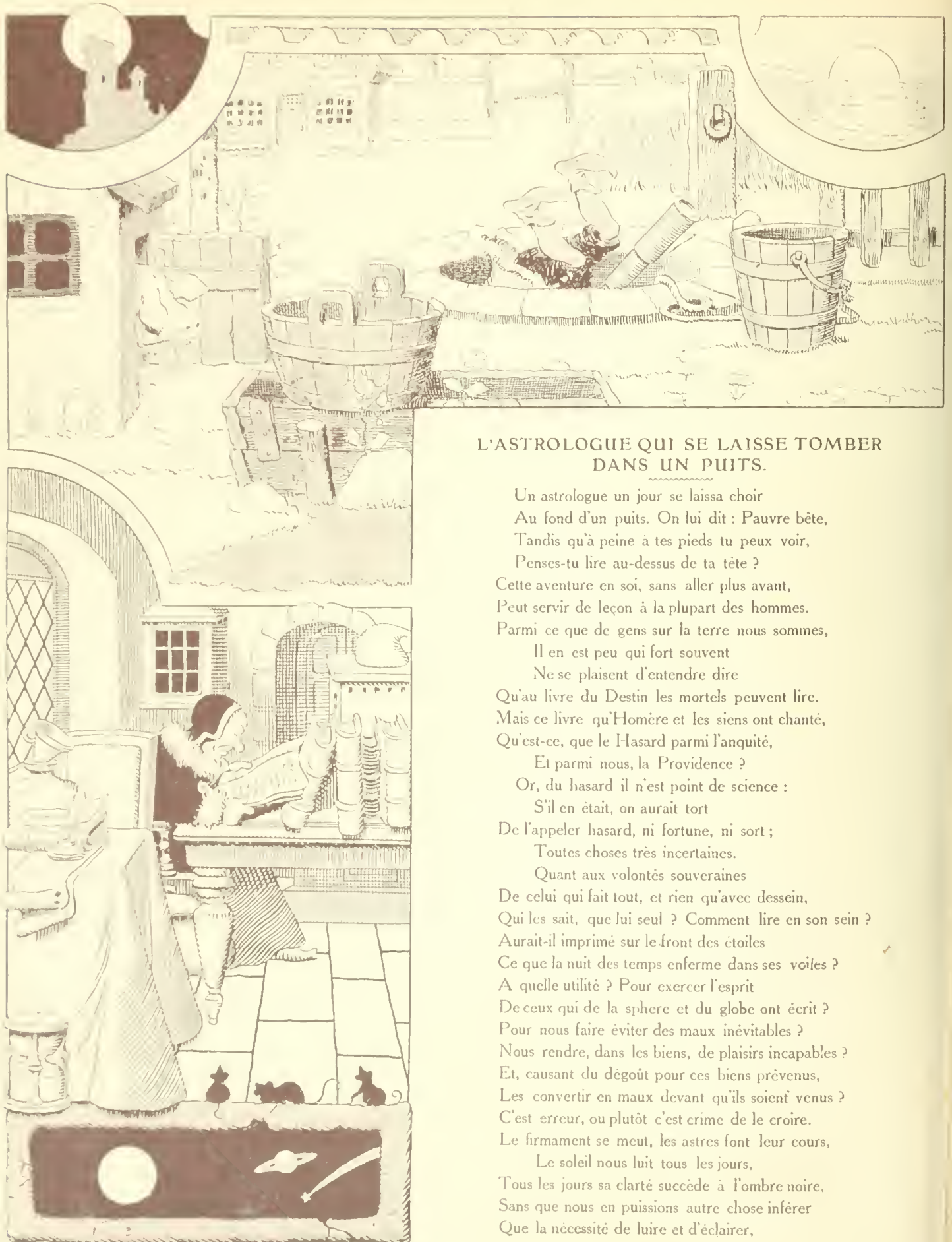
Point de pigeon pour une obole.



LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE

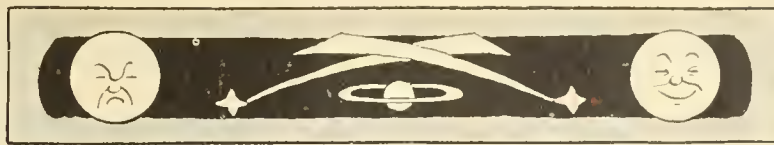
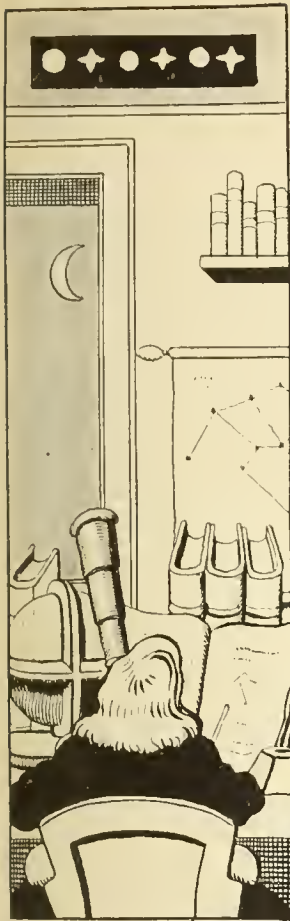
L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
 Un corbeau, témoin de l'affaire,
 Et plus faible des reins, mais non pas moins glouton,
 En voulut sur l'heure autant faire.
 Il tourne à l'entour du troupeau,
 Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
 Un vrai mouton de sacrifice :
 On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
 Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux
 Je ne sais qui fut ta nourrice ;
 Mais ton corps me paraît en merveilleux état :
 Tu me serviras de pâture.
 Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
 La moutonnière créature
 Pesait plus qu'un fromage ; outre que sa toison
 Était d'une épaisseur extrême,
 Et mêlée à peu près de la même façon
 Que la barbe de Polyphème.
 Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
 Que le pauvre animal ne put faire retraite :
 Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau
 Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.
 Il faut se mesurer ; la conséquence est nette :
 Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
 L'exemple est un dangereux leurre :
 Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ,
 Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.



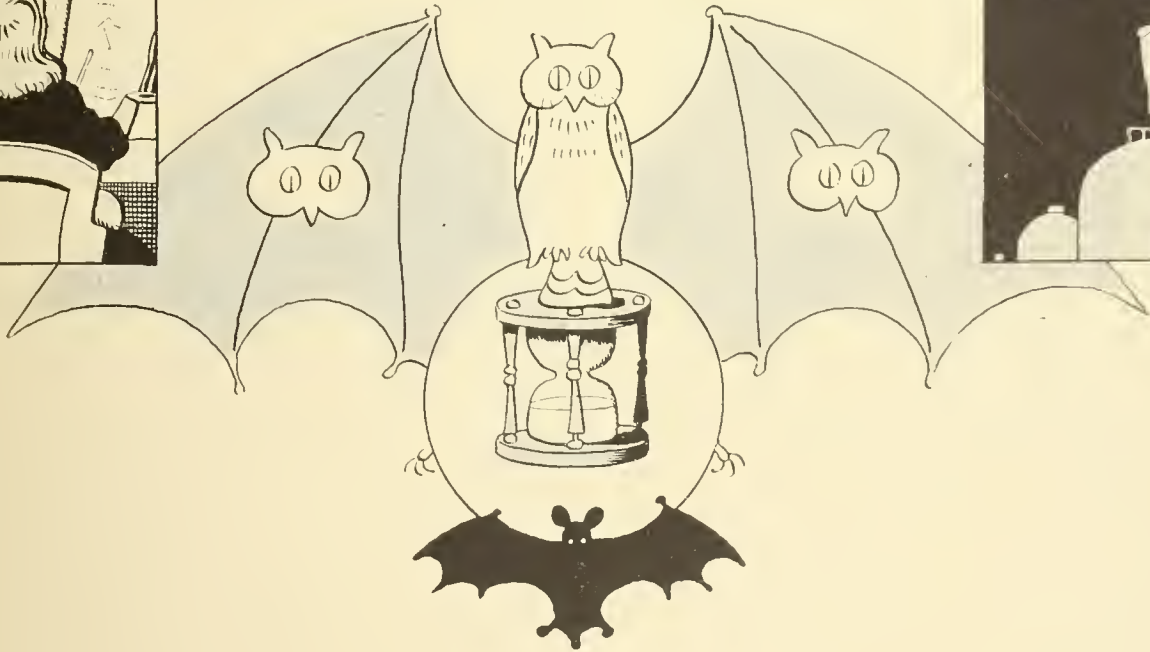


L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN Puits.

Un astrologue un jour se laissa choir
 Au fond d'un puits. On lui dit : *Pauvre bête,*
 Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
 Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?
 Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
 Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
 Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
 Il en est peu qui fort souvent
 Ne se plaisent d'entendre dire
 Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
 Mais ce livre qu'Homère et les siens ont chanté,
 Qu'est-ce, que le Hasard parmi l'anquité,
 Et parmi nous, la Providence ?
 Or, du hasard il n'est point de science :
 S'il en était, on aurait tort
 De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort ;
 Toutes choses très incertaines.
 Quant aux volontés souveraines
 De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
 Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?
 Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
 Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
 A quelle utilité ? Pour exercer l'esprit
 De ceux qui de la sphere et du globe ont écrit ?
 Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
 Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables ?
 Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,
 Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?
 C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
 Le firmament se meut, les astres font leur cours,
 Le soleil nous luit tous les jours,
 Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
 Sans que nous en puissions autre chose inférer
 Que la nécessité de luire et d'éclairer.



D'amener les saisons, de mûrir les semences,
 De verser sur les corps certaines influences.
 Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
 Ce train toujours égal dont marche l'univers ?
 Charlatans, faiseurs d'horoscope,
 Quittez les cours des princes de l'Europe :
 Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps,
 Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
 Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
 De ce spéculateur qui fut contraint de boire.
 Outre la vanité de son art mensonger,
 C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères,
 Cependant qu'ils sont en danger,
 Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

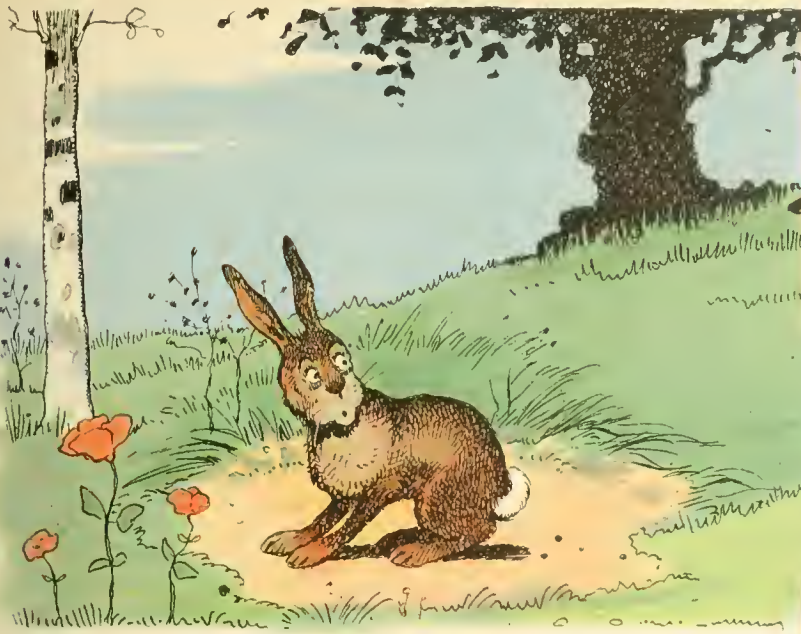


LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON

Le paon se plaignait à Junon
 De sa beauté, ce n'est pas son raison
 Qu'elle ne plût, que je murmure :
 Le chant dont vous m'avez fait don
 Dépit à toute la nature :
 Au lieu qu'un rossignol, chétive creature,
 Ferra de son aussi doux qu'éclatant,
 F'êt lui seul l'honneur du printemps
 Junon répondit en colère :
 Oiseau jaloux, et qui devrais te ture,
 F'es-tu si tôt d'envier la voix du rossignol,
 Tu n'as l'air pas porter le tour de ton col
 Tu me en feras voir de cent sortes de coes
 Qui te canale, qui déploie
 C'est grande queue et qui semble à nos yeux
 La boutique d'un lardure ?
 F'as-tu quelque orneau sous les cieux
 Plus que tu capable de plaire ?
 F'aut au moins à toi toutes propriétés,
 Neuf fois sur dix donne diverses qualités :
 L'un est la grandeur et la force en partage ;
 Le faucon est fier, l'aigle plein de courage,
 Le serpent est pour le prestige ;
 Le serpent le verté des malheurs a veni,
 Tous sont contents de leur image
 Et content de se voir en lieu pour se punir.

Il se vint à l'entour.





LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES

Un lièvre en son gîte songeait,
 (Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?)
 Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait
 Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

Les gens de naturel peureux
 Sont, disait-il, bien malheureux !

Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite :
 Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.
 Voilà comme je vis : cette crainte maudite
 M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
 Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Eh ! la peur se corrige-t-elle ?
 Je crois même qu'en bonne foi
 Les hommes ont peur comme moi.
 Ainsi raisonnait notre lièvre,
 Et cependant faisait le guet.
 Il était douteux, inquiet :

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.

Le mélancolique animal,
 En rêvant à cette matière,

Entend un léger bruit : ce lui fit un signal
 Pour s'enfuir devers sa tanière.

Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
 Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
 Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.

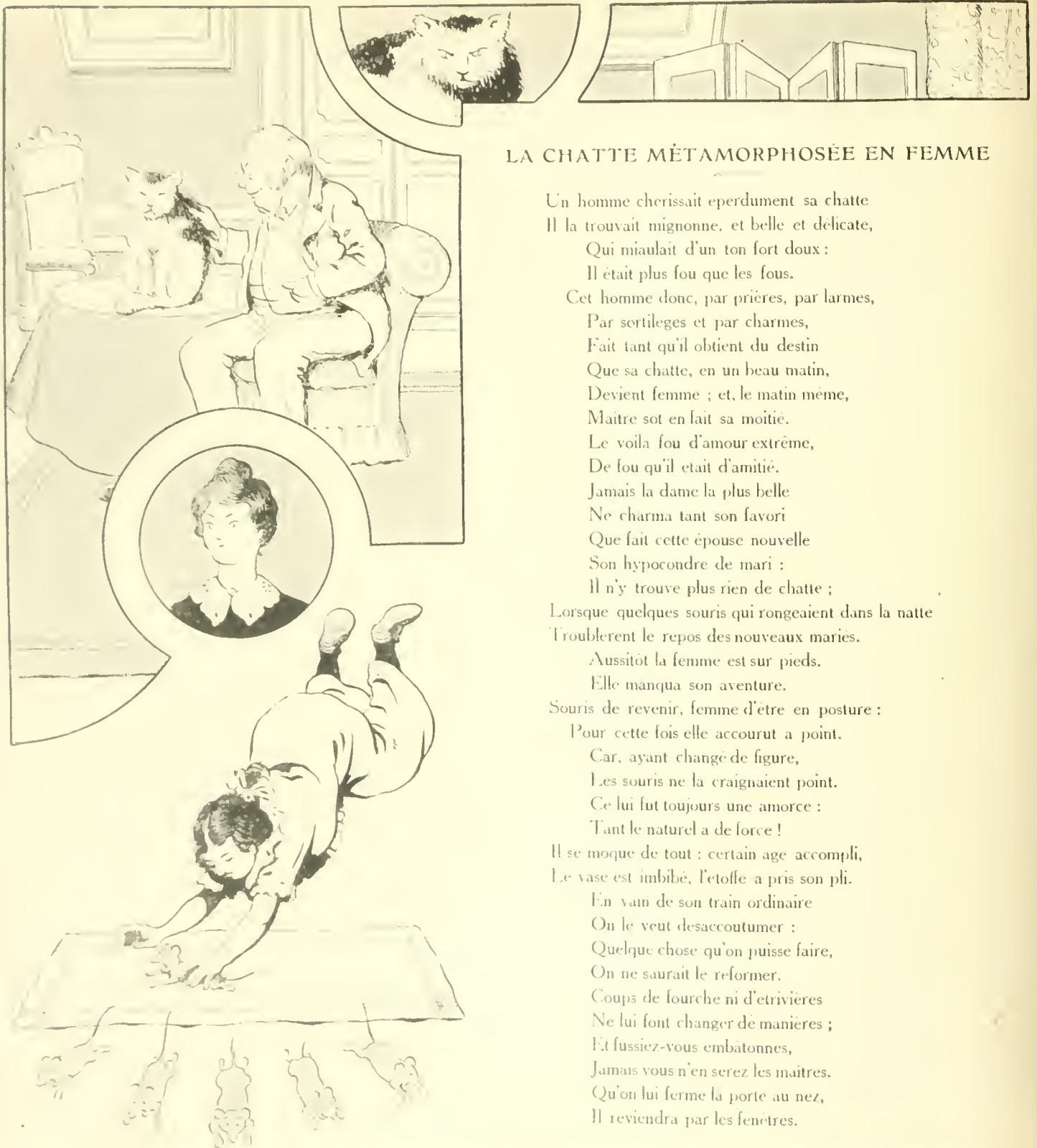
Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
 Qu'on m'en fait faire ! Ma présence

Effraie aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !
 Et d'où me vient cette vaillance ?

Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !

Je suis donc un foudre de guerre !

Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
 Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.



LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME

Un homme cherissait eperdument sa chatte
 Il la trouvait mignonne, et belle et délicate,
 Qui miaulait d'un ton fort doux :
 Il était plus fou que les fous.

Cet homme donc, par prières, par larmes,
 Par sortilèges et par charmes,
 Fait tant qu'il obtient du destin
 Que sa chatte, en un beau matin,
 Devient femme ; et, le matin même,
 Maître sot en fait sa moitié.

Le voila fou d'amour extrême,
 De fou qu'il était d'amitié.
 Jamais la dame la plus belle
 Ne charma tant son favori
 Que fait cette épouse nouvelle
 Son hypocondre de mari :

Il n'y trouve plus rien de chatte ;
 Lorsque quelques souris qui rongeaient dans la natte
 Troublerent le repos des nouveaux mariés.

Aussitôt la femme est sur pieds.
 Elle manqua son aventure.

Souris de revenir, femme d'être en posture :
 Pour cette fois elle accourut a point.

Car, ayant changé de figure,
 Les souris ne la craignaient point.
 Ce lui fut toujours une amorce :
 Tant le naturel a de force !

Il se moque de tout : certain age accompli,
 Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

En vain de son train ordinaire
 On le veut desaccoutumer :
 Quelque chose qu'on puisse faire,
 On ne saurait le reformer.
 Coups de fourche ni d'étrivières
 Ne lui font changer de manières ;
 Et fussiez-vous embatonnées,
 Jamais vous n'en serez les maîtres.
 Qu'on lui ferme la porte au nez,
 Il reviendra par les fenêtres.



LE LION ET L'ÂNE CHASSANT

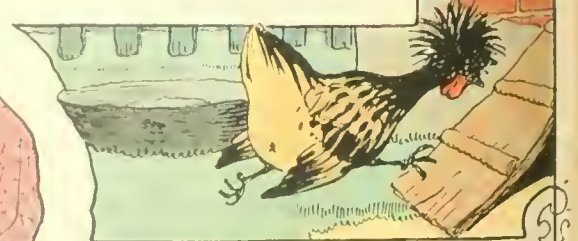
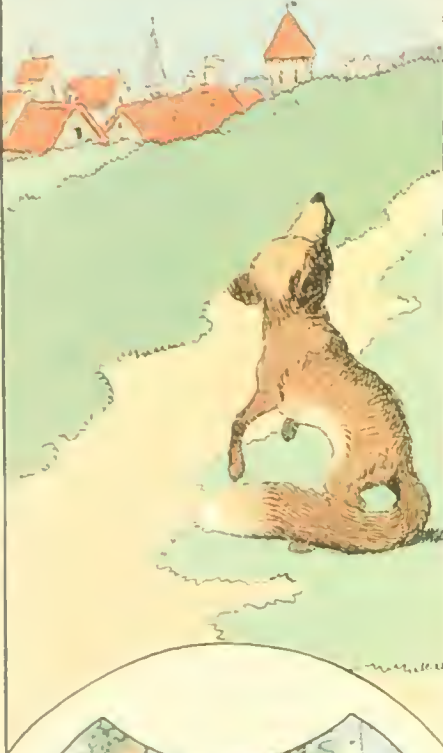
Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer : il célébrait sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'âne à la voix de Stentor.
L'âne à messer lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiraient de leur maison.
Leur troupe n'était pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix.
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois ;
Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable
Où les attendait le lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le lion, c'est bravement crié :
Si je ne connaissais ta personne et ta race,
J'en serais moi-même effrayé.
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison ;
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron ?
Ce n'est pas là leur caractère.





LE COQ ET LE RENARD

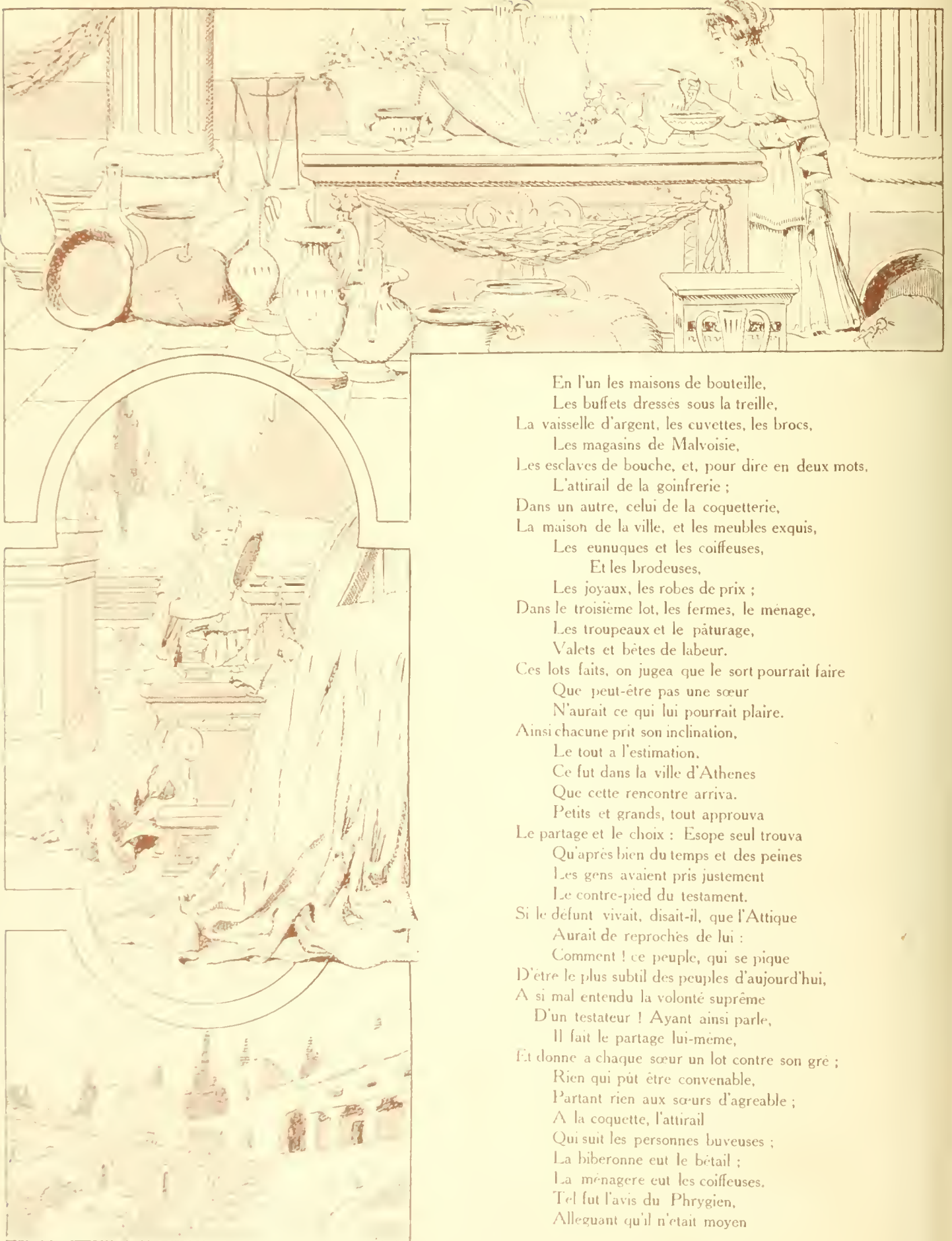
Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
 Un vieux coq adroit et matois.
 Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
 Nous ne sommes plus en querelle :
 Paix générale cette fois.
 Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse.
 Ne me retarde point, de grâce ;
 Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
 Les tiens et toi pouvez vaquer,
 Sans nulle crainte, à vos affaires ;
 Nous vous y servirons en frères.
 Faites-en les feux des ce soir,
 Et cependant viens recevoir,
 Le baiser d'amour fraternelle.
 Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
 Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
 Que celle
 De cette paix ;
 Et ce m'est une double joie
 De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
 Qui, je m'assure, sont courriers
 Que pour ce sujet on envoie :
 Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
 Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.
 Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire ;
 Nous nous réjouissons du succès de l'affaire
 Une autre fois. Le galant aussitôt
 Tire ses gregues, gagne au haut,
 Mal content de son stratagème.
 Et notre vieux coq en soi-même
 Se mit à rire de sa peur ;
 Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.



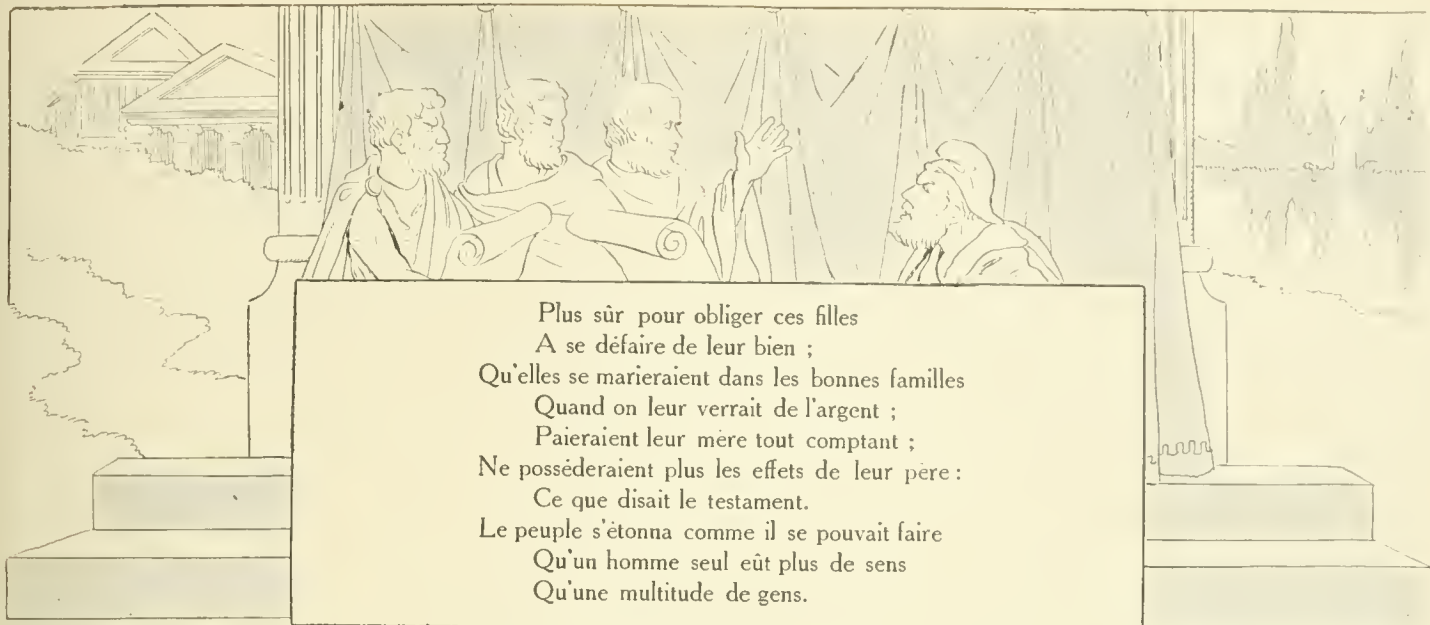


TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPE

Si ce qu'on dit d'Esopé est vrai,
 C'était l'oracle de la Grèce :
 Lui seul avait plus de sagesse
 Que tout l'aréopage. En voici pour essai
 Une histoire des plus gentilles,
 Et qui pourra plaire au lecteur.
 Un certain homme avait trois filles,
 Toutes trois de contraire humeur :
 Une buveuse ; une coquette ;
 La troisième, avare parfaite.
 Cet homme par son testament,
 Selon les lois municipales,
 Leur laissa tout son bien par portions égales,
 En donnant à leur mère tant,
 Payable quand chacune d'elles
 Ne posséderait plus sa contingente part.
 Le père mort, les trois femelles
 Courent au testament, sans attendre plus tard.
 On le lit, on tâche d'entendre
 La volonté du testateur ;
 Mais en vain : car comment comprendre
 Qu'aussitôt que chacune sœur
 Ne possédera plus sa part héréditaire,
 Il lui faudra payer sa mère ?
 Ce n'est pas un fort bon moyen
 Pour payer, que d'être sans bien.
 Que voulait donc dire le père ?
 L'affaire est consultée ; et tous les avocats,
 Après avoir tourné le cas
 En cent et cent mille manières,
 Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
 Et conseillent aux héritières
 De partager le bien sans songer au surplus.
 Quant à la somme de la veuve,
 Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve :
 Il faut que chaque sœur se charge par traité
 Du tiers, payable à volonté ;
 Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
 Dès le décès du mort courante.
 La chose ainsi réglée, on composa trois lots :

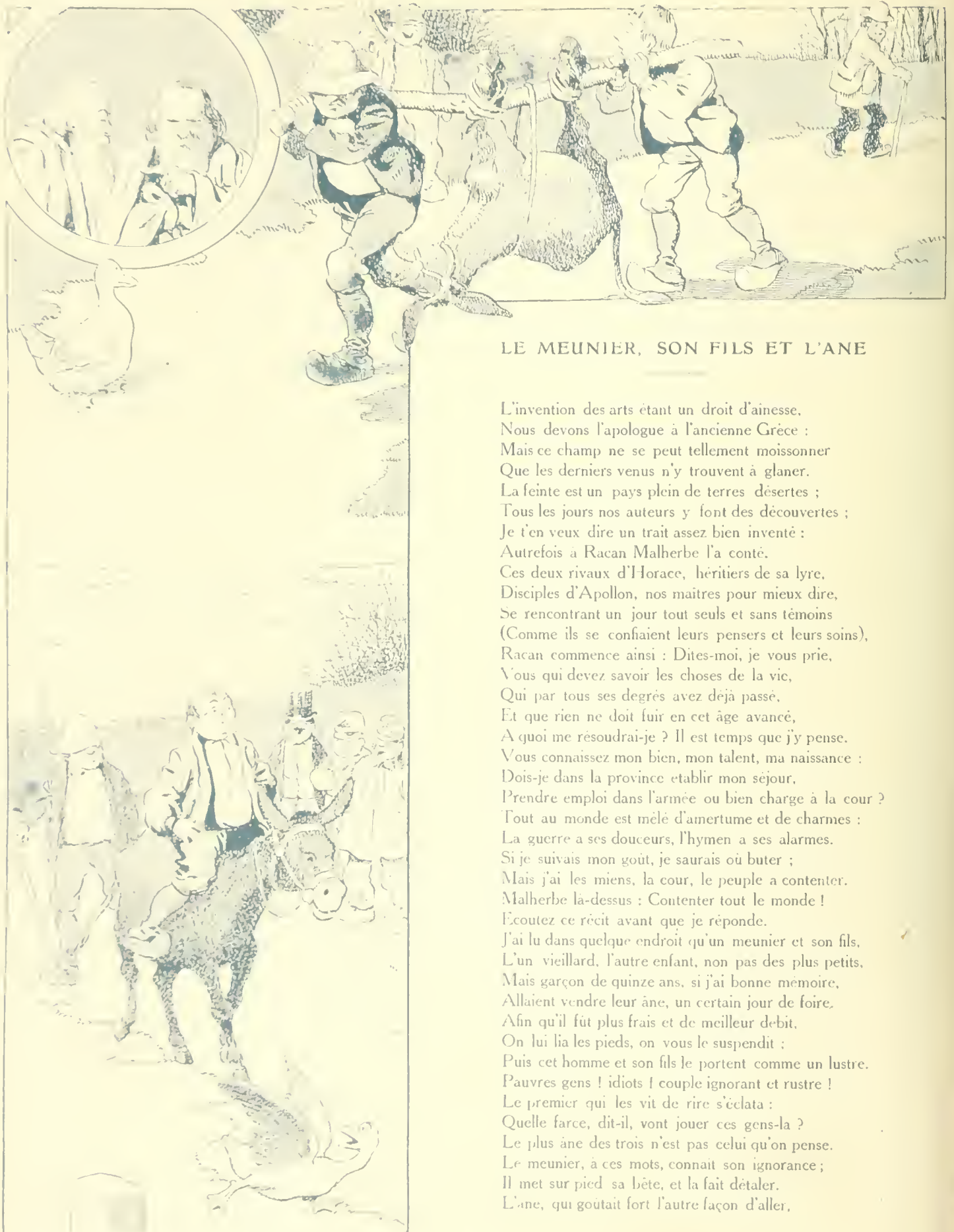


En l'un les maisons de bouteille,
 Les buffets dressés sous la treille,
 La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
 Les magasins de Malvoisie,
 Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
 L'attirail de la goinfrerie ;
 Dans un autre, celui de la coquetterie,
 La maison de la ville, et les meubles exquis,
 Les eunuques et les coiffeuses,
 Et les brodeuses,
 Les bijoux, les robes de prix ;
 Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
 Les troupeaux et le pâturage,
 Valets et bêtes de labour.
 Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
 Que peut-être pas une sœur
 N'aurait ce qui lui pourrait plaire.
 Ainsi chacune prit son inclination,
 Le tout à l'estimation,
 Ce fut dans la ville d'Athènes
 Que cette rencontre arriva.
 Petits et grands, tout approuva
 Le partage et le choix : Esope seul trouva
 Qu'après bien du temps et des peines
 Les gens avaient pris justement
 Le contre-pied du testament.
 Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique
 Aurait de reprochs de lui :
 Comment ! ce peuple, qui se pique
 D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
 A si mal entendu la volonté suprême
 D'un testateur ! Ayant ainsi parlé,
 Il fait le partage lui-même,
 Et donne à chaque sœur un lot contre son gré ;
 Rien qui pût être convenable,
 Partant rien aux sœurs d'agréable ;
 A la coquette, l'attirail
 Qui suit les personnes buveuses ;
 La biberonne eut le bétail ;
 La ménagère eut les coiffeuses.
 Tel fut l'avis du Phrygien,
 Alleguant qu'il n'était moyen



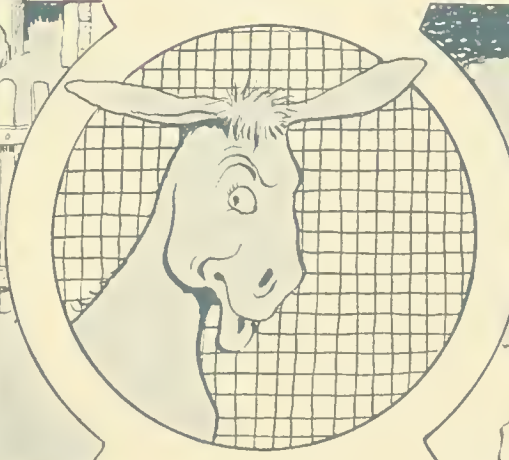
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien ;
Qu'elles se mariaient dans les bonnes familles
Quand on leur verrait de l'argent ;
Paieraient leur mère tout comptant ;
Ne posséderaient plus les effets de leur père :
Ce que disait le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.





LE MEUNIER, SON FILS ET L'ÂNE

L'invention des arts étant un droit d'aïnesse,
 Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
 Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
 Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
 La feinte est un pays plein de terres désertes ;
 Tous les jours nos auteurs y font des découvertes ;
 Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
 Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
 Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
 Disciples d'Apollon, nos maîtres pour mieux dire,
 Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
 (Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins),
 Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
 Vous qui devez savoir les choses de la vie,
 Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
 Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
 A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
 Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :
 Dois-je dans la province établir mon séjour,
 Prendre emploi dans l'armée ou bien charge à la cour ?
 Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
 La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
 Si je suivais mon goût, je saurais où buter ;
 Mais j'ai les miens, la cour, le peuple a contenter.
 Malherbe la-dessus : Contenter tout le monde !
 Écoutez ce récit avant que je réponde.
 J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
 L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
 Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
 Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
 Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
 On lui lia les pieds, on vous le suspendit :
 Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
 Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
 Le premier qui les vit de rire s'éclata :
 Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-la ?
 Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
 Le meunier, à ces mots, connait son ignorance ;
 Il met sur pied sa bête, et la fait détalier.
 L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,



Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure.
 Il fait monter son fils, il suit : et, d'aventure,
 Passent trois bons marchands. Cet objet leur deplut.
 Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
 Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
 Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise,
 C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
 Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
 L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;
 Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte
 Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
 Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
 Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
 Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
 Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
 Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
 L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
 Au bout de trente pas, une troisième troupe
 Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous !
 Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
 Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
 Nont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
 Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
 Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
 Qui prétend contenter tout le monde et son père.
 Essayons toutefois si par quelque manière
 Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
 L'âne se prélassant marche seul devant eux.
 Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
 Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incomode ?
 Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
 Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
 Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !
 Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,
 Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
 Beau trio de baudets ! Le meunier repartit :
 Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
 Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
 Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
 J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.
 Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince ;
 Allez, venez, courez ; demeurez en province ;
 Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement ;
 Les gens en parleront, n'en doutez nullement.



LES MEMBRES ET L'ESTOMAC

Je devais par la royauté
 Avoir commencé mon ouvrage.
 A la voir d'un certain côté,
 Messer Gaster en est l'image ;

S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
 De travailler pour lui les membres se lassant,
 Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
 Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
 Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
 Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme ;
 Et pour qui ? pour lui seul : nous n'en profitons pas ;
 Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.

Chomons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.

Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
 Les bras d'agir, les jambes de marcher.
 Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
 Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :
 Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;
 Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur ;
 Chaque membre en souffrit ; les forces se perdirent.

Par ce moyen, les mutins virent
 Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux,
 A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.
 Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
 Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
 Tout travaille pour elle, et réciproquement
 Tout tire d'elle l'aliment.

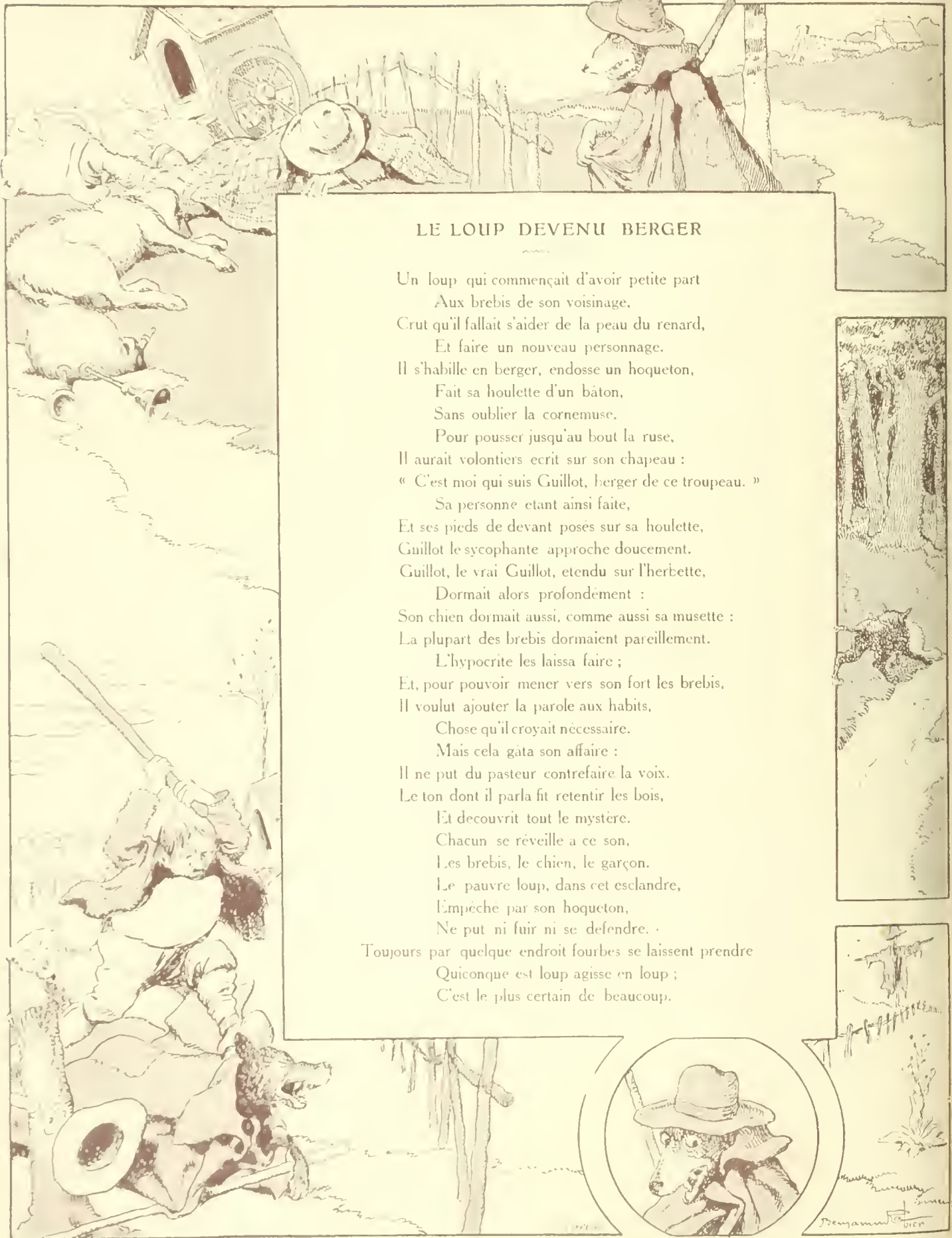
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
 Enrichit le marchand, gage le magistrat,
 Maintient le laboureur, donne paye au soldat,
 Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
 Entretient seule tout l'État.

Méneius le sut bien dire.
 La commune s'allait separer du sénat.
 Les mecontents disaient qu'il avait tout l'empire,
 Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité,
 Au lieu que tout le mal était de leur côté,
 Les tribus, les impôts, les fatigues de guerre.
 Le peuple hors des murs était déjà posté.
 La plupart s'en allaient chercher une autre terre,
 Quand Méneius leur fit voir
 Qu'ils étaient aux membres semblables,
 Et par cet apologue, insigne entre les fables,
 Les ramena dans leur devoir.



LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI

Les grenouilles, se lassant
 De l'état démocratique,
 Par leurs clameurs firent tant
 Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
 Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
 Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
 Que la gent marécageuse,
 Gent fort sotté, et fort peureuse,
 S'alla cacher sous les eaux,
 Dans les joncs, dans les roseaux,
 Dans les trous du marécage,
 Sans oser de longtemps regarder au visage
 Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
 Or c'était un soliveau,
 De qui la gravité fit peur à la première
 Qui, de le voir s'aventurant,
 Osa bien quitter sa tanière.
 Elle approcha, mais en tremblant.
 Une autre la suivit, une autre en fit autant :
 Il en vint une fourmière ;
 Et leur troupe à la fin se rendit familière
 Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
 Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi.
 Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
 Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue !
 Le monarque des dieux leur envoie une grue,
 Qui les croque, qui les tue,
 Qui les gobe à son plaisir ;
 Et grenouilles de se plaindre.
 Et Jupin de leur dire : Eh quoi ! votre désir
 A ses lois croit-il nous astreindre ?
 Vous avez dû premierement
 Garder votre gouvernement ;
 Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
 Que votre premier roi fût débonnaire et doux ;
 De celui-ci contentez-vous,
 De peur d'en rencontrer un pire.



LE LOUP DEVENU BERGER

Un loup qui commençait d'avoir petite part
 Aux brebis de son voisinage,
 Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,
 Et faire un nouveau personnage.
 Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
 Fait sa houlette d'un bâton,
 Sans oublier la cornemuse.
 Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
 Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
 « C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
 Sa personne étant ainsi faite,
 Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
 Guillot le sycophante approche doucement.
 Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
 Dormait alors profondément :
 Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette :
 La plupart des brebis dormaient pareillement.
 L'hypocrite les laissa faire ;
 Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
 Il voulut ajouter la parole aux habits,
 Chose qu'il croyait nécessaire.
 Mais cela gâta son affaire :
 Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
 Le ton dont il parla fit retentir les bois,
 Et découvrit tout le mystère.
 Chacun se réveille à ce son,
 Les brebis, le chien, le garçon.
 Le pauvre loup, dans cet esclandre,
 Empêché par son hoqueton,
 Ne put ni fuir ni se défendre.
 Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre
 Quiconque est loup agisse en loup ;
 C'est le plus certain de beaucoup.





LE RENARD ET LE BOUC

Capitaine renard allait de compagnie
 Avec son ami bouc des plus haut encornés :
 Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez :
 L'autre était passé maître en fait de tromperie.
 La soif les obligea de descendre en un puits :
 Là, chacun d'eux se désaltère.
 Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
 Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère ?
 Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
 Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
 Mets-les contre le mur : le long de ton échine

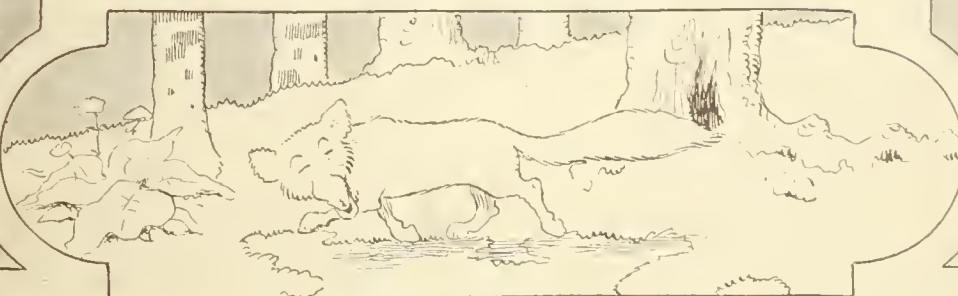
Je grimperai premièrement ;
 Puis sur tes cornes m'élevant,
 A l'aide de cette machine,
 De ce lieu-ci je sortirai,
 Après quoi je t'en tirerai.

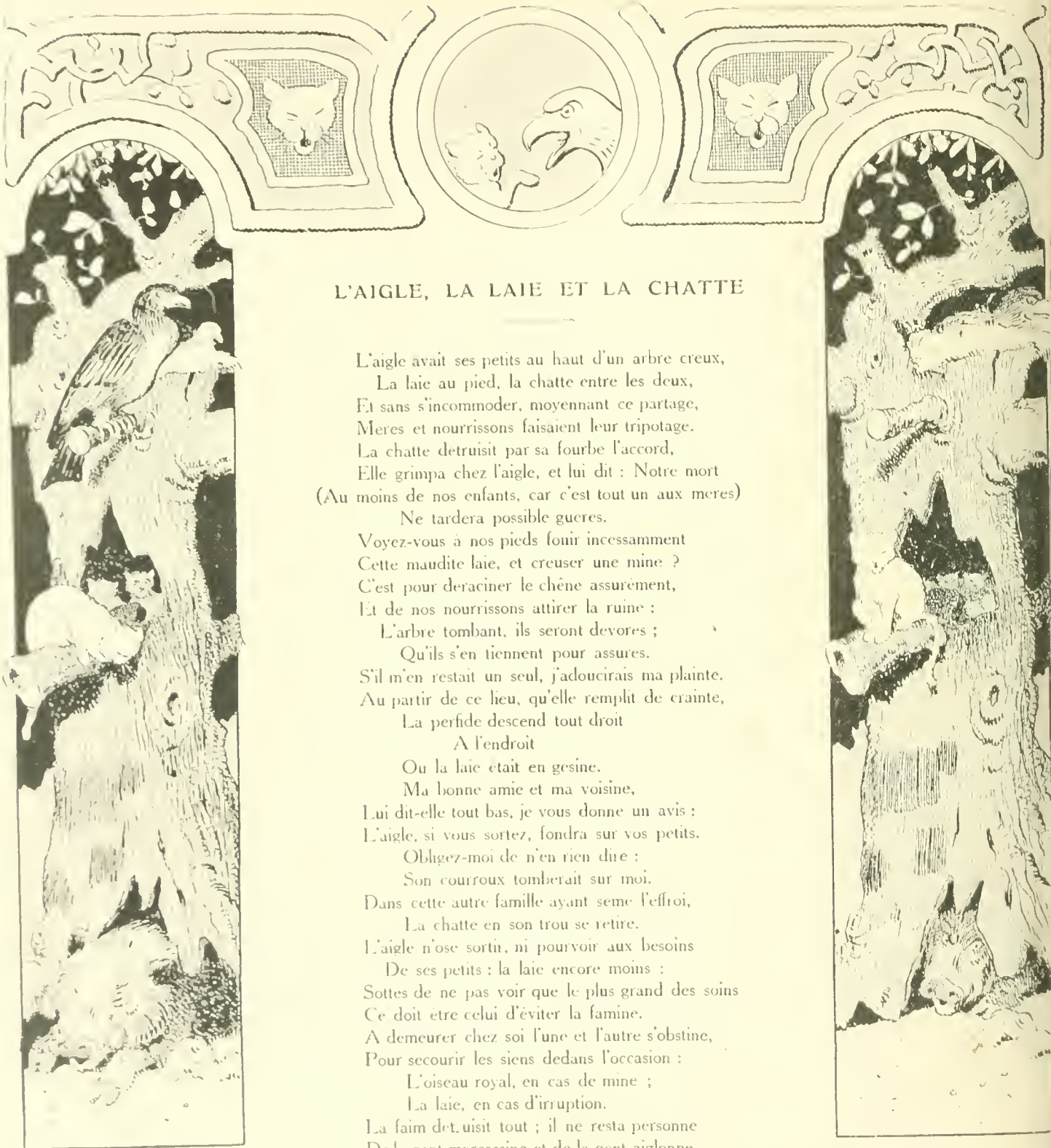
Par ma barbe ! dit l'autre, il est bon ; et je loue
 Les gens bien sensés comme toi.
 Je n'aurais jamais, quant à moi,
 Trouvé ce secret, je l'avoue.

Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
 Et vous lui fait un beau sermon
 Pour l'exhorter à patience.

Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
 Autant de jugement que de barbe au menton,

Tu n'aurais pas, à la légère,
 Descendu dans ce puits. Or, adieu ; j'en suis hors :
 Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
 Car, pour moi, j'ai certaine affaire
 Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.
 En toute chose, il faut considérer la fin.





L'AIGLE, LA LAIE ET LA CHATTE

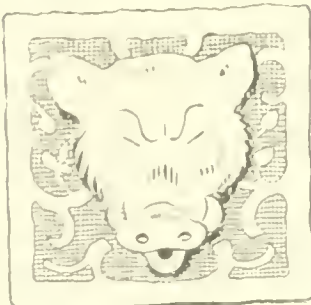
L'aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,
 La laie au pied, la chatte entre les deux,
 Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
 Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.
 La chatte détruisit par sa fourbe l'accord,
 Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : Notre mort
 (Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
 Ne tardera possible gueres.

Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
 Cette maudite laie, et creuser une mine ?
 C'est pour déraciner le chêne assurément,
 Et de nos nourrissons attirer la ruine :
 L'arbre tombant, ils seront dévorés ;
 Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
 S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte.
 Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
 La perfide descend tout droit

A l'endroit

Où la laie était en gesine.
 Ma bonne amie et ma voisine,
 Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
 L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
 Obligez-moi de n'en rien dire :
 Son courroux tomberait sur moi.
 Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
 La chatte en son trou se retire.
 L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
 De ses petits : la laie encore moins :
 Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
 Ce doit être celui d'éviter la famine.
 A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
 Pour secourir les siens dedans l'occasion :
 L'oiseau royal, en cas de mine ;
 La laie, en cas d'irruption.

La faim dét. uisit tout ; il ne resta personne
 De la gent marcassine et de la gent aiglonne
 Qui n'allât de vie à trépas ;
 Grand renfort pour messieurs les chats.
 Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
 Par sa pernicieuse adresse !
 Des malheurs qui sont sortis
 De la boîte de Pandore,
 Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre...
 C'est la fourbe, à mon avis.

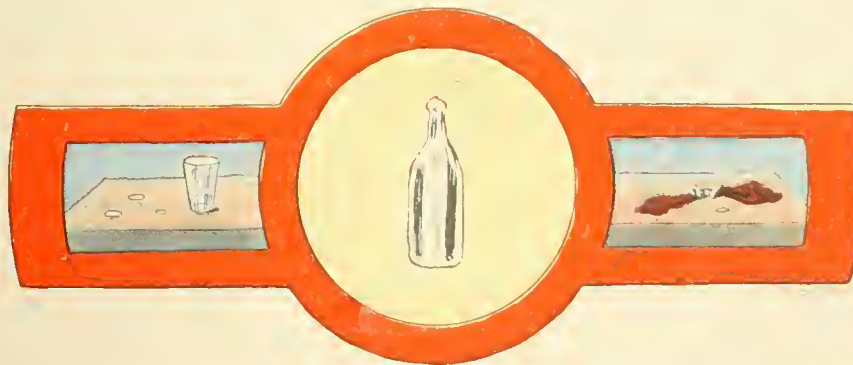
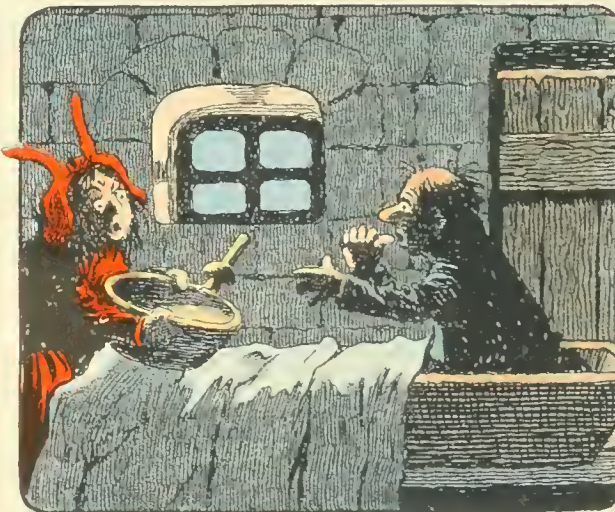
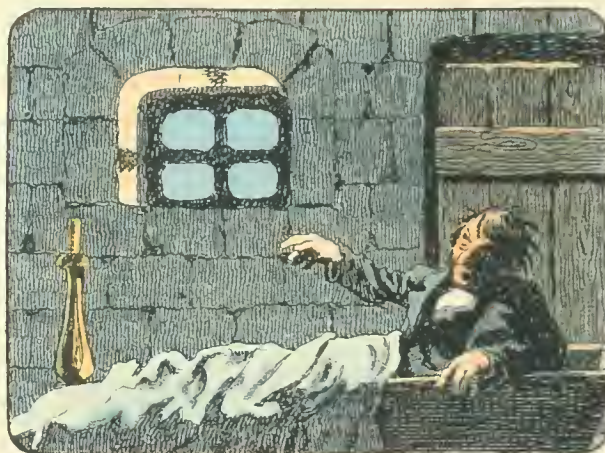




L'IVROGNE ET SA FEMME

Chacun a son défaut, ou toujours il revient :
 Honte ni peur n'y remédie.
 Sur ce propos d'un conte il me souvient :
 Je ne dis rien que je n'appuie
 De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
 Altérait sa santé, son esprit, et sa bourse :
 Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
 Qu'ils sont au bout de leurs écus.
 Un jour que celui-ci, plein de jus de la treille,
 Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
 Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.

Là, les vapeurs du vin nouveau
 Cuvèrent à loisir. A son reveil il treuve
 L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
 Un luminaire, un drap des morts.
 Oh ! dit-il, qu'est ceci ? Ma femme est-elle veuve ?
 Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,
 Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
 Vient au prétendu mort, approche de sa biere,
 Lui présente un chaudéau propre pour Lucifer.
 L'époux alors ne doute en aucune maniere
 Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
 Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.
 La cellerière du royaume
 De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger
 A ceux qu'enclôt la tombe noire.
 Le mari repart, sans songer :
 Tu ne leur portes point à boire ?





LA GOUTTE ET L'ARAIGNÉE

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignee
Également à redouter.

Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.

Voyez-vous ces cases étroites,
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés ?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.

Tenez donc, voici deux bûchettes ;
Accommodez-vous, ou tirez.

Il n'est rien, dit l'aragne, aux cases qui me plaise.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins

De ces gens nommés medecins,

Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.

Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme,
Ni que d'en deloger et faire mon paquet

Jamais Hippocrate me somme.

L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie ;
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,

Voilà des moucherons de pris.

Une servante vient balayer tout l'ouvrage.

Autre toile tissue, autre coup de balai.

Le pauvre bestion tous les jours déménage.

Enfin, après un vain essai,

Il va trouver la goutte. Elle était en campagne

Plus malheureuse mille fois

Que la plus malheureuse aragne.

Son hôte la menait tantôt fendre du bois,

Tantôt fouir, houer : goutte bien tracassée

Est, dit-on, a demi pansée.

Oh ! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.

Changeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter :

Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :

Point de coup de balai, qui l'oblige à changer.

La goutte, d'autre part, va tout droit se loger

Chez un prelat qu'elle condamne

A jamais du lit ne bouger.

Cataplasmes. Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte

De faire aller le mal toujours de pis en pis.

L'une et l'autre trouva de la sorte son compte,

Et fit tres sagement de changer de logis.





LE LOUP ET LA CIGOGNE

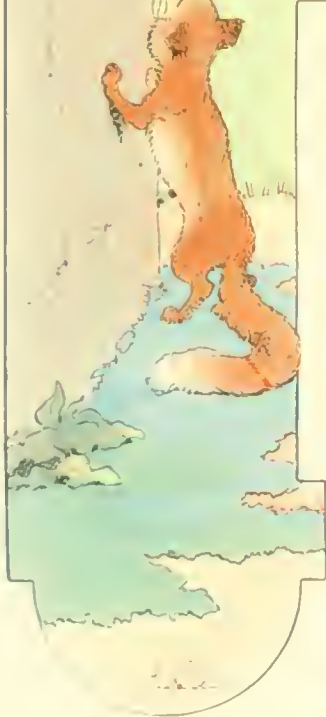
Les loups mangent glouonnement.
 Un loup donc étant de frairie
 Se pressa, dit-on, tellement
 Qu'il en pensa perdre la vie :
 Un os lui demeura bien avant au gosier.
 De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
 Près de la passe une cigogne.
 Il lui fit signe ; elle accourt.
 Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
 Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour,
 Elle demanda son salaire.
 Votre salaire ! dit le loup :
 Vous riez, ma bonne commere !
 Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou.
 Allez, vous êtes une ingrante :
 Ne tombez jamais sous ma patte.

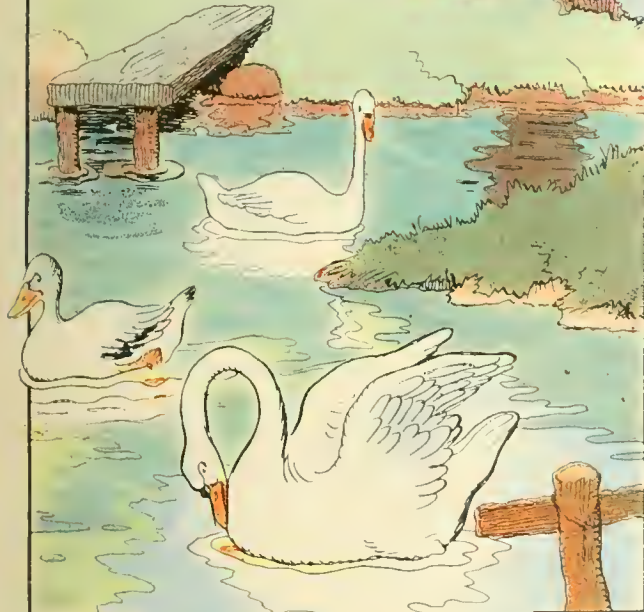




LE RENARD ET LES RAISINS

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
 Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
 Des raisins, mûrs apparemment,
 Et couverts d'une peau vermeille.
 Le galant en eût fait volontiers un repas,
 Mais comme il n'y pouvait atteindre :
 Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.
 Fit-il pas mieux que de se plaindre ?





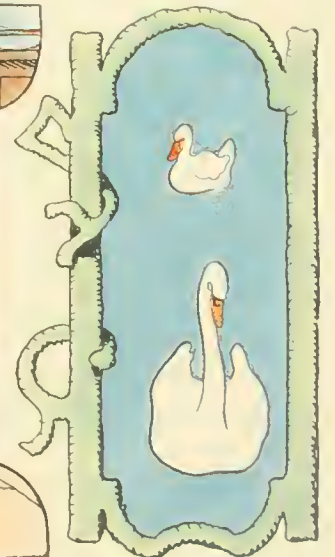
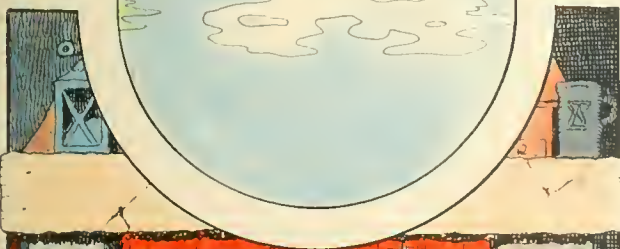
LE CYGNE ET LE CUISINIER

Dans une ménagerie
De volatiles remplie
Vivaient le cygne et l'oison ;

Celui-là destiné pour les regards du maître ;
Celui-ci, pour son goût : l'un qui se piquait d'être
Commensal du jardin ; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries,
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne ; et le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage.

Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris.

Quoi ! je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe !
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien !
Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien,





LE LION ABATTU PAR L'HOMME

On exposait une peinture
 Ou l'artisan avait trace
 Un lion d'immense stature
 Par un seul homme terrasse.
 Les regardants en tiraient gloire.
 Un lion en passant rabattit leur caquet.
 Je vois bien, dit-il, qu'en effet,
 On vous donne ici la victoire :
 Mais l'ouvrier vous a déçus ;
 Il avait liberté de feindre.
 Avec plus de raison nous aurions le dessus.
 Si mes confrères savaient peindre.





LES LOUPS ET LES BREBIS

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
 Les loups firent la paix avecque les brebis.
 C'était apparemment le bien des deux partis :
 Car, si les loups mangeaient mainte bête égarée,
 Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
 Jamais de liberté, ni pour les pâturages,

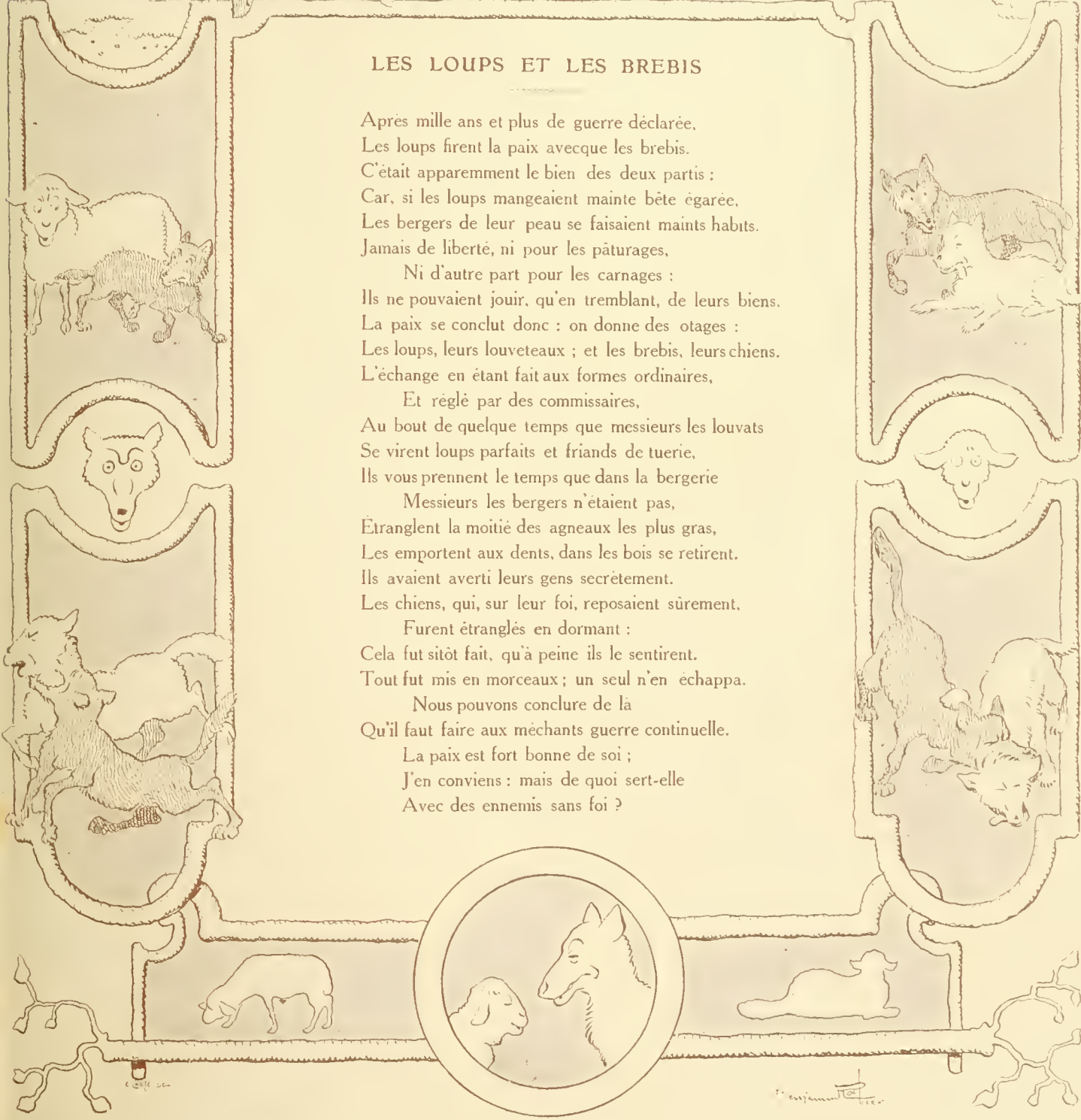
Ni d'autre part pour les carnages :
 Ils ne pouvaient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
 La paix se conclut donc : on donne des otages :
 Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs chiens.

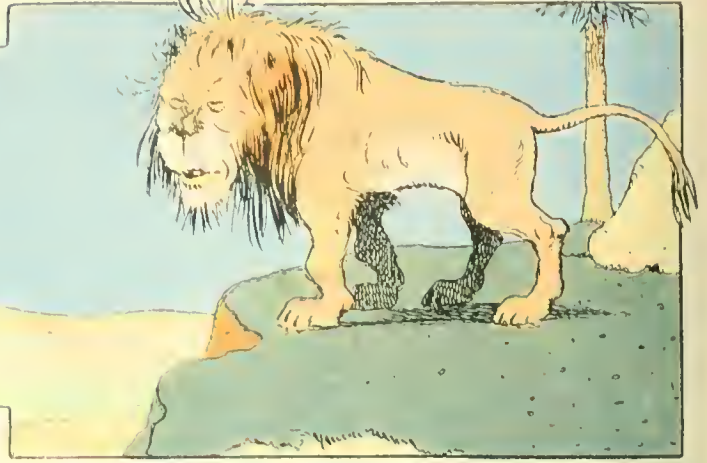
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
 Et réglé par des commissaires,
 Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
 Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
 Ils vous prennent le temps que dans la bergerie

Messieurs les bergers n'étaient pas,
 Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
 Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
 Ils avaient averti leurs gens secrètement.
 Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,

Furent étranglés en dormant :
 Cela fut sitôt fait, qu'à peine ils le sentirent.
 Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
 Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
 La paix est fort bonne de soi ;
 J'en conviens : mais de quoi sert-elle
 Avec des ennemis sans foi ?





LE LION DEVENU VIEUX

Le lion, terreur des forêts,
 Charge d'ans, et pleurant son antique prouesse,
 Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
 Devenus forts par sa faiblesse.
 Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied ;
 Le loup, un coup de dent ; le bœuf, un coup de corne.
 Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
 Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
 Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes ;
 Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
 Ah ! c'est trop, lui dit-il, je voulais bien mourir ;
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.



Benjamin
 6107



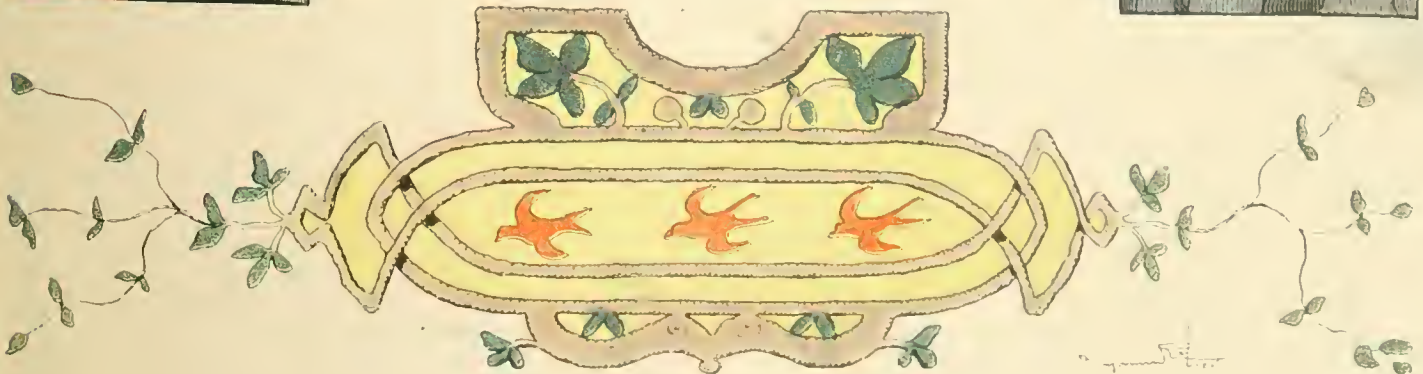
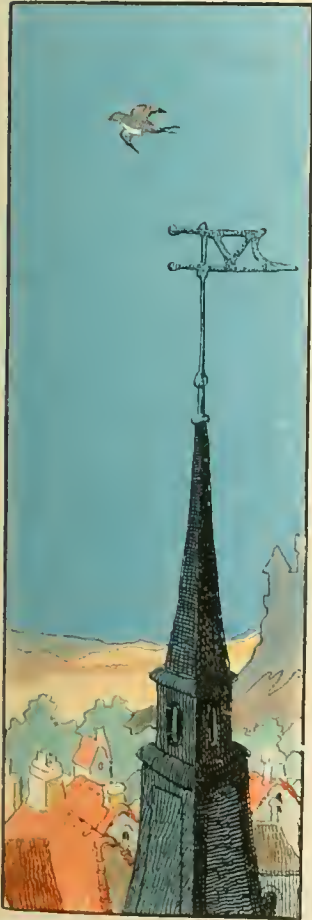
PHILOMELE ET PROGNE

Autrefois Progné, l'hirondelle,
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta

Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous.

Dites-moi, que pensez-vous faire ?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?
Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ?
Progné lui repartit : Eh quoi ! cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique !
Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.

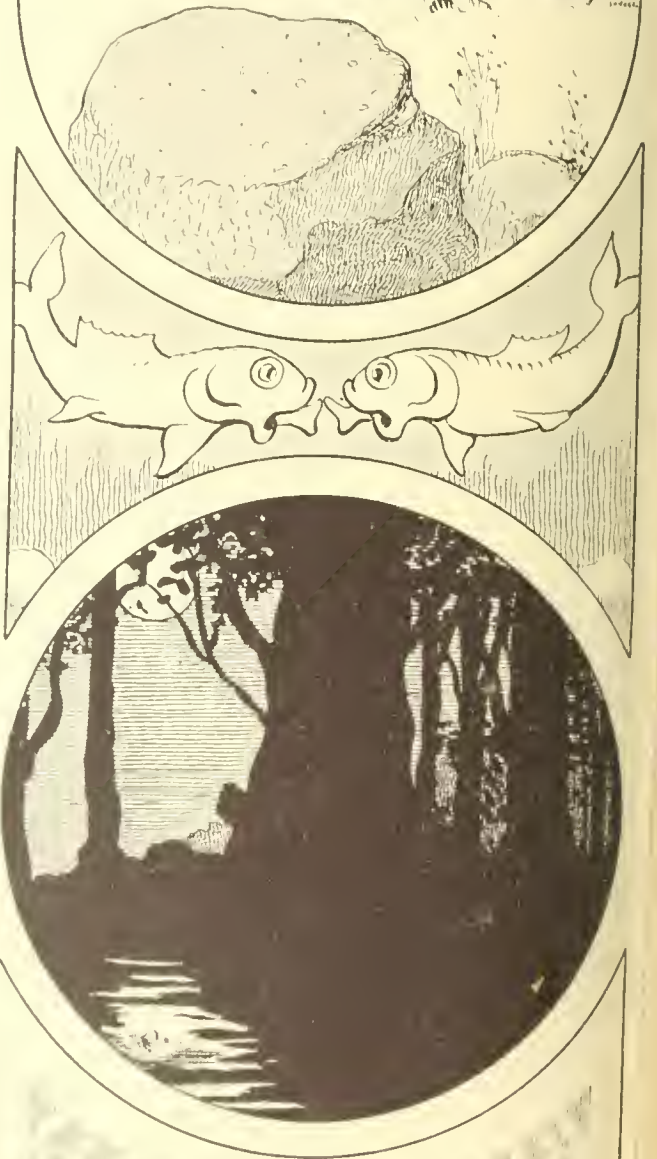
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage.

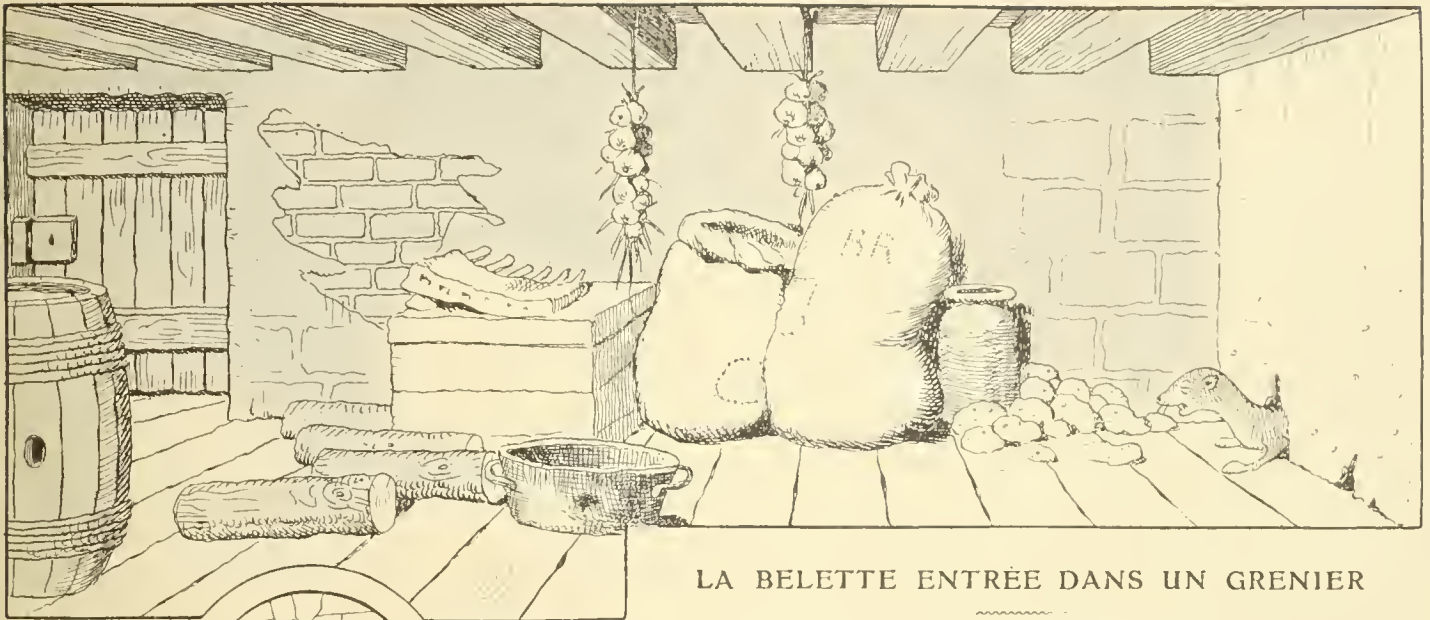




LA FEMME NOYÉE

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce ne rien,
 C'est une femme qui se noie.
 Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien
 Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
 Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
 Puisqu'il s'agit, en cette fable,
 D'une femme qui dans les flots
 Avait fini ses jours par un sort déplorable.
 Son époux en cherchait le corps,
 Pour lui rendre, en cette aventure,
 Les honneurs de la sépulture.
 Il arriva que sur les bords
 Du fleuve, auteur de sa disgrâce,
 Des gens se promenaient ignorant l'accident.
 Ce mari donc leur demandant
 S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
 Nulle, reprit l'un deux ; mais cherchez-la plus bas ;
 Suivez le fil de la rivière.
 Un autre reparti : Non, ne le suivez pas ;
 Rebroussez plutôt en arrière :
 Quelle que soit la pente et l'inclination
 Dont l'eau par sa course l'emporte,
 L'esprit de contradiction
 L'aura fait flotter d'autre sorte.
 Cet homme se raillait assez hors de saison.
 Quant a l'humeur contredisante,
 Je ne sais s'il avait raison ;
 Mais, que cette humeur soit ou non
 Le défaut du sexe et sa pente,
 Quiconque avec elle naîtra
 Sans faute avec elle mourra,
 Et jusqu'au bout contredira,
 Et, s'il peut, encore par delà.



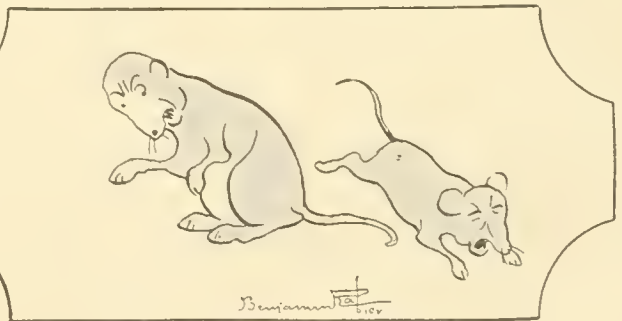
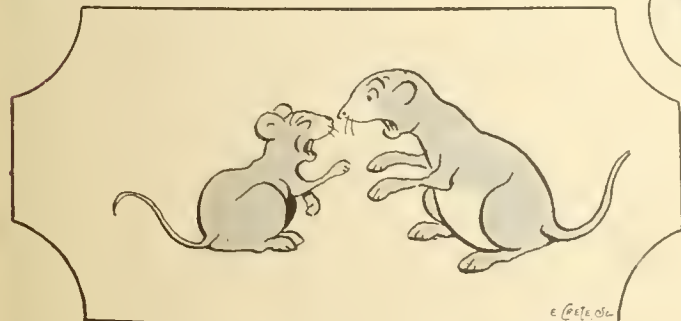


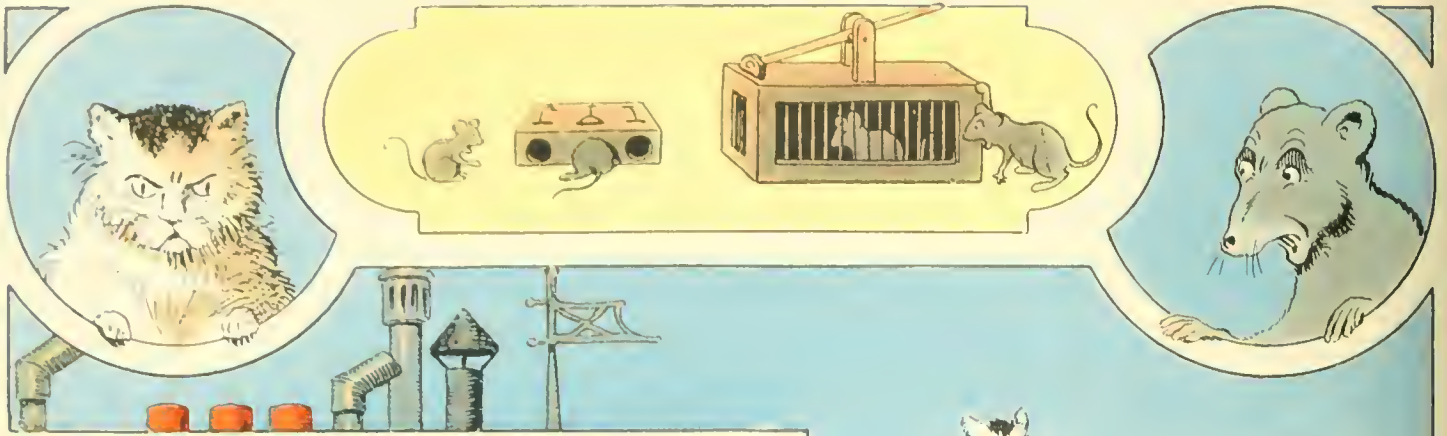
LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER

Demoiselle belette, au corps long et fluet,
 Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
 Elle sortait de maladie.
 Là, vivant à discrétion,
 La galande fit chère lie,
 Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
 Et le lard qui périt en cette occasion !
 La voilà, pour conclusion,
 Grasse, maflue et rebondie.

Au bout de la semaine, ayant diné son soû,
 Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
 Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours,
 C'est, dit-elle l'endroit : me voilà bien surprise :
 J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
 Un rat, qui la voyait en peine,
 Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
 Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
 Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres ;
 Mais ne confondons point, par trop approfondir,
 Leurs affaires avec les vôtres.



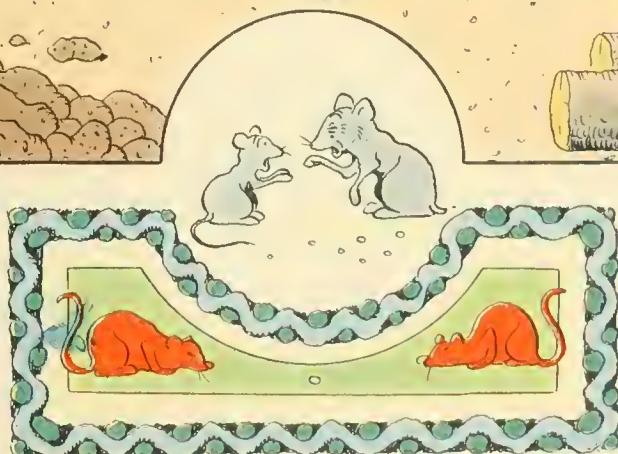


LE CHAT ET UN VIEUX RAT

J'ai lu, chez un conteur de fables,
 Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats,
 L'Attila, le fleau des rats,
 Rendait ces derniers misérables :
 J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
 Que ce chat exterminateur,
 Vrai Cerbere, était craint une lieue à la ronde :
 Il voulait de souris dépeupler tout le monde,
 Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
 La mort-aux-rats, les sourcieries,
 N'étaient que jeux au prix de lui,
 Comme il voit que dans leurs tanières
 Les souris étaient prisonnières,
 Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
 Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
 Se pend la tête en bas : la bête scelerate
 A de certains cordons se tenait par la patte,
 Le peuple des souris croit que c'est chatiment,
 Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
 Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
 Toutes, dis-je, unanimement,
 Se promettent de rire à son enterrement,
 Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
 Puis rentrent dans leurs nids à rats,
 Puis ressortant font quatre pas,
 Puis enfin se mettent en quête,
 Mais voici bien une autre fête :
 Le pendu ressuscite : et, sur ses pieds tombant,
 Attrape les plus paresseuses.
 Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
 C'est tour de vieille guerre : et vos cavernes creuses
 Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
 Vous viendrez toutes au logis.
 Il prophète à vrai, notre maître Mitis,
 Pour la seconde fois, les trompe et les affine,
 Blanchit sa robe et s'enfarine,
 Et de la sorte deguise,
 Se niche et se blottit dans une huche ouverte,
 Ce fut à lui bien avisé :
 La rent trotte-menu s'en vient chercher la porte,
 Un rat, sans plus, s'abstient d'aller florer autour
 C'était un vieux routier, l'avait plus d'un tour,



Même il avait perdu sa queue a la bataille.
 Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
 S'écria-t-il de loin au général des chats :
 Je soupçonne dessous encor quelque machine :
 Rien ne te sert d'être farine ;
 Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.
 C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :
 Il était expérimenté,
 Et savait que la méfiance
 Est mère de la sûreté.





LE LION AMOUREUX

Séigné, de qui les attraits
 Servent aux Grâces de modele,
 Et qui naquites toute belle,
 A votre indifférence près,
 Pourriez-vous être favorable
 Aux jeux innocents d'une fable,
 Et voir, sans vous épouvanter,
 Un lion qu'Amour sut dompter ?
 Amour est un étrange maître !
 Heureux qui peut ne le connaître
 Que par recit, lui ni ses coups !
 Quand on en parle devant vous,
 Si la vérité vous offense,
 La fable au moins se peut souffrir :
 Celle-ci prend bien l'assurance
 De venir a vos pieds s'offrir,
 Par zèle et par reconnaissance.
 Du temps que les bêtes parlaient,
 Les lions entre autres voulaient
 Être admis dans notre alliance.
 Pourquoi non, puisque leur engeance
 Valait la nôtre en ce temps-la,
 Ayant courage, intelligence,
 Et belle hure, outre cela ?
 Voici comment il en alla :
 Un lion de haut parentage,
 En passant par un certain pré,
 Rencontra bergere a son gré :
 Il la demande en mariage.
 Le pere aurait fort souhaité
 Quelque gendre un peu moins terrible.
 La donner lui semblait bien dur,
 La refuser n'était pas sûr.
 Même un refus eût fait, possible,
 Qu'on eût vu quelque beau matin
 Un mariage clandestin :
 Car, outre qu'en toute manière
 La belle etait pour les gens fiers,





Fille se coiffe volontiers
 D'amoureux à longue crinière.
 Le père donc ouvertement
 N'osant renvoyer notre amant,
 Lui dit : Ma fille est délicate ;
 Vos griffes la pourront blesser,
 Quand vous voudrez la caresser.
 Permettez donc qu'à chaque patte
 On vous les rogne ; et, pour les dents
 Qu'on vous les lime en même temps :
 Vos baisers en seront moins rudes,
 Et pour vous plus délicieux ;
 Car ma fille y répondra mieux,
 Etant sans ces inquiétudes.
 Le lion consent à cela,
 Tant son âme était aveuglée !
 Sans dents ni griffes le voilà
 Comme place démantelée.
 On lâcha sur lui quelques chiens :
 Il fit fort peu de résistance.
 Amour ! amour ! quand tu nous tiens,
 On peut bien dire : Adieu prudence !





LE BERGER ET LA MER

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite :

Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.

A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tenterent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.

Cet argent périt par naufrage.

Son maître lut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :

Fut Pierrot, et rien davantage.

Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine ;

Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laisaient paisiblement aborder les vaisseaux :

Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux !

Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :

Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.

Je me sers de la vérité

Pour montrer, par expérience,

Qu'un sou, quand il est assuré,

Vaut mieux que cinq en espérance ;

Qu'il se faut contenter de sa condition,

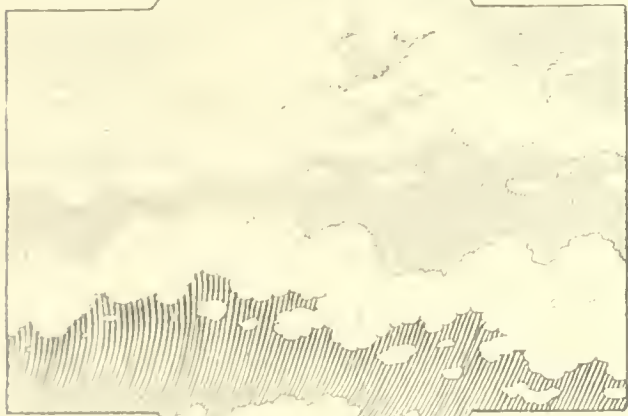
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition

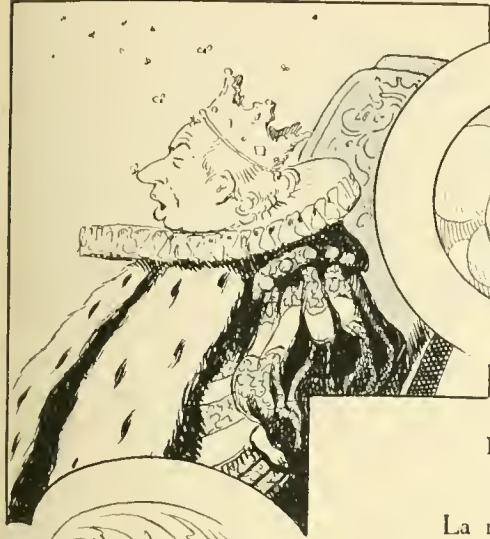
Nous devons fermer les oreilles.

Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.

La mer promet monts et merveilles :

Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.





LA MOUCHE ET LA FOURMI

La mouche et la fourmi contestaient de leur prix.

O Jupiter ! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière,
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal !
Je hante les palais, je m'assieds à ta table :
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi ;
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fêtu qu'elle a traîné chez soi.

Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle ?

Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,

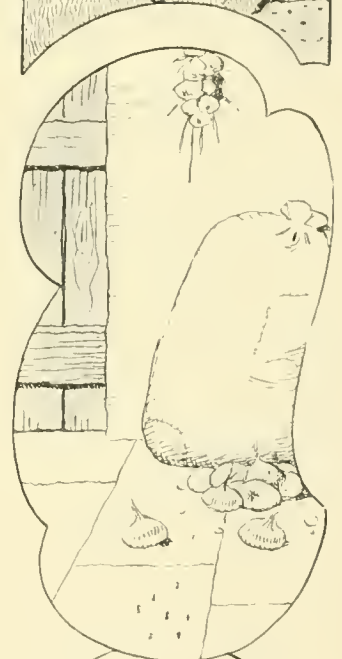
C'est un ajustement des mouches emprunté.
Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers ! — Avez-vous dit ?
Lui répliqua la ménagère.

Vous hantez les palais ; mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?

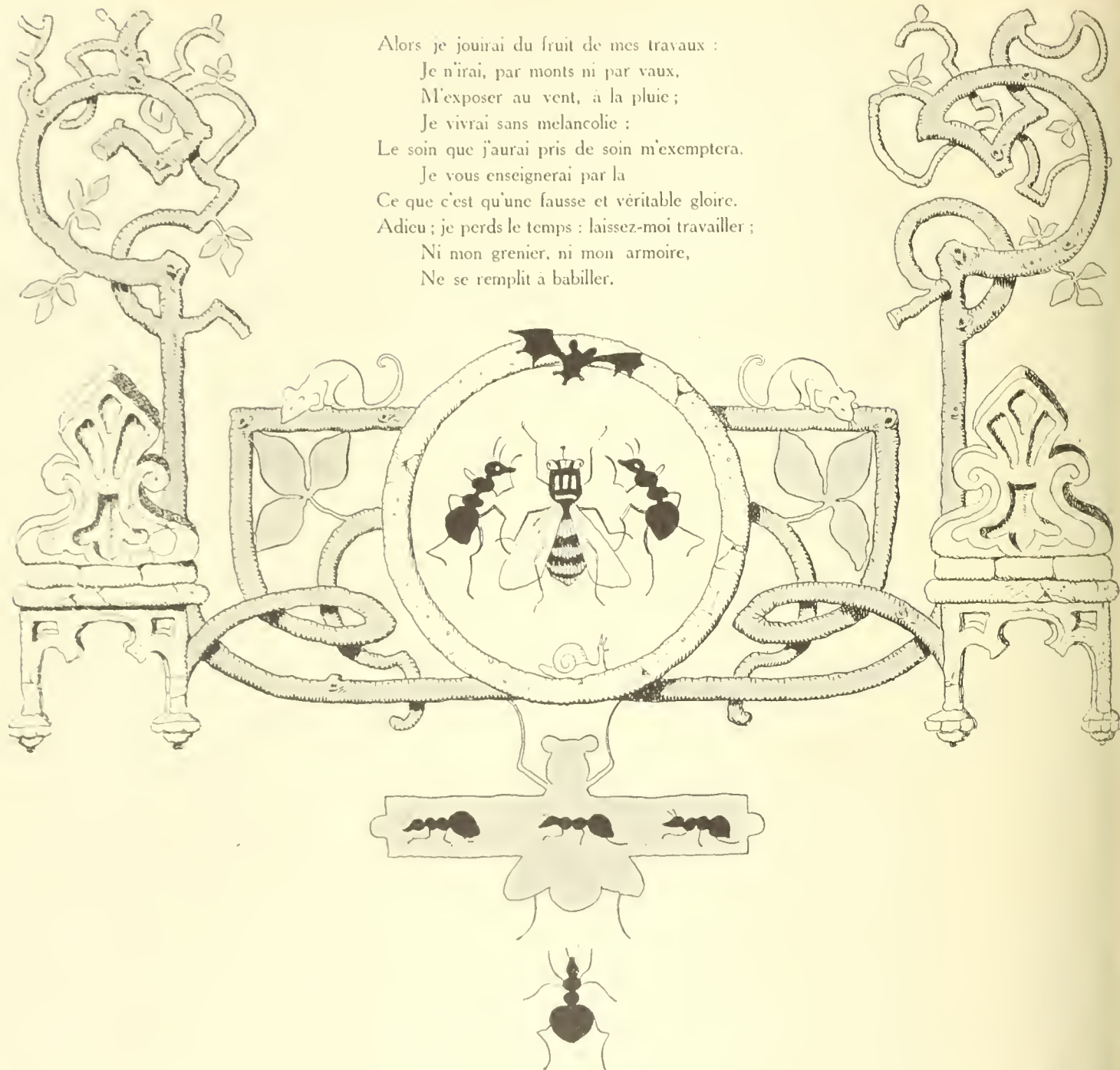
Si vous entrez partout, aussi font les profanes.
Sur la tête des rois et sur celle des ânes
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas ;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie ;
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourquoi

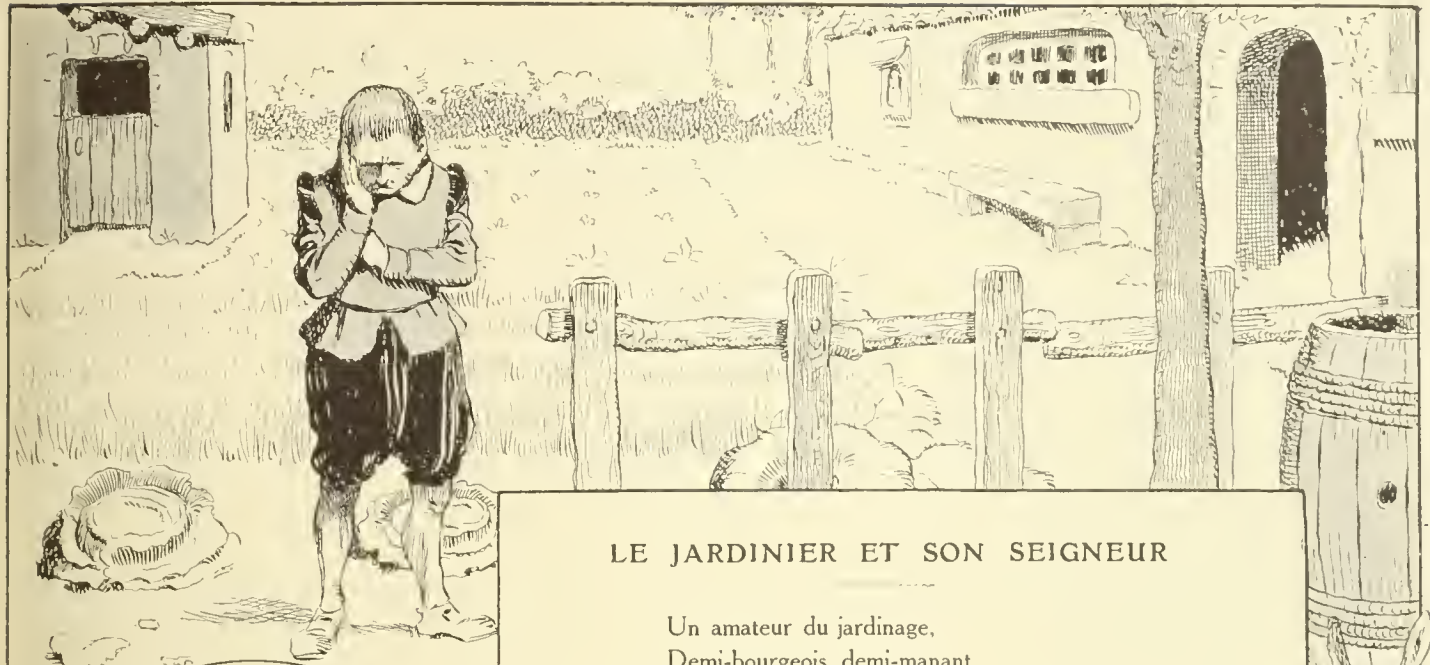
Vous fassiez sonner vos mérites ?
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites ?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.

Les mouches de cour sont chassées ;
Les mouchards sont pendus : et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.



Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai, par monts ni par vaux,
M'exposer au vent, à la pluie ;
Je vivrai sans mélancolie ;
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.
Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse et véritable gloire.
Adieu ; je perds le temps : laissez-moi travailler ;
Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller.



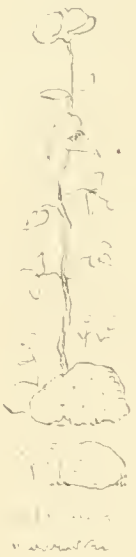


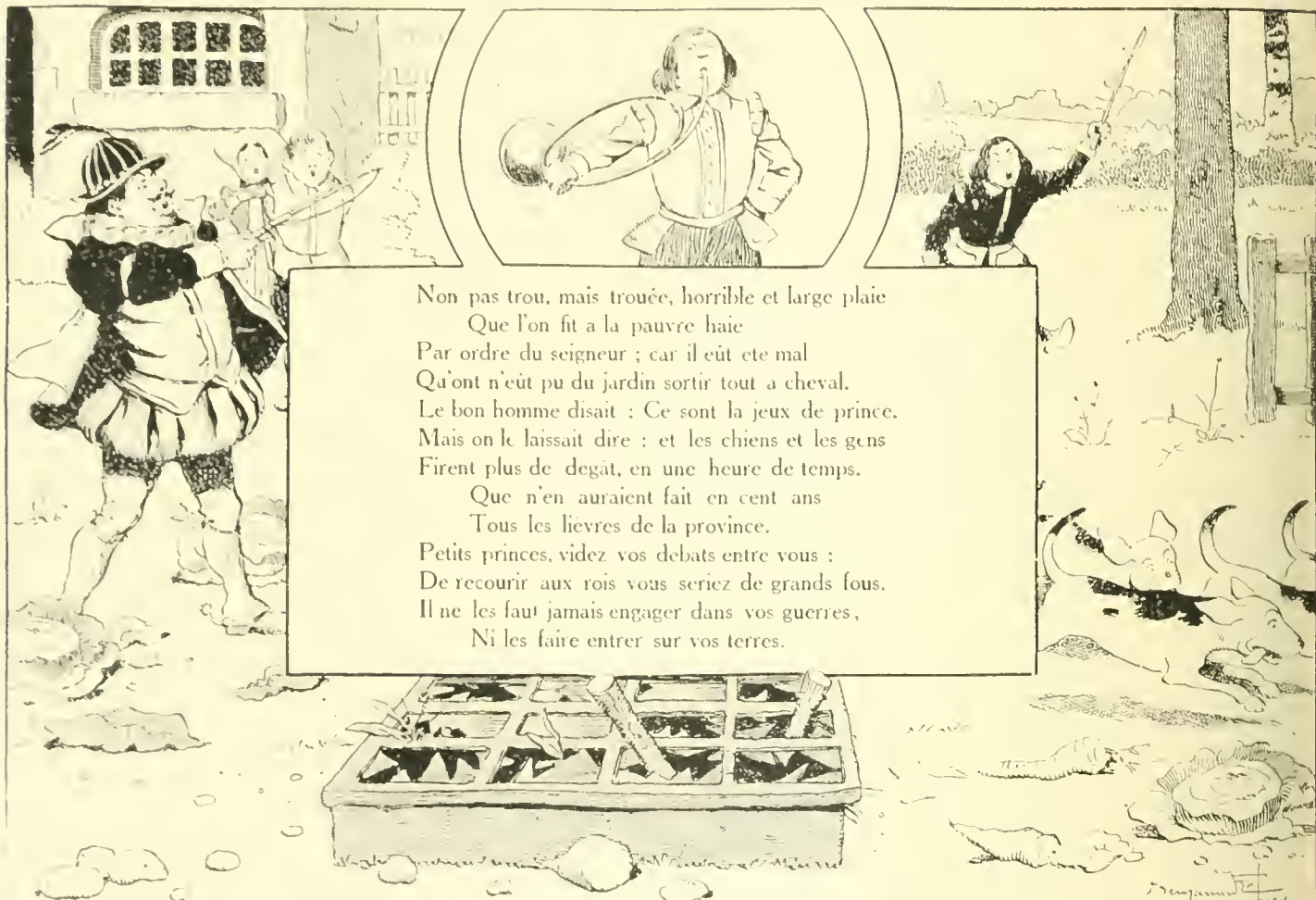
LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait en certain village

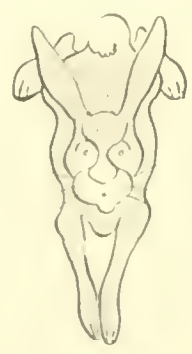
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avait de plant vif fermé cette étendue :
Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit ;
Les pierres, les bâtons, y perdent leur crédit
Il est sorcier, je crois. — Sorcier ! je l'en défie,
Repartit le seigneur : fût-il diable, Miraut,
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie. —
Et quand ? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine. —
De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine. —
Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur.

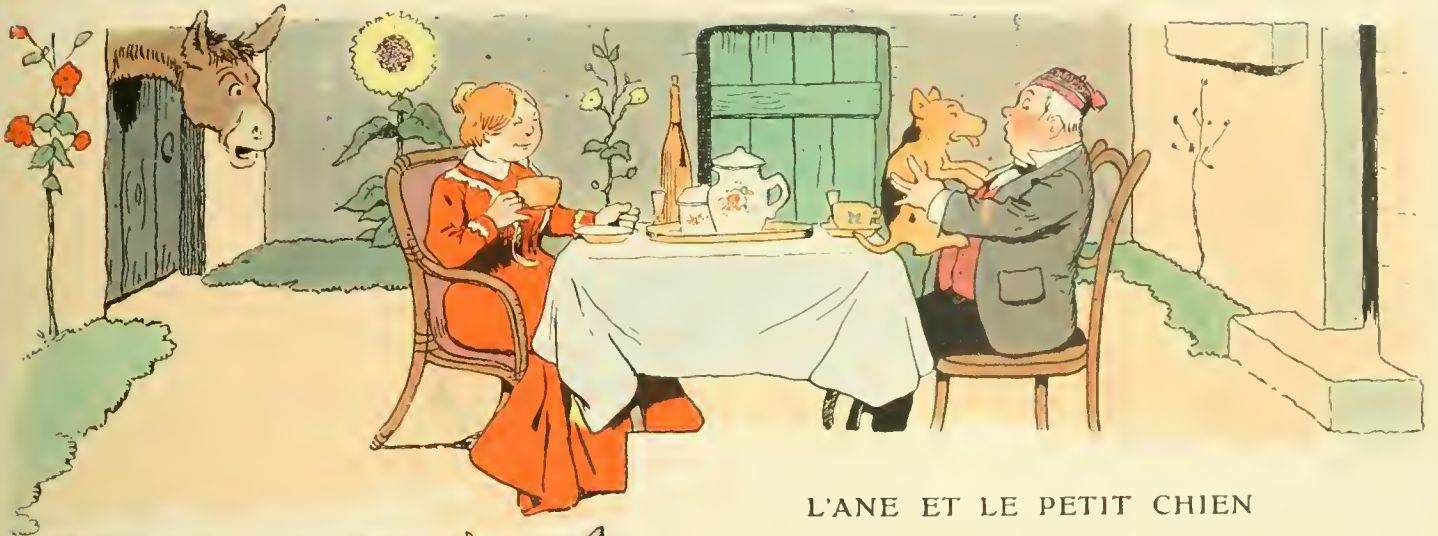
Il déjeune très bien ; aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés :
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succède au déjeuner.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bonhomme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux ;
Adieu chicorée et porreaux ;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre était gité dessous un maître chou.
On le quête ; on le lance : il s'enfuit par un trou,





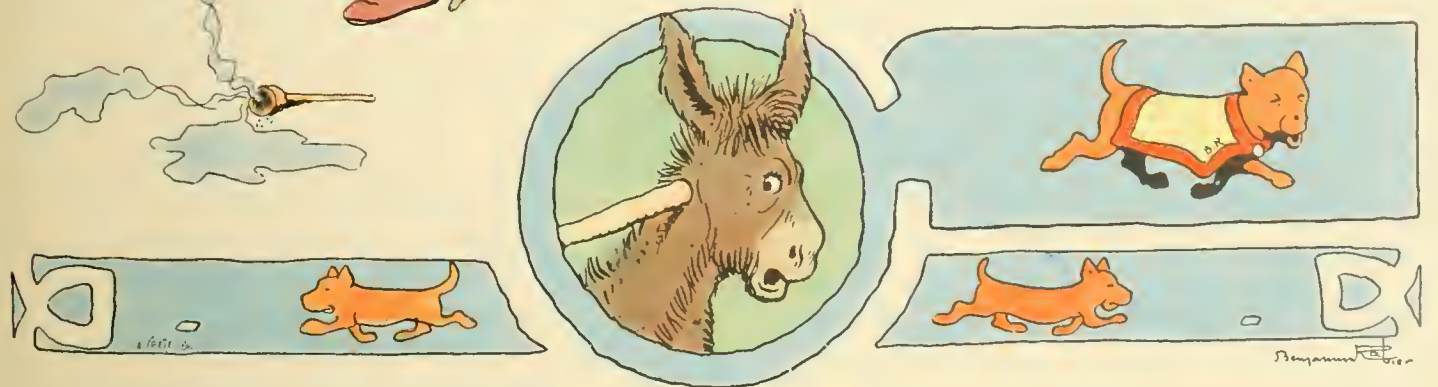
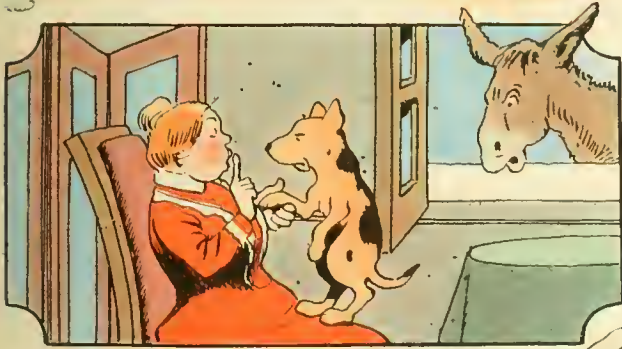
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
 Que l'on fit a la pauvre haie
 Par ordre du seigneur ; car il eût ete mal
 Qu'ont n'eût pu du jardin sortir tout a cheval.
 Le bon homme disait : Ce sont la jeux de prince.
 Mais on le laissait dire : et les chiens et les gens
 Firent plus de degât, en une heure de temps.
 Que n'en auraient fait en cent ans
 Tous les lievres de la province.
 Petits princes, videz vos debats entre vous :
 De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
 Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
 Ni les faire entrer sur vos terres.





L'ANE ET LE PETIT CHIEN

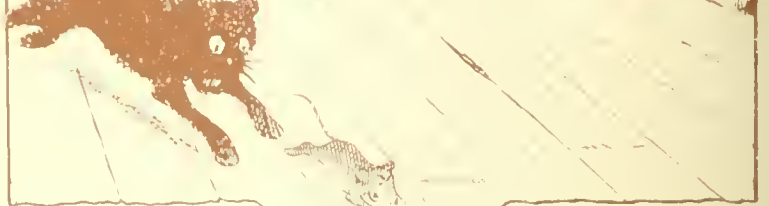
Ne forçons point notre talent ;
 Nous ne ferions rien avec grâce :
 Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
 Ne saurait passer pour galant.
 Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
 Ont le don d'agrèer, infus avec la vie.
 C'est un point qu'il leur faut laisser,
 Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
 Qui, pour se rendre plus aimable
 Et plus cher à son maître, alla le caresser.
 Comment ! disait-il en son âme,
 Ce chien, parce qu'il est mignon,
 Vivra de pair à compagnon
 Avec monsieur, avec madame ;
 Et j'aurai des coups de bâton !
 Que fait-il ? il donne la patte ;
 Puis aussitôt il est baisé :
 S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
 Cela n'est pas bien malaisé.
 Dans cette admirable pensée,
 Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
 Lève une corne tout usée,
 La lui porte au menton fort amoureusement,
 Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
 De son chant gracieux cette action hardie.
 Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !
 Dit le maître aussitôt. Holà ! Martin-bâton !
 Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
 Ainsi finit la comédie.

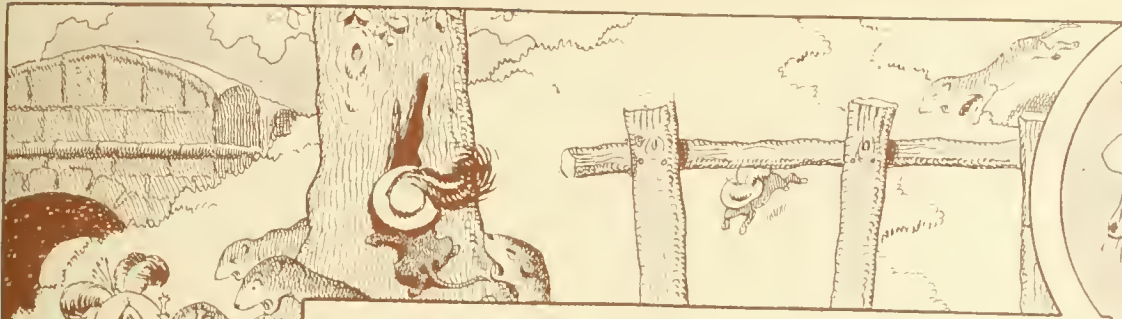




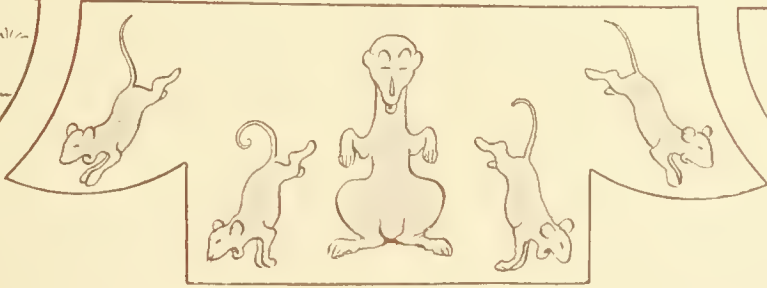
LE COMBAT DES RATS
ET DES BELETTES

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats;
Et, sans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue echine
En ferait, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année,
Qu'il en était à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mît en campagne une armée,
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard,
S'il en vint la renommée,
La vi toiré balania :
Plus d'un guerret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Fut ba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquoit.
Sa deroute fut entière,
Quoi que put faire Artapax,
Péartapax, Meridarpax,
Qu'il fut couvert de poussière,
Sautèrent assez longtemps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine;
Il faut céder au sort :
On en vint au plus fort
Tous deux que capitaine,
Les premiers périrent tous.
La ruse, dans le trou,
Tendait se retirait, et le
Se la va sans grand travail,
Mais les belettes sur leur tête
Avoient hazun un puman.
Des tancs ou des a grettes,
Sur comme marques d'honneur,
Sut afin que les belettes





En conçussent plus de peur,
 Cela causa leur malheur.
 Trou, ni fente, ni crevasse,
 Ne fut large assez pour eux ;
 Au lieu que la populace
 Entraît dans les moindres creux.
 La principale jonchée
 Fut donc des principaux rats.
 Une tête empanachée
 N'est pas petit embarras.
 Le trop superbe équipage
 Peut souvent en un passage
 Causer du retardement.
 Les petits, en toute affaire,
 Esquivent fort aisément :
 Les grands ne le peuvent faire.





LE SINGE ET LE DAUPHIN

C'était chez les Grecs un usage
 Que sur la mer tous voyageurs
 Menaient avec eux en voyage
 Singes et chiens de bateleurs.
 Un navire en cet équipage
 Non loin d'Athènes fit naufrage.
 Sans les dauphins tout eût péri.
 Cet animal est fort ami
 De notre espèce : en son histoire
 Pline le dit ; il le faut croire.
 Il sauva donc tout ce qu'il put.
 Même un singe en cette occurrence,
 Profitant de la ressemblance,
 Lui pensa devoir son salut :
 Un dauphin le prit pour un homme,
 Et sur son dos le fit asseoir
 Si gravement qu'on eût crut voir
 Ce chanteur que tant on renomme.
 Le dauphin l'allait mettre à bord,
 Quand, par hasard, il lui demande :
 Etes-vous d'Athènes la grande ?
 Oui, dit l'autre ; on m'y connaît fort :
 S'il vous y survient quelque affaire
 Employez-moi ; car mes parents
 Y tiennent tous les premiers rangs :
 Un mien cousin est juge-maire.
 Le dauphin dit : Bien grand merci ;
 Et le Pirée a part aussi
 A l'honneur de votre présence ?
 Vous le voyez souvent, je pense ? —
 Tous les jours : il est mon ami ;
 C'est une vieille connaissance.
 Notre magot prit, pour ce coup,
 Le nom d'un port pour un nom d'homme.
 De telles gens il est beaucoup
 Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
 Et qui, caquetant au plus dru,
 Parlent de tout et n'ont rien vu.
 Le dauphin rit, tourne la tête,
 Et, le magot considéré,
 Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
 Du fond des eaux rien qu'une bête :
 Il l'y replonge, et va trouver
 Quelque homme afin de le sauver.



LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON

Un paon muait : un geai prit son plumage ;
 Puis après se l'accommoda ;
 Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
 Croyant être un beau personnage.
 Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
 Berné, sifflé, moqué, joué,
 Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte ;
 Même vers ses pareils s'étant réfugié,
 Il fut par eux mis à la porte.
 Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
 Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
 Et que l'on nomme plagiaires.
 Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
 Ce ne sont pas là mes affaires.



L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS

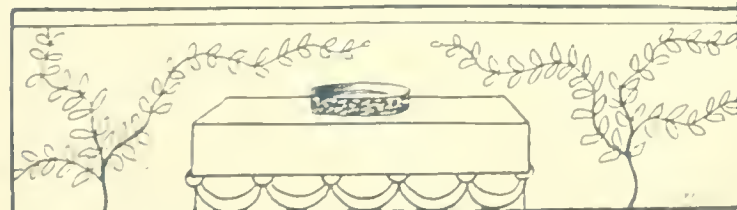
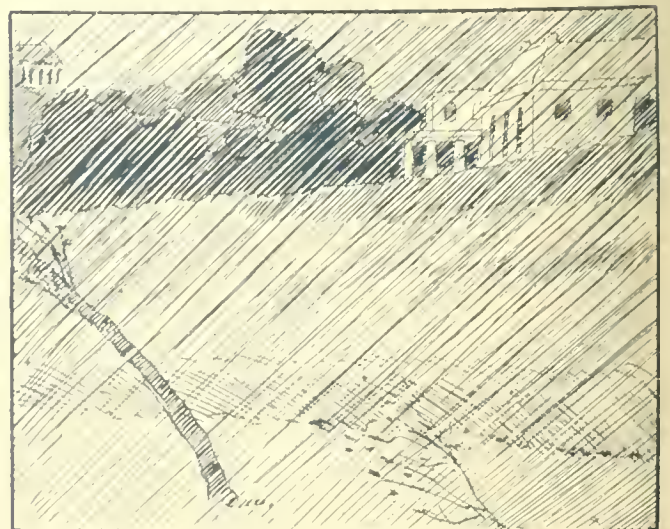
Certain païen chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles :
Le païen cependant s'en promettait merveilles.

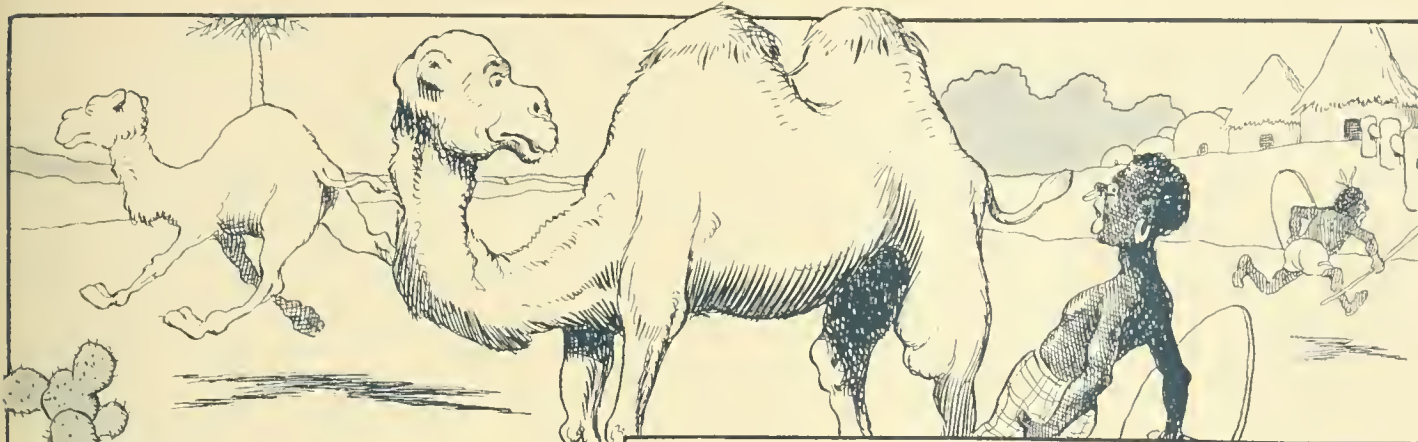
Il lui coûtait autant que trois :
Ce n'était que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes ;
Jamais idole, quel qu'il fût,
N'avait eu cuisine si grasse ;

Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassait d'une ou d'autre sorte,

L'homme en avait sa part ; et sa bourse en souffrait :
La pitance du dieu n'en était pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole ?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.

Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers et stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avec le bâton.
Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :
J'ai bien fait de changer de ton.

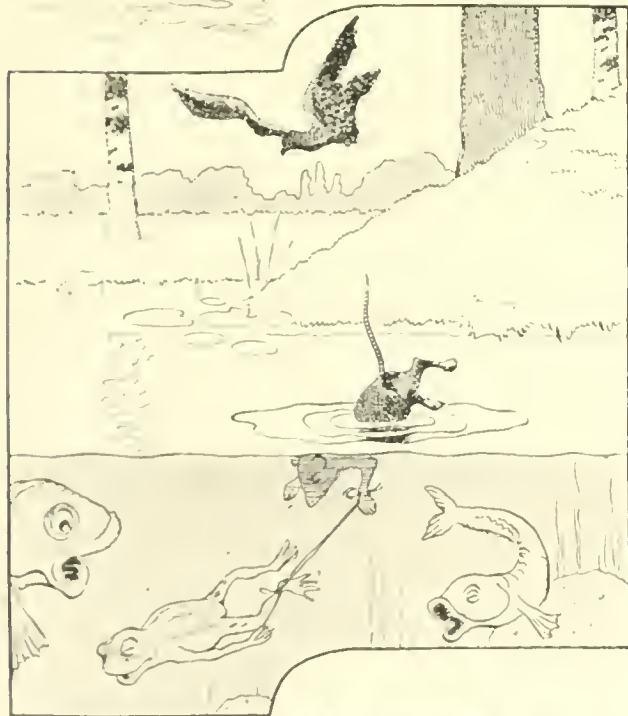




LE CHAMEAU ET LES BATONS FLOTTANTS

Le premier qui vit un chameau
 S'enfuit à cet objet nouveau ;
 Le second approcha ; le troisième osa faire
 Un licou pour le dromadaire.
 L'accoutumance ainsi nous rend tout familier.
 Ce qui nous paraissait terrible et singulier
 S'apprivoise avec notre vue,
 Quand ce vient à la continue.
 Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :
 On avait mis des gens au guet,
 Qui, voyant sur les eaux de loïn certain objet,
 Ne purent s'empêcher de dire
 Que c'était un puissant navire.
 Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
 Et puis nacelle, et puis ballot,
 Enfin bâtons flottants sur l'onde.
 J'en sais beaucoup de par le monde
 A qui ceci conviendrait bien :
 De loïn, c'est quelque chose ; et de près ce n'est rien.





LA GRENOUILLE ET LE RAT

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.

J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui ;
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :
Un rat plein d'embonpoint, gras et des mieux nourris
Et qui ne connaissait l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin.

Messire rat promet soudain :

Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle allegua pourtant les delices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conterait à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique,

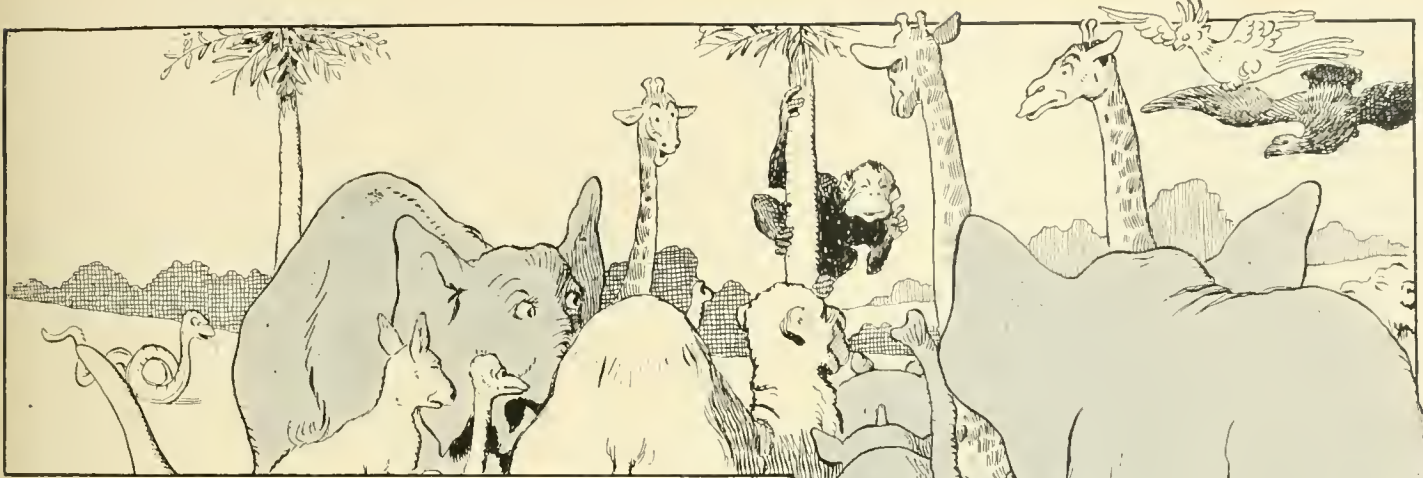
Un point sans plus tenait le galant empêché :
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très bon remède :
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;

Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entres, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
Pretend qu'elle en fera gorge chaude et curée :
C'était, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galante le croque.
Il atteste les dieux : la perfide s'en moque ;
Il résiste : elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,
Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enleve, et, par même moyen,

La grenouille et le lien.

Tout en fut ; tant et si bien,
Que de cette double proie,
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.
La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

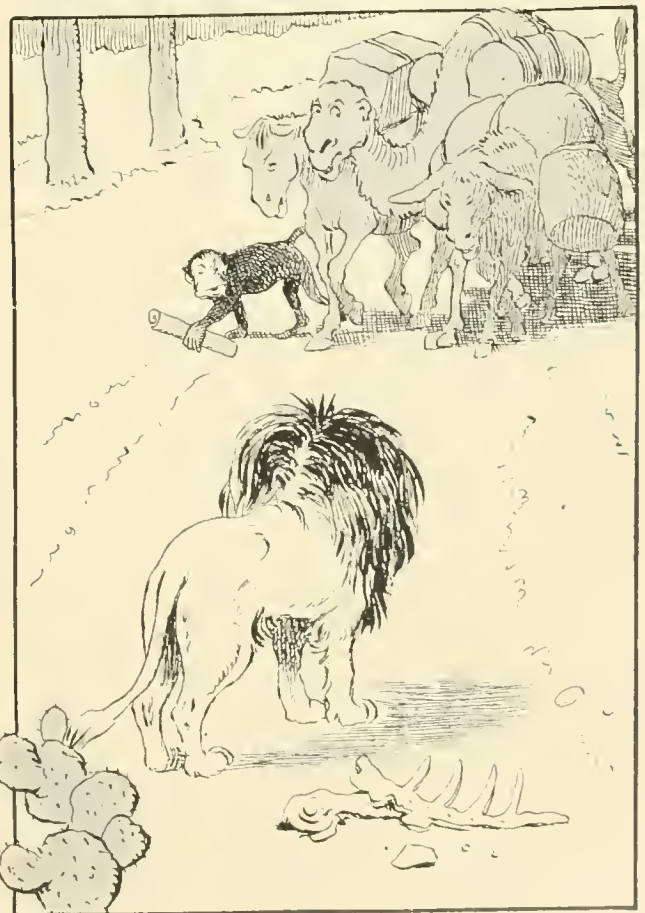
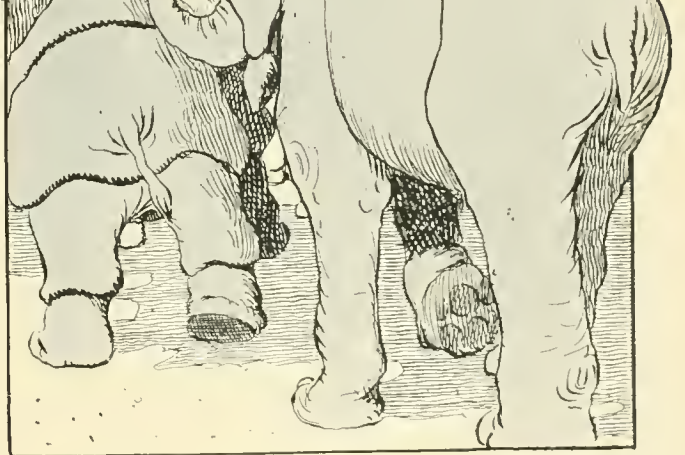


TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX
A ALEXANDRE

Une fable avait cours parmi l'antiquité ;
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité ;
Voici la fable toute nue :

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandait que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux ;
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis partout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espèce lige
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il fallait subir d'autres lois.

On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on voulait qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car, que donner ? il fallait de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils semirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion : cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il ; et nous voici compagnons de voyage.
J'allais offrir mon fait à part :
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligé-moi de me faire la grâce



Que d'en porter chacun un quart :
 Ce ne vous sera pas une charge trop grande,
 Et j'en serai plus libre et bien plus en état,
 En cas que les voleurs attaquent notre bande,
 Et que l'on en vienne au combat.
 Éconduire un lion rarement se pratique.
 Le voilà donc admis, soulage, bien reçu,
 Et, malgré le héros de Jupiter issu,
 Faisant chère, et vivant sur la bourse publique.

Ils arriverent dans un pré
 Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
 Où maint mouton cherchait sa vie ;
 Séjour du frais, véritable patrie
 Des zéphyr. Le lion n'y fut pas, qu'à ces gens
 Il se plaignit d'être malade.

Continuez votre ambassade,
 Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au dedans,
 Et veux chercher ici quelque herbe salulaire.

Pour vous, ne perdez point de temps :
 Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir affaire.
 On déballe ; et d'abord le lion s'écria,

D'un ton qui témoignait sa joie :
 Que de filles, ô dieux ! mes pièces de monnaie
 Ont produites ! Voyez la plupart sont déjà
 Aussi grandes que leurs mères.

Le croit m'en appartient. Il prit tout la-dessus ;
 Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.

Le singe et les sommiers confus,
 Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
 Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plainquirent,

Et n'en eurent point de raison.
 Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion ;
 Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires,
 L'un l'autre s'attaquant, ne font point leurs affaires.





LE CHEVAL S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentait,
Ane, cheval, et mule, aux forêts habitait :
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,

Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnais pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses ;
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces.

Or, un cheval eut alors différend

Avec un cerf plein de vitesse ;

Et, ne pouvant l'attraper en courant,

Il eut recours à l'homme, implora son adresse.

L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,

Ne lui donna point de repos

Que le cerf ne fût pris et n'y laissât la vie.

Et cela fait, le cheval remercie

L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous ;

Adieu ; je m'en retourne en mon séjour sauvage.

Non pas cela, dit l'homme ; il fait meilleur chez nous :

Je vois trop quel est votre usage.

Demeurez donc ; vous serez bien traité,

Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas ! que sert la bonne chère

Quand on n'a pas la liberté ?

Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie ;

Mais il n'était plus temps ; déjà son écurie

Était prête et toute bâtie.

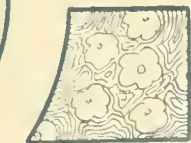
Il y mourut en trainant son lien :

Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,

C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien

Sans qui les autres ne sont rien.





LE LOUP, LA CHEVRE ET LE CHEVREAU

La bique, allant remplir sa trainante mamelle,
 Et paître l'herbe nouvelle,
 Ferma sa porte au loquet,
 Non sans dire à son biquet :
 Gardez-vous sur votre vie,
 D'ouvrir que l'on ne vous die,
 Pour enseigne, et mot du guet :
 Foin, du loup et de sa race !
 Comme elle disait ces mots,
 Le loup, de fortune, passe ;
 Il les recueille à propos,
 Et les garde en sa mémoire.
 La bique, comme on peut croire,
 N'avait pas vu le glouton.

Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
 Et, d'une voix papelarde,

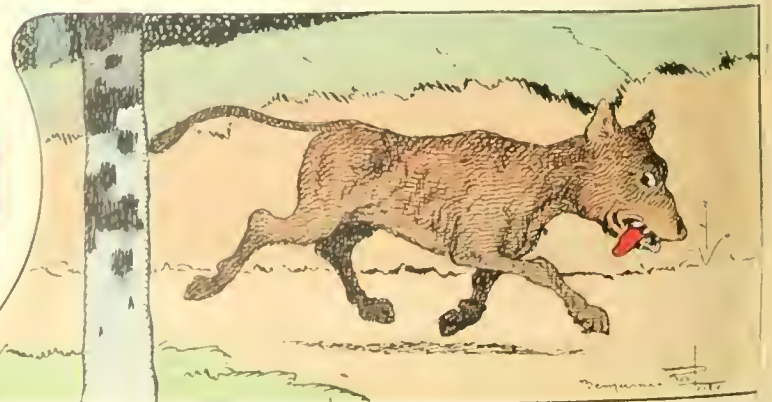
Il demande qu'on ouvre, en disant " Foin du loup ! "

Et croyant entrer tout d'un coup.

Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
 Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
 S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
 Chez les loups, comme on sait, rarement en usage,
 Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
 Comme il était venu s'en retourna chez soi.

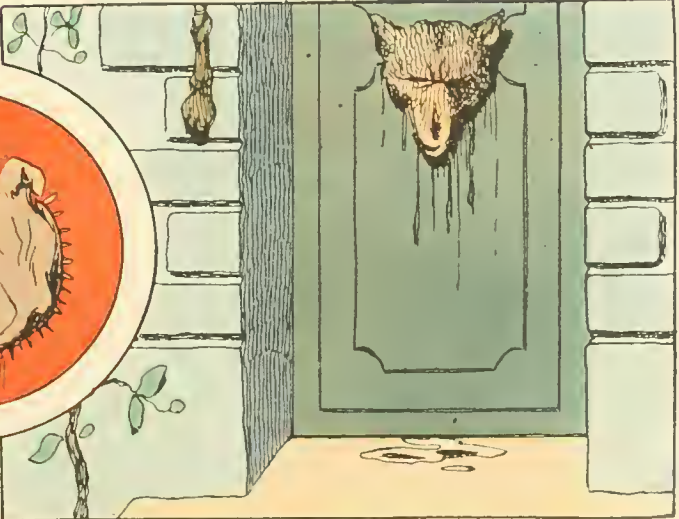
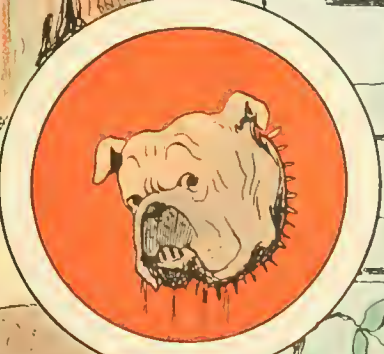
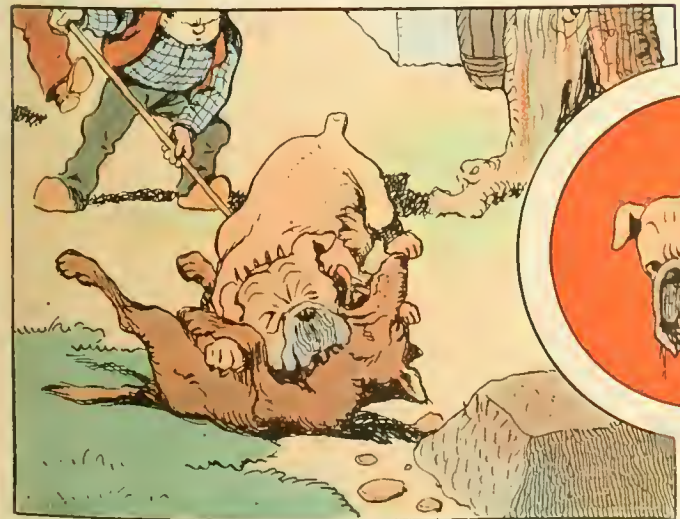
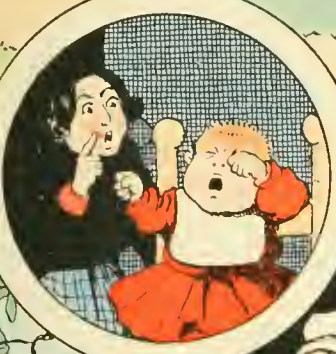
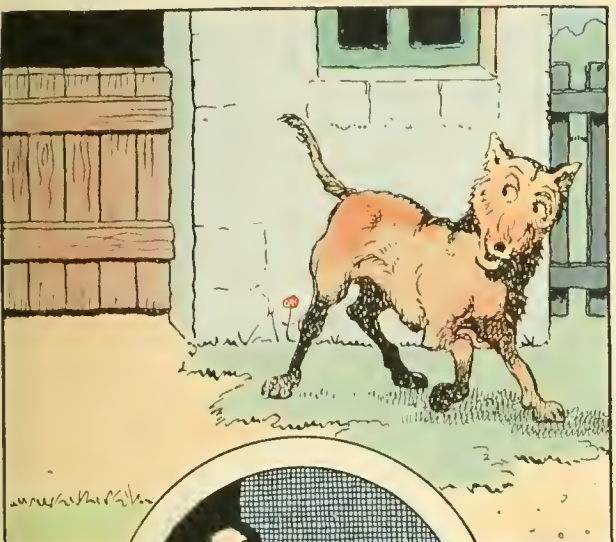
Ou serait le biquet s'il eût ajouté foi
 Au mot du guet que, de fortune,
 Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une,
 Et le trop en cela ne fut jamais perdu.



LE LOUP, LA MÈRE ET L'ENFANT

Ce loup me remet en mémoire
 Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :
 Il y périt. Voici l'histoire :
 Un villageois avait à l'écart son logis.
 Messer loup attendait chape-chute à la porte ;
 Il avait vu sortir gibier de toute sorte,
 Veaux de lait, agneaux et brebis,
 Régiments de dindons, enfin bonne provende.
 Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
 Il entend un enfant crier :
 La mère aussitôt le gourmande,
 Le menace, s'il ne se tait,
 De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
 Remerciant les dieux d'une telle aventure,
 Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
 Lui dit : Ne criez point ; s'il vient, nous le tuerons.
 Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de moutons :
 Dire d'un, puis d'un autre ! Est-ce ainsi que l'on traite
 Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot :
 Que quelque jour ce beau marmot
 Vienne au bois cueillir la noisette...
 Comme il disait ces mots, on sort de la maison :
 Un chien de cour l'arrête : épieux et fourches-fières
 L'ajustent de toutes manières.
 Que venez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.
 Aussitôt il conta l'affaire.
 Merci de moi ! lui dit la mère ;
 Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein
 Qu'il assouvisse un jour ta faim ?
 On assomma la pauvre bête.
 Un manant lui coupa le pied droit et la tête :
 Le seigneur du village à sa porte les mit ;
 Et ce dicton picard alentour fut écrit :
 " Biaux chires leups, n'écoutez mie
 Mère tenchent chen fieux qui crie. "



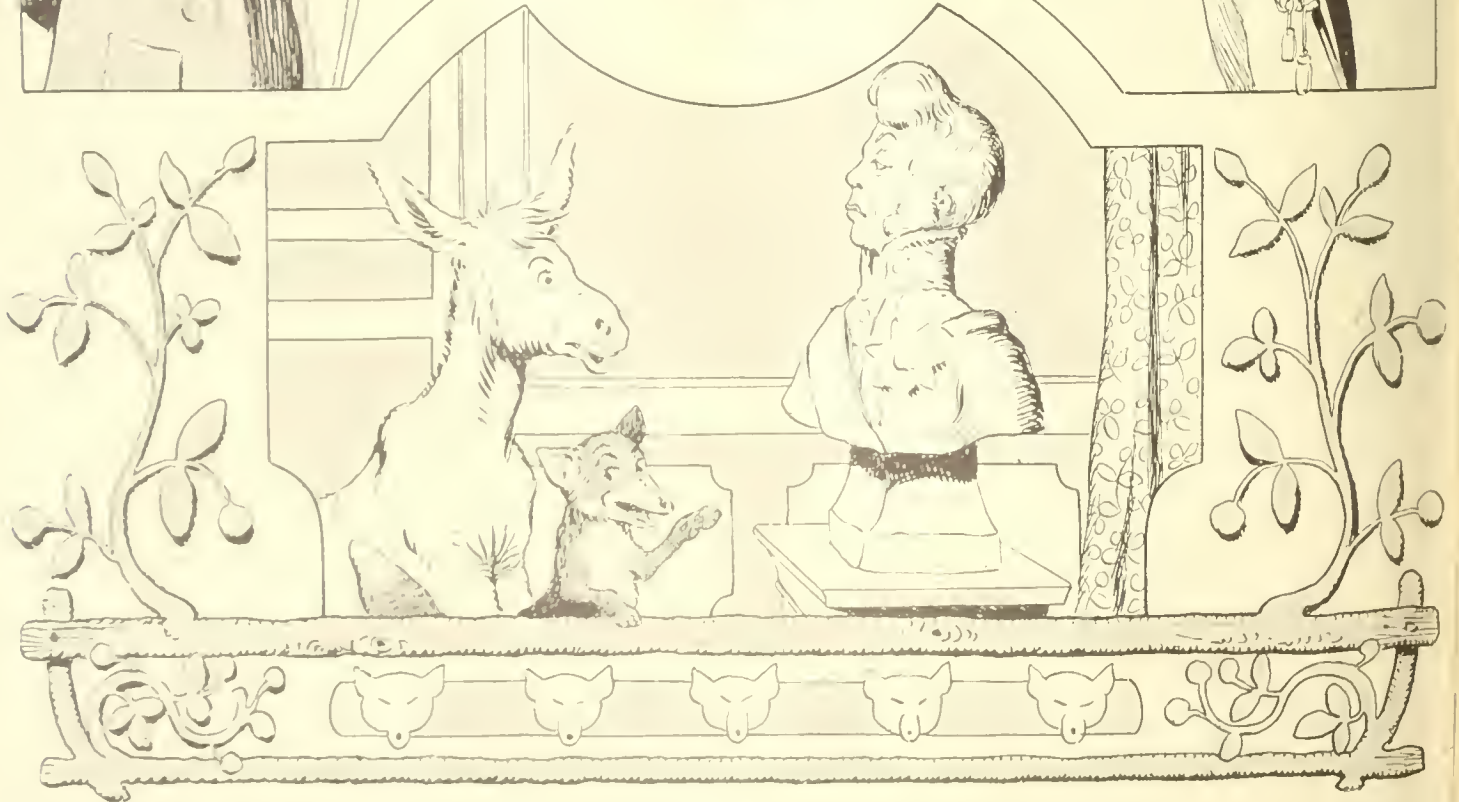


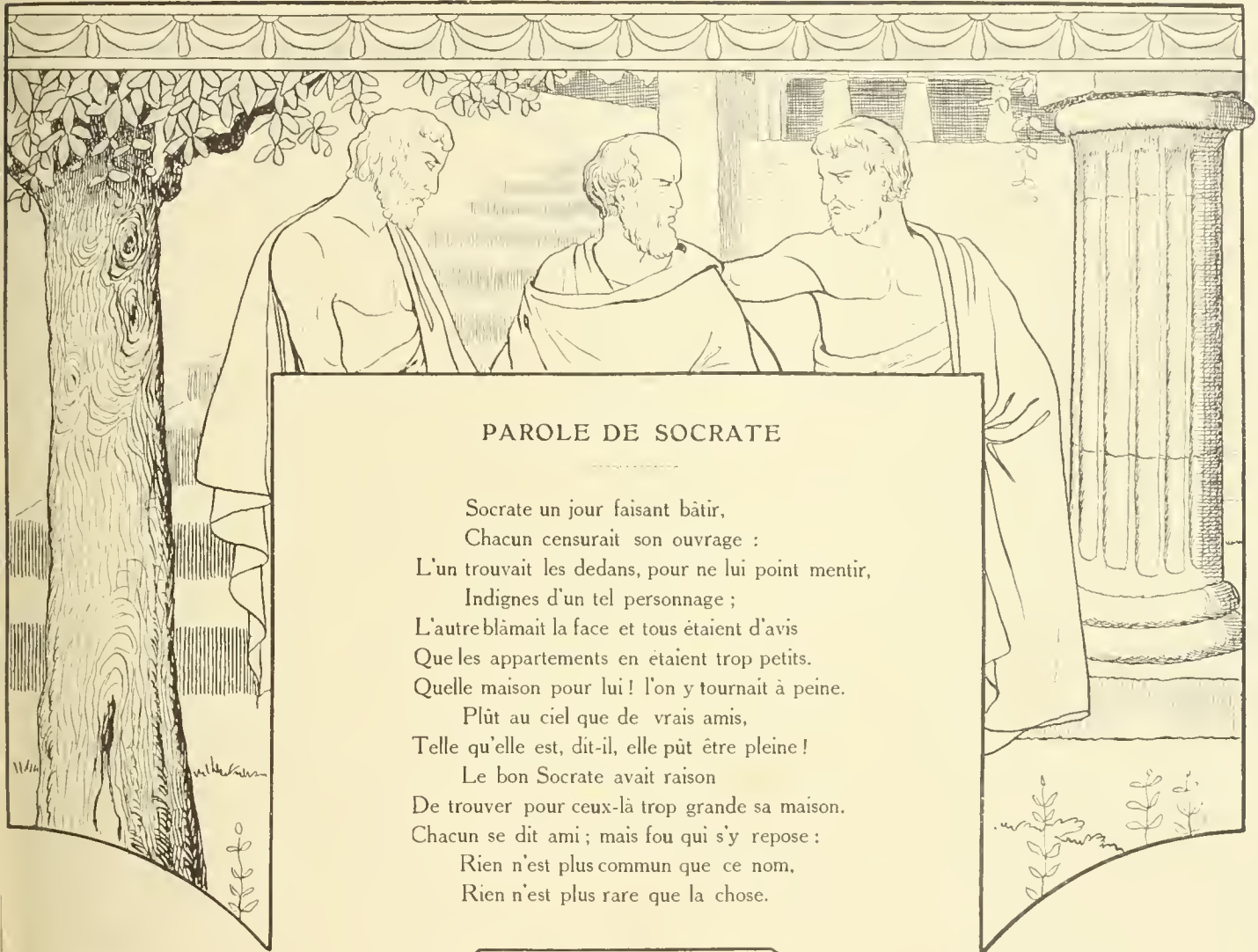
LE RENARD ET LE BUSTE



Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre ;
 Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
 L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :
 Le renard, au contraire, a fond les examine,
 Les tourne de tout sens : et, quand il s'aperçoit
 Que leur fait n'est que bonne mine,
 Il leur applique un mot qu'un buste de héros
 Lui fit dire fort à propos.

C'était un buste creux et plus grand que nature.
 Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
 " Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. "
 Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !





PAROLE DE SOCRATE

Socrate un jour faisant bâtir,
 Chacun censurait son ouvrage :
 L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
 Indignes d'un tel personnage ;
 L'autre blâmait la face et tous étaient d'avis
 Que les appartements en étaient trop petits.
 Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.
 Plût au ciel que de vrais amis,
 Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !
 Le bon Socrate avait raison
 De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
 Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :
 Rien n'est plus commun que ce nom,
 Rien n'est plus rare que la chose.





LE VIEILLARD ET SES ENFANTS

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie .
 Ecoutez la-dessus l'esclave de Phrygie.
 Si j'ajoute du mien à son invention,
 C'est pour peindre nos mœurs et non point par envie :
 Je suis trop au-dessous de cette ambition.
 Phedre encherit souvent par un motif de gloire ;
 Pour moi, de tels pensers me seraient malseants.
 Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
 De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.
 Un vieillard prêt d'aller où la mort l'appelait :
 Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),
 Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble ;
 Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
 L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
 Les rendit, en disant : Je le donne aux plus forts.
 Un second lui succède, et se met en posture,
 Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
 Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista :
 De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
 Faibles gens, dit le père, il faut que je vous montre
 Ce que ma force peut en semblable rencontre.
 On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort :
 Il separe les dards, et les rompt sans effort.
 Vous voyez, leur dit-il, l'effet de la concorde :
 Soyez joints, mes enfants ; que l'amour vous accorde.
 Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
 Enfin se sentant pres de terminer ses jours,
 Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos peres ;
 Adieu : promettez-moi de vivre comme freres ;
 Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
 Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
 Il prend à tous les mains ; il meurt. Et les trois freres
 Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
 Un créancier saisit, un voisin fait procès :
 D'abord notre trio s'en tire avec succès.
 Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
 Le sang les avait joints ; l'intérêt les separe :
 L'ambition, l'envie, avec les consultants,
 Dans la succession entrent en même temps.
 On en vient au partage, on conteste, on chicane :
 Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
 Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
 Ceux-la sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
 Les freres désunis sont tous d'avis contraire :
 L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
 Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
 Profiter de ces dards unis et pris a part.





L'ORACLE ET L'IMPIE

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
 Le dédale des cœurs en ces détours n'enserre
 Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
 Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
 Même les actions que dans l'ombre il croit faire.
 Un païen qui sentait quelque peu le fagot,
 Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,
 Par bénéfice d'inventaire,
 Alla consulter Apollon.
 Dès qu'il fut en sanctuaire
 Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ?
 Il tenait un moineau, dit-on,
 Prêt d'étouffer la pauvre bête,
 Ou de la lâcher aussitôt,
 Pour mettre Apollon en défaut.
 Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :
 Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
 Et ne me tends plus de panneau :
 Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème,
 Je vois de loin ; j'atteins de même.





L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR

L'usage seulement fait la possession.
 Je demande à ces gens de qui la passion
 Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
 Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
 Diogène la-bas est aussi riche qu'eux,
 Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.
 L'homme au trésor cache, qu'Ésope nous propose,
 Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait
 Pour jouir de son bien une seconde vie ;
 Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
 Il avait dans la terre une somme enfouie,
 Son cœur aveugle, n'ayant autre déduit,

Que d'y ruminer jour et nuit,
 Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.
 Qu'il aiat ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
 On l'eût prié de bien court, à moins qu'il ne songeât
 À l'endroit où gisait cette somme entermée.
 Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
 Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire,
 Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.

Voilà mon homme aux pleurs — il gemit, il soupire,
 Il se tourmente, il se déchire.
 Un passant lui demande à quel sujet ses cris —
 C'est mon trésor que l'on m'a pris —

Votre trésor ! ou prié ? — Tout ignorant cette pierre —
 Et l'avez-vous en temps de guerre
 Pour l'apporter si bien ? Ne seriez-vous pas mieux fait
 De le laisser chez vous en votre cabinet.

Que de le changer de demeure ?
 Vous parlez pu sans peine y puiser à toute heure,
 À toute heure, ben d'eux ! ne tient-il qu'à cela ?
 L'argent vient-il comme il l'en va ?

Il n'y t'achait pas ça — Dites-moi donc de grâce,
 R'prit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant ?
 Pourquoi vous ne trouvez jamais à cet argent,
 Mettez une pierre à la place

De vos yeux, vous en avez tant

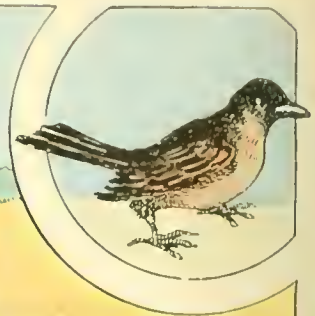




L'ŒIL DU MAÎTRE

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
 Fut d'abord averti par eux
 Qu'il cherchât un meilleur asile.
 Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
 Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;
 Ce service vous peut quelque jour être utile,
 Et vous n'en aurez point regret.
 Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
 Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
 Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
 Comme l'on faisait tous les jours :
 L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
 L'intendant même ; et pas un d'aventure
 N'aperçut ni cor, ni ramure,
 Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
 Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
 Que, chacun retournant au travail de Cérés,
 Il trouve pour sortir un moment favorable.
 L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien ;
 Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue :
 Je crains fort pour toi sa venue ;
 Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
 Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
 Qu'est ceci ? dit-il à son monde ;
 Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
 Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers.
 Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
 Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
 Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ?
 En regardant à tout, il voit une autre tête
 Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
 Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
 Chacun donne un coup à la bête.
 Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
 On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
 Dont maint voisin s'égoutte d'être.
 Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
 Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.
 Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.





L'ALOUETTE ET SES PETITS
AVEC LE MAITRE D'UN CHAMP

Ne t'attends qu'à toi seul; c'est un commun proverbe.

Voici comme Esope le mit

En credit :

Les alouettes font leur nid
Dans les bles quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps

Que tout aime et que tout pullule dans le monde,

Monstres marins au fond de l'onde,

Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.

Une pourtant de ces dernières

Avait laisse passer la moitié d'un printemps

Sans goûter le plaisir des amours printanieres.

A toute force enfin elle se resolut

D'imiter la nature et d'être mere encore.

Elle batit un nid, pond, couve, et fait eclore

A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.

Les bles d'alentour murs avant que la nitée

Se trouvât assez forte encor

Pour voler et prendre l'essor,

De mille soins divers l'alouette agitée

S'en va chercher pâture, avertit ses enfants

D'être toujours au guet et faire sentinelle.

Si le possesseur de ces champs

Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,

Ecoutez bien : selon ce qu'il dira,

Chacun de nous decampera.

Sitôt que l'alouette eut quitte sa famille,

Le possesseur du champ vient avecque son fils.

Ces bles sont murs, dit-il : allez chez nos amis

Les prier que chacun, apportant sa faucille,

Nous vienne aider demain des la pointe du jour.

Notre alouette de retour

Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,

L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.

S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,

Rien ne nous presse encor de changer de retraite,

Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.

Cependant soyez gais, voila de quoi manger.

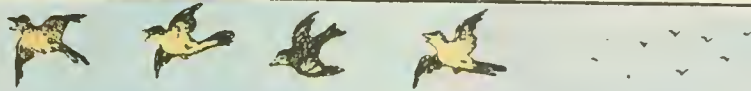
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mere.

L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.

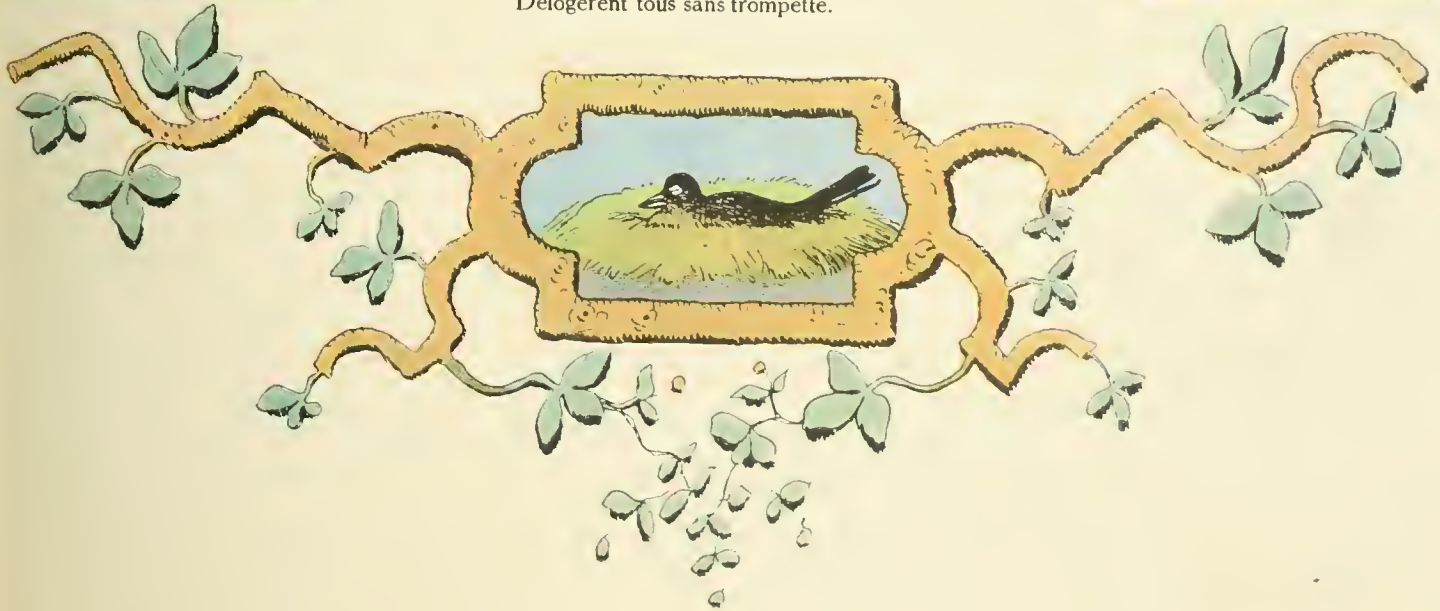
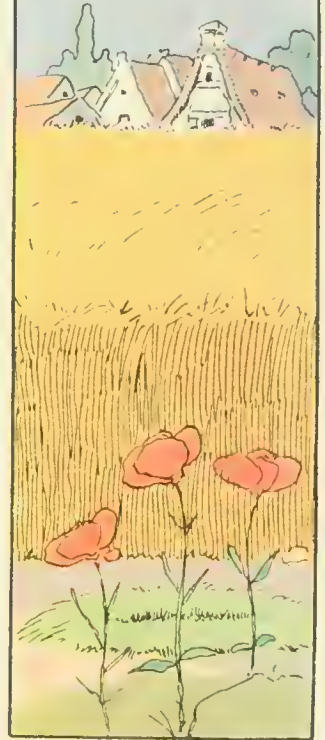
L'alouette a l'essor, le maitre s'en vient faire

Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.





Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
 Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
 Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
 Mon fils, allez chez nos parents
 Les prier de la même chose.
 L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
 — Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure...
 Non, mes enfants ; dormez en paix :
 Ne bougeons de notre demeure.
 L'alouette eut raison ; car personne ne vint.
 Pour la troisième fois, le maître se souvint
 De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
 Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
 Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
 Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
 Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
 Nous prenions dès demain chacun une faucille :
 C'est là notre plus court ; et nous achèverons
 Notre moisson quand nous pourrons.
 Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
 C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants !
 Et les petits, en même temps,
 Voletant, se culebutant,
 Délogèrent tous sans trompette.





LE BUCHERON ET MERCURE

Votre gout a servi de règle à mon ouvrage ;
 J'ai tenté les moyens d'acquiescer son suffrage.
 Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
 Et des vains ornements l'effort ambitieux ;
 Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
 Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
 Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
 Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.
 Quant au principal but qu'Esopé se propose,¹
 J'y tombe au moins mal que je puis.

Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
 Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose

Comme la force est un point

Dont je ne me pique point.

Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
 Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
 C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.

Tantôt je peins en un récit

La sottise jointe avecque l'envie,
 Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.

Tel est ce chétif animal

Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal,
 L'oppose quelquefois, par une double image,
 Le vice à la vertu, la sottise au bon sens.

Les agneaux aux loups ravissants,

La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage
 Une ample comédie à cent actes divers,

Et dont la scène est l'univers.

Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
 Jupiter comme un autre. Introduisons celui
 Qui porte de sa part aux belles la parole :
 Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bucheron perdit son gagne-pain,

C'est la cognée, et la cherchant en vain.

Ce fut pitié la-dessus de l'entendre.

Il n'avait pas de outils à revendre :

Sur celui-ci roulait tout son avoir.

Ne sachant donc où mettre son espoir

Sa face était de pleurs toute baignée.

O ma cognée ! o ma pauvre cognée !

S'écriait-il, Jupiter, rends-la-moi ;

Je tiendrai l'être encore un coup de toi.

Sa plainte fut de l'Olympe entendue.

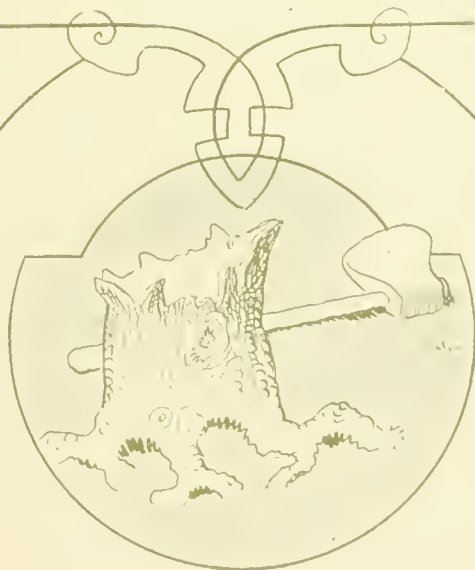
Mercuré vient. Elle n'est pas perdue.

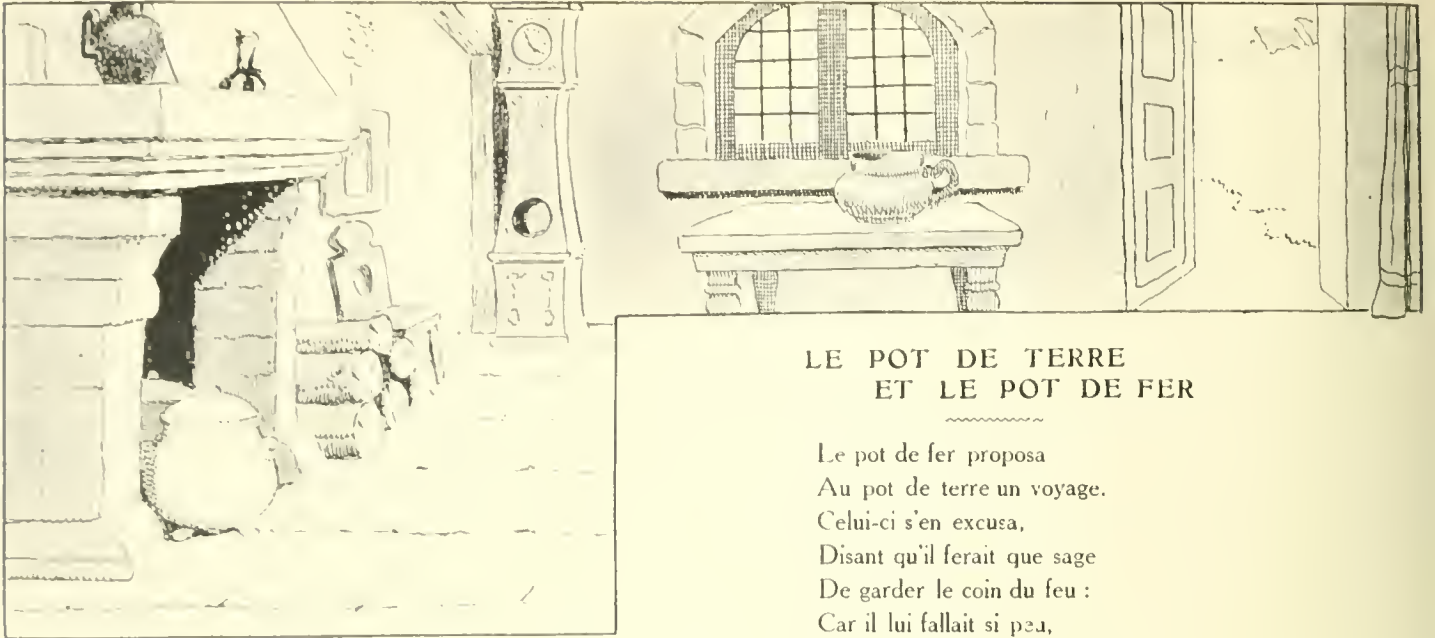
Lui dit ce dieu, la connaîtras-tu bien :





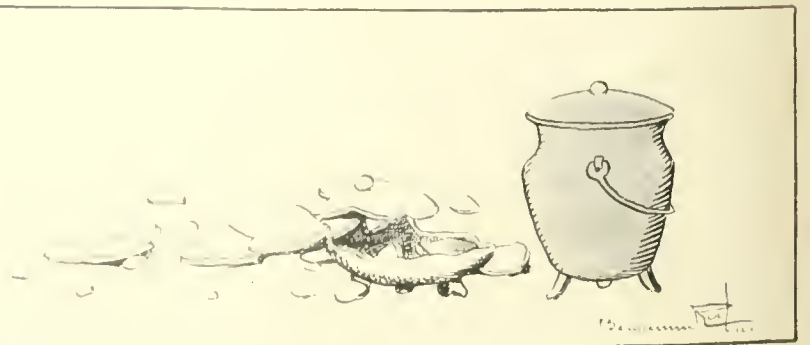
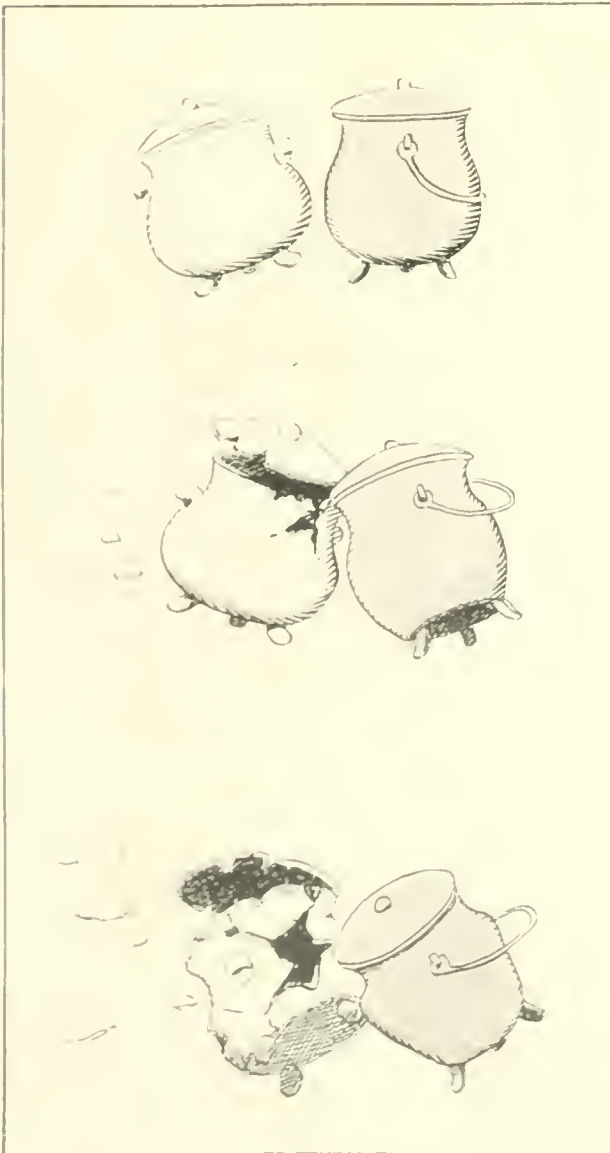
Je crû l'avoir pres d'ici rencontee
 Lors une d'or a l'homme etant montrée,
 Il repondit : Je n'y demande rien.
 Une d'argent succede à la premiere ;
 Il la refuse. Enfin une de bois.
 Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
 Je suis content si j'ai cette dernière.
 Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
 Ta bonne foi sera récompensée.
 En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
 L'histoire en est aussitôt dispersee ;
 Et boquillons de perdre leur outil,
 Et de crier pour se le faire rendre.
 Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
 Son fils Mercure aux criards vient encor :
 A chacun d'eux il en montre une d'or.
 Chacun eût cru passer pour une bete
 De ne pas dire aussitôt : La voila !
 Mercure, au lieu de donner celle-la,
 Leur en decharge un grand coup sur la tête.
 Ne point mentir, être content du sien
 C'est le plus sur : cependant on s'occupe
 A dire faux pour attraper du bien.
 Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

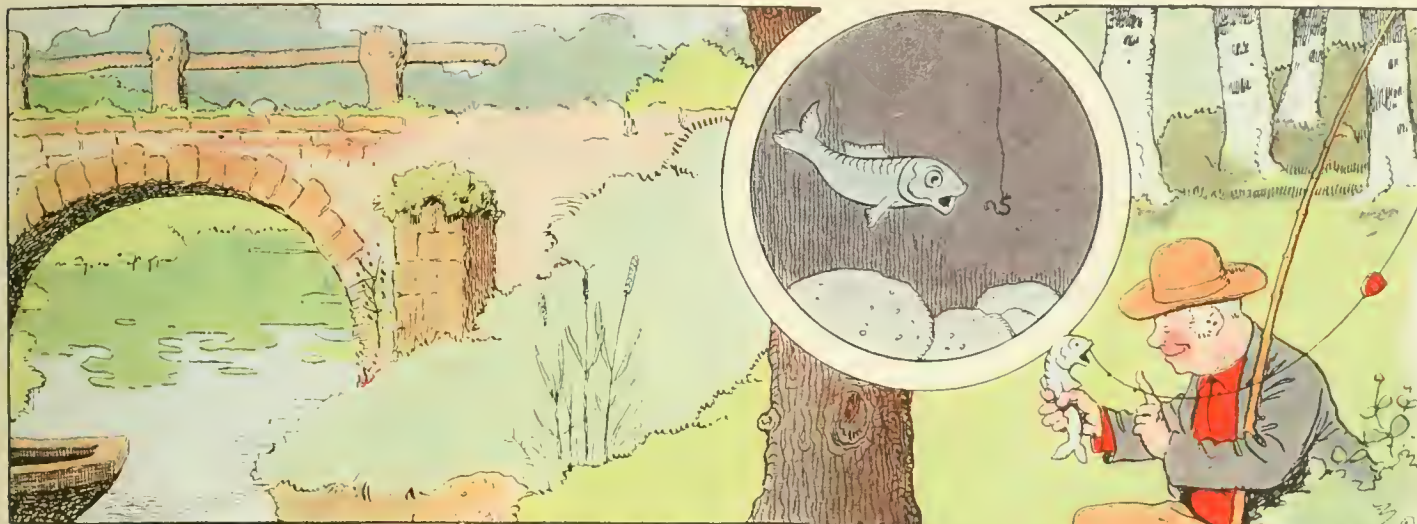




LE POT DE TERRE
ET LE POT DE FER

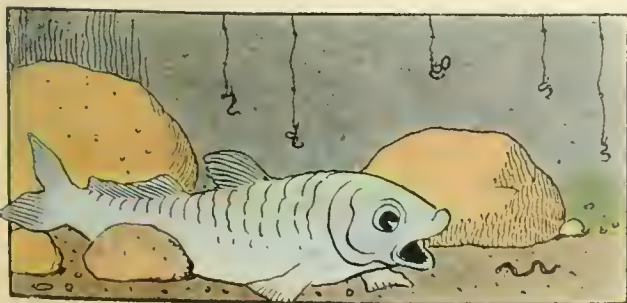
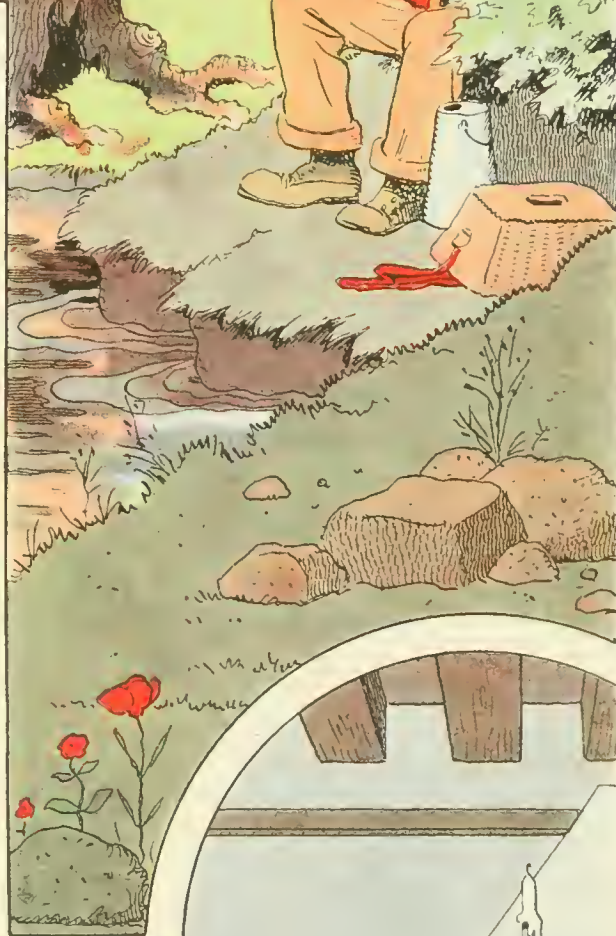
Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage
De garder le coin du feu :
Car il lui fallait si peu,
Si peu que la moindre chose
De son débris serait cause :
Il n'en reviendrait morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le pot de terre en souffre ; il n'eût pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.
Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.





LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR

Petit poisson deviendra grand,
 Pourvu que Dieu lui prête vie ;
 Mais le lâcher en attendant,
 Je tiens pour moi que c'est folie :
 Car de le rattraper il n'est pas trop certain.
 Un carpeau, qui n'était encore que fretin,
 Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
 Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
 Voila commencement de chère et de festin :
 Mettons-le en notre gibecière.
 Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
 Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir
 Au plus qu'une demi-bouchée.
 Laissez-moi carpe devenir :
 Je serai par vous repêchée ;
 Quelque gros partisan m'achètera bien cher :
 Au lieu qu'il vous en faut chercher
 Peut-être encor cent de ma taille
 Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille.
 Rien qui vaille ! eh bien ! soit, repartit le pêcheur :
 Poisson, mon bel ami, qui faites le pêcheur ;
 Vous irez dans la poêle ; et vous avez beau dire,
 Dès ce soir on vous fera frire.
 Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :
 L'un est sûr ; l'autre ne l'est pas.

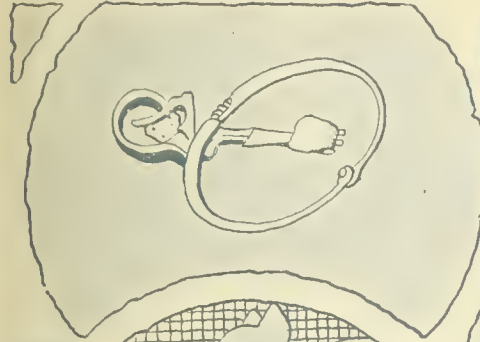




LES OREILLES DU LIÈVRE

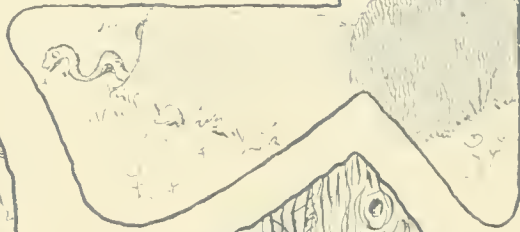
Un animal cornu blessa de quelques coups
 Le lion, qui, plein de courroux,
 Pour ne plus tomber en la peine,
 Bannit des lieux de son domaine
 Toute bête portant des cornes à son front.
 Chèvres, bœufs, taureaux, aussitôt délogèrent ;
 Daims et cerfs de climat changèrent :
 Chacun à s'en aller fut prompt.
 Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
 Craignit que quelque inquisiteur
 N'allât interpréter à cornes leur longueur,
 Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.
 Adieu, voisin grillon, dit-il ; je pars d'ici :
 Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ;
 Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche.
 Je craindrais même encor. Le grillon repartit :
 Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche !
 Ce sont oreilles que Dieu fit.
 On les fera passer pour cornes,
 Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
 J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons
 Iront aux Petites-Maisons.

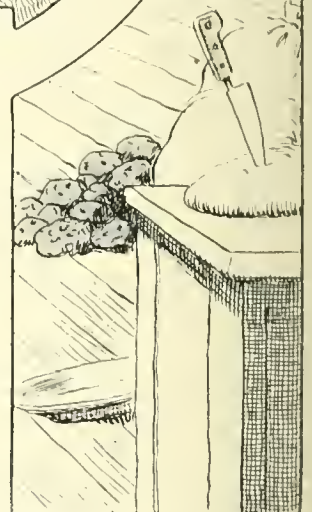
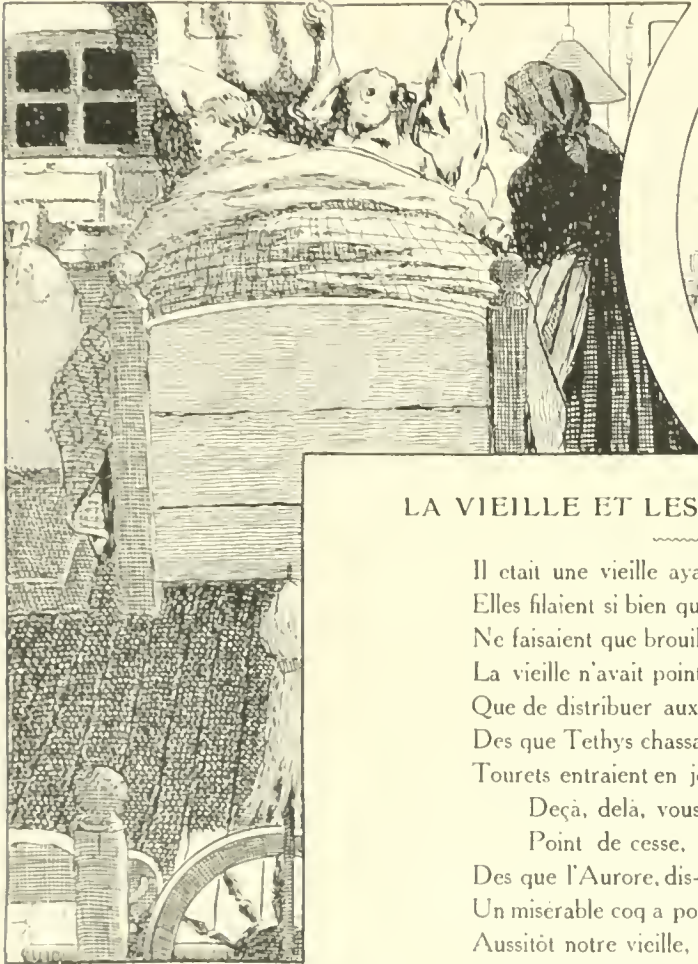




LE RENARD AYANT LA QUEUE COUPEE

Un vieux renard, mais des plus fins,
 Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
 Sentant son renard d'une lieue,
 Fut enfin au piège attrapé.
 Par grand hasard en étant échappé,
 Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue ;
 S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
 Pour avoir des pareils (comme il était habile),
 Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
 Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
 Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
 Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :
 Si l'on me croit, chacun s'y résoudra,
 Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :
 Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.
 A ces mots il se fit une telle huée,
 Que le pauvre écourté ne put être entendu.
 Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
 La mode en fut continuée.





LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES

Il était une vieille ayant deux chambrières :
Elles filaient si bien que les sœurs filandières
Ne faisaient que brouiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avait point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Des que Tethys chassait Phebus aux crins dorés,
Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés ;

Deçà, delà, vous en aurez :
Point de cesse, point de relâche.

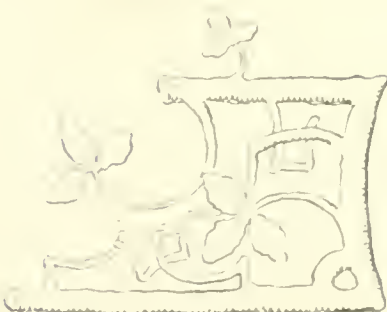
Des que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
Un misérable coq a point nommé chantait ;
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affublait d'un jupon crasseux et detestable,
Allumait une lampe, et courait droit au lit
Ou, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,

Dormaient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras :
Et toutes deux, très mal contentes,

Disaient entre leurs dents : Maudit coq ! tu mourras !
Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée ;
Le reveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marche :
Notre couple, au contraire, à peine était couché,
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Courait comme un lutin, par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.

La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par la
De Charybde en Scylla.





LE SATYRE ET LE PASSANT

Au fond d'un antre sauvage
Un satyre et ses enfants
Allaient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme et maint petit :
Ils n'avaient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie :
Il n'était pas attendu.

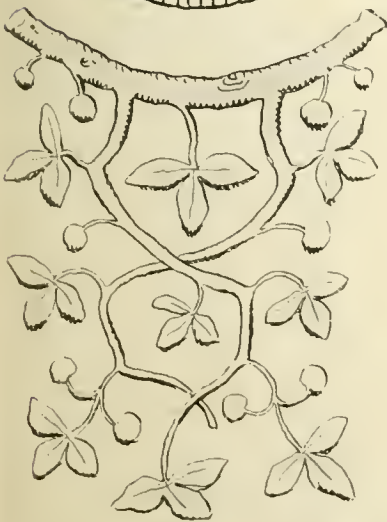
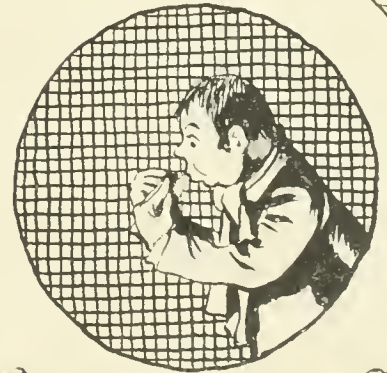
Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts :

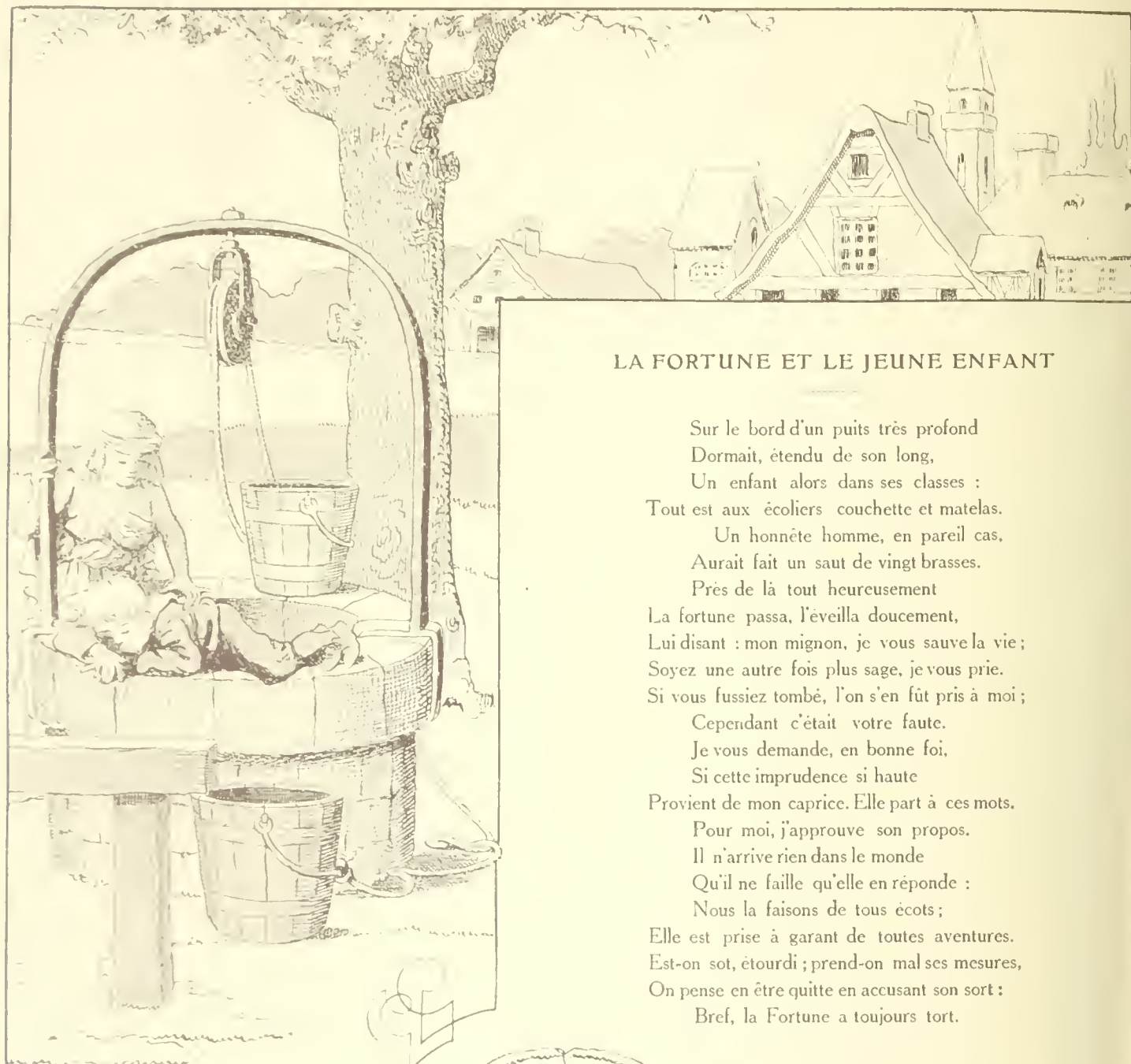
Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.

Le satyre s'en étonne : —
Notre hôte, à quoi bon ceci ?

— L'un refroidit mon potage ;
L'autre réchauffe ma main. —
Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit !
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid !

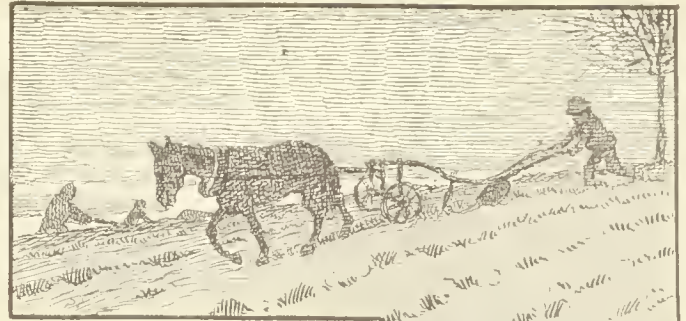
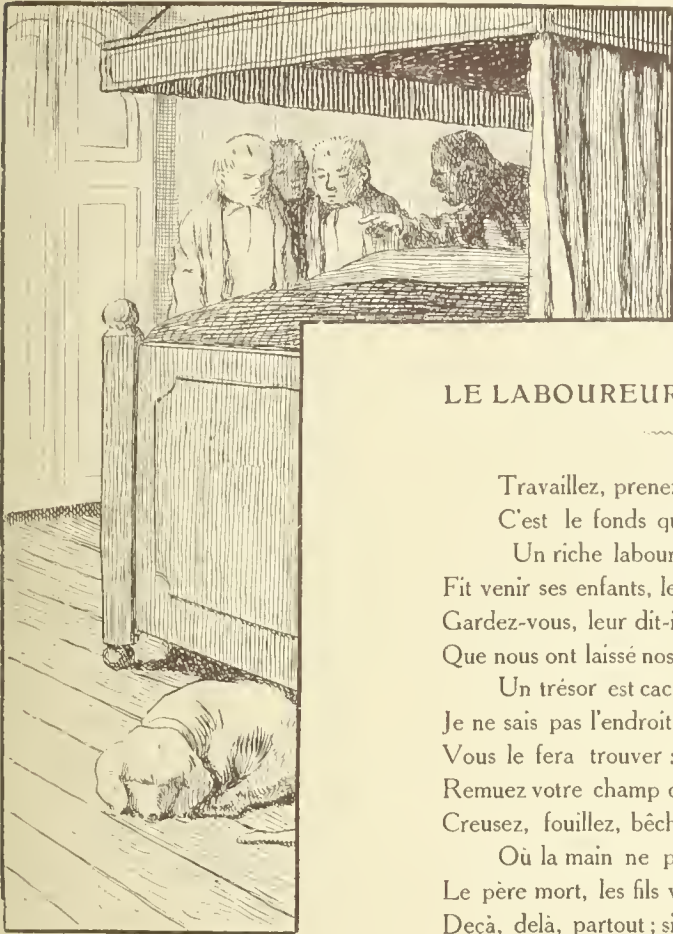




LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT

Sur le bord d'un puits très profond
 Dormait, étendu de son long,
 Un enfant alors dans ses classes :
 Tout est aux écoliers couchette et matelas.
 Un honnête homme, en pareil cas,
 Aurait fait un saut de vingt brasses.
 Près de là tout heureusement
 La fortune passa, l'éveilla doucement,
 Lui disant : mon mignon, je vous sauve la vie ;
 Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
 Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;
 Cependant c'était votre faute.
 Je vous demande, en bonne foi,
 Si cette imprudence si haute
 Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.
 Pour moi, j'approuve son propos.
 Il n'arrive rien dans le monde
 Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
 Nous la faisons de tous écots ;
 Elle est prise à garant de toutes aventures.
 Est-on sot, étourdi ; prend-on mal ses mesures,
 On pense en être quitte en accusant son sort :
 Bref, la Fortune a toujours tort.





LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fît venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents ;

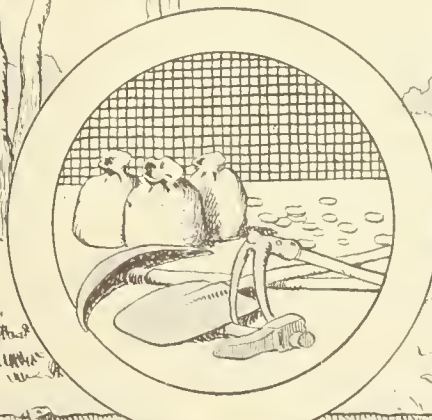
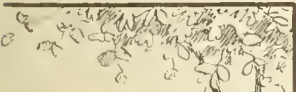
Un trésor est caché dedans.

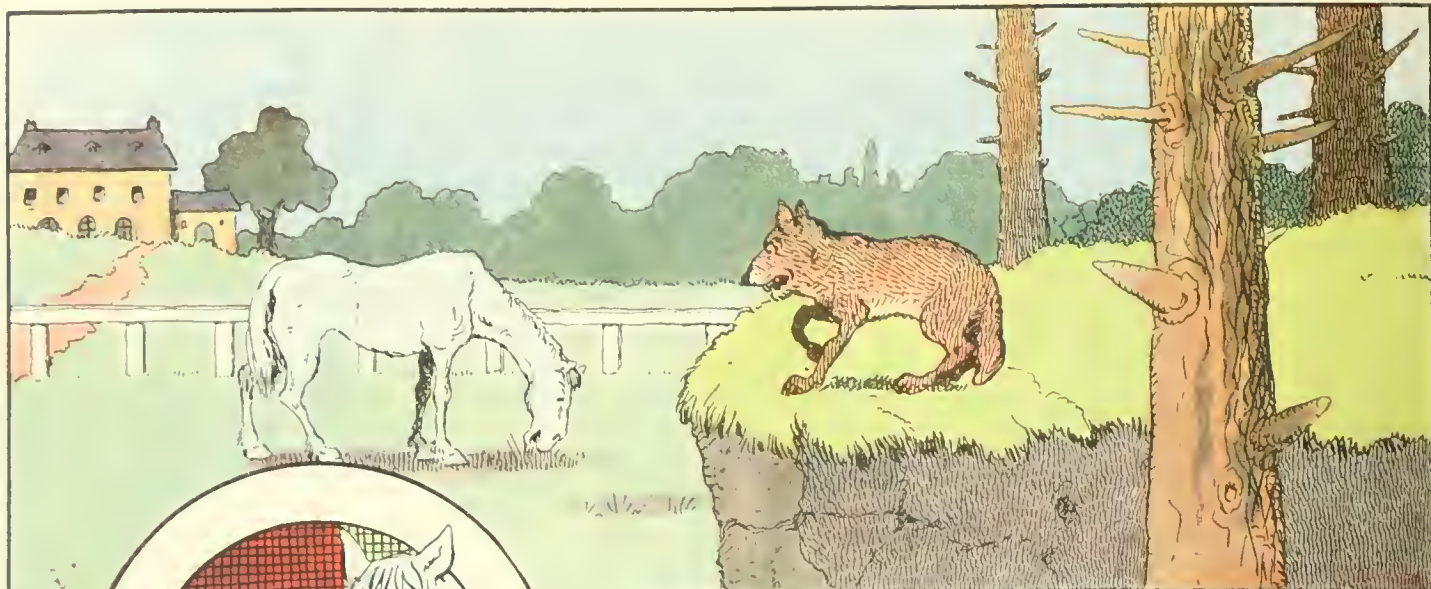
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'out :
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place

Où la main ne passe et repasse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.





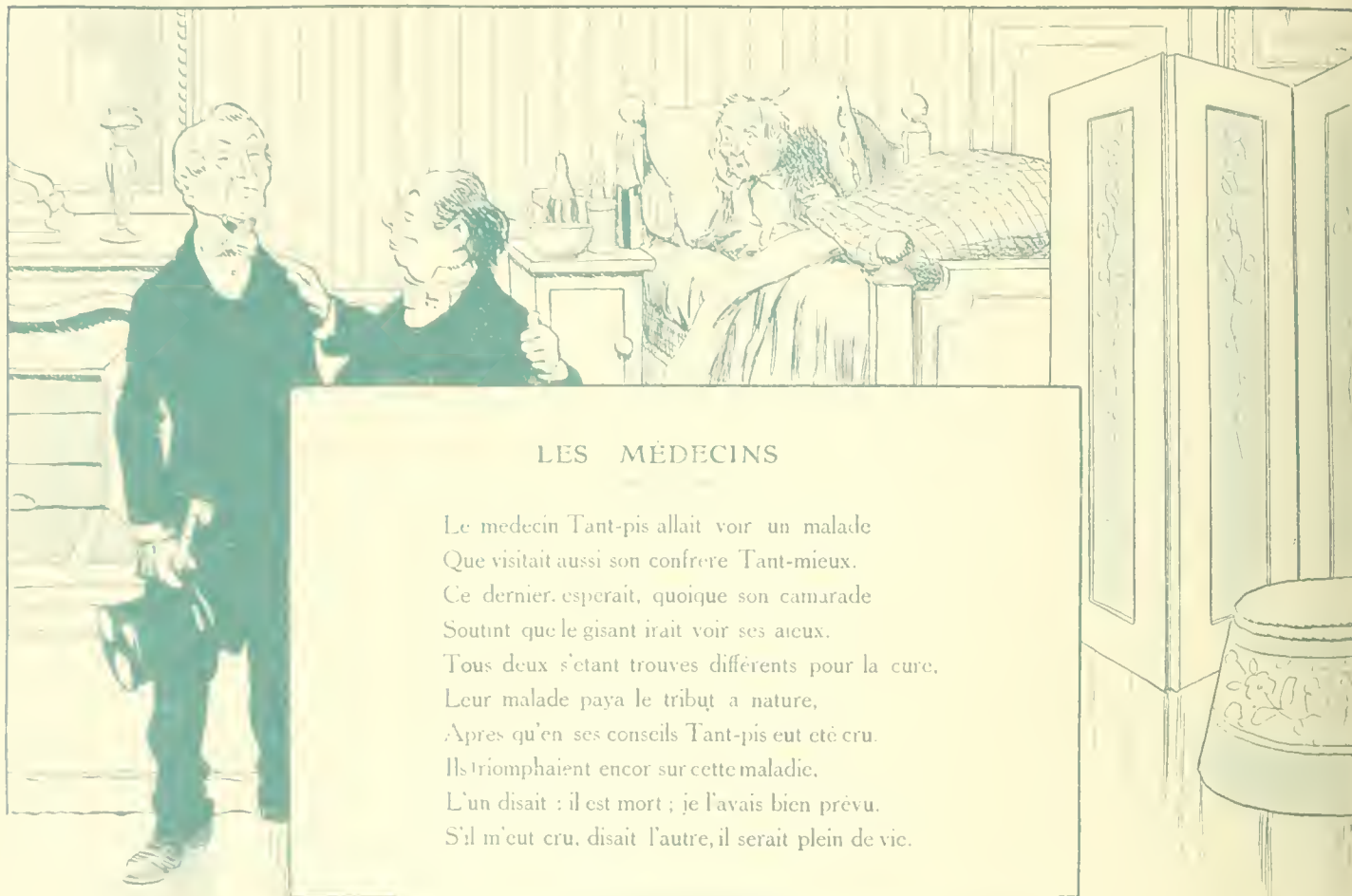
LE CHEVAL ET LE LOUP.

Un certain loup, dans la saison
 Que les tièdes zéphirs ont l'herbe rajeunie,
 Et que les animaux quittent tous la maison
 Pour s'en aller chercher leur vie ;
 Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
 Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert.
 Je laisse à penser quelle joie.
 Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc !
 Et ! que n'es-tu mouton ! car tu me serais hoc ;
 Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
 Rusions donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés ;
 Se dit écolier d'Hippocrate ;
 Qu'il connaît les vertus et les propriétés
 De tous les simples de ces prés ;
 Qu'il sait guerir, sans qu'il se flatte,
 Toutes sortes de maux. Si dom coursier voulait
 Ne point celer sa maladie,
 Lui loup gratis le guerirait :
 Car le voir en cette prairie
 Pâître ainsi, sans être lie,
 Temoignait quelque mal, selon la médecine.
 J'ai, dit la bête chevaline,
 Un apostume sous le pied.
 Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
 Susceptible de tant de maux.
 J'ai l'honneur de servir nos seigneurs les chevaux,
 Et fais aussi la chirurgie.
 Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps,
 Afin de happer son malade.
 L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade
 Qui vous lui met en marmelade
 Les mandibules, et les dents.
 C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste ;
 Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
 Tu veux faire ici l'arboriste,
 Et ne fus jamais que boucher.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE

Une montagne, en mal d'enfant,
 Jetait une clameur si haute
 Que chacun, au bruit accourant,
 Crut qu'elle accoucherait, sans fauto,
 D'une cité plus grosse que Paris :
 Elle accoucha d'une souris.
 Quand je songe à cette fable,
 Dont le récit est menteur
 Et le sens est véritable,
 Je me figure un auteur
 Qui dit : Je chanterai la guerre
 Que firent les Titans au maître du tonnerre.
 C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?
 Du vent.





LES MÉDECINS

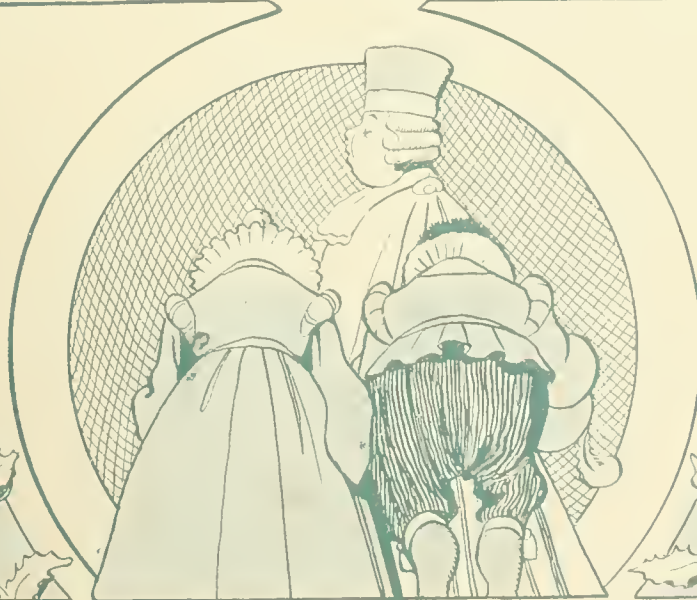
Le medecin Tant-pis allait voir un malade
 Que visitait aussi son confrere Tant-mieux.
 Ce dernier, esperait, quoique son camarade
 Soutint que le gisant irait voir ses aieux.
 Tous deux s'étant trouves differents pour la cure,
 Leur malade paya le tribut a nature,
 Apres qu'en ses conseils Tant-pis eut ete cru.
 Ils triomphaient encor sur cette maladie.
 L'un disait : il est mort ; je l'avais bien prévu.
 S'il m'eut cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

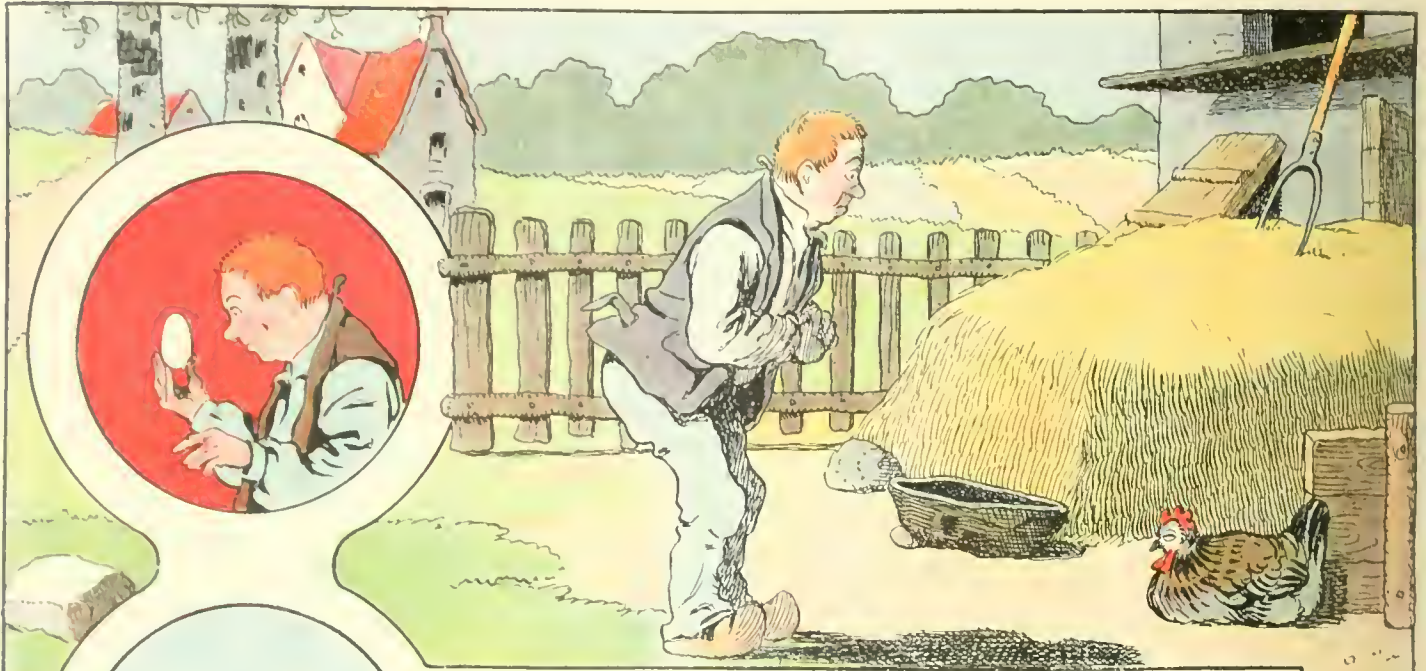




L'ANE PORTANT DES RELIQUES

Un baudet, chargé de reliques,
 S'imagina qu'on l'adorait :
 Dans ce penser il se carrait,
 Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
 Quelqu'un vit l'erreur et lui dit :
 Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
 Une vanité si folle.
 Ce n'est pas vous, c'est l'idole
 A qui cet honneur se rend,
 Et que la gloire en est due.
 D'un magistrat ignorant,
 C'est la robe qu'on salue.





LA POULE AUX ŒUFS D'OR

L'avarice perd tout en voulant tout gagner,
 Je ne veux, pour le témoigner,
 Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
 Pondait tous les jours un œuf d'or.
 Il crut que dans son corps elle avait un trésor ;
 Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
 A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
 S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.
 Belle leçon pour les gens chiches !
 Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus,
 Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
 Pour vouloir trop tôt être riches !





LE CERF ET LA VIGNE

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,

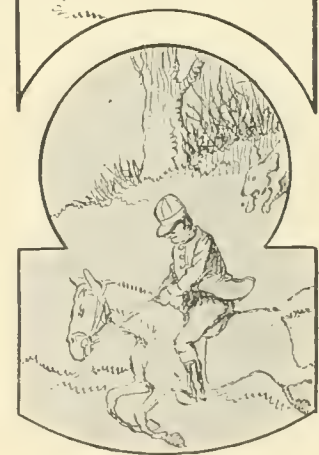
Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en faute ;

Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !
On l'entend ; on retourne, on le fait déloger :

Il vient mourir en ce lieu même.

J'ai mérité, dit-il, ce juste châtement :
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée : il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.
Vraie image de ceux qui profanent l'asile

Qui les a conservés.





LE SERPENT ET LA LIME

On compte qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,

N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :

Pauvre ignorant ! et que prétends-tu faire ?

Tu te prends à plus dur que toi,

Petit serpent à tête folle :

Plutôt que d'emporter de moi

Seulement le quart d'une obole,

Tu te romprais toutes les dents.

Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,

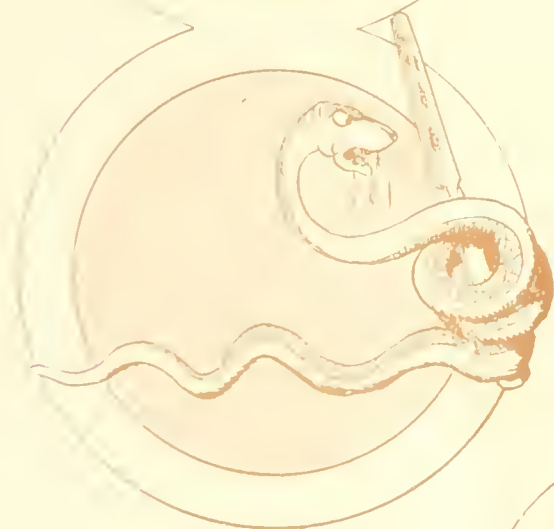
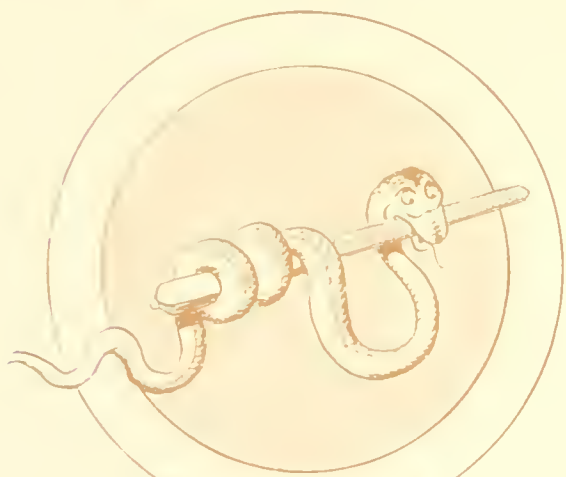
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre,

Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages

Sur tant de beaux ouvrages ?

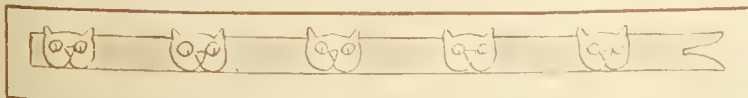
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

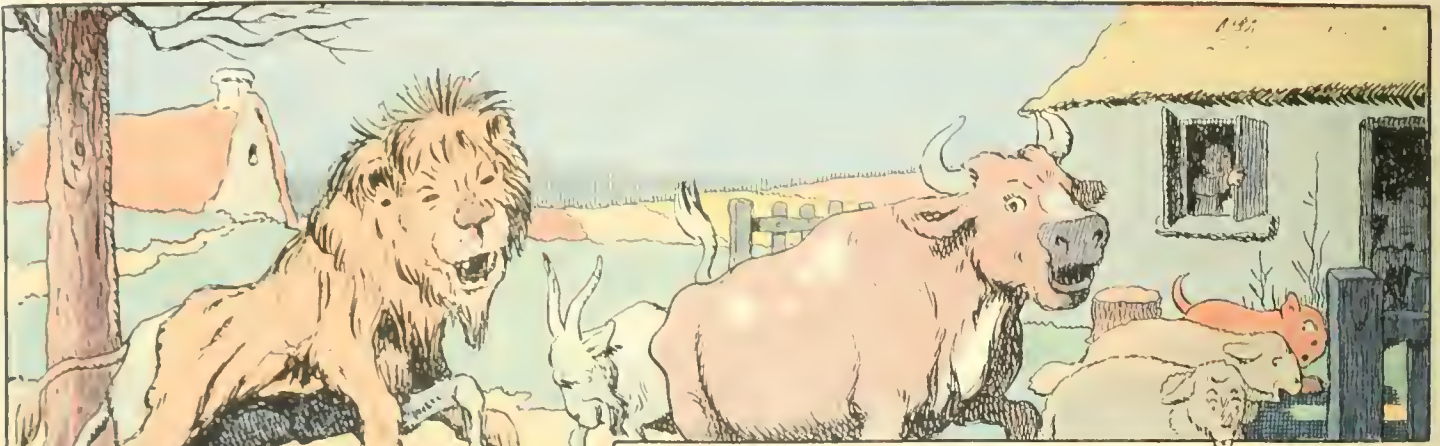




L'AIGLE ET LE HIBOU

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
 Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
 L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou
 Qu'ils ne se gôberaient leurs petits peu ni prou.
 Connaissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve.
 Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau :
 Je crains en ce cas pour leur peau ;
 C'est hasard si je les conserve.
 Comme vous êtes roi, vous ne considérez
 Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
 Tout en même catégorie.
 Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
 Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez ;
 Je n'y toucherai de ma vie.
 Le hibou reparti : Mes petits sont mignons,
 Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :
 Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.
 N'allez pas l'oublier ; retenez-la si bien
 Que chez moi la maudite Parque
 N'entre point par votre moyen.
 Il advint qu'au hibou Dieu donna géniture ;
 De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,
 Notre aigle aperçut, d'aventure,
 Dans les coins d'une roche dure,
 Ou dans les trous d'uneasure
 (Je ne sais pas lequel des deux).
 De petits monstres fort hideux,
 Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.
 Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami.
 Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi :
 Ses repas ne sont point repas à la légère :
 Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
 De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.
 Il se plaint ; et les dieux sont par lui suppliés
 De punir le brigand qui de son deuil est cause.
 Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi
 Ou plutôt la commune loi
 Qui veut qu'on trouve son semblable
 Beau, bien fait, et sur tous aimable.
 Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
 En avaient-ils le moindre trait ?





L'ANE VÊTU DE LA PEAU DU LION

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
 Était craint partout à la ronde ;
 Et, bien qu'animal sans vertu,
 Il faisait trembler tout le monde.

Un petit bout d'oreille échappé par malheur
 Découvrit la fourbe et l'erreur :
 Martin fit alors son office.

Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
 S'étonnaient de voir que Martin
 Chassât les lions au moulin.

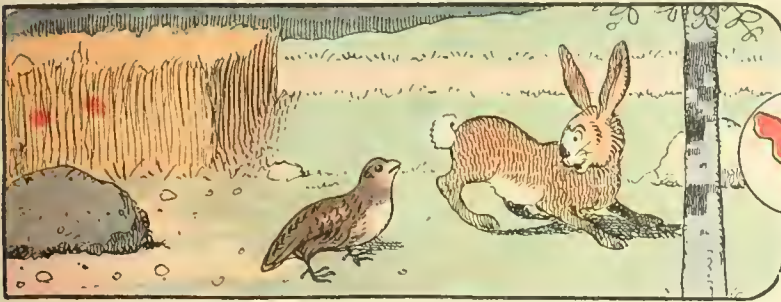
Force gens font du bruit en France

Par qui cet apologue est rendu familier.

Un équipage cavalier

Fait les trois quarts de leur vaillance.





LE LIÈVRE ET LA PERDRIX

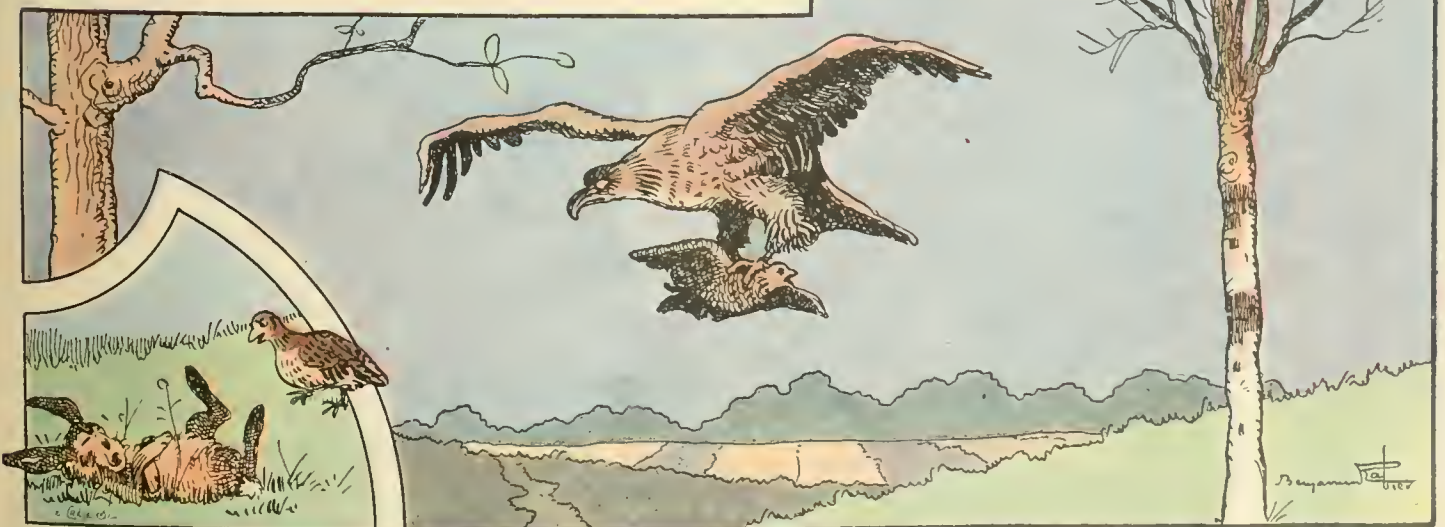
Il ne se faut jamais moquer des misérables :
 Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
 Le sage Ésope dans ses fables
 Nous en donne un exemple ou deux.
 Celui qu'en ces vers je propose,
 Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
 Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,
 Quand une meute s'approchant
 Oblige le premier à chercher un asile :
 Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
 Sans même en excepter Brifaut.

Enfin il se trahit lui-même
 Par les esprits sortant de son corps échauffé.
 Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
 Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
 Il le pousse ; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
 Dit que le lièvre est reparti.

Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
 La perdrix le raille, et lui dit :
 Tu te vantais d'être si vite !

Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
 Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
 La sauront garantir à toute extrémité ;
 Mais la pauvrete avait compté
 Sans l'autour aux serres cruelles.





L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS

Deux compagnons, presses d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,

Mais qu'ils tueraient bientôt ; du moins a ce qu'ils dirent.

C'était le roi des ours au compte de ces gens.
Le marchand a sa peau devait faire fortune ;
Elle garantirait des froids les plus cuisants ;
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut prisait moins ses moutons qu'eux leur ours.
Leur, a leur compte, et non a celui de la bête,
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête.
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marche ne tint pas ; il fallut le resoudre :
D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre ;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part oui dire
Que l'ours s'acharne peu souvent

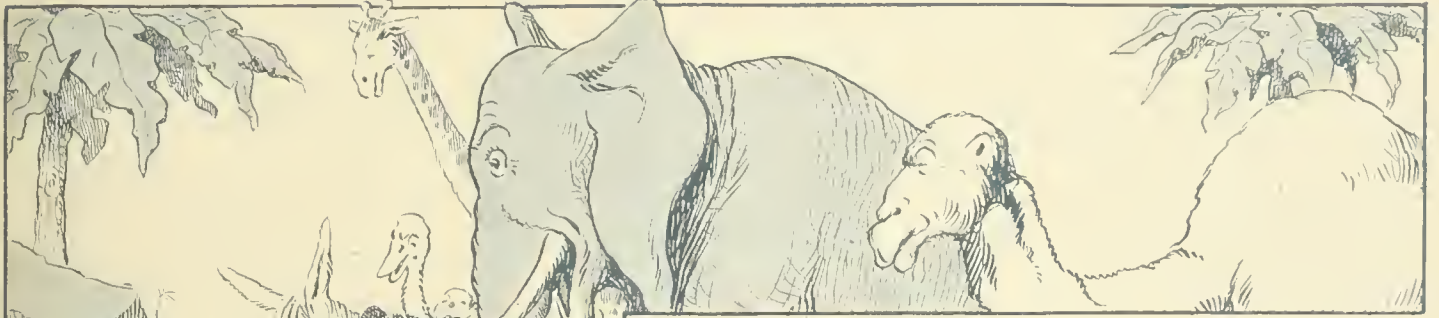
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau :
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
Et de peur de supercherie,

Le tourne, le retourne, approche son museau,
Faire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent.
A ce mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court a son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?

Mais que t'a-t-il dit a l'oreille ?
Car il s'approchait de bien pres,
Te retournant avec sa serre.

Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.





LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE

Le lion dans sa tête avait une entreprise :
 Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts ;
 Fit avertir les animaux.
 Tous furent du dessein, chacun selon sa guise ;
 L'éléphant devait sur son dos
 Porter l'attirail nécessaire,
 Et combattre à son ordinaire ;
 L'ours s'apprêter pour les assauts ;
 Le renard ménager de secrètes pratiques ;
 Et le singe amuser l'ennemi par ses tours.
 Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
 Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
 Point du tout, dit le roi ; je les veux employer :
 Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
 L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette ;
 Et le lièvre pourra nous servir de courrier.
 Le monarque prudent et sage
 De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
 Et connaît les divers talents.
 Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.





LE PATRE ET LE LION

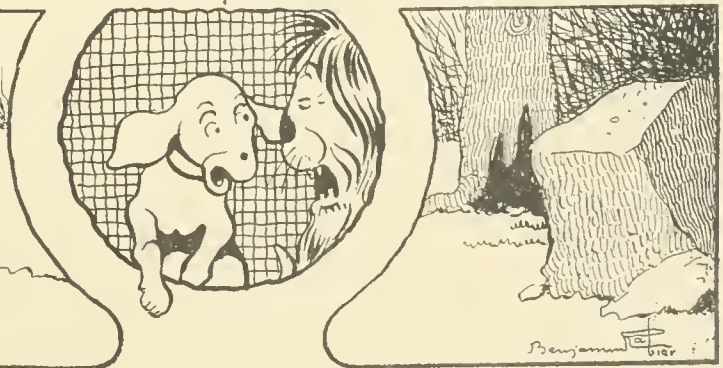
Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
 Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
 Une morale nue apporte de l'ennui :
 Le conte fait passer le précepte avec lui.
 En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire.
 Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
 C'est par cette raison qu'égayant leur esprit,
 Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
 Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;
 On ne voit point chez eux de parole perdue.
 Phédre était si succinct, qu'aucuns l'en ont blâmé
 Esope en moins de mots s'est encore exprimé.
 Mais sur tous certain Grec renchérit, et se pique
 D'une élégance laconique ;
 Il renferme toujours son conte en quatre vers :
 Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
 Voyons-le avec Esope en un sujet semblable.
 L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
 J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
 Y cousant en chemin quelque trait seulement.
 Voici comme à peu près Esope le raconte :
 Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,
 Voulut à toute force attraper le larron.
 Il s'en va pres d'un antre, et tend à l'environ
 Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
 Avant que partir de ces lieux,
 Si tu fais, disait-il, ô monarque des dieux,
 Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
 Et que je goûte ce plaisir,
 Parmi vingt veaux je veux choisir
 Le plus gras, et t'en faire offrande !
 A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort ;
 Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort :
 Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande !
 Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
 Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
 O monarque des dieux, je t'ai promis un veau :
 Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte !
 C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :
 Passons à son imitateur,





LE LION ET LE CHASSEUR

Un fanfaron, amateur de la chasse,
 Venant de perdre un chien de bonne race
 Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,
 Vit un berger. Enseigne-moi, de grâce,
 De mon voleur, lui dit-il, la maison ;
 Que de ce pas je me fasse raison.
 Le berger dit : C'est vers cette montagne,
 En lui payant de tribut un mouton
 Par chaque mois j'erre dans la campagne
 Comme il me plaît ; et je suis en repos.
 Dans le moment qu'ils tenaient ces propos
 Le lion sort, et vient d'un pas agile.
 Le fanfaron aussitôt d'esquiver ;
 O Jupiter ! montre-moi quelque asile,
 S'écria-t-il qui me puisse sauver !
 La vraie épreuve de courage
 N'est que dans le danger que l'on touche du doigt
 Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
 S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

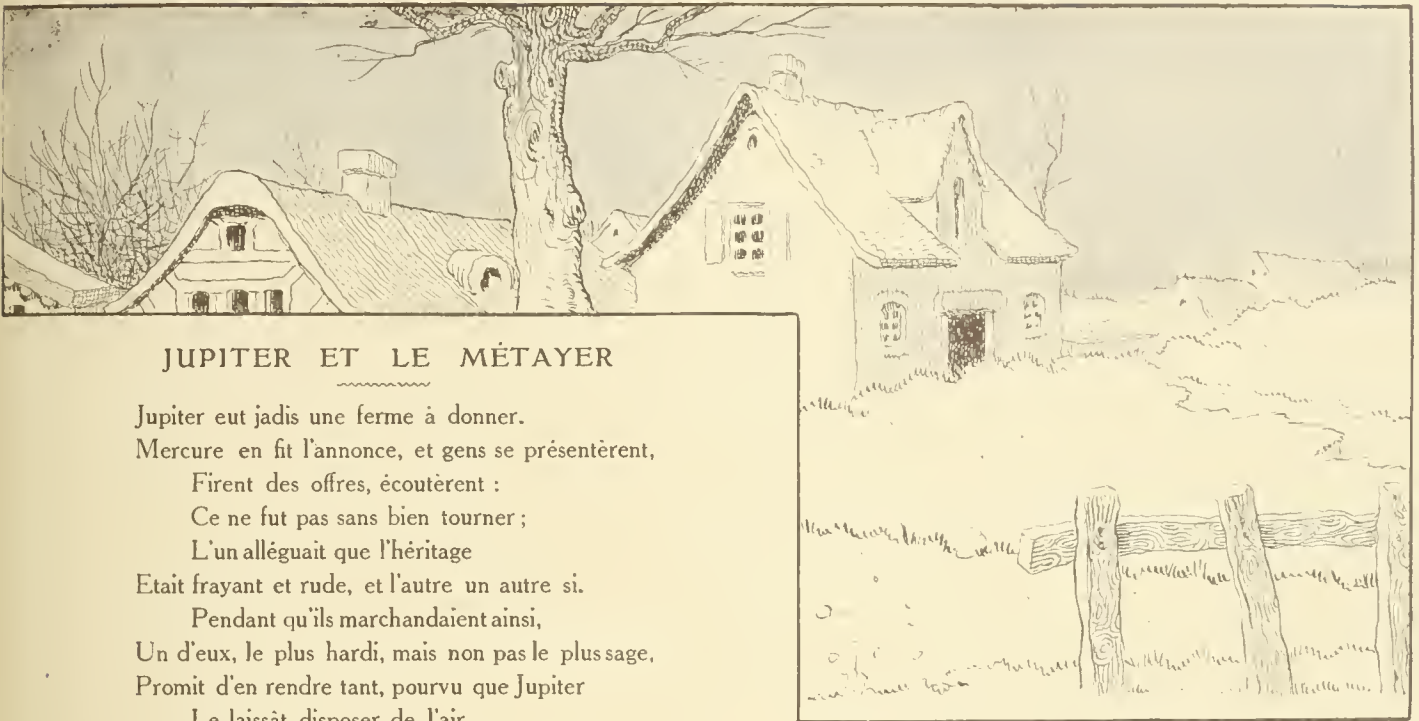




PHÉBUS ET BORÉE

Borée et le Soleil virent un voyageur
 Qui s'était muni par bonheur
 Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
 Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
 Il pleut, le soleil luit, et l'écharpe d'Iris
 Rend ceux qui sortent avertis
 Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :
 Les Latins les nommaient douteux, pour cette affaire.
 Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
 Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
 Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
 A tous les accidents, mais il n'a pas prévu
 Que je saurai souffler de sorte
 Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
 Que le manteau s'en aille au diable.
 L'ébattement pourrait nous en être agréable :
 Vous plaît-il de l'avoir ? Eh bien ! gageons nous deux,
 Dit Phébus, sans tant de paroles,
 A qui plus tôt aura dégarni les épaules
 Du cavalier que nous voyons.
 Commencez : Je vous laisse obscurcir mes rayons,
 Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur a gage
 Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
 Fait un vacarme de démon,
 Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
 Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau :
 Le tout au sujet d'un manteau.
 Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
 Ne se pût engouffrer dedans.
 Cela le preserva. Le Vent perdit son temps ;
 Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme :
 Il eut beau faire agir le collet et les plis.
 Sitôt qu'il fut au bout du terme
 Qu'à la gageure on avait mis,
 Le Soleil dissipe la nue,
 Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
 Sous son balandras fait qu'il sue,
 Le contraint de s'en dépouiller :
 Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.
 Plus fait douceur que violence.

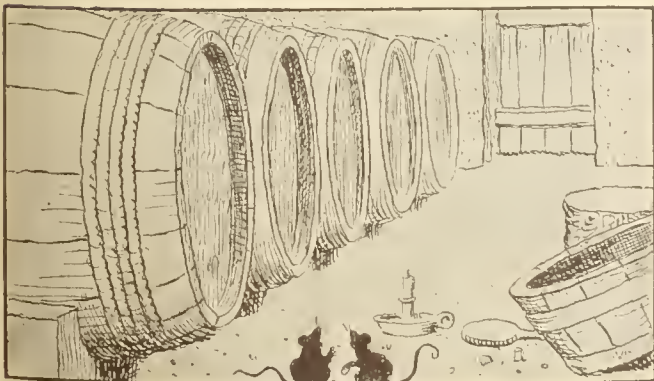


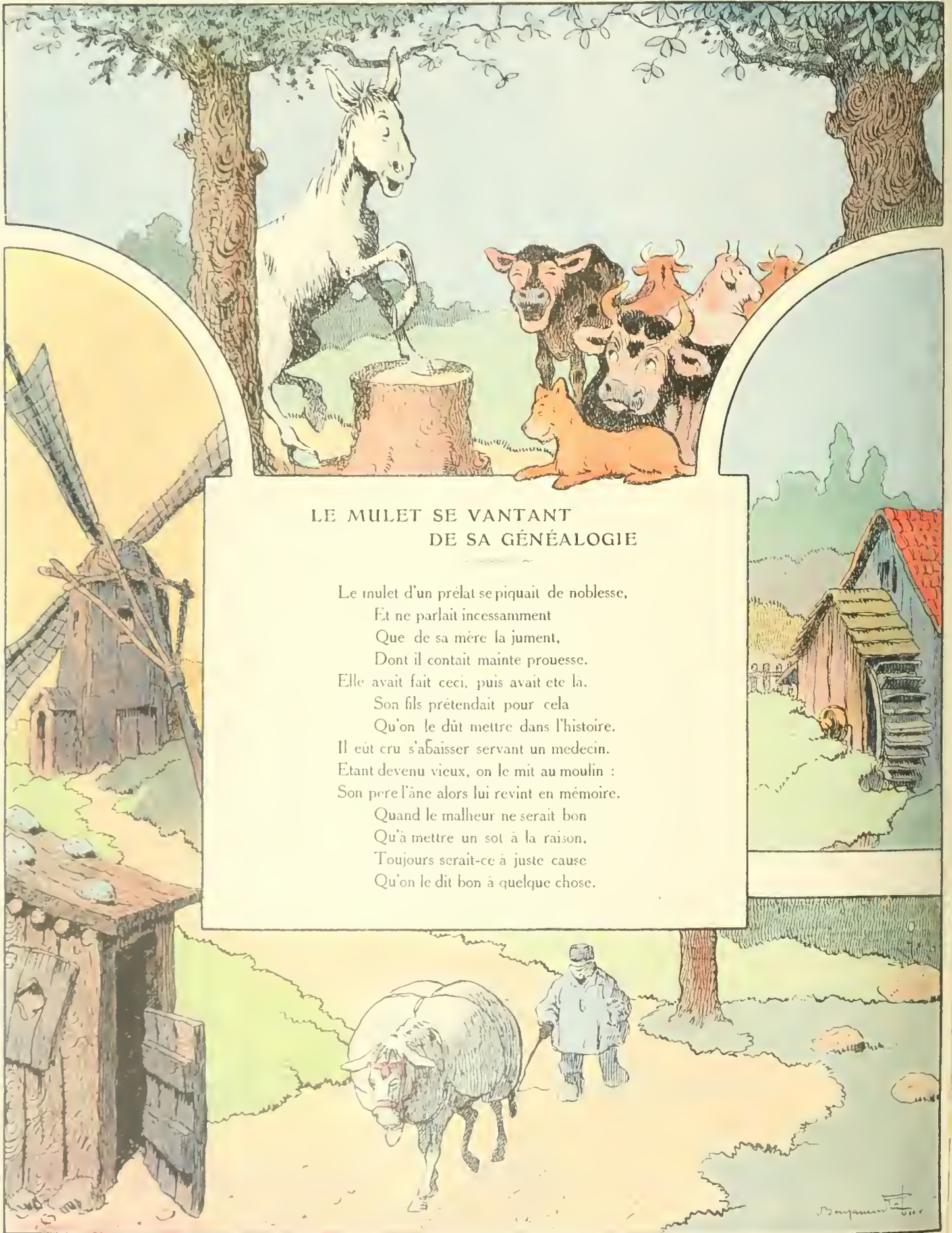


JUPITER ET LE MÉTAYER

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
 Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
 Firent des offres, écoutèrent :
 Ce ne fut pas sans bien tourner ;
 L'un alléguait que l'héritage
 Etait frayant et rude, et l'autre un autre si.
 Pendant qu'ils marchandaient ainsi,
 Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
 Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
 Le laissât disposer de l'air,
 Lui donnât saison à sa guise,
 Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
 Enfin du sec et du mouillé,
 Aussitôt qu'il aurait baillé.

Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
 Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait en somme
 Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
 Ne s'en sentaient non plus que les Américains.
 Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
 Pleine moisson, pleine vinée.
 Monsieur le receveur fut très mal partagé.
 L'an suivant, voilà tout changé :
 Il ajuste d'une autre sorte
 La température des cieux.
 Son champ ne s'en trouve pas mieux ;
 Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
 Que fait-il ? Il recourt au monarque des dieux :
 Il confesse son imprudence.
 Jupiter en usa comme un maître fort doux.
 Concluons que la Providence
 Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.





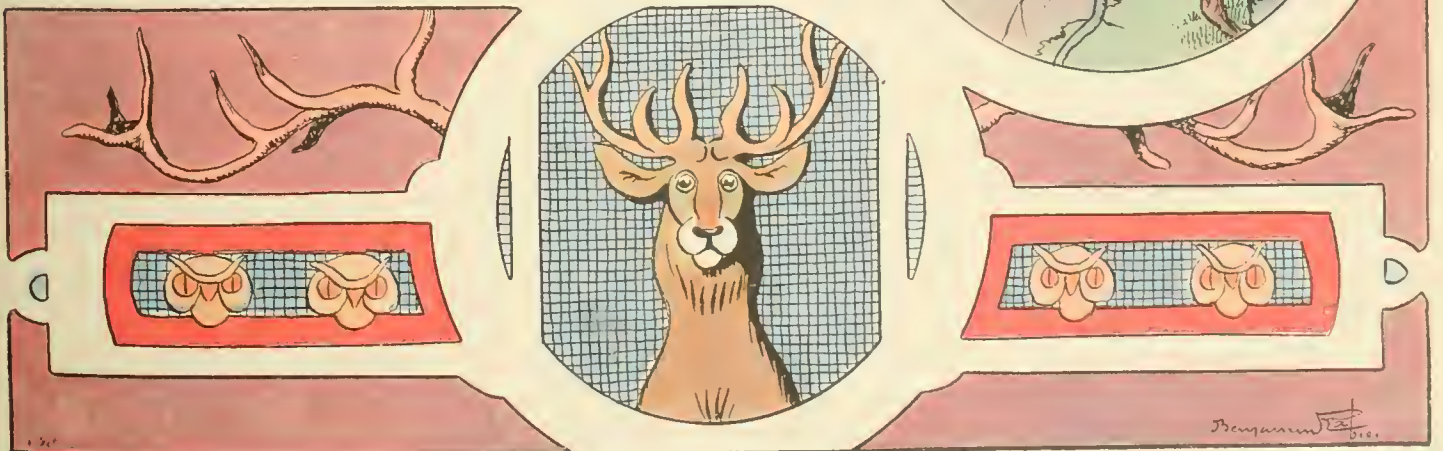
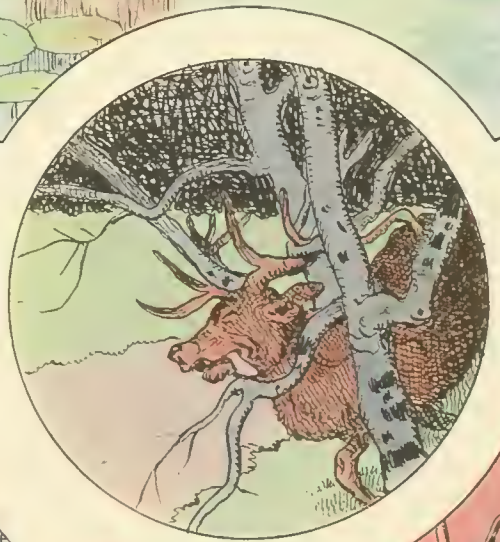
LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE

Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse,
 Et ne parlait incessamment
 Que de sa mère la jument,
 Dont il contait mainte prouesse.
 Elle avait fait ceci, puis avait été là.
 Son fils prétendait pour cela
 Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
 Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
 Etant devenu vieux, on le mit au moulin :
 Son père l'âne alors lui revint en mémoire.
 Quand le malheur ne serait bon
 Qu'à mettre un sot à la raison,
 Toujours serait-ce à juste cause
 Qu'on le dit bon à quelque chose.



LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU

Dans le cristal d'une fontaine
 Un cerf se mirant autrefois
 Louait la beauté de son bois,
 Et ne pouvait qu'avecque peine
 Souffrir ses jambes de fuseaux,
 Dont il voyait l'objet se perdre dans les eaux.
 Quelle proportion de mes pieds à ma tête !
 Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :
 Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite ;
 Mes pieds ne me font point d'honneur.
 Tout en parlant de la sorte,
 Un limier le fait partir.
 Il tâche à se garantir ;
 Dans les forêts il s'emporte :
 Son bois, dommageable ornement,
 L'arrêtant à chaque moment,
 Nuit à l'office que lui rendent
 Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
 Il se dédit alors, et maudit les présents
 Que le ciel lui fait tous les ans.
 Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile :
 Et le beau souvent nous détruit.
 Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile ;
 Il estime un bois qui lui nuit.



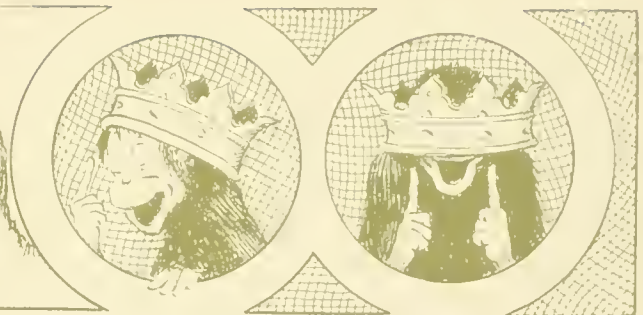
Benjamin Diez



LE COCHET, LE CHAT ET LE SOURICEAU

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
 Fut presque pris au depourvu.
 Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
 J'avais franchi les monts qui bornent cet Etat,
 Et trottais comme un jeune rat
 Qui cherche à se donner carrière,
 Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
 L'un doux, benin et gracieux,
 Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude ;
 Il a la voix péçante et rude,
 Sur la tête un morceau de chair,
 Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
 Comme pour prendre sa volée,
 La queue en panache étalée
 Or, c'était un cochet dont notre souriceau
 Fit à sa mère le tableau
 Comme d'un animal venu de l'Amérique.
 Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
 Faisant tel bruit et tel fracas,
 Que moi, qui grâce aux dieux de courage me pique,
 En ai pris la fuite de peur,
 Le maudissant de très bon cœur,
 Sans lui j'aurais fait connaissance
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
 Il est veloute comme nous,
 Marquette, longue queue, une humble contenance,
 Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant,
 Je le crois fort sympathisant
 Avec meilleur les rats, car il a des oreilles
 En figure aux nôtres pareilles
 Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
 L'autre m'a fait prendre la fuite
 Mon fils, dit le souris, ce doucet est un chat,
 Qui, sous son mince hypocrite,
 Contre toute ta parente
 D'un malin vouloir est porte,
 L'autre animal, tout au contraire,
 Esme et craint de nous mal faire,
 Sans que jamais jour peut-être a nos repas,
 Quelque chat s'est sur nous qu'il fonde sa cuisine
 Garde-toi tant que tu vivras,
 De parler des gens sur la mine.





LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX

Les animaux, au décès d'un lion,
 En son vivant prince de la contree,
 Pour faire un roi s'assemblerent, dit-on.
 De son étui la couronne est tirée :
 Dans une chartre un dragon la gardait.
 Il se trouva que, sur tous essayee,
 A pas un d'eux elle ne convenait :
 Plusieurs avaient la tête trop menue,
 Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
 Le singe aussi fit l'épreuve en riant ;
 Et, par plaisir, la tiare essayant,
 Il fit autour force grimaceries,
 Tours de souplesse, et mille singeries.
 Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
 Aux animaux cela sembla si beau,
 Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
 Le renard seul regretta son suffrage,
 Sans toutefois montrer son sentiment.
 Quand il eut fait son petit compliment,
 Il dit au roi : Je sais sire, une cache,
 Et ne crois pas qu'autre que moi le sache.
 Or tout trésor, par droit de royauté,
 Appartient, sire, a votre majesté.
 Le nouveau roi baille apres la finance,
 Lui-même y court pour n'être pas trompé.
 C'était un piège : Il y fut attrapé.
 Le renard dit, au nom de l'assistance :
 Prétendrais-tu nous gouverner encor,
 Ne sachant pas te conduire toi-même ?
 Il fut démis : et l'on tomba d'accord
 Qu'à peu de gens convient le diadème.

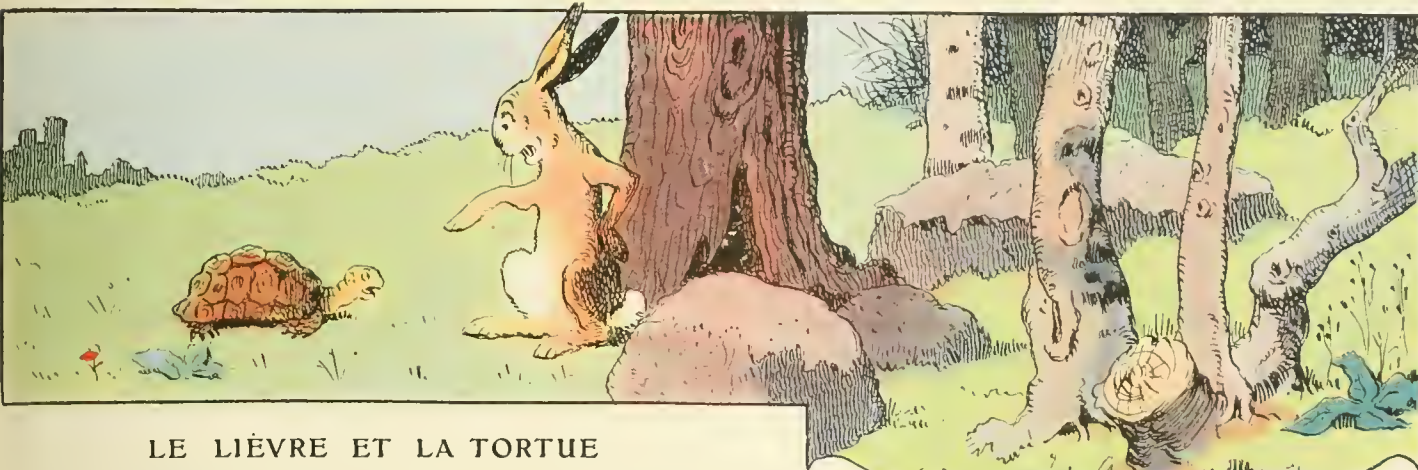




LE VIEILLARD ET L'ÂNE

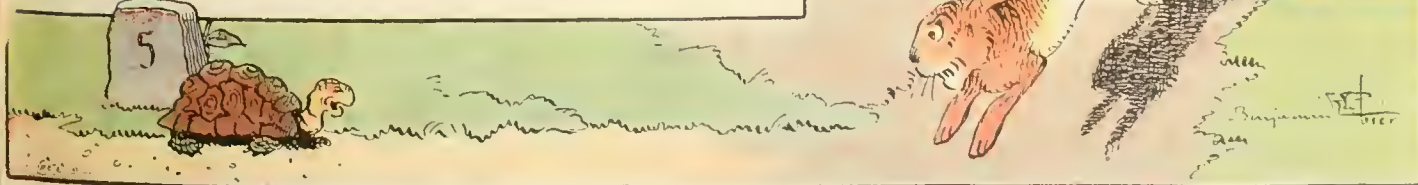
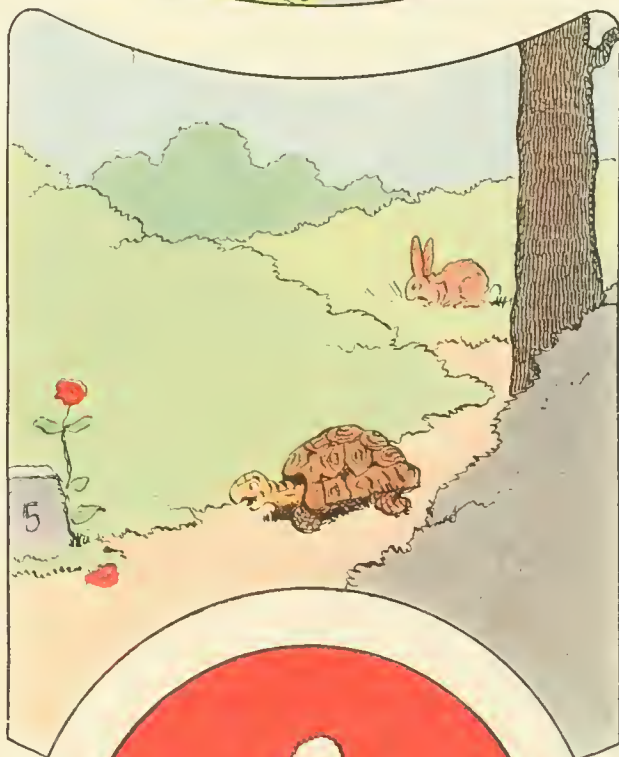
Un vieillard sur son âne aperçut en passant
 Un pré plein d'herbe et fleurissant :
 Il y lâche sa bête, et le grison se rue
 Au travers de l'herbe menue,
 Se vautrant, grattant et frottant,
 Gambadant, chantant et broutant,
 Et faisant mainte place nette.
 L'ennemi vient sur l'entrefaite.
 Fuyons, dit alors le vieillard.
 Pourquoi ? répondit le paillard :
 Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
 Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
 Et que m'importe donc, dit l'âne, a qui je sois ?
 Sauvez-vous, et me laissez paître.
 Notre ennemi, c'est notre maître :
 Je vous le dis en bon françois.





LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :
 Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
 Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
 Sitôt que moi ce but. Sitôt ! êtes-vous sage ?
 Repartit l'animal léger :
 Ma commère, il faut vous purger
 Avec quatre grains d'ellébore.
 — Sage ou non, je parie encore.
 Ainsi fut fait ; et de tous deux
 On mit près du but les enjeux.
 Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
 Ni de quel juge l'on convint.
 Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;
 J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,
 Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
 Et leur fait arpenter les landes.
 Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
 Pour dormir, et pour écouter
 D'où vient le vent, il laisse la tortue
 Aller son train de sénateur.
 Elle part, elle s'évertue ;
 Elle se hâte avec lenteur.
 Lui cependant méprise une telle victoire,
 Tient la gageure à peu de gloire,
 Croit qu'il y va de son honneur
 De partir tard. Il broute, il se repose ;
 Il s'amuse à toute autre chose
 Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
 Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
 Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
 Furent vains : la tortue arriva la première.
 Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
 De quoi vous sert votre vitesse ?
 Moi l'emporter ! et que serait-ce
 Si vous portiez une maison ?





LE CHARTIER EMBOURBÉ

Le Phaeton d'une voiture à foin
 Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
 De tout humain secours : c'était à la campagne,
 Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
 Appelé Quimper-Corentin.
 On sait assez que le Destin
 Adresse la les gens quand il veut qu'on enrage.
 Dieu nous préserve du voyage !
 Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
 Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
 Pestant, en sa fureur extrême,
 Tantôt contre les trous, puis contre les chevaux,
 Contre son char, contre lui-même.
 Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
 Sont si célèbres dans le monde :
 Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
 A porté la machine ronde,
 Ton bras peut me tirer d'ici.
 Sa prière étant faite, il entend dans la nue
 Une voix qui lui parle ainsi :
 Hercule veut qu'on se remue ;
 Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
 L'achoppement qui te retient ;
 Ote d'autour de chaque roue
 Ce malheureux mortier, cette maudite boue
 Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;
 Prends ton pic et me romps ce caillou qui te nuit ;
 Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? Oui, dit l'homme.
 Or bien je vais t'aider, dit la voix ; prends ton fouet.
 Je l'ai pris... Qu'est ceci ? mon char marche à souhait !
 Hercule en soit loué ! Lors la voix : Tu vois comme
 Tes chevaux aisément se sont tirés de là.
 Aide-toi, le ciel t'aidera.





LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
 Noyait son souci dans les pots.
 Esope seul trouvait que les gens étaient sots
 De témoigner tant d'allégresse.
 Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois
 De songer à l'hyménée.
 Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
 Se plaindre de leur destinée
 Les citoyennes des étangs.
 Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants ?
 Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine
 Se peut souffrir ; une demi-douzaine
 Mettra la mer à sec, et tous ses habitants.
 Adieu jons et marais : notre race est détruite ;
 Bientôt on la verra réduite
 A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
 Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.





LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT

Esopé conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,

Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure ;
Et sans considérer quel sera le loyer

D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.

L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'âme lui revient avecque la colere.
Il leve un peu la tête, et puis siffle aussitôt ;
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire !

Tu mourras ! A ces mots, plein d'un juste courroux,

Il fait trois serpents de deux coups :
Un tronçon, la queue, et la tête.

L'insecte, sautillant, cherche à se réunir ;

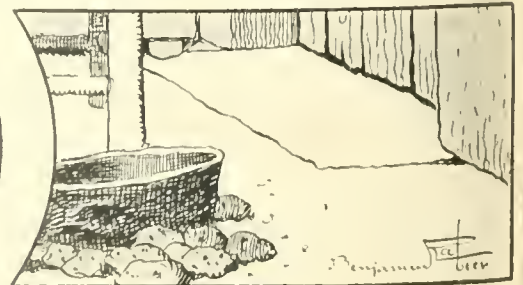
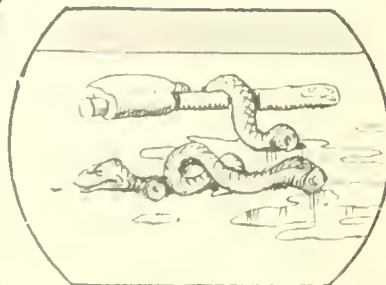
Mais il ne put y parvenir.

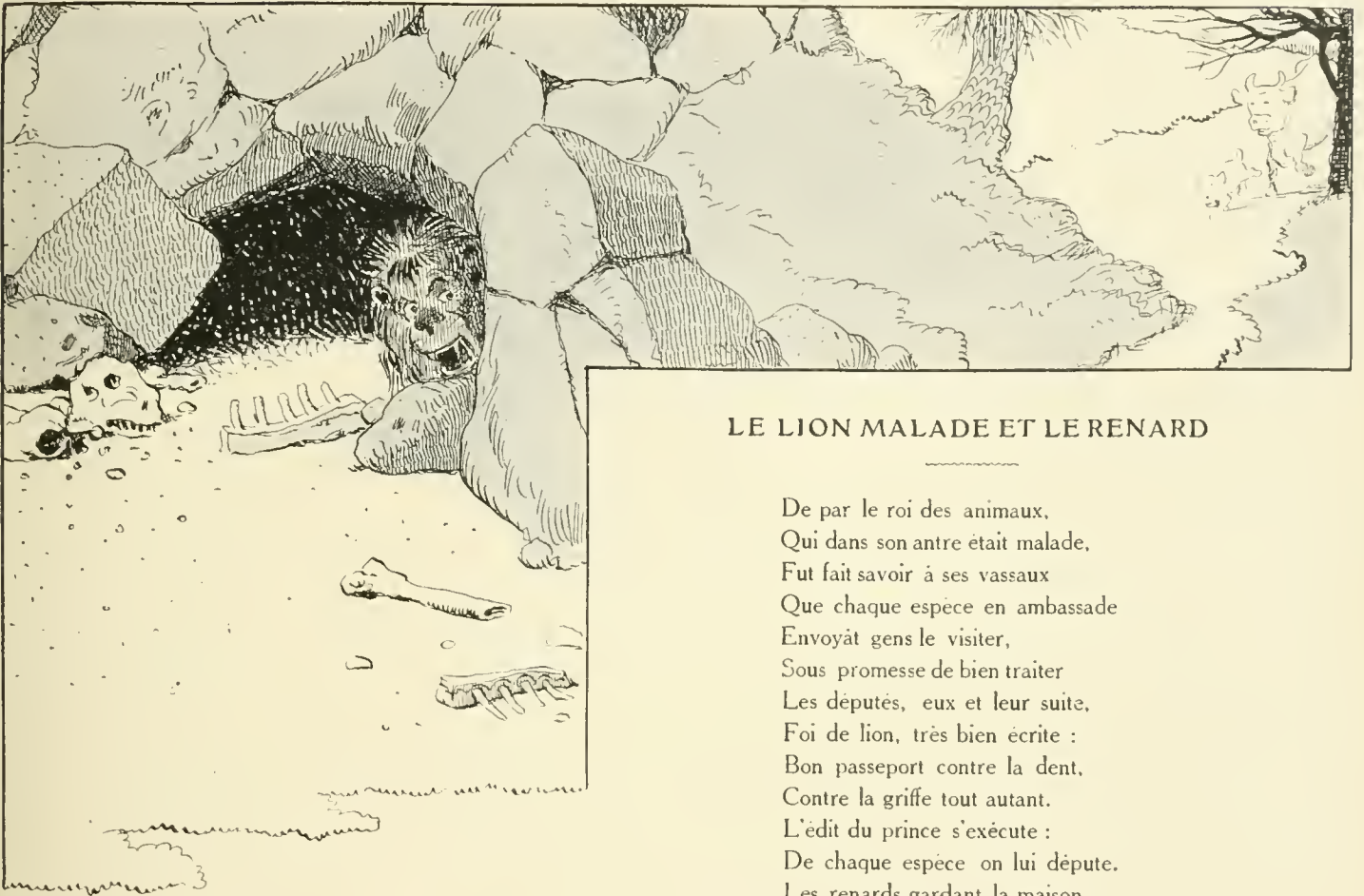
Il est bon d'être charitable :

Mais envers qui ? c'est là le point.

Quant aux ingrats, il n'en est point

Qui ne meure enfin misérable.





LE LION MALADE ET LE RENARD

De par le roi des animaux,
 Qui dans son antre était malade,
 Fut fait savoir à ses vassaux
 Que chaque espèce en ambassade
 Envoyât gens le visiter,
 Sous promesse de bien traiter
 Les députés, eux et leur suite,
 Foi de lion, très bien écrite :
 Bon passeport contre la dent,
 Contre la griffe tout autant.
 L'édit du prince s'exécute :
 De chaque espèce on lui députe.
 Les renards gardant la maison,
 Un d'eux en dit cette raison :
 Les pas empreints sur la poussière
 Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
 Tous, sans exception, regardent sa tanière ;
 Pas un ne marque de retour :
 Cela nous met en méfiance.
 Que sa majesté nous dispense :
 Grand merci de son passeport.
 Je le crois bon : mais dans cet antre
 Je vois fort bien comme l'on entre,
 Et ne vois pas comme on en sort.





L'OISELEUR, L'AUTOUR ET L'ALOUETTE

Les injustices des pervers
 Servent souvent d'excuse aux nôtres.
 Telle est la loi de l'univers :

Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant au miroir prenait des oisillons.

Le fantôme brillant attire une alouette :

Aussitôt un autour, planant sur les sillons,

Descend des airs, fond et se jette

Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.

Elle avait évité la perfide machine,

Lorsque se rencontrant sous la main de l'oiseau.

Elle sent son ongle maline.

Pendant qu'à la plumer, l'autour est occupé,

Lui-même sous les rets demeure enveloppé :

Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage ;

Je ne t'ai jamais fait de mal.

L'oiseleur repartit : Ce petit animal

T'en avait-il fait davantage ?



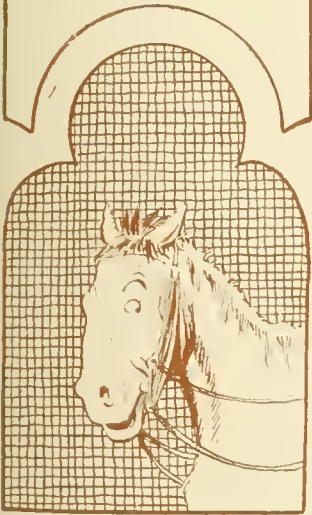


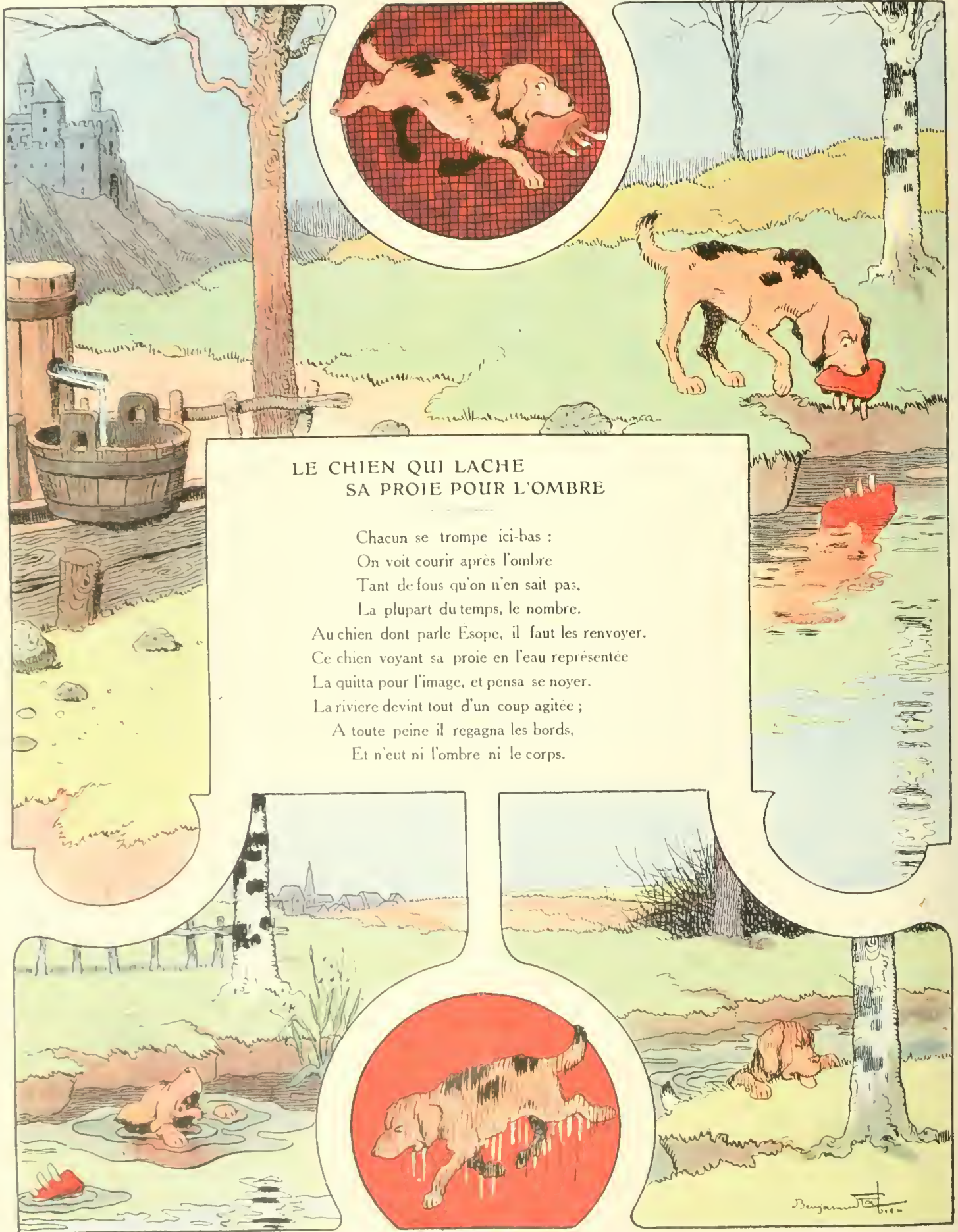
LE CHEVAL ET L'ÂNE

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portait que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;
Autrement il mourrait devant qu'être à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le cheval refusa, fit une pétarade ;
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,

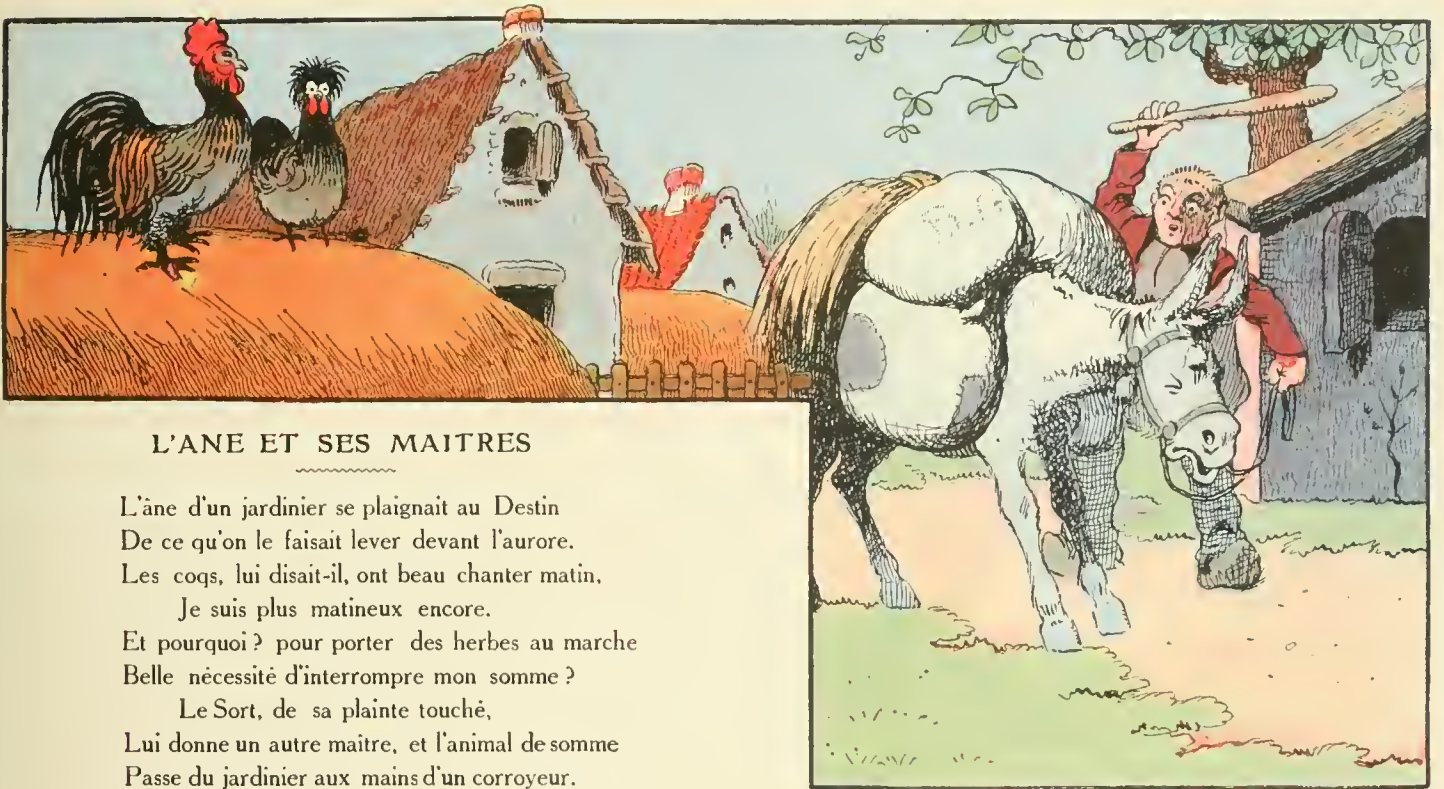
Et reconnut qu'il avait tort.
Du baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.





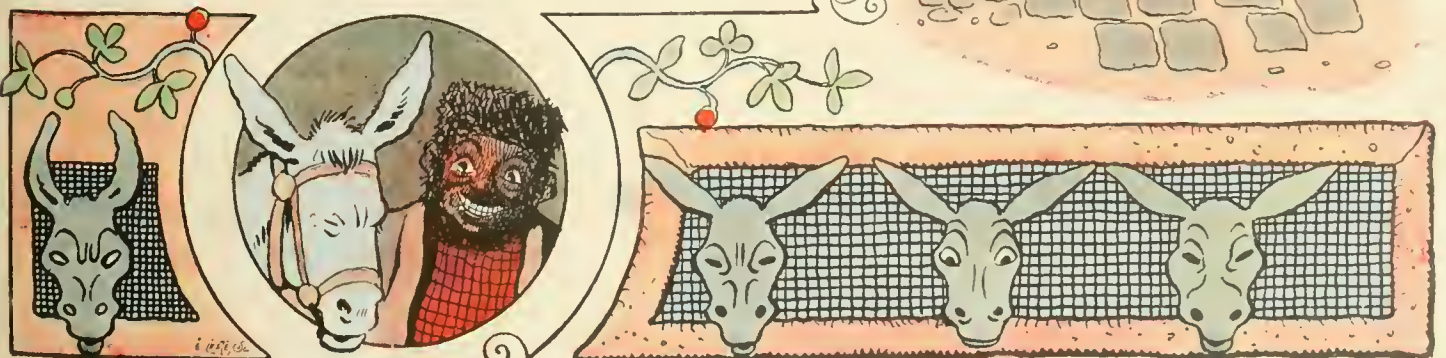
LE CHIEN QUI LACHE
SA PROIE POUR L'OMBRE

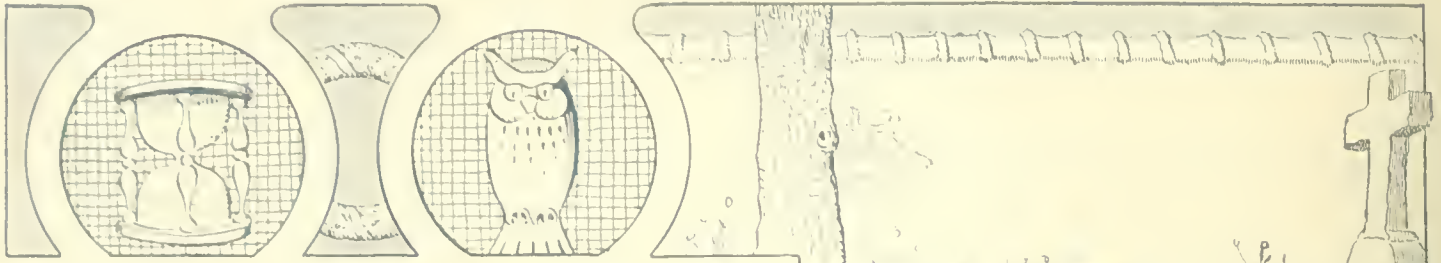
Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au chien dont parle Ésope, il faut les renvoyer.
Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée
La quitta pour l'image, et pensa se noyer.
La rivière devint tout d'un coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.



L'ANE ET SES MAITRES

L'âne d'un jardinier se plaignait au Destin
 De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.
 Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
 Je suis plus matineux encore.
 Et pourquoi ? pour porter des herbes au marche
 Belle nécessité d'interrompre mon somme ?
 Le Sort, de sa plainte touché,
 Lui donne un autre maitre, et l'animal de somme
 Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
 La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
 Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
 J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur.
 Encor, quand il tournait la tête,
 J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
 Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien :
 Mais ici point d'aubaine, ou, si j'en ai quelqu'une,
 C'est de coups. Il obtint changement de fortune !
 Et sur l'état d'un charbonnier
 Il fut couché tout le dernier.
 Autre plainte. Quoi donc ! dit le Sort en colère,
 Ce baudet-ci m'occupe autant
 Que cent monarques pourraient faire !
 Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?
 N'ai-je en l'esprit que son affaire ?
 Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits :
 Notre condition jamais ne nous contente ;
 La pire est toujours la présente.
 Nous fatiguons le ciel à force de placets.
 Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
 Nous lui rompons encor la tête.





LA JEUNE VEUVE

La perte d'un époux ne va point sans soupirs ;
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole :

Le temps ramène les plaisirs.

Entre la veuve d'une année

Et la veuve d'une journée

La différence est grande : on ne croirait jamais

Que ce fut même personne ;

L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :

Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;

C'est toujours même note et pareil entretien.

On dit qu'on est inconsolable :

On le dit ; mais il n'en est rien,

Comme on verra par cette fable,

Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté

Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme

Lui criait : Attends-moi, je te suis ; et mon âme,

Au si bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le mari fait seul le voyage.

La belle avait un père, homme prudent et sage ;

Il laissa le torrent couler.

A la fin, pour la consoler :

Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes ;

Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?

Pasqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.

Je ne dis pas que tout à l'heure

Une condition meilleure

Change en des noces ces transports ;

Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose

Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout autre chose

Que le défunt ! Ah ! dit-elle aussitôt,

Un cloître est l'époux qu'il me faut.

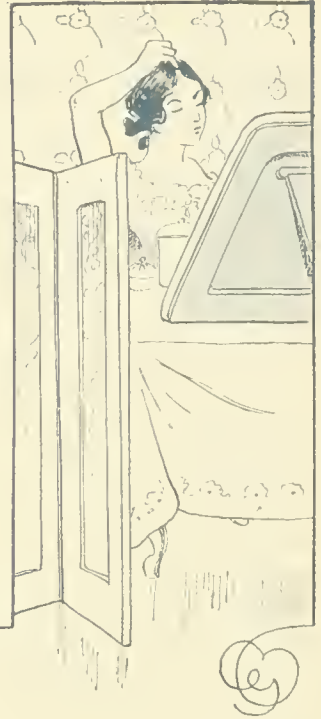
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.

Un mois de la sorte se passe ;





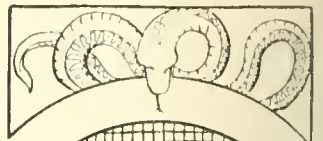
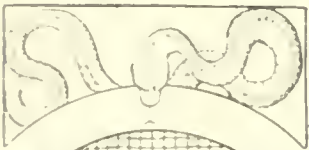
L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
 Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :
 Le deuil enfin sert de parure,
 En attendant d'autres atours.
 - Toute la bande des Amours
 Revient au colombier ; les jeux, les ris, la danse,
 Ont aussi leur tour à la fin :
 On se plonge soir et matin
 Dans la fontaine de Jouvence.
 Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;
 Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
 Où donc est le jeune mari
 Que vous m'avez promis ? dit-elle.





LA DISCORDE

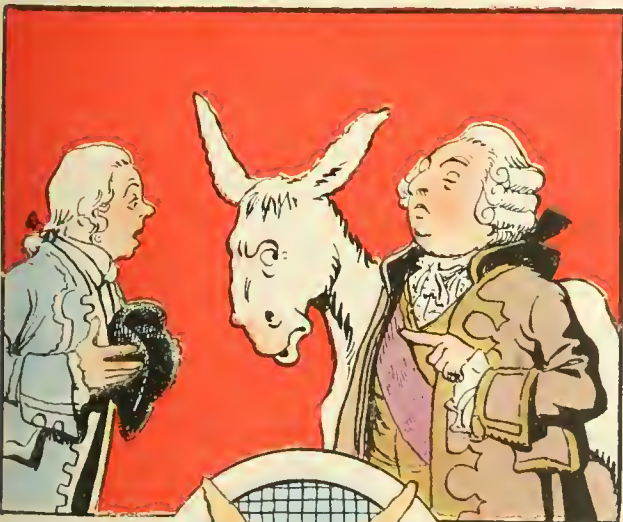
La deesse Discorde ayant brouillé les dieux,
 Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
 On la fit deloger des cieus.
 Chez l'animal qu'on appelle homme
 On la reçut à bras ouverts,
 Elle et Que-si-que-non, son frère,
 Avecque Tien-et-mien, son père.
 Elle nous fit l'honneur, en ce bas univers,
 De préférer notre hémisphère
 A celui des mortels qui nous sont opposés,
 Gens grossiers, peu civilisés,
 Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
 De la Discorde n'ont que faire.
 Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
 Demandait qu'elle fût présente,
 La Renommée avait le soin
 De l'avertir ; et l'autre, diligente,
 Courait vite aux débats, et prévenait la Paix ;
 Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
 La Renommée enfin commença de se plaindre
 Que l'on ne lui trouvait jamais
 De demeure fixe et certaine ;
 Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine :
 Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté,
 Un séjour d'ou l'on pût en toutes les familles
 L'envoyer à jour arrêté.
 Comme il n'était alors aucun couvent de filles,
 On y trouva difficulté.
 L'auberge enfin de l'Hyménée
 Lui fut pour maison assignée.

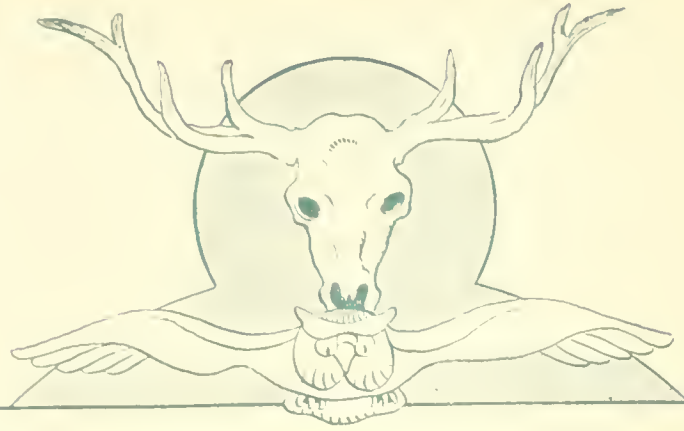




LE CHARLATAN

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :
 Cette science, de tout temps,
 Fut en professeurs très fertile.
 Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron,
 Et l'autre affiche par la ville
 Qu'il est un passe-Cicéron.
 Un des derniers se vantait d'être
 En éloquence si grand maître,
 Qu'il rendrait disert un badaud,
 Un manant, un rustre, un lourdaud ;
 Oui, Messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :
 Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
 Je le rendrai maître passé,
 Et veux qu'il porte la soutane.
 Le prince sut la chose et manda le rhéteur.
 J'ai, dit-il, en mon écurie
 Un fort beau roussin d'Arcadie :
 J'en voudrais faire un orateur.
 Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
 On lui donna certaine somme,
 Il devait au bout de dix ans
 Mettre son âne sur les bancs ;
 Sinon il consentait d'être en place publique
 Guindé la hart au col, étranglé court et net,
 Ayant au dos sa rhétorique,
 Et les oreilles d'un baudet.
 Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
 Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,
 Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance :
 Surtout qu'il se souvint de faire à l'assistance
 Un discours où son art fût au long étendu ;
 Un discours pathétique, et dont le formulaire
 Servit à certains Cicérons
 Vulgairement nommés larrons.
 L'autre reprit : Avant l'affaire,
 Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.
 Il avait raison. C'est folie
 De compter sur dix ans de vie.
 Soyons bien buvants, bien mangeants,
 Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.





ÉPILOGUE

Bornons ici cette carrière :
 Les longs ouvrages me font peur.
 Loin d'épuiser une matière,
 On n'en doit prendre que la fleur.
 Il s'en va temps, que je reprenne
 Un peu de forces et d'haleine,
 Pour fournir a d'autres projets.
 Amour, ce tyran de ma vie,
 Veut que je change de sujets :
 Il faut contenter son envie.
 Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez
 A peindre ses malheurs et ses félicités :
 J'y consens ; peut-être ma veine
 En sa faveur s'échauffera.
 Heureux si ce travail est la dernière peine
 Que son époux me causera !

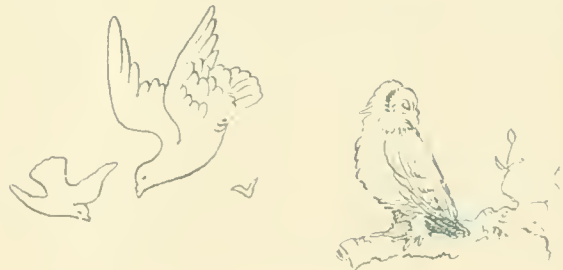




LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

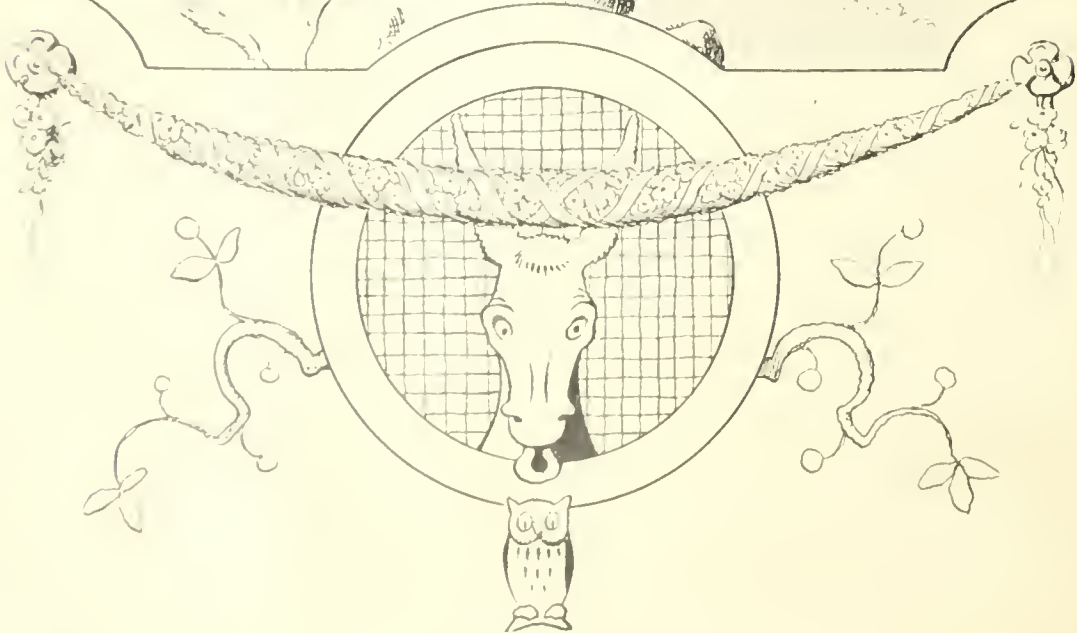
Un mal qui répand la terreur,
 Mal que le ciel en sa fureur
 Inventa pour punir les crimes de la terre,
 La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
 Faisait aux animaux la guerre.
 Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés
 On n'en voyait point d'occupés
 A chercher le soutien d'une mourante vie ;
 Nul mets n'excitait leur envie ;
 Ni loups ni renards n'épiaient
 La douce et l'innocente proie :
 Les tourterelles se fuyaient ;
 Plus d'amour, partant plus de joie.
 Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
 Je crois que le ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune.
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
 On fait de pareils dévouements.
 Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.
 Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
 J'ai dévoré force moutons.
 Que m'avaient-ils fait ? nulle offense ;
 Même il m'est arrivé quelquefois de manger
 Le berger.

Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense,
 Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
 Car on doit souhaiter, selon toute justice,
 Que le plus coupable périsse.
 Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
 Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
 Eh bien ! manger moutons, canaille, sottise,
 Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
 En les croquant, beaucoup d'honneur ;
 Et quant au berger, l'on peut dire
 Qu'il était digne de tous maux,
 Étant de ces gens-là qui sur les animaux





Se font un chimérique empire,
 Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
 On n'osa trop approfondir
 Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
 Les moins pardonnables offenses :
 Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
 Au dire de chacun, étaient de petits saints.
 L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
 Qu'en un pré de moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue :
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
 A ces mots, on cria haro sur le baudet.
 Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
 Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
 Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
 Rien que la mort n'était capable
 D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
 Selon que vous serez puissant ou misérable,
 Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

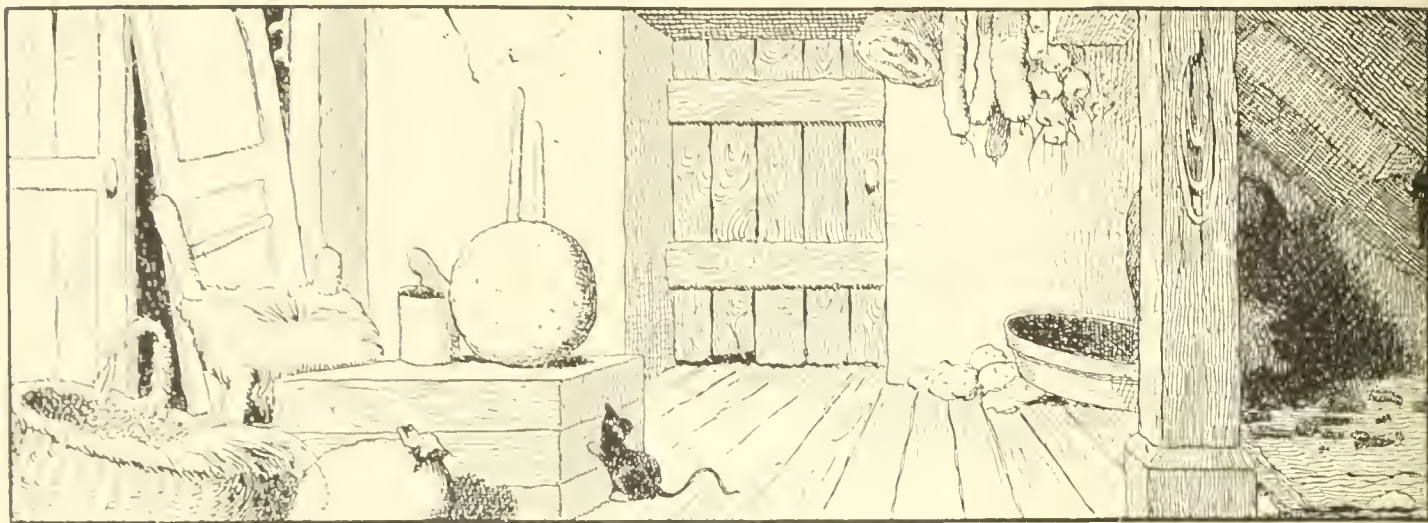




LE MAL MARIÉ

Que le bon soit toujours camarade du beau,
 Dès demain je chercherai femme ;
 Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau.
 Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
 Assemblent l'un et l'autre point,
 Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
 J'ai vu beaucoup d'hymens ; aucuns d'eux ne me tentent.
 Cependant des humains presque les quatre parts
 S'exposent hardiment au plus grand des hasards ;
 Les quatre parts aussi des humains se repentent.
 J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
 Ne put trouver d'autre parti
 Que de renvoyer son épouse,
 Querelleuse, avare et jalouse.
 Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
 On se levait trop tard, on se couchait trop tôt ;
 Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
 Les valets enrageaient ; l'époux était à bout :
 Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
 Monsieur court, monsieur se repose.
 Elle en dit tant, que monsieur, à la fin,
 Lassé d'entendre un tel lutin,
 Vous la renvoie à la campagne
 Chez ses parents. La voilà donc compagne
 De certaines Philis qui gardent les dindons,
 Avec les gardeurs de cochons.
 Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
 Le mari la reprend. Eh bien ! qu'avez-vous fait ?
 Comment passiez-vous votre vie ?
 L'innocence des champs est-elle votre fait ?
 Assez, dit-elle : mais ma peine
 Était de voir des gens plus paresseux qu'ici ;
 Ils n'ont des troupeaux nul souci,
 Je leur savais bien dire, et m'attirais la haine
 De tous ces gens si peu soigneux.
 Eh ! madame, reprit son époux tout à l'heure,
 Si votre esprit est si hargneux
 Que le monde qui ne demeure
 Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
 Est déjà lassé de vous voir,
 Que feront des valets qui, toute la journée,
 Vous verront contre eux déchainée ?
 Et que pourra faire un époux
 Que vous voulez qui soit nuit et jour avec vous ?
 Retournez au village : adieu. Si de ma vie
 Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
 Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
 Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés !





LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde.

Notre ermite nouveau subsistait là-dedans.

Il fit tant, des pieds et des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens

A ceux qui font vœu d'être siens.

Un jour, au dévot personnage

Des députés du peuple rat

S'en vinrent demander quelque aumône légère :

Ils allaient en terre étrangère

Chercher quelque secours contre le peuple chat ;

Ratopolis était bloquée :

On les avait contraints de partir sans argent,

Attendu l'état indigent

De la république attaquée.

Ils demandaient fort peu, certains que le secours

Serait prêt dans quatre ou cinq jours.

Mes amis, dit le solitaire,

Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :

En quoi peut un pauvre reclus

Vous assister ? que peut-il faire,

Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci.

J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

Ayant parlé de cette sorte,

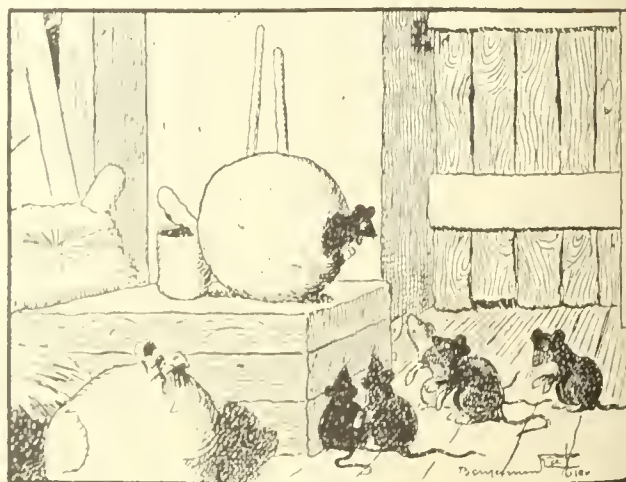
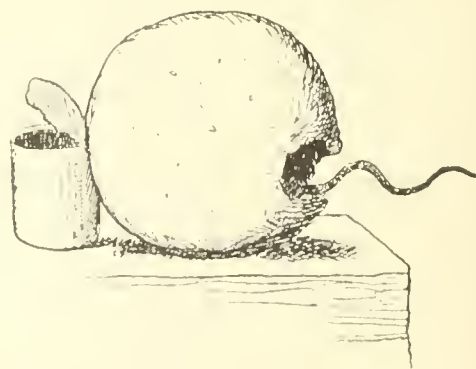
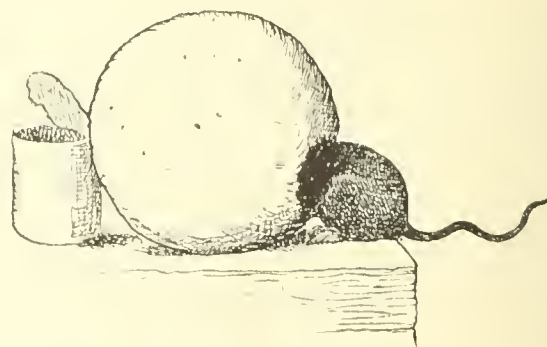
Le nouveau saint ferma sa porte.

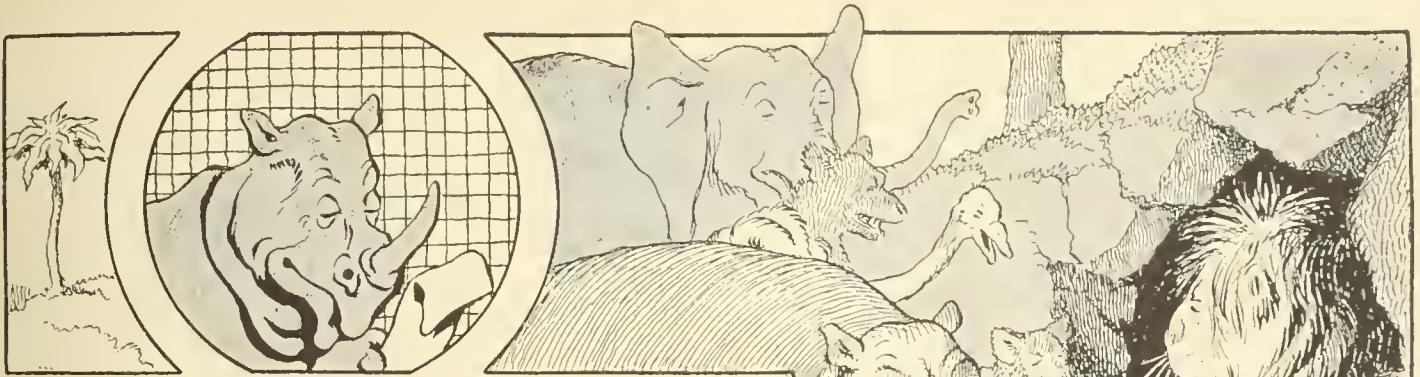
Qui désigné-je, à votre avis,

Par ce rat, si peu secourable ?

Un moine ? Non, mais un dervis :

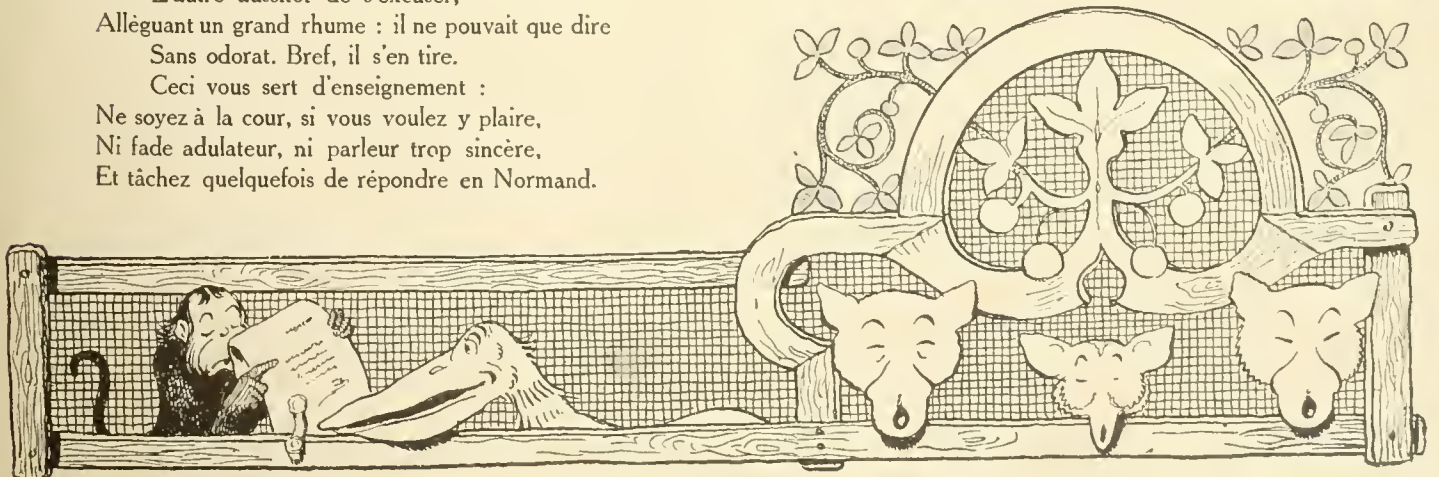
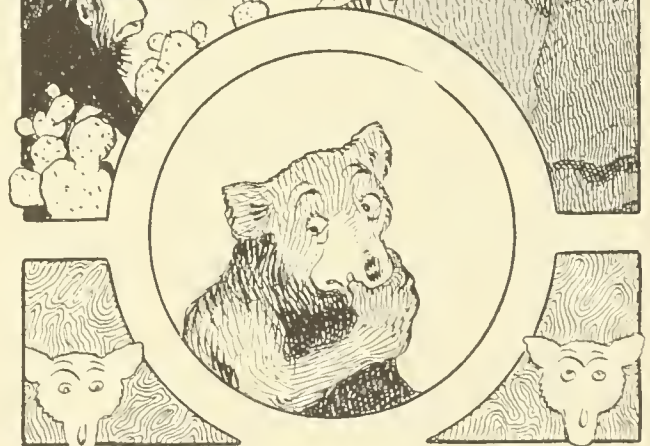
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

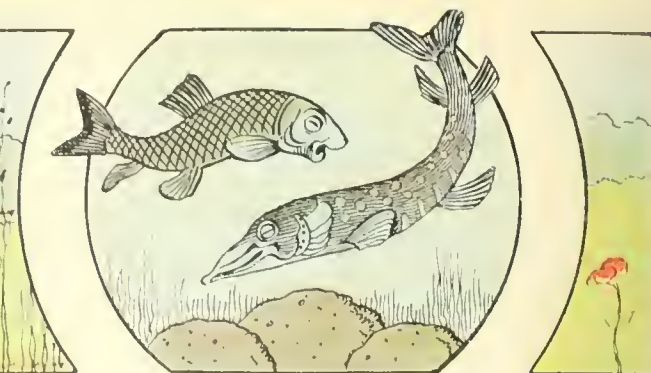
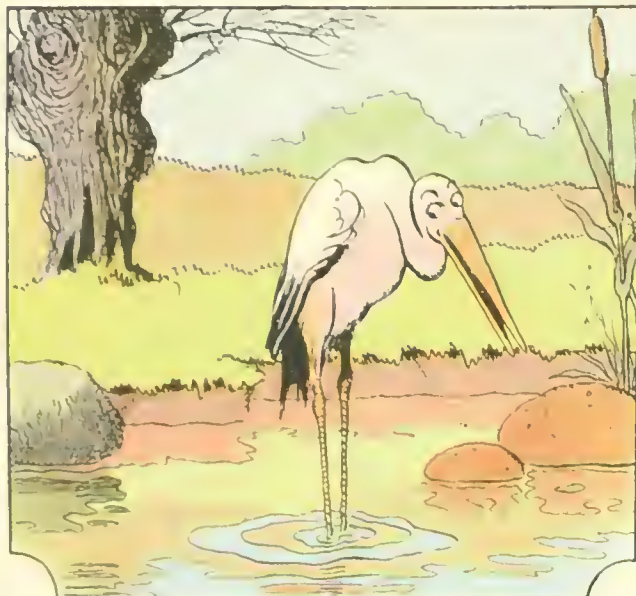




LA COUR DU LION

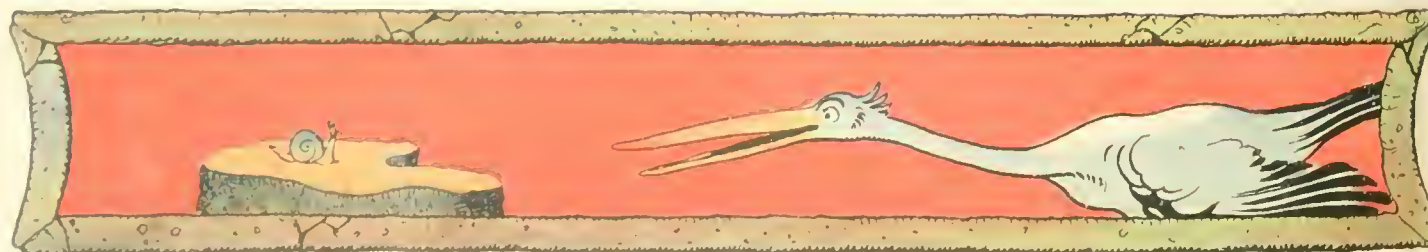
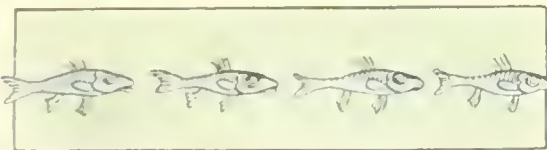
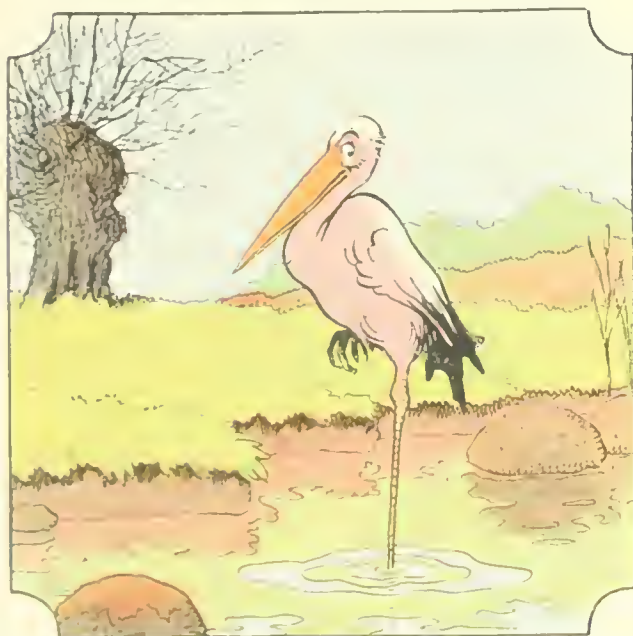
Sa majesté lionne un jour voulut connaître
 De quelles nations le ciel l'avait fait maître.
 Il manda donc par députés
 Ses vassaux de toute nature,
 Envoyant de tous les côtés
 Une circulaire écriture
 Avec son sceau. L'écrit portait
 Qu'un mois durant le roi tiendrait
 Cour plénière, dont l'ouverture
 Devait être un fort grand festin,
 Suivi des tours de Fagotin.
 Par ce trait de magnificence
 Le prince à ses sujets étalait sa puissance.
 En son Louvre il les invita.
 Quel Louvre ! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
 D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine ;
 Il se fût bien passé de faire cette mine ;
 Sa grimace déplut : le monarque irrité
 L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
 Le singe approuva fort cette sévérité ;
 Et, flatteur excessif, il loua la colère
 Et la griffe du prince, et l'ancre et cette odeur :
 Il n'était ambre, il n'était fleur
 Qui ne fût ail au prix. Sa sottise flatterie
 Eut un mauvais succès, et fut encor punie :
 Ce monseigneur du lion-là
 Fut parent de Caligula.
 Le renard étant proche : Or ça, lui dit le sire,
 Que sens-tu ? dis-le-moi : parle sans déguiser.
 L'autre aussitôt de s'excuser,
 Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire
 Sans odorat. Bref, il s'en tire.
 Ceci vous sert d'enseignement :
 Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
 Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
 Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.





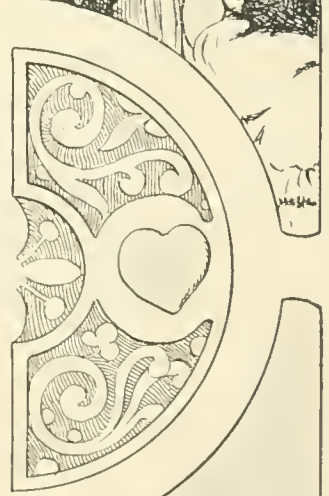
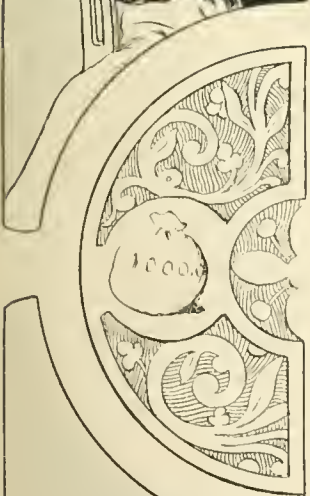
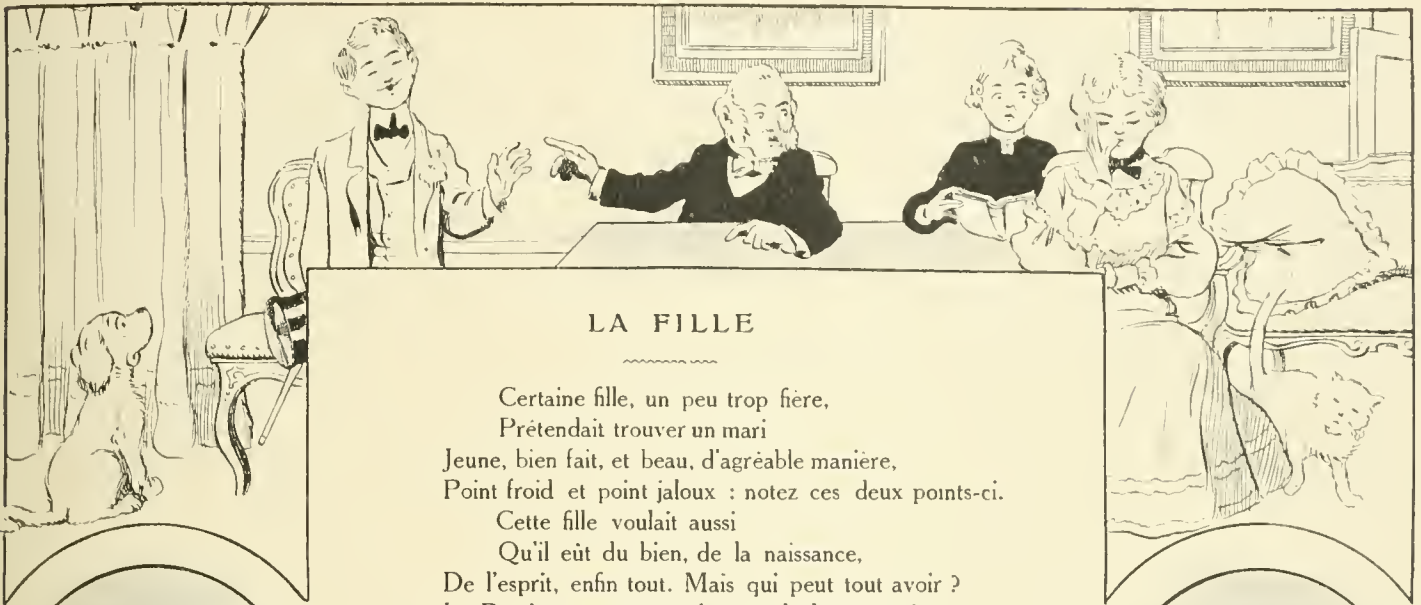
LE HÉRON

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où,
 Le héron au long bec emmanché d'un long cou :
 Il côtoyait une rivière.
 L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours :
 Ma commère la carpe y faisait mille tours
 Avec le brochet son compère.
 Le heron en eût fait aisément son profit :
 Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre.
 Mais il crut mieux faire d'attendre
 Qu'il eût un peu plus d'appétit :
 Il vivait de régime et mangeait à ses heures.
 Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,
 S'approchant du bord, vit sur l'eau
 Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
 Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,
 Et montrait un goût dédaigneux
 Comme le rat du bon Horace.
 Moi, des tanches ! dit-il : moi, héron, que je fasse
 Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?
 La tanche rebutée, il trouva du goujon.
 Du goujon ! c'est bien là le diner d'un héron !
 J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise !
 Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
 Qu'il ne vit plus aucun poisson.
 La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
 De rencontrer un limacon.
 Ne soyons pas si difficiles :
 Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
 On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
 Gardez-vous de rien dédaigner,
 Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
 Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
 Que je parle : écoutez, humains, un autre conte :
 Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.



LA FILLE

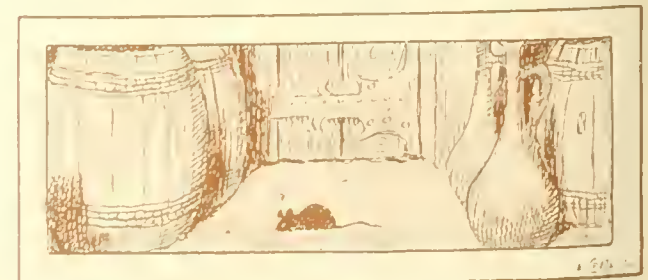
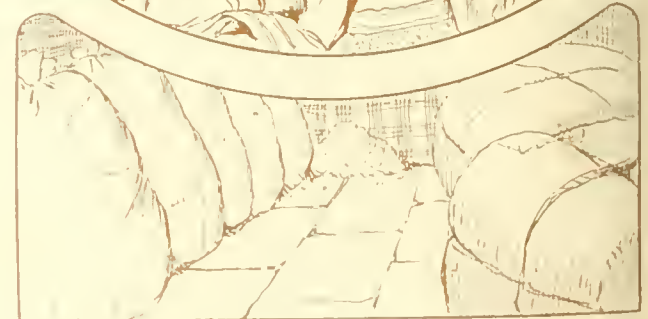
Certaine fille, un peu trop fière,
 Prétendait trouver un mari
 Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
 Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
 Cette fille voulait aussi
 Qu'il eût du bien, de la naissance,
 De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?
 Le Destin se montra soigneux de la pourvoir :
 Il vint des partis d'importance.
 La belle les trouvait trop chétifs de moitié :
 Quoi, moi ! quoi ! ces gens-là ! l'on radote, je pense.
 A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié :
 Voyez un peu la belle espèce !
 L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse ;
 L'autre avait le nez fait de cette façon-là :
 C'était ceci, c'était cela ;
 C'était tout, car les précieuses
 Font dessus tout les médisantes.
 Après les bons partis, les médiocres gens
 Vinrent se mettre sur les rangs.
 Elle de se moquer. Ah ! vraiment je suis bonne
 De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis
 Fort en peine de ma personne :
 Grâce à Dieu, je passe les nuits
 Sans chagrin, quoiqu'en solitude.
 La belle se sut gré de tous ces sentiments.
 L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.
 Un an se passe, et deux, avec inquiétude :
 Le chagrin vient ensuite ; elle sent chaque jour
 Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour,
 Puis ses traits choquer et déplaire ;
 Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
 Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.
 Les ruines d'une maison
 Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
 Pour les ruines du visage !
 Sa préciosité changea lors de langage.
 Son miroir lui disait : Prenez vite un mari.
 Je ne sais quel désir le lui disait aussi :
 Le désir peut loger chez une précieuse.
 Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
 Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
 De rencontrer un malotru.





LES SOUHAIITS

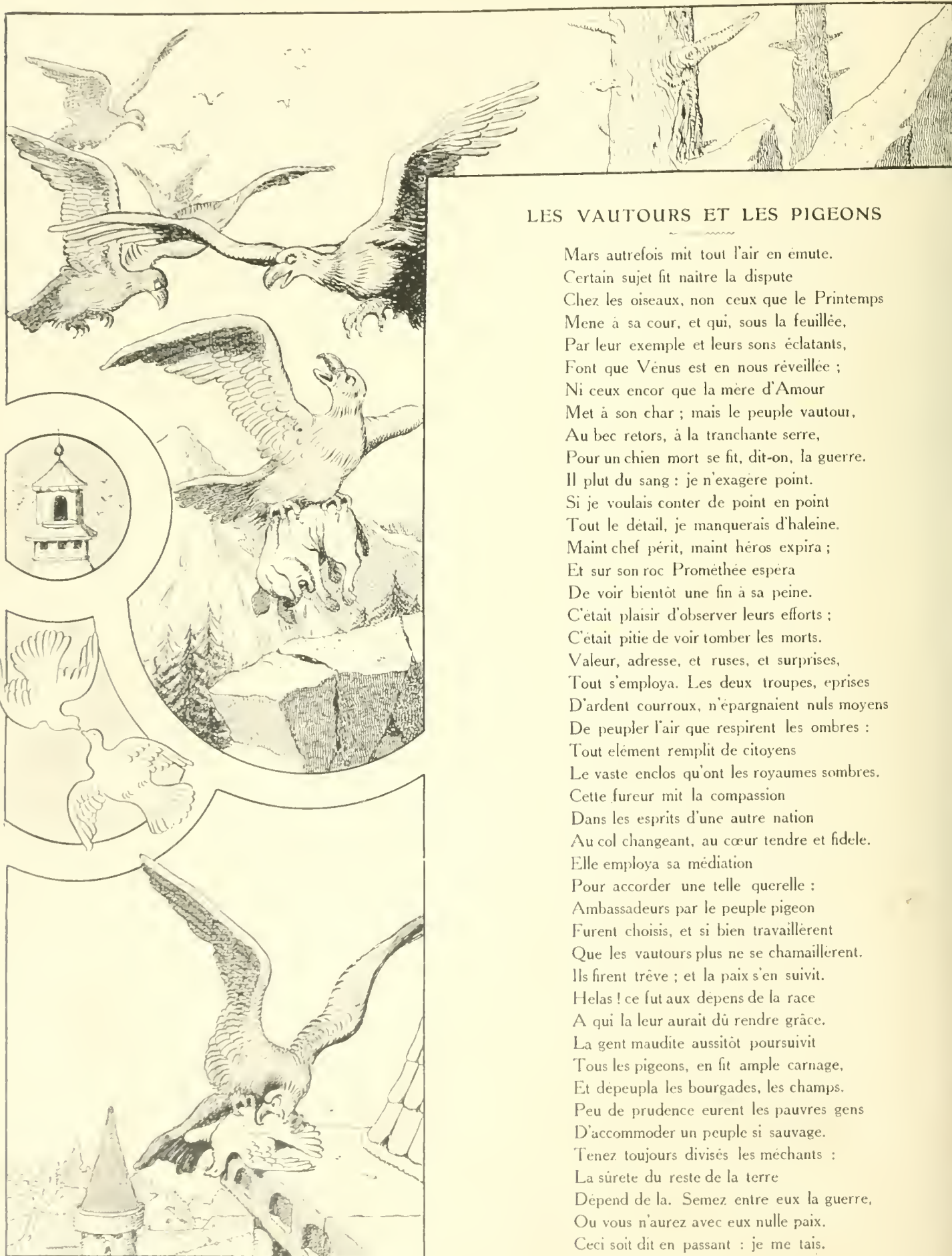
Il est au Mongol des follets
 Qui font office de valets,
 Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
 Et quelquefois du jardinage.
 Si vous touchez à leur ouvrage,
 Vous gêtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
 Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
 Il travaillait sans bruit, avait beaucoup d'adresse,
 Aimait le maître et la maîtresse,
 Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphyr,
 Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche !
 Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
 Comblait ses hôtes de plaisirs.
 Pour plus de marques de son zèle,
 Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté
 Nonobstant la légèreté
 A ses pareils si naturelle ;
 Mais ses confrères les esprits
 Firent tant que le chef de cette république,
 Par caprice ou par politique,
 Le changea bientôt de logis.
 Ordre lui vient d'aller au fond de la Norwege
 Prendre le soin d'une maison
 En tout temps couverte de neige ;
 Et d'Indou qu'il était on vous le fait Lapon.
 Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
 On m'oblige de vous quitter ;
 Je ne sais pas pour quelles fautes :
 Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter
 Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine ;
 Employez-la ; formez trois souhaits ; car je puis
 Rendre trois souhaits accomplis ;
 Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
 Étrange et nouvelle aux humains.
 Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'Abondance :
 Et l'Abondance a pleines mains
 Verse en leurs coffres la finance,
 En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :
 Tout en creve. Comment ranger cette chevance ?
 Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut ?
 Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
 Les voleurs contre eux complotèrent ;
 Les grands seigneurs leur empruntèrent ;





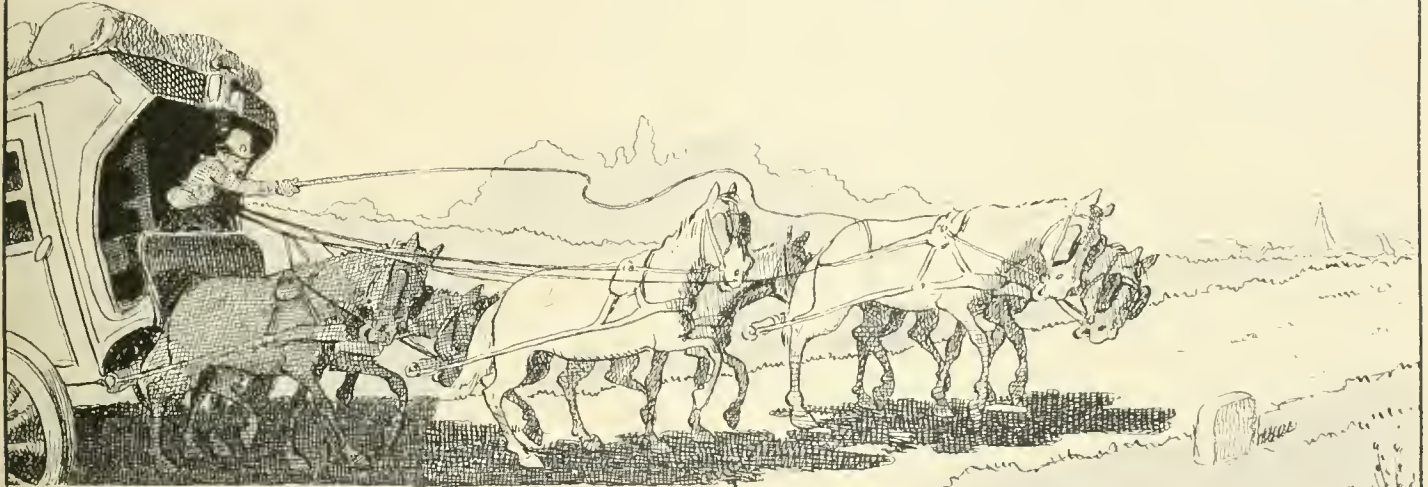
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
 Malheureux par trop de fortune.
 Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
 Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !
 La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
 Retirez-vous, trésors ; fuyez : et toi, déesse,
 Mère du bon esprit, compagne du repos,
 O Médiocrité, reviens vite ! A ces mots
 La Médiocrité revient. On lui fait place :
 Avec elle ils rentrent en grâce.
 Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
 Qu'ils étaient, et que sont tous ceux
 Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
 Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires,
 Le follet en rit avec eux.
 Pour profiter de sa largesse,
 Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
 Ils demandèrent la Sagesse :
 C'est un trésor qui n'embarrasse point.





LES VAUTOURS ET LES PIGEONS

Mars autrefois mit tout l'air en émue.
 Certain sujet fit naître la dispute
 Chez les oiseaux, non ceux que le Printemps
 Mene à sa cour, et qui, sous la feuillée,
 Par leur exemple et leurs sons éclatants,
 Font que Vénus est en nous réveillée ;
 Ni ceux encor que la mère d'Amour
 Met à son char ; mais le peuple vautour,
 Au bec retors, à la tranchante serre,
 Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
 Il plut du sang : je n'exagère point.
 Si je voulais conter de point en point
 Tout le détail, je manquerais d'haleine.
 Maint chef périt, maint héros expira ;
 Et sur son roc Prométhée espéra
 De voir bientôt une fin à sa peine.
 C'était plaisir d'observer leurs efforts ;
 C'était pitié de voir tomber les morts.
 Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
 Tout s'employa. Les deux troupes, eprises
 D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens
 De peupler l'air que respirent les ombres :
 Tout élément remplit de citoyens
 Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
 Cette fureur mit la compassion
 Dans les esprits d'une autre nation
 Au col changeant, au cœur tendre et fidele.
 Elle employa sa médiation
 Pour accorder une telle querelle :
 Ambassadeurs par le peuple pigeon
 Furent choisis, et si bien travaillèrent
 Que les vautours plus ne se chamaillèrent.
 Ils firent trêve ; et la paix s'en suivit.
 Helas ! ce fut aux dépens de la race
 A qui la leur aurait dû rendre grâce.
 La gent maudite aussitôt poursuivit
 Tous les pigeons, en fit ample carnage,
 Et dépeupla les bourgades, les champs.
 Peu de prudence eurent les pauvres gens
 D'accommoder un peuple si sauvage.
 Tenez toujours divisés les méchants :
 La sûreté du reste de la terre
 Dépend de la. Semez entre eux la guerre,
 Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
 Ceci soit dit en passant : je me tais.



LE COCHE ET LA MOUCHE

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,

Six forts chevaux tiraient un coche.

Femmes, moines, vieillards, tout était descendu ;
L'attelage suait, soufflait, était rendu.

Une mouche survient et des chevaux s'approche.
Prétend les animer par son bourdonnement ;
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment

Qu'elle fait aller la machine ;

S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussitôt que le char chemine,

Et qu'elle voit les gens marcher,

Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressee : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.

La mouche, en ce commun besoin,

Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disait son bréviaire :

Il prenait bien son temps ! une femme chantait ;
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,

Et fait cent sottises pareilles.

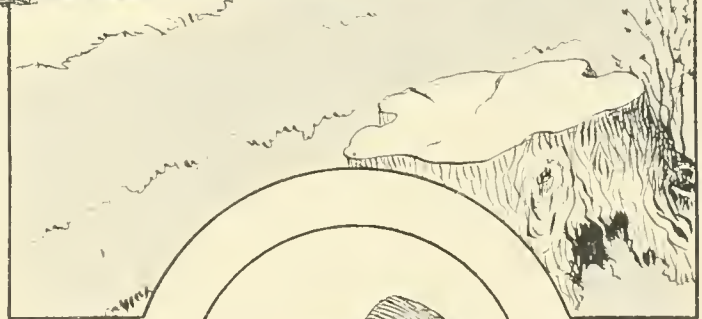
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

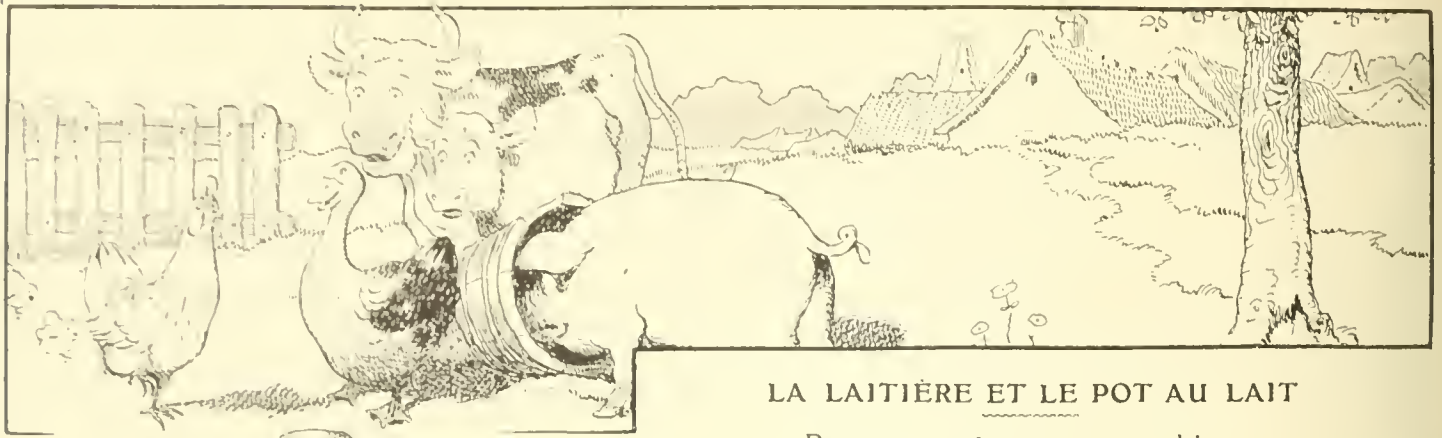
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,

S'introduisent dans les affaires :

Ils font partout les nécessaires,

Et partout importuns, devraient être chassés.





LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

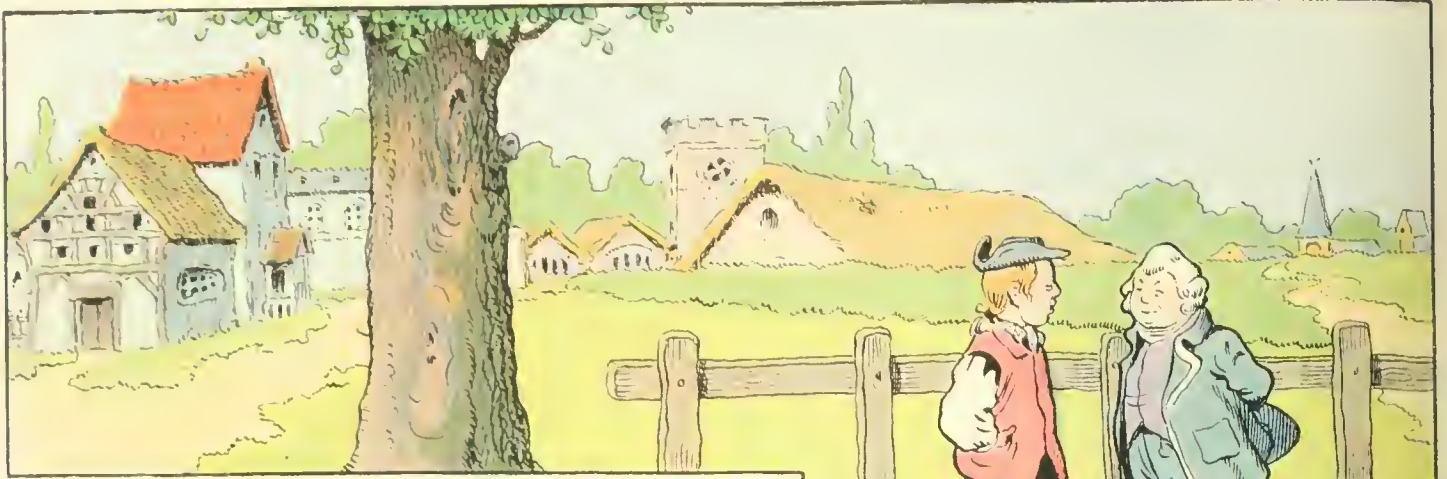
Perrette sur sa tête ayant un pot au lait,
 Bien posé sur un coussinet,
 Prétendait arriver sans encombre à la ville.
 Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillon simple et souliers plats.
 Notre laitière ainsi troussée
 Comptait déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
 Achetait un cent d'œufs ; faisait triple couvée :
 La chose allait à bien par son soin diligent.
 — Il m'est, disait-elle, facile
 D'élever des poulets autour de ma maison ;
 Le renard sera bien habile
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
 Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
 Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
 Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
 La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari,
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce en fut fait ;
 On l'appela le Pot au lait.
 Quel esprit ne bat la campagne ?
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?
 Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
 Autant les sages que les fous.
 Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux.
 Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
 Tout le bien du monde est à nous,
 Tous les honneurs, toutes les femmes.
 Quand je suis seul je fais au plus brave un défi ;
 Je m'écarte, je vais détrôner le sopher ;
 On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
 Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
 Je suis Gros-Jean comme devant.





LE CURÉ ET LE MORT

Un mort s'en allait tristement
 S'emparer de son dernier gîte ;
 Un curé s'en allait gaiement
 Enterrer ce mort au plus vite.
 Notre défunt était en carrosse porté,
 Bien et dûment empaqueté,
 Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière.
 Robe d'hiver, robe d'été,
 Que les morts ne dépouillent guère.
 Le pasteur était à côté,
 Et récitait, à l'ordinaire,
 Maintes dévotes oraisons,
 Et des psaumes et des leçons,
 Et des versets et des répons :
 Monsieur le mort, laissez-nous faire,
 On vous en donnera de toutes les façons ;
 Il ne s'agit que du salaire.
 Messire Jean Chouart couvrait des yeux son mort,
 Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor ;
 Et des regards semblait lui dire :
 Monsieur le mort, j'aurai de vous
 Tant en argent, et tant en cire,
 Et tant en autres menus coûts.
 Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
 Du meilleur vin des environs ;
 Certaine nièce assez proprette
 Et sa chambrière Pâquette
 Devaient avoir des cotillons.
 Sur cette agréable pensée
 Un heurt survient : adieu le char.
 Voilà messire Jean Chouart
 Qui du choc de son mort a la tête cassée :
 Le paroissien en plomb entraîne son pasteur ;
 Notre curé suit son seigneur ;
 Tous deux s'en vont de compagnie.
 Proprement toute notre vie
 Est le curé Chouart qui sur son mort comptait,
 Et la Fable du Pot au lait.



L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT

Qui ne court apres la Fortune ?
Je voudrais etre en lieu d'ou je pusse aisement
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cete fille du Sort de royaume en royaume,
Fideles courtisans d'un volage fantôme.

Quand ils sont pres du bon moment,
L'inconstante aussitôt a leur desir echappe.
Pauvres gens! Je les plains; car on a pour les fous
Plus de pitie que de courroux.

Cet homme, disent-ils, etait planteur de choux;
Et le voila devenu pape!
Ne le valons-nous pas? Vous valez cent fois mieux
Mais que vous sert votre merite?
La Fortune a-t-elle des yeux?

Et puis, la papaute vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos? le repos, tresor si precieux
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux!
Rarement la Fortune a ses hôtes le laisse.

Ne cherchez point cette deesse,
Elle vous cherchera: son sexe en use ainsi.
Certain couple d'amis, en un bourg etabli,
Possedait quelque bien. L'un soupirait sans cesse
Pour la Fortune; il dit a l'autre un jour:

Si nous quittons notre sejour?
Vous savez que nul n'est prophete
En son pays: cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami: pour moi, je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.

Contentez-vous; suivez votre humeur inquiete:
Vous reviendrez bientot. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.

L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devait la deesse bizarre
Frequenter sur tout autre; et ce lieu, c'est la cour.
La donc, pour quelque temps, il fixe son sejour;
Se trouvant au coucher, au lever, a ces heures
Que l'on sait etre les meilleures;





Bref, se trouvant a tout, et n'arrivant à rien.
 Qu'est ceci ? se dit-il : cherchons ailleurs du bien.
 La Fortune pourtant habite ces demeures ;
 Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
 Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
 Je ne puis héberger cette capricieuse ?
 On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
 L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
 Adieu, messieurs de cour ; messieurs de cour, adieu.
 Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
 La Fortune a, dit-on, des temples à Surate.
 Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
 Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
 Armé de diamant, qui tenta cette route,
 Et le premier osa l'abîme défier ?

Celui-ci, pendant son voyage,
 Tourna les yeux vers son village
 Plus d'une fois, essayant les dangers
 Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
 Ministres de la Mort : avec beaucoup de peines
 On s'en va la chercher en des rives lointaines,
 La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
 L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon
 La Fortune pour lors distribuait ses grâces.

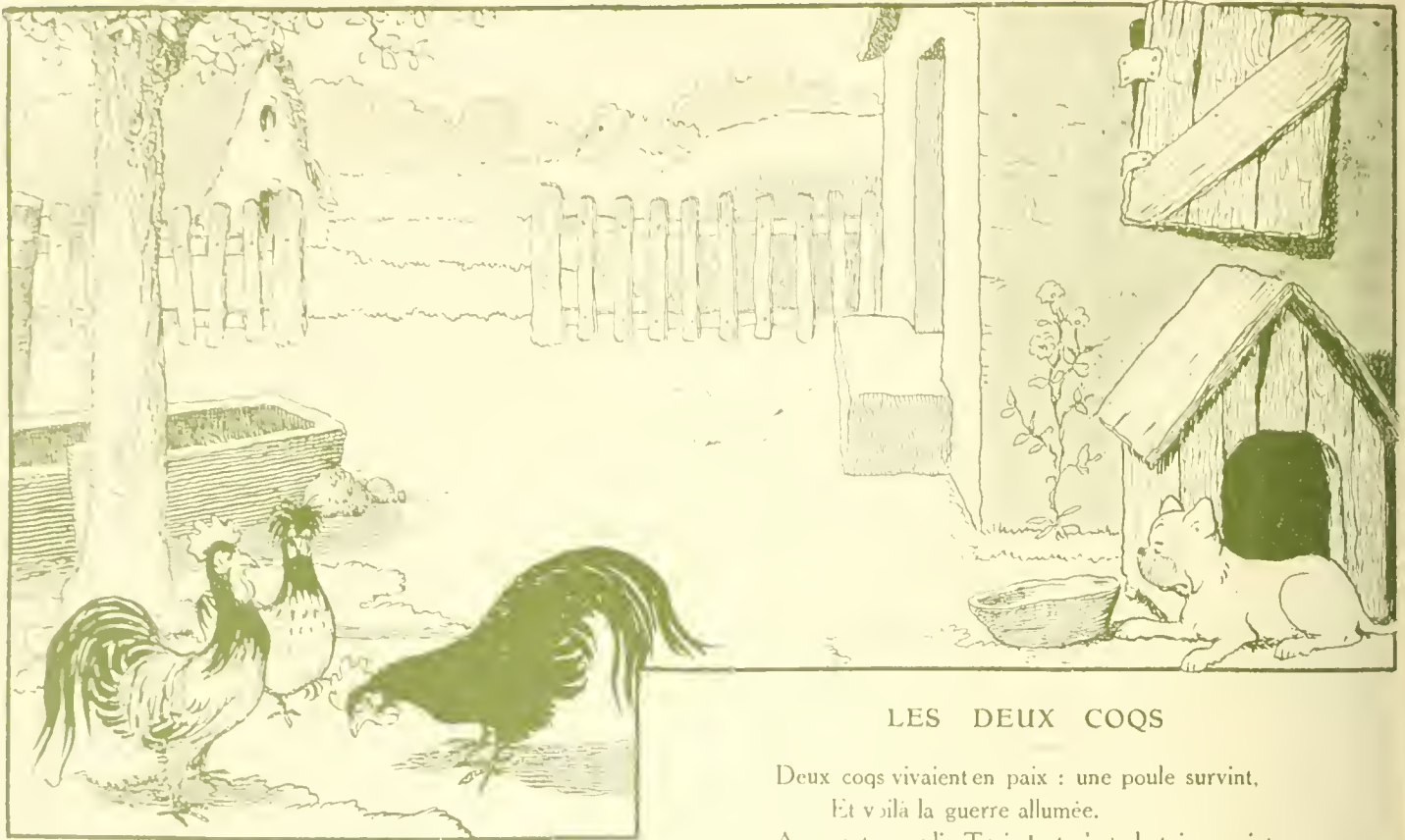
Il y court. Les mers étaient lasses
 De le porter ; et tout le fruit
 Qu'il tira de ses longs voyages,
 Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
 Demeure en ton pays par la nature instruit.
 Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
 Que le Mogol l'avait été ;

Ce qui lui fit conclure en somme
 Qu'il avait à grand tort son village quitté.
 Il renonce aux courses ingrates,
 Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
 Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi,
 De régler ses désirs faisant tout son emploi !

Il ne sait que par oui-dire
 Ce que c'est que la cour, la mer et ton empire,
 Fortune ! qui nous fais passer devant les yeux
 Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
 On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
 Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.

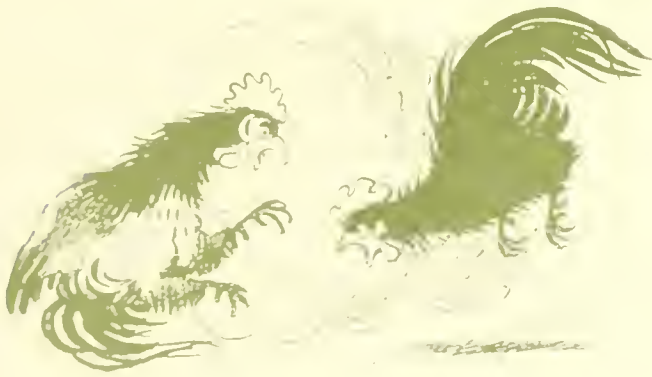
En raisonnant de cette sorte,
 Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
 Il la trouve assise à la porte
 De son ami plongé dans un profond sommeil.

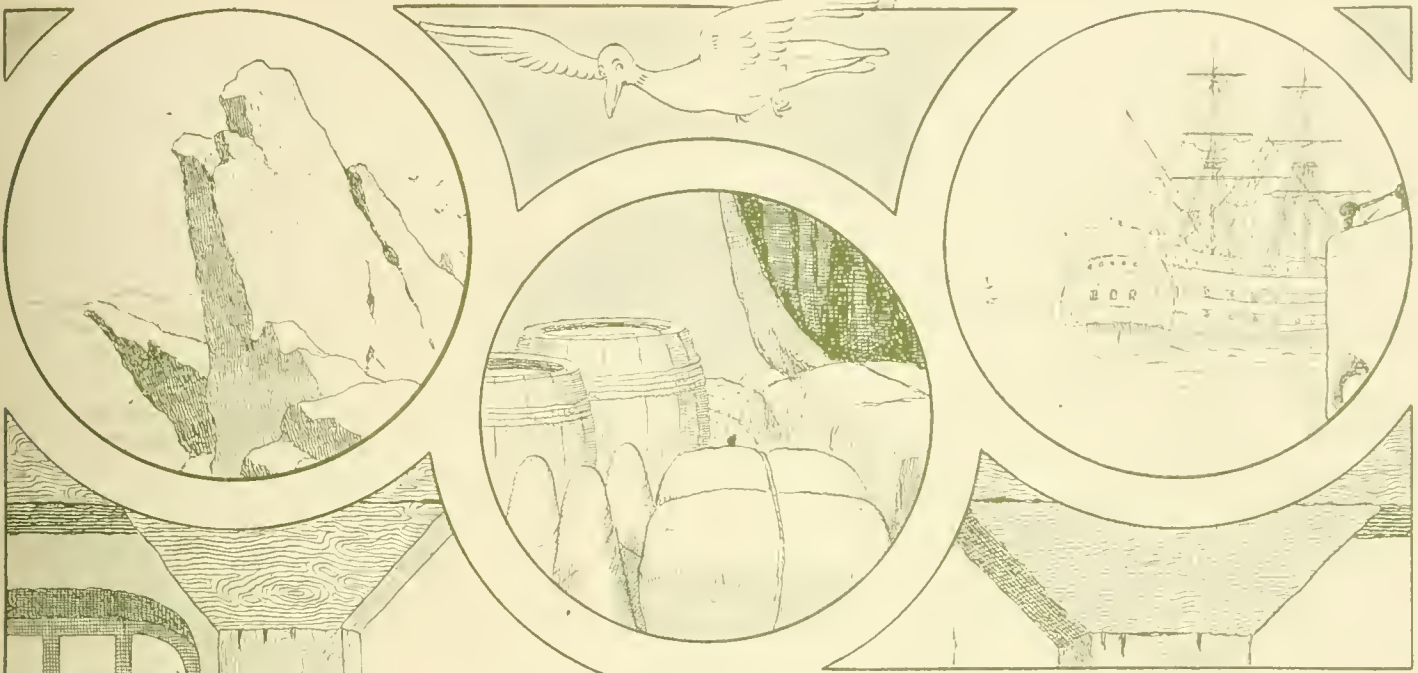




LES DEUX COQS

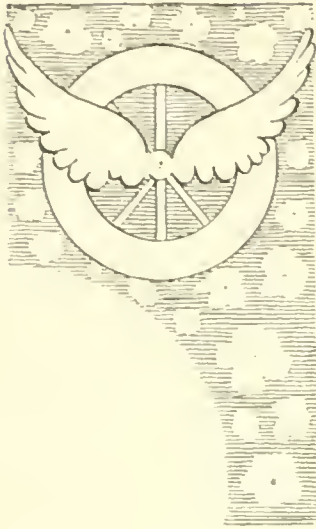
Deux coqs vivaient en paix : une poule survint,
 Et voilà la guerre allumée.
 Amour, tu perdis Troie ! et c'est de toi que vint
 Cette querelle envenimée
 Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint
 Longtemps entre nos coqs le combat se maintint.
 Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
 La gent qui porte crête au spectacle accourut ;
 Plus d'une Hélène au beau plumage
 Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut :
 Il a'a se cacher au fond de sa retraite,
 Pleura sa gloire et ses amours,
 Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
 Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
 Cet objet rallumer sa haine et son courage ;
 Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs,
 Et s'exerçant contre les vents,
 S'armait d'une jalouse rage.
 Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
 S'alla percher et chanter sa victoire.
 Un vautour entendit sa voix :
 Adieu les amours et la gloire ;
 Tout cet orgueil perit sous l'ongle du vautour,
 Enfin, par un fatal retour,
 Son rival autour de la poule
 S'en revint faire le coquet.
 Je laisse à penser quel caquet ;
 Car il eut des femmes en foule.
 La Fortune se plaît à faire de ces coups :
 Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
 Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
 Après le gain d'une bataille.



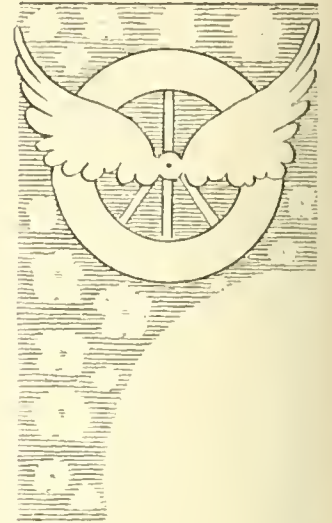


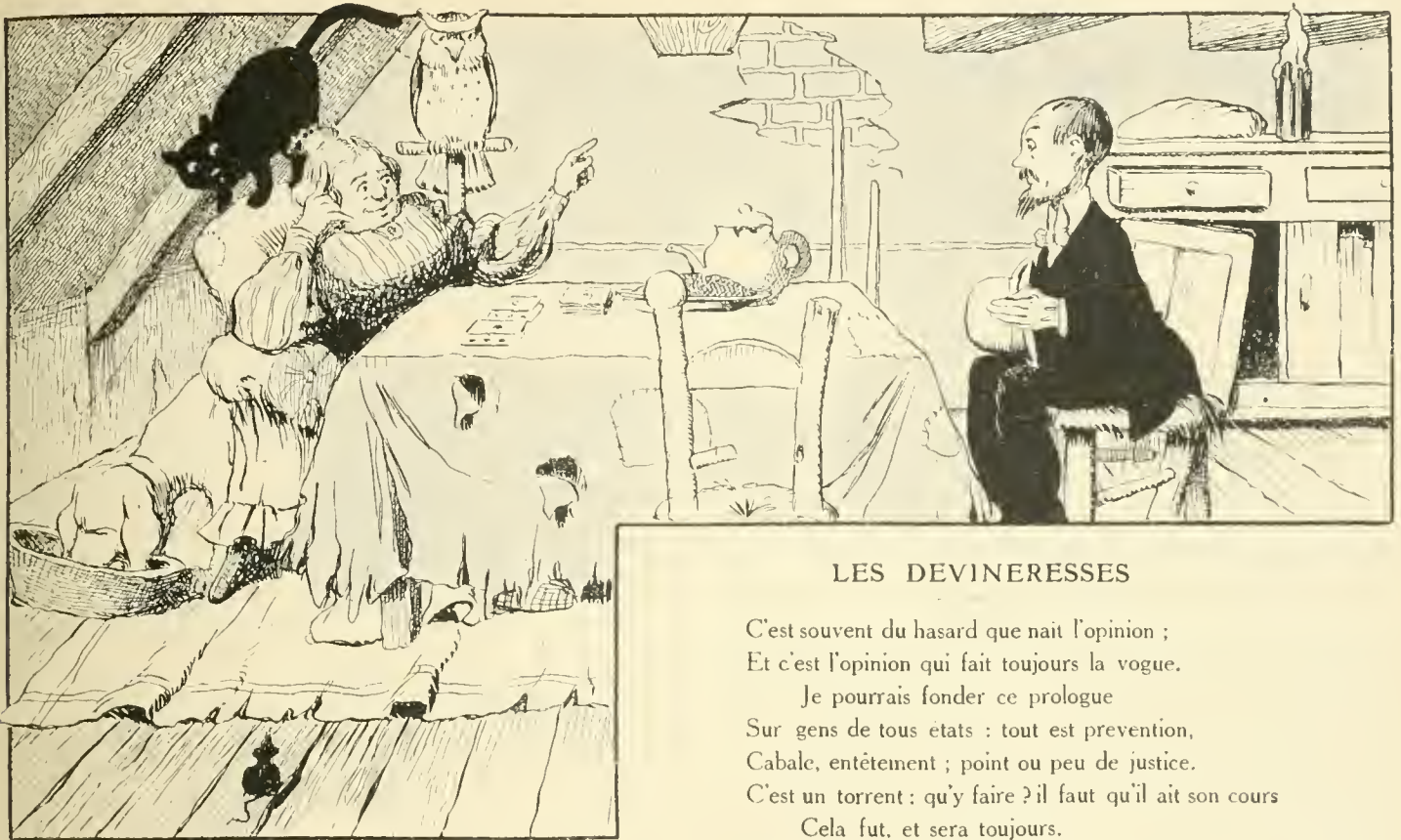
L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE

Un trafiquant sur mer par bonheur s'enrichit.
 Il triompha des vents pendant plus d'un voyage :
 Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
 D'aucun de ses ballots ; le Sort l'en affranchit.
 Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
 Recueillirent leurs droits, tandis que la Fortune
 Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
 Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.
 Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle
 Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :
 Le luxe et la folie enfièrent son trésor ;
 Bref, il plut dans son escarcelle.
 On ne parlait chez lui que par doubles ducats ;
 Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses ;
 Ses jours de jeûne étaient des noces.
 Un sien ami, voyant ses somptueux repas,
 Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire ?
 — Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire ?
 Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
 De risquer à propos, et bien placer l'argent.
 Le profit lui semblant une fort douce chose,
 Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait ;
 Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
 Son imprudence en fut la cause :
 Un vaisseau mal frété périt au premier vent ;
 Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
 Fut enlevé par les corsaires ;
 Un troisième au port arrivant,
 Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie
 N'étaient plus tels qu'auparavant.
 Enfin ses facteurs le trompant,
 Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,



Mis beaucoup en plaisirs, en bâtimens beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : D'où vient cela ? — De la Fortune, hélas ! —
Consolez-vous, dit l'autre ; et, s'il ne lui plait pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.
Je ne sais s'il crut ce conseil ;
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur a son industrie ;
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune,
Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune :
On a toujours raison, le Destin toujours tort.





LES DEVINERESSES

C'est souvent du hasard que naît l'opinion ;
 Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
 Je pourrais fonder ce prologue
 Sur gens de tous états : tout est prevention,
 Cabale, entêtement ; point ou peu de justice.
 C'est un torrent : qu'y faire ? il faut qu'il ait son cours
 Cela fut, et sera toujours.

Une femme à Paris faisait la pythonisse :
 On l'allait consulter sur chaque événement ;
 Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
 Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
 Une mère fâcheuse, une femme jalouse ;

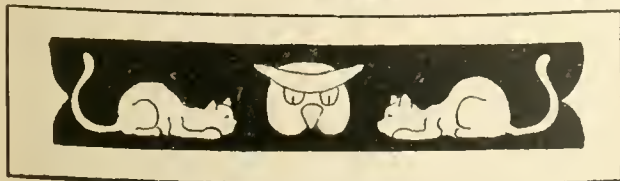
Chez la devineuse on courait
 Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.

Son fait consistait en adresse :
 Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse
 Du hasard quelquefois, tout cela concourait.
 Tout cela bien souvent faisait crier miracle.
 Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats,
 Elle passait pour un oracle.

L'oracle était logé dedans un galetas :
 Là, cette femme emplit sa bourse,
 Et, sans avoir d'autre ressource,
 Gagne de quoi donner un rang à son mari.
 Elle achète un office, une maison aussi.

Voilà le galetas rempli
 D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville.
 Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
 Allait comme autrefois demander son destin :
 Le galetas devint l'autre de la Sibylle
 L'autre femelle avait achalandé ce lieu.
 Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
 Moi devine ! on se moque : eh ! messieurs, sais-je lire ?
 Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.
 Point de raisons : fallut deviner et prédire.

Mettre à part force bons ducats,
 Et gagner malgré soi plus que deux avocats.





Le meuble et l'équipage aident fort a la chose :
 Quatre sieges boiteux, un manche de balai,
 Tout sentait son sabbat et sa métamorphose.
 Quand cette femme aurait dit vrai
 Dans une chambre tapissée,
 On s'en serait moqué : la vogue etait passée
 Au galetas ; il avait le crédit.
 L'autre femme se morfondit.
 L'enseigne fait la chalandise.
 J'ai vu dans le palais une robe mal mise
 Gagner gros : les gens l'avaient prise
 Pour maitre tel, qui trainait apres soi
 Force ecoutants, Demandez-moi pourquoi.





LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT

Le serpent a deux parties
 Du genre humain ennemies.
 Tête et queue ; et toutes deux
 Ont acquis un nom fameux
 Auprès des Parques cruelles :
 Si bien qu'autrefois entre elles
 Il survint de grands débats
 Pour le pas.

La tête avait toujours marché devant la queue.

La queue au ciel se plaignit,

Et lui dit :

Je fais mainte et mainte lieue
 Comme il plait à celle-ci ;

Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?

Je suis son humble servante.

On m'a faite, Dieu merci,

Sa sœur et non sa suivante.

Toutes deux de même sang,

Traitez-nous de même sorte :

Aussi bien qu'elle je porte

Un poison prompt et puissant.

Enfin, voilà ma requête :

C'est à vous de commander

Qu'on me laisse précéder,

A mon tour, ma sœur la tête.

Je la conduirai si bien,

Qu'on ne se plaindra de rien.

Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.

Souvent sa complaisance a de méchants effets.

Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.

Il ne le fut pas lors ; et la guide nouvelle,

Qui ne voyait, au grand jour,

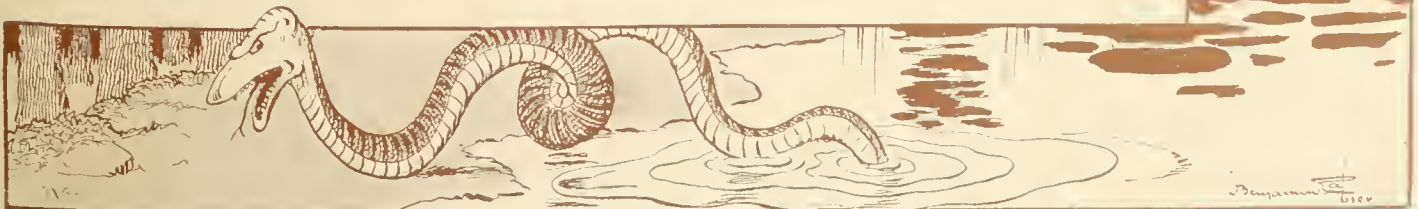
Pas plus clair que dans un four,

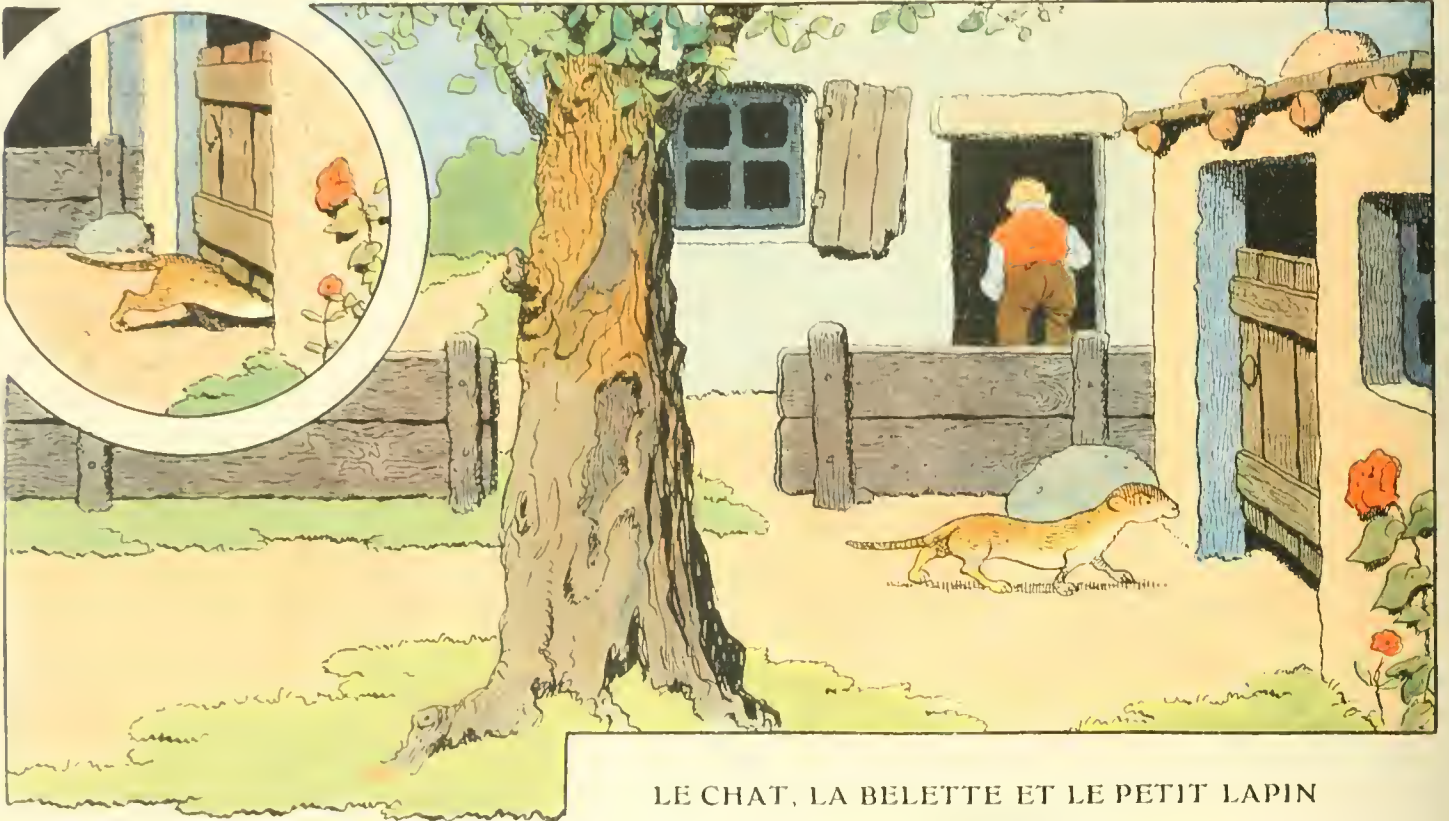
Donnait tantôt contre un marbre,

Contre un passant, contre un arbre :

Droit-aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les États tombés dans son erreur !





LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

Du palais d'un jeune lapin
 Dame belette, un beau matin,
 S'empara : c'est une rusée.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
 Elle porta chez lui ses pénates un jour
 Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour

Parmi le thym et la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
 Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.

La belette avait mis le nez à la fenêtre.

O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître ?

Dit l'animal chassé du paternel logis.

Holà ! madame la belette,

Que l'on deloge sans trompette,

Ou je vais avertir tous les rats du pays.

La dame au nez pointu répondit que la terre

Était au premier occupant.

C'était un beau sujet de guerre,

Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant !

Et quand ce serait un royaume,

Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Jean lapin allegua la coutume et l'usage :

Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis

Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,

L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.

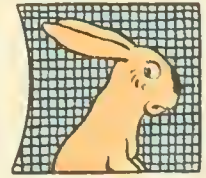
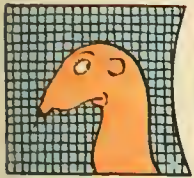
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?

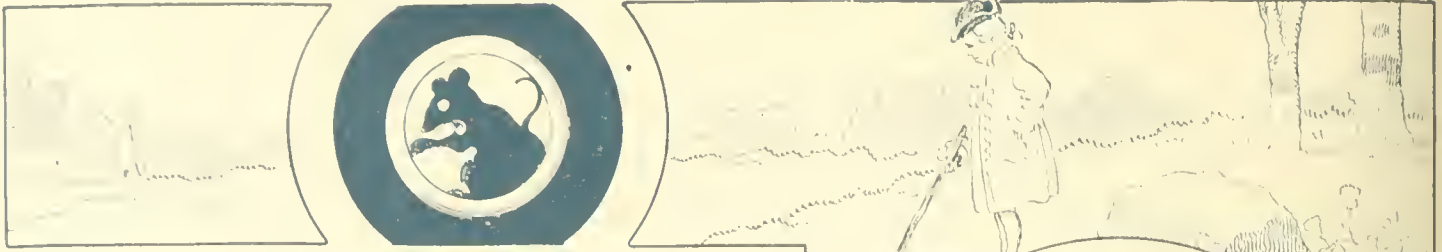
Or bien, sans crier davantage,



Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
 C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
 Un chat faisant la chattemite,
 Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
 Arbitre expert sur tous les cas.
 Jean lapin pour juge l'agréé
 Les voilà tous deux arrivés
 Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : Mes enfants, approchez,
 Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause.
 L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
 Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
 Grippeminaud le bon apôtre,
 Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
 Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
 Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
 Les petits souverains se rapportant aux rois.





UN ANIMAL DANS LA LUNE

Pendant qu'un philosophe assure
 Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
 Un autre philosophe jure
 Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
 Tous les deux ont raison ; et la philosophie
 Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
 Tant que sur leur rapport les hommes jugeront ;
 Mais aussi, si l'on rectifie
 L'image de l'objet sur son éloignement,
 Sur le milieu qui l'environne,
 Sur l'organe et sur l'instrument,
 Les sens ne tromperont personne.

La nature ordonna ces choses sagement :
 J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
 J'aperçois le soleil, quelle en est la figure ?
 Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour,
 Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
 Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?
 Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
 Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
 L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur :
 Je le rends immobile ; et la terre chemine.
 Bref, je démens mes yeux en toute sa machine.
 Ce sens ne me nuit point par son illusion.

Mon âme, en toute occasion,
 Développe le vrai caché sous l'apparence ;
 Je ne suis point d'intelligence
 Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
 Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.
 Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse,
 La raison décide en maîtresse.

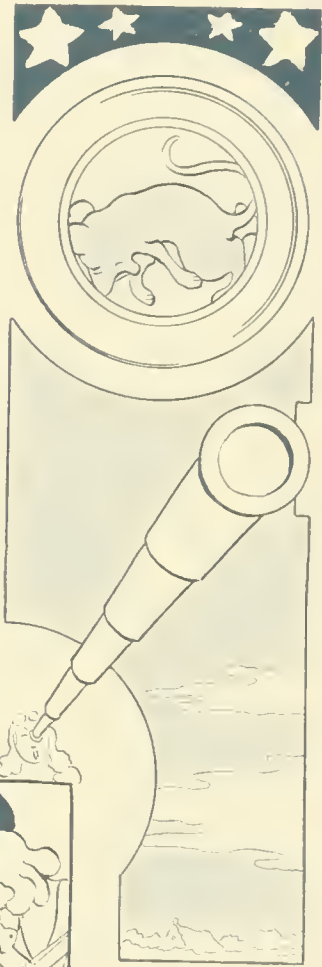
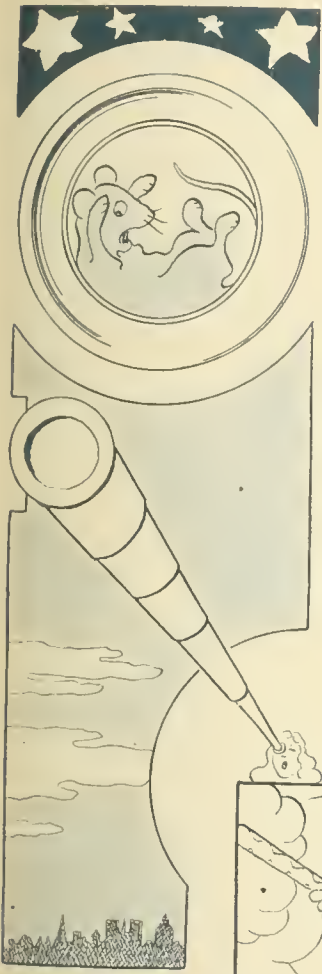
Mes yeux, moyennant ce secours,
 Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
 Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
 Une tête de femme est au corps de la lune.
 Y peut-elle être ? non. D'où vient donc cet objet ?
 Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
 La lune nulle part n'a sa surface unie :
 Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
 L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
 Un homme, un bœuf, un éléphant.
 Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
 La lunette placée, un animal nouveau
 Parut dans cet astre si beau ;
 Et chacun de crier merveille.

Il était arrivé là-haut un changement
 Qui présageait sans doute un grand événement.
 Savait-on si la guerre entre tant de puissances
 N'en était point l'effet ? le monarque accourut :



Il favorise en roi ces hautes connaissances.
 Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
 C'était une souris cachée entre les verres :
 Dans la lunette était la source de ces guerres.
 On en rit. Peuple heureux ! quand pourront les François
 Se donner, comme vous, entiers à ces emplois !
 Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
 C'est à nos ennemis de craindre les combats,
 A nous de les chercher, certains que la victoire,
 Amante de Louis, suivra partout ses pas.
 Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.

Même les filles de Mémoire
 Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des plaisirs :
 La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.
 Charles en sait jouir : il saurait dans la guerre
 Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
 A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
 Cependant s'il pouvait apaiser sa querelle,
 Que d'encens ! est-il rien de plus digne de lui ?
 La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
 Que les fameux exploits du premier des Césars ?
 O peuple trop heureux ! Quand la paix viendra-t-elle
 Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts ?





LA MORT ET LE MOURANT

La Mort ne surprend point le sage :
 Il est toujours prêt à partir,
 S'étant su lui-même avertir
 Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
 Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
 Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
 Il n'en est point qu'il ne comprenne
 Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
 Et le premier instant où les enfants des rois
 Ouvrent les yeux à la lumière
 Est celui qui vient quelquefois
 Fermer pour toujours leur paupière.
 Défendez-vous par la grandeur,
 Allégez la beauté, la vertu, la jeunesse,
 La Mort ravit tout sans pudeur :
 Un jour le monde entier accroitra sa richesse.
 Il n'est rien de moins ignoré ;
 Et puisqu'il faut que je le die,
 Rien où l'on soit moins préparé.
 Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
 Se plaignait à la Mort que précipitamment
 Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
 Sans qu'il eût fait son testament,
 Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
 Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu ;
 Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
 Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
 Que vous êtes pressante, ô deesse cruelle !
 Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
 Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;
 Tu te plains sans raison de mon impatience :
 Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
 Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.
 Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
 Qui te disposât à la chose :
 J'aurais trouvé ton testament tout fait,
 Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
 Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
 Du marcher et du mouvement,
 Quand les esprits, le sentiment,
 Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe ;
 Toute chose pour toi semble être évanouie ;
 Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :

Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus,
 Je t'ai fait voir tes camarades,
 Ou morts, ou mourants, ou malades :
 Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
 Allons, vieillard, et sans réplique,
 Il n'importe à la république
 Que tu fasses ton testament.

La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
 On sortit de la vie ainsi que d'un banquet,
 Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet :
 Car de combien peut-on retarder le voyage ?
 Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes mourir ;
 Vois-les marcher, vois-les courir
 A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
 Mais sûres, cependant, et quelquefois cruelles.
 J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :
 Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.





LE SAVETIER ET LE FINANCIER

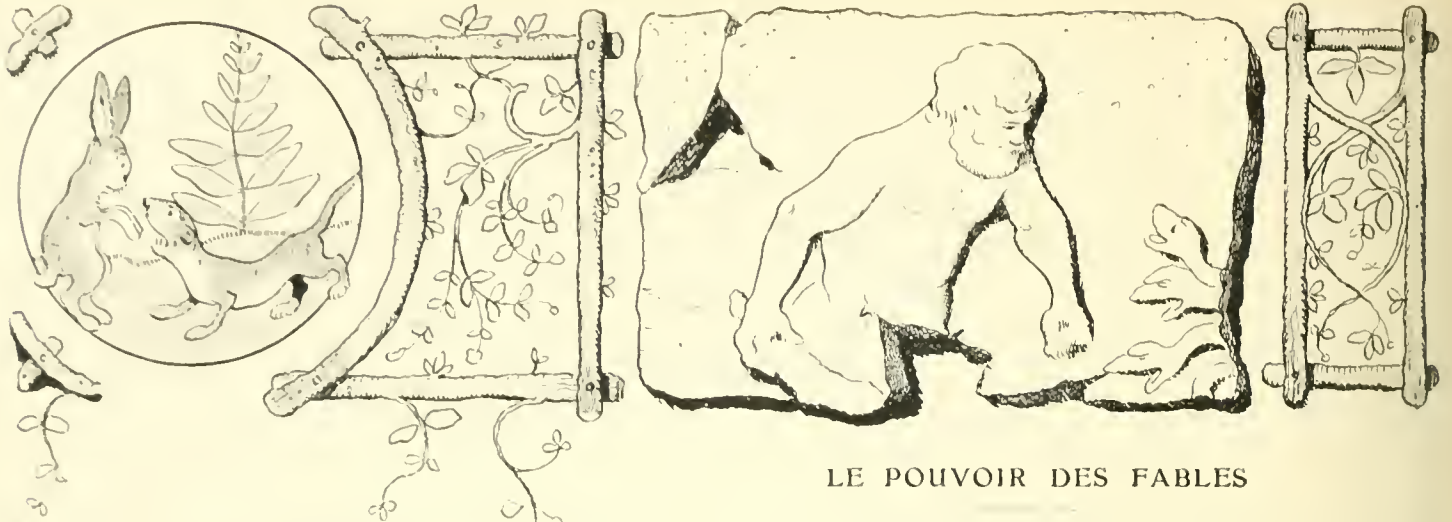
Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
 C'était merveille de le voir,
 Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages,
 Plus content qu'aucun des sept sages.
 Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or
 Chantait peu, dormait moins encor :
 C'était un homme de finance.
 Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
 Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
 Et le financier se plaignait
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir
 Comme le manger et le boire.
 En son hôtel il fait venir
 Le chanteur, et lui dit : Or ça, sire Grégoire,
 Que gagnez-vous par an ? — Par an ! ma foi, monsieur,
 Dit avec un ton de ricur
 Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
 De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année ;
 Chaque jour amène son pain. —
 Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ? —
 Tantôt plus, tantôt moins ; le mal est que toujours
 (Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes :
 L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
 Le financier, riant de sa naïvete,
 Lui dit : Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
 Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin.
 Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avait depuis plus de cent ans
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
 L'argent, et sa joie à la fois
 Plus de chant : il perdit la voix





Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines,
Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.





LE POUVOIR DES FABLES



La qualite d'ambassadeur
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
 Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ?
 S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
 Seront-ils point traités par vous de téméraires ?

Vous avez bien d'autres affaires
 A demêler que les débats
 Du lapin et de la belette.
 Lisez-les, ne les lisez pas ;
 Mais empêchez qu'on ne nous mette
 Toute l'Europe sur les bras.
 Que de mille endroits de la terre
 Il nous vienne des ennemis,
 J'y consens, mais que l'Angleterre
 Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
 J'ai peine à digérer la chose.

N'est-il point encor temps que Louis se repose ?
 Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las
 De combattre cette hydre ! et faut-il qu'elle oppose
 Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?

Si votre esprit plein de souplesse,
 Par éloquence et par adresse,
 Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup,
 Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
 Pour un habitant du Parnasse.

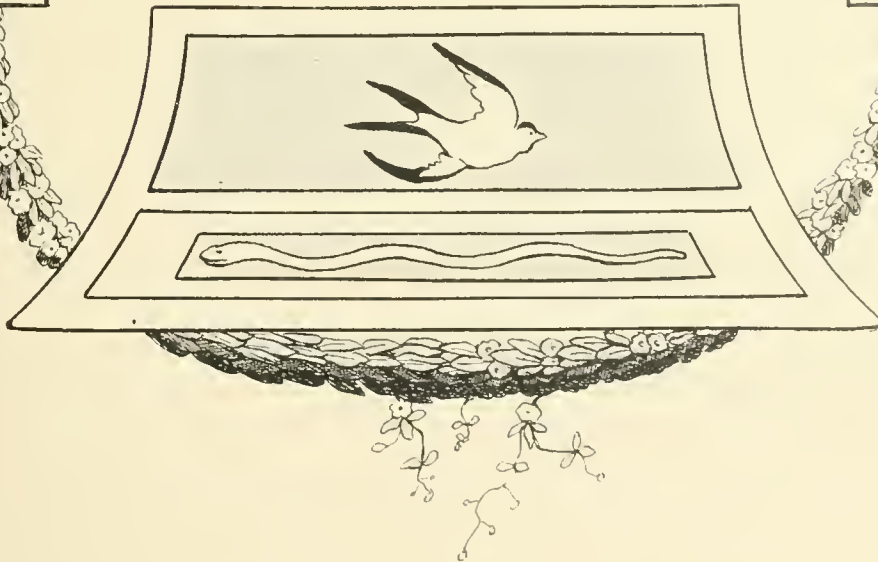
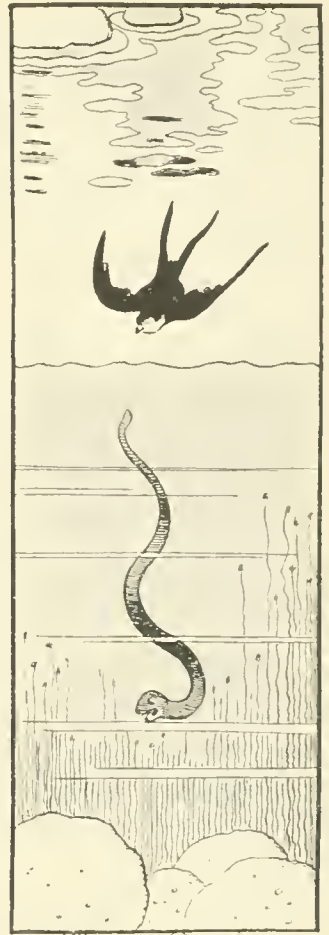
Cependant faites-moi la grâce
 De prendre en don ce peu d'encens,
 Prenez en gré mes vœux ardents,
 Et le récit en vers qu'ici je vous dédie,
 Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus
 Sur les éloges que l'envie
 Doit avouer qui vous sont dus,
 Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athènes autrefois, peuple vain et léger,
 Un orateur, voyant sa patrie en danger,
 Courut à la tribune ; et, d'un art tyrannique,
 Voulant forcer les cœurs dans une république,
 Il parla fortement sur le commun salut.
 On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut

A ces figures violentes
 Qui savent exciter les âmes les plus lentes :
 Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put ;



Le vent emporta tout; personne ne s'émou.
 L'animal aux têtes frivoles,
 Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter;
 Tous regardaient ailleurs; il en vit s'arrêter
 A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
 Que fit le harangueur? il prit un autre tour. —
 Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour
 Avec l'anguille et l'hirondelle:
 Un fleuve les arrête; et l'anguille en nageant,
 Comme l'hirondelle en volant,
 Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
 Cria tout d'une voix: — Et Cérès, que fit-elle? —
 Ce qu'elle fit! un prompt courroux
 L'anima d'abord contre vous.
 Quoi! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse?
 Et du péril qui le menace
 Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!
 Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?
 A ce reproche l'assemblée,
 Par l'apologue réveillée,
 Se donne entière à l'orateur.
 Un trait de fable en eut l'honneur.
 Nous sommes tous d'Athene en ce point; et moi-même
 Au moment que je fais cette moralité,
 Si Peau-d'âne m'était conté,
 J'y prendrais un plaisir extrême.
 Le monde est vieux, dit-on: je le crois; cependant,
 Il le faut amuser encor comme un enfant.





LES FEMMES ET LE SECRET

Rien ne pese tant qu'un secret :
 Le porter loin est difficile aux dames ;
 Et je sais même sur ce fait
 Bon nombre d'hommes qui sont femmes.
 Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
 La nuit étant près d'elle : O dieux ! qu'est-ce cela ?
 Je n'en puis plus, on me déchire !
 Quoi ! j'accouche d'un œuf ! - D'un œuf ? — Oui, le voilà
 Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire ;
 On m'appellerait poule. Enfin n'en parlez pas.
 La femme, neuve sur ce cas,
 Ainsi que sur mainte autre affaire,
 Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire ;
 Mais ce serment s'évanouit
 Avec les ombres de la nuit.
 L'épouse, indiscrete et peu fine,
 Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
 Et de courir chez sa voisine :
 Ma commere, dit-elle, un cas est arrivé ;
 N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
 Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
 Au nom de Dieu, gardez-vous bien
 D'aller publier ce mystere.
 Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez guere
 Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
 La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
 L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
 Elle va la repandre en plus de dix endroits :
 Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
 Ce n'est pas encor tout : car une autre commere
 En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
 Precaution peu necessaire ;
 Car ce n'était plus un secret.
 Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommee,
 De bouche en bouche allait croissant,
 Avant la fin de la journée
 Ils se montaient à plus d'un cent.

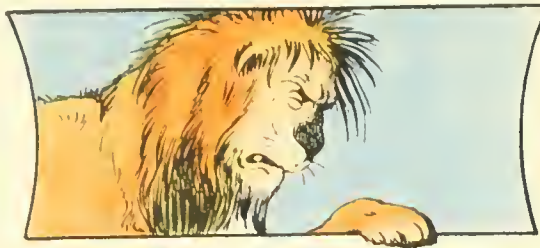
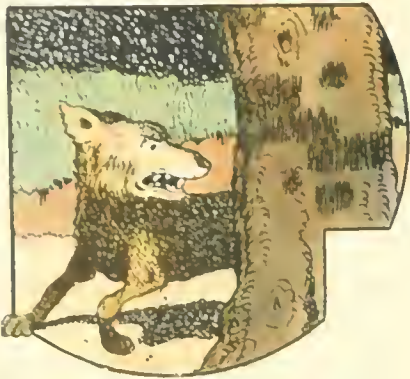




L'HOMME ET LA PUCE

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
 Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
 Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
 Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
 Et que le plus petit de la race mortelle,
 A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
 Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
 Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.
 Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
 Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
 Hercule, ce dit-il, tu devais bien purger
 La terre de cette hydre au printemps revenue !
 Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
 Tu n'en perdes la race afin de me venger !
 Pour tuer une puce, il voulait obliger
 Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.





LE LION, LE LOUP ET LE RENARD

Un lion décrépît, goutteux, n'en pouvant plus,
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.

Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des medecins ; il en est de tous arts.
Medecins au lion viennent de toutes parts ;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.

Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présente ;
Et sachant que le loup lui faisait cette affaire :

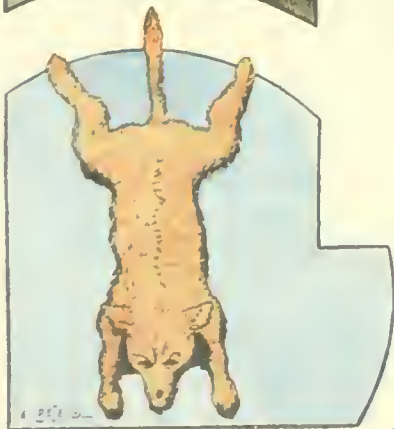
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage ;
Mais j'étais en pèlerinage,
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé
Même j'ai vu dans mon voyage

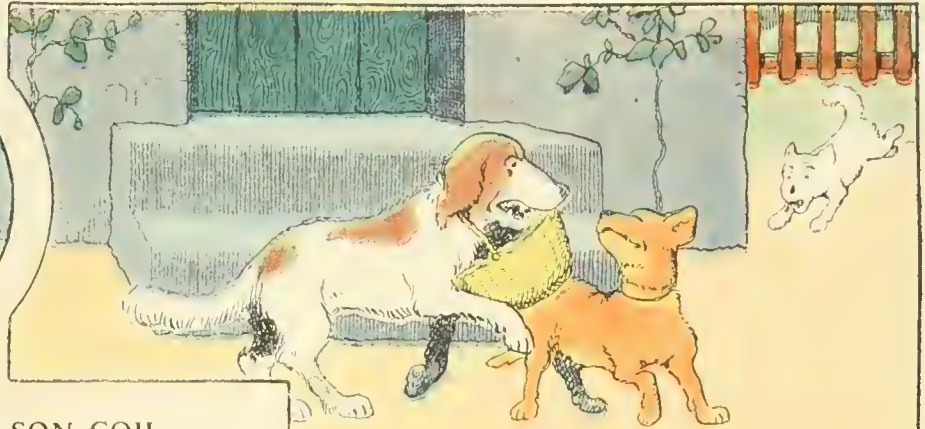
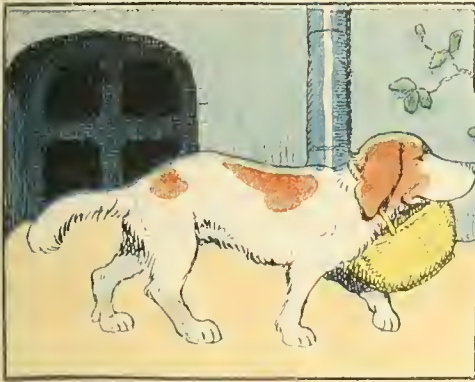
Gens experts et savants ; leur ai dit la langueur
Dont votre majesté craint à bon droit la suite.

Vous ne manquez que de chaleur ;
Le long âge en vous l'a détruite ;
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante :
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le roi goûte cet avis-là.

On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière
Vous êtes dans une carrière
Ou l'on ne se pardonne rien.





LE CHIEN QUI PORTE A SON COU LE DINÉ DE SON MAITRE

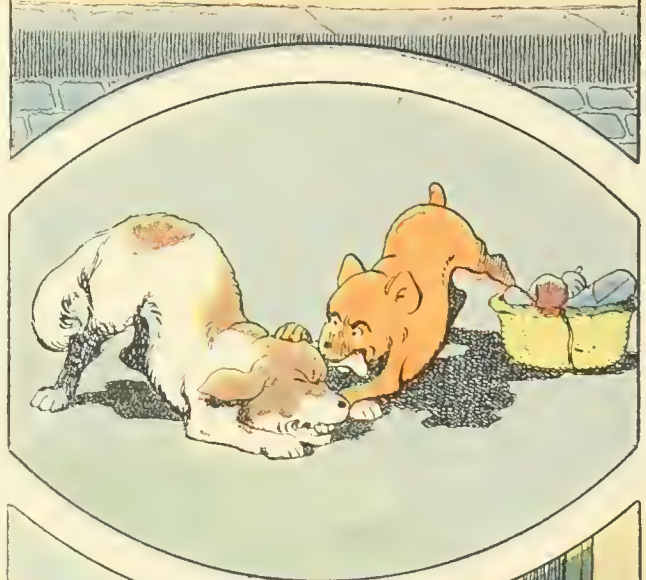
Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

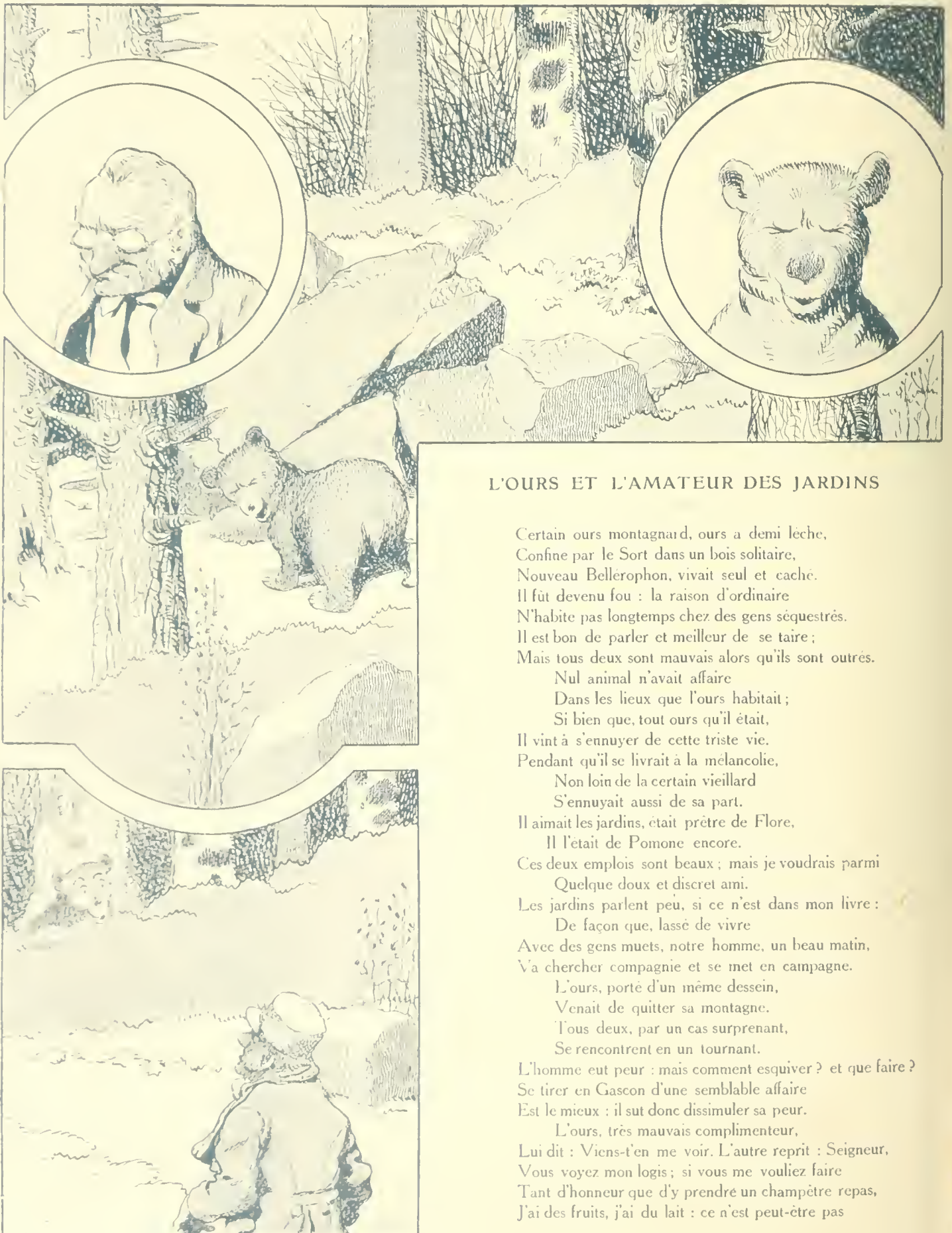
Certain chien qui portait la pitance au logis,
S'était fait un collier du diné de son maître.
Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
Quand il voyait un mets exquis ;
Mais enfin il l'était : et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,
Un matin passe, et veut lui prendre le diné.

Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé
Grand combat. D'autres chiens arrivent :
Ils étaient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent peu les coups.
Noire chien se voyant trop faible contre eux tous,
Et que la chair courait un danger manifeste,
Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit :
Point de courroux, messieurs ; mon lopin me suffit :

Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier il vous happe un morceau ;
Et chacun de tirer, le matin, la canaille,
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille ;
Chacun d'eux eut part au gâteau.
Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Échevins, prévôt des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bientôt le premier à prendre.





L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS

Certain ours montagnard, ours a demi lèche,
 Confine par le Sort dans un bois solitaire,
 Nouveau Bellérophon, vivait seul et caché.
 Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
 N'habite pas longtemps chez des gens séquestrés.
 Il est bon de parler et meilleur de se taire ;
 Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.

Nul animal n'avait affaire
 Dans les lieux que l'ours habitait ;
 Si bien que, tout ours qu'il était,
 Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
 Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
 Non loin de la certain vieillard
 S'ennuyait aussi de sa part.

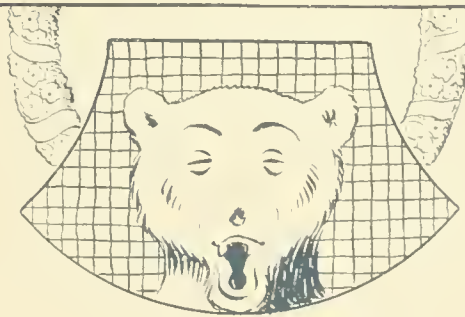
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore,
 Il l'était de Pomone encore.
 Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrais parmi
 Quelque doux et discret ami.
 Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :
 De façon que, lassé de vivre
 Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
 Va chercher compagnie et se met en campagne.

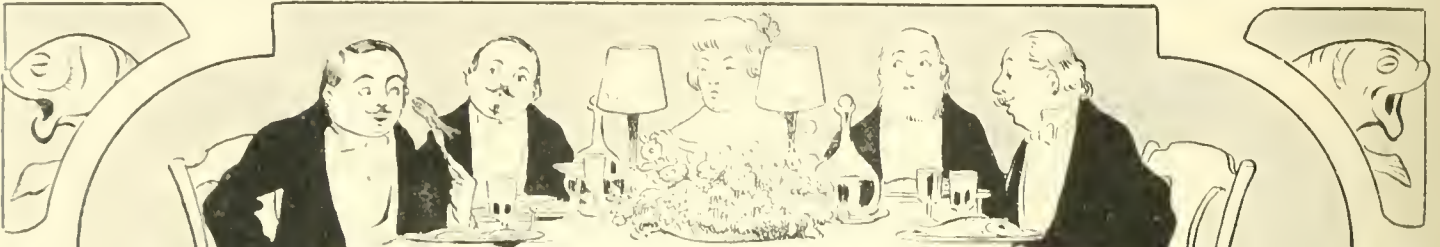
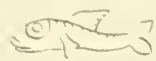
L'ours, porté d'un même dessein,
 Venait de quitter sa montagne.
 Tous deux, par un cas surprenant,
 Se rencontrent en un tournant.
 L'homme eut peur : mais comment esquiver ? et que faire ?
 Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
 Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.

L'ours, très mauvais complimenteur,
 Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur,
 Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
 Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
 J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas



De nos seigneurs les ours le manger ordinaire ;
 Mais j'offre ce que j'ai. L'ours accepte ; et d'aller.
 Les voilà bons amis avant que d'arriver :
 Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;
 Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
 Beaucoup mieux seul qu'avec des sots.
 Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,
 L'homme pouvait sans bruit vaquer a son ouvrage.
 L'ours allait à la chasse, apportait du gibier ;
 Faisait son principal métier
 D'être bon émoucheur ; écartait du visage
 De son ami dormant ce parasite ailé
 Que nous avons mouche appelé.
 Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
 Sur le bout de son nez une allant se placer
 Mit l'ours au désespoir ; il eut beau la chasser.
 Je t'attraperai bien, dit-il ; et voici comme.
 Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
 Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
 Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;
 Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
 Raide mort étendu sur la place il le couche.
 Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
 Mieux vaudrait un sage ennemi.

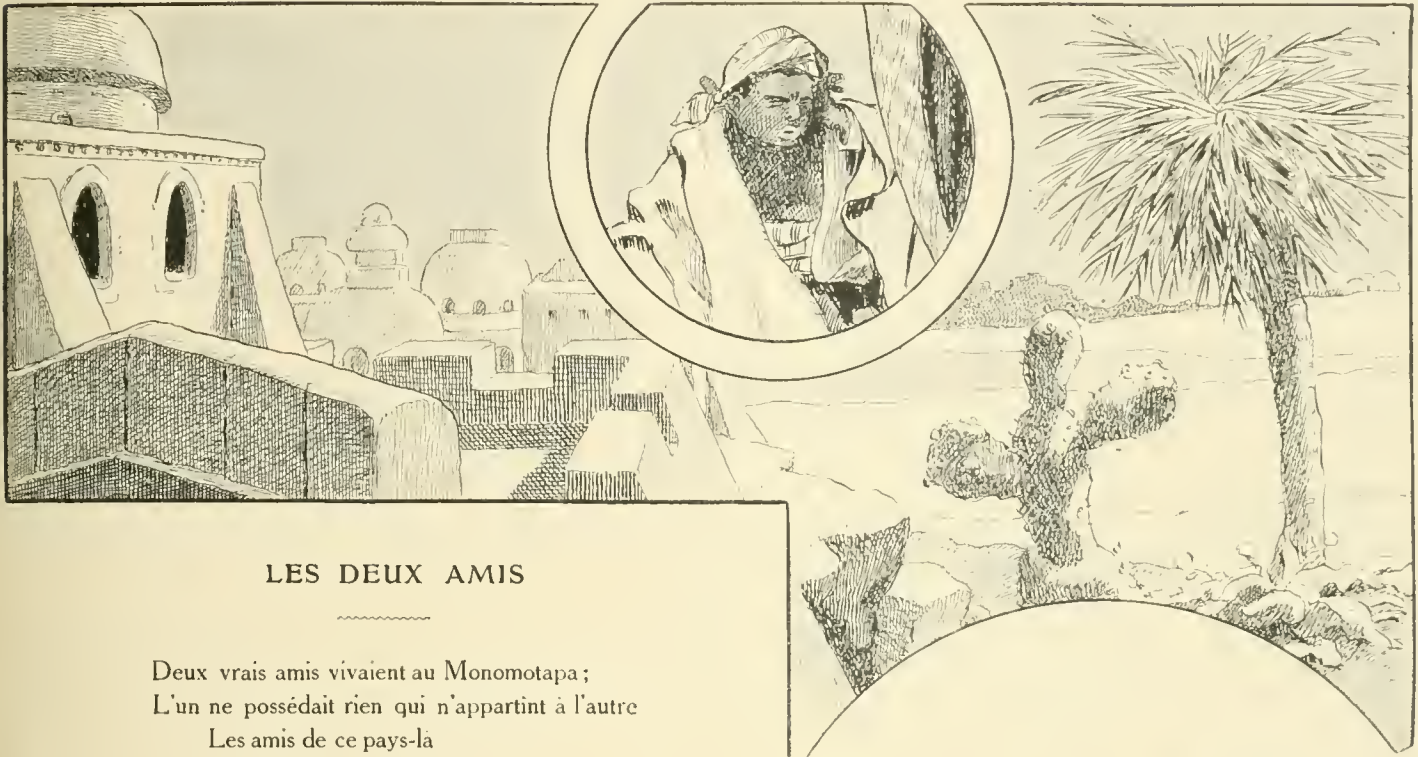




LE RIEUR ET LES POISSONS

On cherche les rieurs, et moi je les évite,
 Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite :
 Dieu ne créa que pour les sots
 Les méchants diseurs de bons mots.
 J'en vais peut-être en une fable
 Introduire un ; peut-être aussi
 Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.
 Un rieur était à la table
 D'un financier, et n'avait en son coin
 Que de petits poissons : tous les gros étaient loin.
 Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,
 Et puis il feint, à la pareille,
 D'écouter leur réponse. On demeura surpris :
 Cela suspendit les esprits.
 Le rieur alors, d'un ton sage,
 Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
 Pour les grandes Indes parti,
 N'eût depuis un an fait naufrage.
 Il s'en informait donc à ce menu fretin :
 Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient point d'un âge
 À savoir au vrai son destin ;
 Les gros en sauraient davantage.
 N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger ?
 De dire si la compagnie
 Prit goût à sa plaisanterie,
 J'en doute ; mais, enfin, il les sut engager
 À lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
 Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
 Qui n'en étaient pas revenus,
 Et que depuis cent ans sous l'abîme avaient vus
 Les anciens du vaste empire.





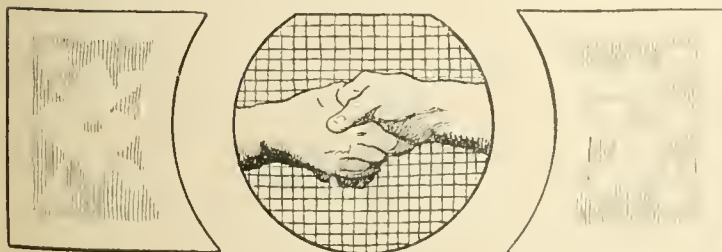
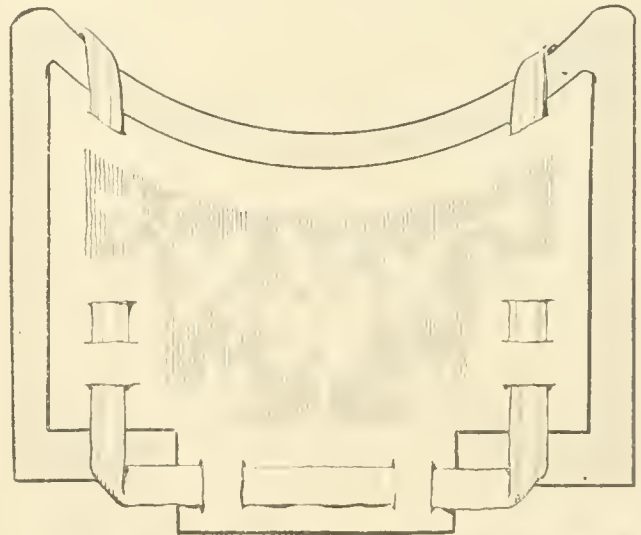
LES DEUX AMIS

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa ;
L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre
Les amis de ce pays-la
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,
Et mettait à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme ;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée avait touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre et dit : il vous arrive peu
De courir quand on dort ; vous me paraissez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme ;
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée ; allons. — Merci de votre zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu ;
J'ai craint qu'il ne fût vrai ; je suis vite accouru.

Ce maudit songe en est la cause.
Qui d'eux aimait le mieux ? que t'en semble, lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;

Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.





LES OBSÈQUES DE LA LIONNE

La femme du lion mourut ;
 Aussitôt chacun accourut
 Pour s'acquitter envers le prince
 De certains compliments de consolation,
 Qui sont surcroît d'affliction.
 Il fit avertir sa province
 Que les obseques se feraient
 Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seraient
 Pour régler la cérémonie,
 Et pour placer la compagnie.
 Jugez si chacun s'y trouva.
 Le prince aux cris s'abandonna,
 Et tout son antre en resonna :
 Les lions n'ont point d'autre temple.
 On entendit, a son exemple,
 Rugir en leur patois messieurs les courtisans.
 Je définis la cour un pays ou les gens,
 Tristes, gais, prêts a tout, a tout indifferents,
 Sont ce qu'il plait au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
 Tachent au moins de le paraître.
 Peuple cameleon, peuple singe du maître ;
 On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
 C'est bien la que les gens sont de simples ressorts.
 Pour revenir a notre affaire,
 Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire
 Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
 Etrangle sa femme et son fils.
 Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
 Et soutint qu'il l'avait vu rire.
 La colere du roi, comme dit Salomon,
 Est terrible, et surtout celle du roi lion.
 Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.
 Le monarque lui dit : Chetif hôte des bois,
 Tu ris ! tu ne suis pas ces gemissantes voix !
 Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes

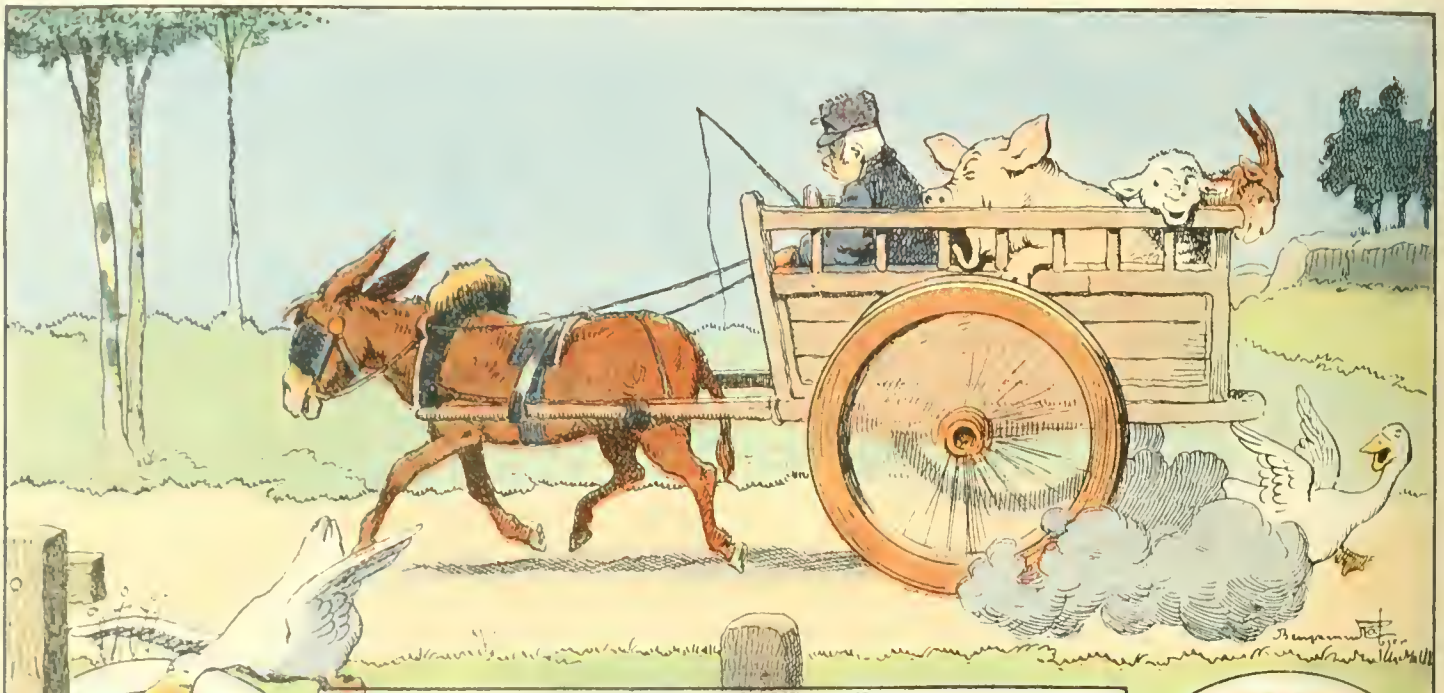




Nos sacrés ongles ! Venez, loups,
 Vengez la reine ; immolez tous
 Ce traître à ses augustes mânes.
 Le cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs
 Est passé ; la douleur est ici superflue.
 Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
 Tout près d'ici m'est apparue :
 Et je l'ai d'abord reconnue.
 Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
 Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige a des larmes.
 Aux champs Elysiens j'ai goûté mille charmes,
 Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
 Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :
 J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
 Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apotheose !
 Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
 Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
 Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
 Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.





LE COCHON, LA CHEVRE ET LE MOUTON

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montes sur même char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas ;
On s'en allait les vendre, a ce que dit l'histoire :

Le charton n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin.
Dom pourceau criait en chemin

Comme s'il avait eu cent bouchers a ses trousses :
C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;
Ils ne voyaient nul mala craindre.

Le charton dit au porc : Qu'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous etourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins a te taire.
Regarde ce mouton, a-t-il dit un seul mot ?

Il est sage. — Il est sot.

Repartit le cochon : s'il savait son affaire,
Il crierait, comme moi, du haut de son gosier.

Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :

Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant a moi, qui ne suis bon
Qu'a manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnait en subtil personnage :
Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin ;
Et le moins prevoyant est toujours le plus sage.

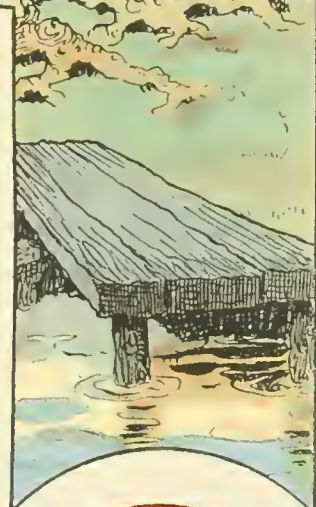




TIRCIS ET AMARANTE

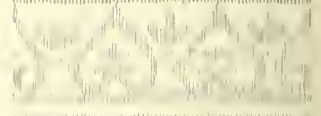
J'avais Ésope quitte,
 Pour être tout à Boccace ;
 Mais une divinité
 Veut revoir sur le Parnasse
 Des fables de ma façon.
 Or, d'aller lui dire Non,
 Sans quelque valable excuse,
 Ce n'est pas comme on en use
 Avec des divinités,
 Surtout quand ce sont de celles
 Que la qualité de Belles
 Fait reines des volontés.
 Car, afin que l'on le sache,
 C'est Sillery qui s'attache
 A vouloir que, de nouveau,
 Sire loup, sire corbeau,
 Chez moi se parlent en rime.
 Qui dit Sillery dit tout :
 Peu de gens en leur estime
 Lui refusent le haut bout :
 Comment le pourrait-on faire ?
 Pour venir à notre affaire,
 Mes contes, à son avis,
 Sont obscurs : les beaux esprits
 N'entendent pas toute chose.
 Faisons donc quelques récits
 Qu'elle déchiffre sans glose :

Amenons des bergers, et puis nous rimerons
 Ce que disent entre eux les loups et les moutons.
 Tircis disait un jour à la jeune Amarante :
 Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal
 Qui nous plait et qui nous enchante,
 Il n'est rien sous le ciel qui vous parût égal !
 Souffrez qu'on vous le communique ;
 Croyez-moi, n'ayez point de peur :
 Voudrais-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
 Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ?
 Amarante aussitôt réplique :
 Comment l'appellez-vous ce mal ? quel est son nom ? —
 L'amour. — Ce mot est beau ! dites-moi quelques marques
 A quoi je le pourrai connaître : que sent-on ? —
 Des peines près de qui le plaisir des monarques
 Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plait
 Toute seule en une forêt.





Se mire-t-on pres d'un rivage,
 Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image
 Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux
 Pour tout le reste on est sans yeux.
 Il est un berger du village
 Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
 On soupire a son souvenir ;
 On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;
 On a peur de le voir, encor qu'on le desire.
 Amarante dit à l'instant :
 Oh ! oh ! c'est la ce mal que vous me prêchez tant !
 Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaitre.
 Tircis a son but croyait être,
 Quand la belle ajouta : Voila tout justement
 Ce que je sens pour Clidamant.
 L'autre pensa mourir de dépit et de honte.
 Il est force gens comme lui
 Qui pretendent n'agir que pour leur propre compte,
 Et qui font le marché d'autrui.





LE RAT ET L'HUITRE

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva soulé.
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.

Sitôt qu'il fut hors de sa case :

Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voilà les Apennins, et voici le Caucase !
La moindre taupinée était mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton, où Téthys sur la rive
Avait laissé mainte huitre; et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire !
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.

Et les disait à travers champs ;

N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs,

Se font savants jusques aux dents.

Parmi tant d'huitres toutes closes

Une s'était ouverte; et, baïllant au soleil.

Par un doux zéphyr réjouie,

Humait l'air, respirait, était épanouie,

Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, non pareil.

D'aussi loin que le rat voit cette huitre qui bâille :

Qu'aperçois-je, dit-il; c'est quelque victuaille !

Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,

Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.

Là-dessus, maître rat, plein de belle espérance,

Approche de l'écaïlle, allonge un peu le cou,

Se sent pris comme aux lacs; car l'huitre tout d'un coup

Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :

Nous y voyons premièrement

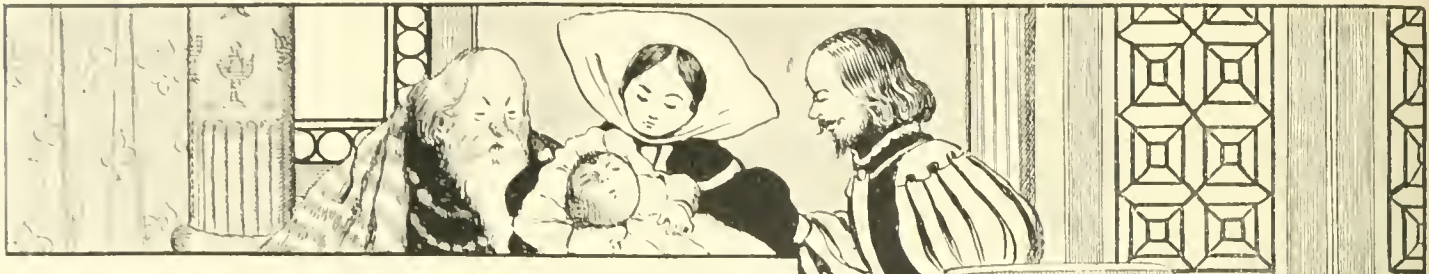
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience

Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement :

Et puis nous y pouvons apprendre

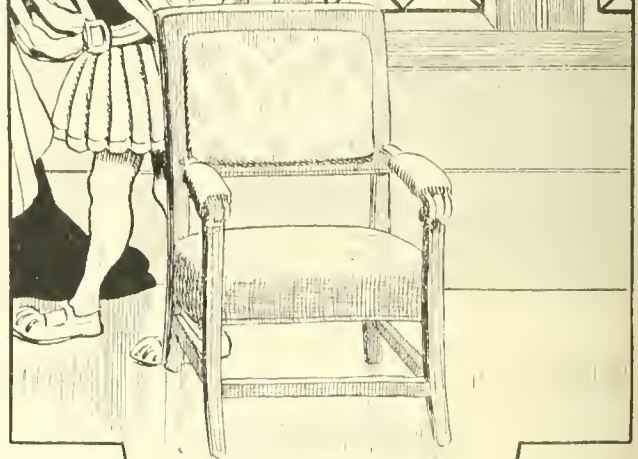
Que tel est pris qui croyait prendre.

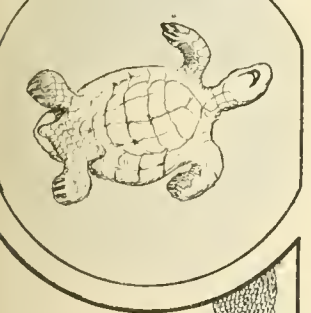




L'HOROSCOPE

On rencontre sa destinée
 Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.
 Un père eut pour toute lignée
 Un fils qu'il aimait trop, jusques à consulter
 Sur le sort de sa géniture
 Les diseurs de bonne aventure.
 Un de ces gens lui dit que des lions surtout
 Il éloignât l'enfant jusques à certain âge;
 Jusqu'à vingt ans, point davantage.
 Le père, pour venir à bout
 D'une précaution sur qui roulait la vie
 De celui qu'il aimait, défendit que jamais
 On lui laissât passer le seuil de son palais.
 Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,
 Avec ses compagnons tout le jour badiner,
 Sauter, courir, se promener.
 Quand il fut en âge ou la chasse
 Plait le plus aux jeunes esprits,
 Cet exercice avec mépris
 Lui fut depeint; mais, quoi qu'on fasse,
 Propos, conseil, enseignement,
 Rien ne change un temperament.
 Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
 A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
 Qu'il soupira pour ce plaisir.
 Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le desir.
 Il savait le sujet des fatales defenses;
 Et comme ce logis, plein de magnificences,
 Abondait partout en tableaux,
 Et que la laine et les pinceaux
 Traçaient de tous côtés chasses et paysages,
 En cet endroit des animaux,
 En cet autre des personnages,
 Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion:
 Ah! monstre! cria-t-il: c'est toi qui me fais vivre
 Dans l'ombre et dans les lers! A ces mots il se livre
 Aux transports violents de l'indignation,
 Porte le poing sur l'innocente bête.
 Sous la tapisserie un clou se rencontra
 Ce clou le blesse, il pénètre
 Jusqu'aux ressorts de l'âme; et cette chère tête.
 Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
 Dat sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.
 Même précaution nuisit au poète Eschyle.
 Quelque devin le menaça, dit-on,
 De la chute d'une maison.
 Aussitôt il quitta la ville,





Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
 Un aigle, qui portait en l'air une tortue,
 Passa par la, vit l'homme, et sur sa tête nue,
 Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,

Etant de cheveux dépourvue,
 Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
 Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
 Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
 Que craint celui qui le consulte ;
 Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.

Je ne crois point que la Nature
 Se soit lié les mains, et nous les lie encor
 Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :
 Il dépend d'une conjoncture

De lieux, de personnes, de temps ;
 Non des conjonctions de tous ces charlatans.
 Ce berger et ce roi sont sous même planète ;
 L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.
 Jupiter le voulait ainsi.

Qu'est-ce que Jupiter ? un corps sans connaissance.
 D'où vient donc que son influence

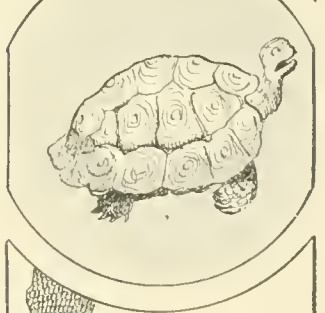
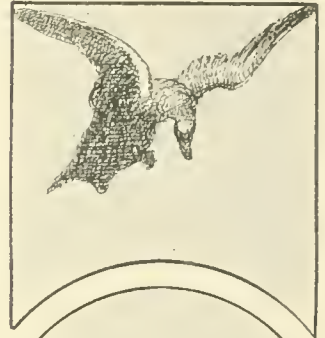
Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?
 Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?
 Comment percer des airs la campagne profonde ?
 Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin ?
 Un atome la peut détourner en chemin :
 Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope ?

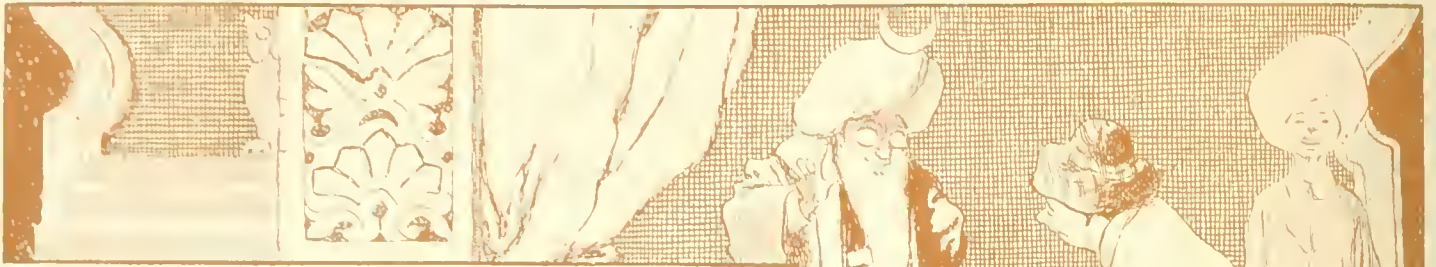
L'état où nous voyons l'Europe
 Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
 Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.
 L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,

Celle aussi de nos passions,
 Permettent-ils à leur faiblesse
 De suivre pas à pas toutes nos actions !
 Notre sort en dépend : sa course entre-suivie
 Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;

Et ces gens veulent au compas
 Tracer le cours de notre vie !
 Il ne se faut point arrêter

Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
 Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle
 N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
 Il peut frapper au but une fois entre mille ;
 Ce sont des effets du hasard.





LE BASSA ET LE MARCHAND

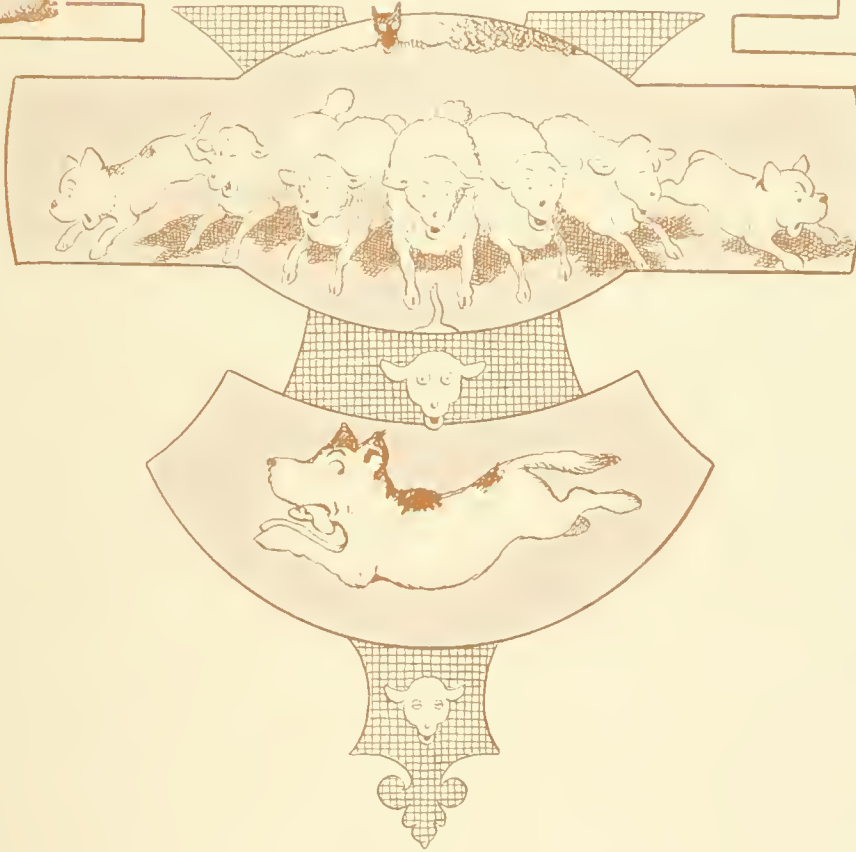
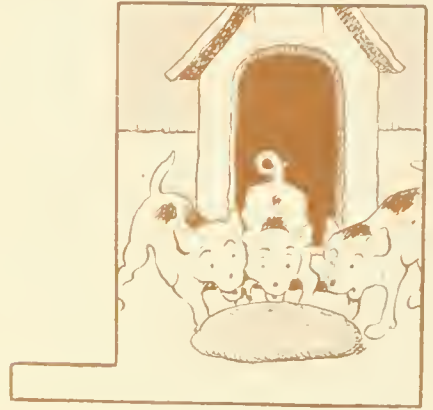
Un marchand grec en certaine contrée
 Faisait trafic. Un bassa l'appuyait ;
 De quoi le Grec en bassa le payait,
 Non en marchand : tant c'est chère denrée
 Qu'un protecteur ! Celui-ci coûtait tant,
 Que notre Grec s'allait partout plaignant.
 Trois autres Turcs d'un rang moindre en puissance,
 Lui vont offrir leur support en commun.
 Eux trois voulaient moins de reconnaissance
 Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.
 Le Grec écoute ; avec eux il s'engage ;
 Et le bassa du tout est averti :
 Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
 À ces gens-la quelque méchant parti.
 Les prevenant, les chargeant d'un message
 Pour Mahomet, droit en son paradis,
 Et sans tarder ; sinon ces gens unis
 Le previeudront, bien certains qu'à la ronde
 Il a des gens tout prêts pour le venger :
 Quelque prison l'enverra protéger
 Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
 Sur cet avis le Turc se comporta
 Comme Alexandre ; et, plein de confiance,
 Chez le marchand tout droit il s'en alla,
 S'assit à table. On vit tant d'assurance
 En son discours et dans tout son maintien,
 Qu'en ne crut point qu'il se doutait de rien.
 Ah ! dit-il, je sais que tu me quittes,
 Mais on veut que j'en craigne les suites ;
 Mais je te crois un trop homme de bien ;
 Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
 Je n'en ai pas la-dehors davantage.
 Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
 Écoute-moi : car, tant de d'aloque
 Et de raison qui pourraient t'ennuyer,
 Je ne te veux compter qu'un apologue.
 Il est un berger, son chien et son troupeau.
 Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
 D'un loup que de qui l'ordinaire
 Fait un chien enier. Il faisait bien et beau
 D'enfermer cet animal au seigneur du village.
 Lui, berger, pour plus de menace,
 Aura-t-il deux ou trois matineaux,
 Qui, la dépendant moins, veilleraient aux troupeaux
 Bien mieux que cette bête seule.
 Il mangeait plus que trois matins, on ne doit pas
 Qu'il avait aussi triple garde.

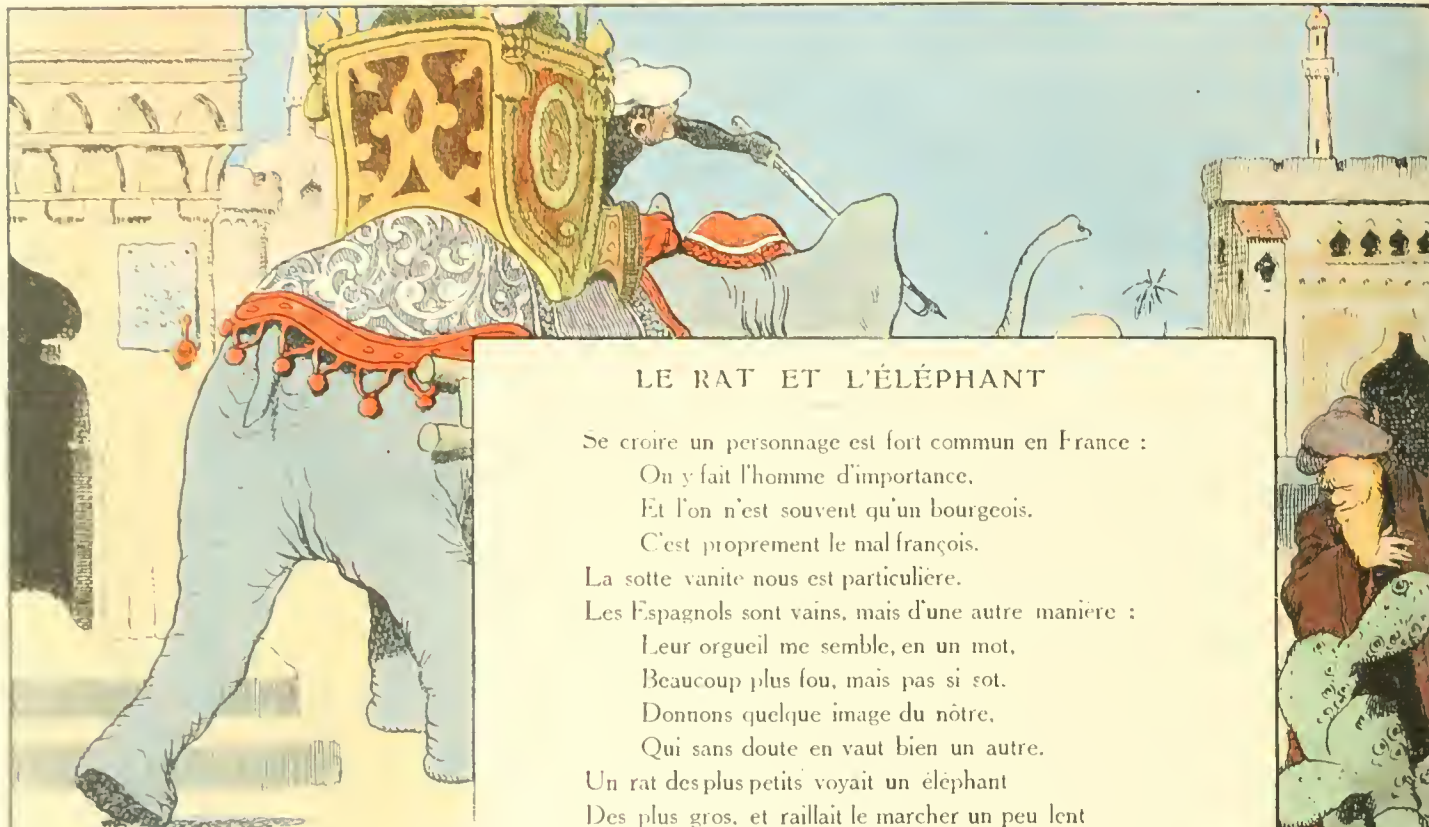




Quand les loups livraient des combats.
 Le berger s'en défait ; il prend trois chiens de taille
 A lui dépenser moins, mais a fuir la bataille.
 Le troupeau s'en sentit ; et tu te sentiras
 Du choix de semblable canaille.
 Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
 Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces
 Que, tout compte, mieux vaut en bonne foi
 S'abandonner à quelque puissant roi,
 Que s'appuyer de plusieurs petits princes.





LE RAT ET L'ÉLÉPHANT

Se croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois.

La sottise vanite nous est particulière.

Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :

Leur orgueil me semble, en un mot,

Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

Donnons quelque image du nôtre,

Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant

Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent

De la bête de haut parage,

Qui marchait à gros équipage.

Sur l'animal à triple étage

Une sultane de renom,

Son chien, son chat, et sa guenon.

Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,

S'en allait en pèlerinage.

Le rat s'étonnait que les gens

Fussent touchés de voir cette pesante masse :

Comme si d'occuper plus ou moins de place

Nous rendait, disait-il, ou plus ou moins importants !

Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?

Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?

Nous ne nous prison pas, tout petits que nous sommes,

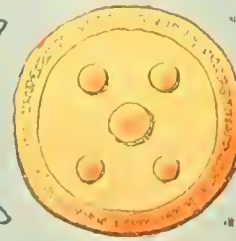
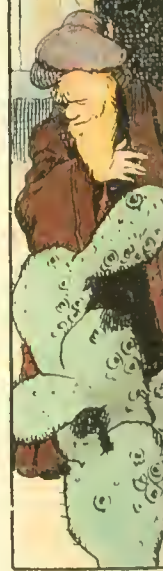
D'un grain moins que les éléphants.

Il en aurait dit davantage ;

Mais le chat, sortant de sa cage,

Lui fit voir en moins d'un instant

Qu'un rat n'est pas un éléphant.





L'ANE ET LE CHIEN

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.
 L'âne un jour pourtant s'en moqua :
 Et ne sais comme il y manqua ;
 Car il est bonne créature.

Il allait par pays, accompagné du chien,
 Gravement, sans songer à rien :
 Tous deux suivis d'un commun maître.

Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
 Il était alors dans un pré,
 Dont l'herbe était fort à son gré.

Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure.
 Il ne faut pas toujours être si délicat ;
 Et faute de servir ce plat,
 Rarement un festin demeure.

Notre baudet s'en sut enfin
 Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
 Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie
 Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.

Point de réponse ; mot : le roussin d'Arcadie
 Craignit qu'en perdant un moment
 Il ne perdit un coup de dent.

Il fit longtemps la sourde oreille ;
 Enfin il répondit : Ami, je te conseille
 D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
 Car il te donnera sans faute, à son réveil,
 Ta portion accoutumée :
 Il ne saurait tarder beaucoup.

Sur ces entrefaites un loup
 Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
 L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.

Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
 De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;
 Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.

Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire ;
 On t'a ferré de neuf ; et, si tu veux me croire,
 Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
 Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

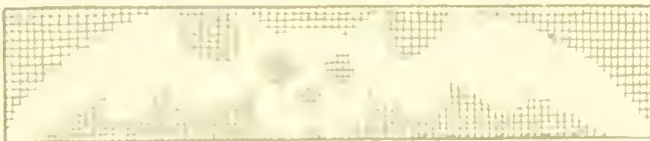
Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.





JUPITER ET LES TONNERRES

Jupiter, voyant nos fautes,
 Dit un jour, du haut des airs :
 Remplissons de nouveaux hôtes
 Les cantons de l'univers
 Habités par cette race
 Qui m'importune et me lasse,
 Va-t'en, Mercure, aux enfers ;
 Amène-moi la Furie
 La plus cruelle des trois.
 Race que j'ai trop chérie,
 Tu périras cette fois !
 Jupiter ne tarda guère
 À modérer son transport.
 O vous, rois, qu'il voulut faire
 Arbitres de notre sort,
 Laissez, entre la colère
 Et l'orage qui la suit,
 L'intervalle d'une nuit.
 Le dieu dont l'aile est légère,
 Et la langue a des douceurs,
 Alla voir les noires sœurs,
 À Tisiphone et Mégère
 Il préféra, ce dit-on,
 L'impitoyable Alecton.
 Ce choix la rendit si fière
 Qu'elle jura par Pluton
 Que toute l'engeance humaine
 Serait bientôt du domaine
 Des déités de la-bas.
 Jupiter n'approuva pas
 Le serment de l'Euménide.
 Il la renvoie ; et pourtant
 Il lance un foudre à l'instant
 Sur certain peuple perfide.
 Le tonnerre, ayant pour guide
 Le père même de ceux
 Qu'il menaçait de ses feux,
 Se contenta de leur crainte ;
 Il n'embrasa que l'enceinte
 D'un désert inhabité :
 Tout pere frappe à côté.
 Qu'arriva-t-il ? Notre engendance
 Prit pied sur cette indulgence.
 Tout l'Olympe s'en plaignit ;
 Et l'assembleur de nuages





Jura le Styx, et promit
 De former d'autres orages
 Ils seraient sûrs. On sourit,
 On lui dit qu'il était père,
 Et qu'il laissât, pour le mieux,
 A quelqu'un des autres dieux
 D'autres tonnerres a faire.
 Vulcain entreprit l'affaire.
 Ce dieu remplit ses fourneaux
 De deux sortes de carreaux :
 L'un jamais ne se fourvoie :
 Et c'est celui que toujours
 L'Olympe en corps nous envoie .
 L'autre s'écarte en son cours ;
 Ce n'est qu'aux monts qu'il en coute ,
 Bien souvent même il se perd ;
 Et ce dernier en sa route
 Nous vient du seul Jupiter.





L'AVANTAGE DE LA SCIENCE

Entre deux bourgeois d'une ville
S'emut jadis un différend :
L'un était pauvre, mais habile ;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage ;
Pretendait que tout homme sage
Était tenu de l'honorer.

C'était tout homme sot : car pourquoi révéler
Des biens dépourvus de mérite ?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disait-il souvent

Au savant,

Vous vous croyez considerable ;
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?

Que sert à vos pareils de lire incessamment ?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre,
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.

La république a bien affaire
De gens qui ne dépendent rien !
Je ne sais d'homme nécessaire

Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous qui dediez

A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.

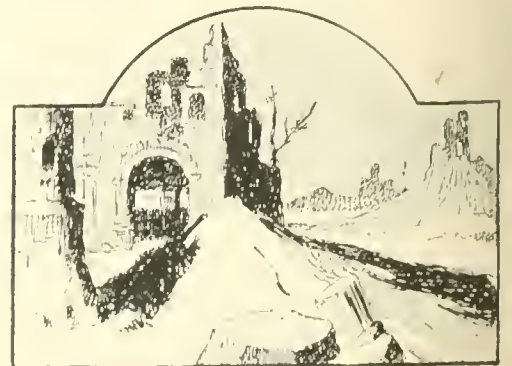
L'homme lettre se tut, il avait trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient :

L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile ;

Il reçut partout des mépris ;
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.

Cela décida leur querelle.

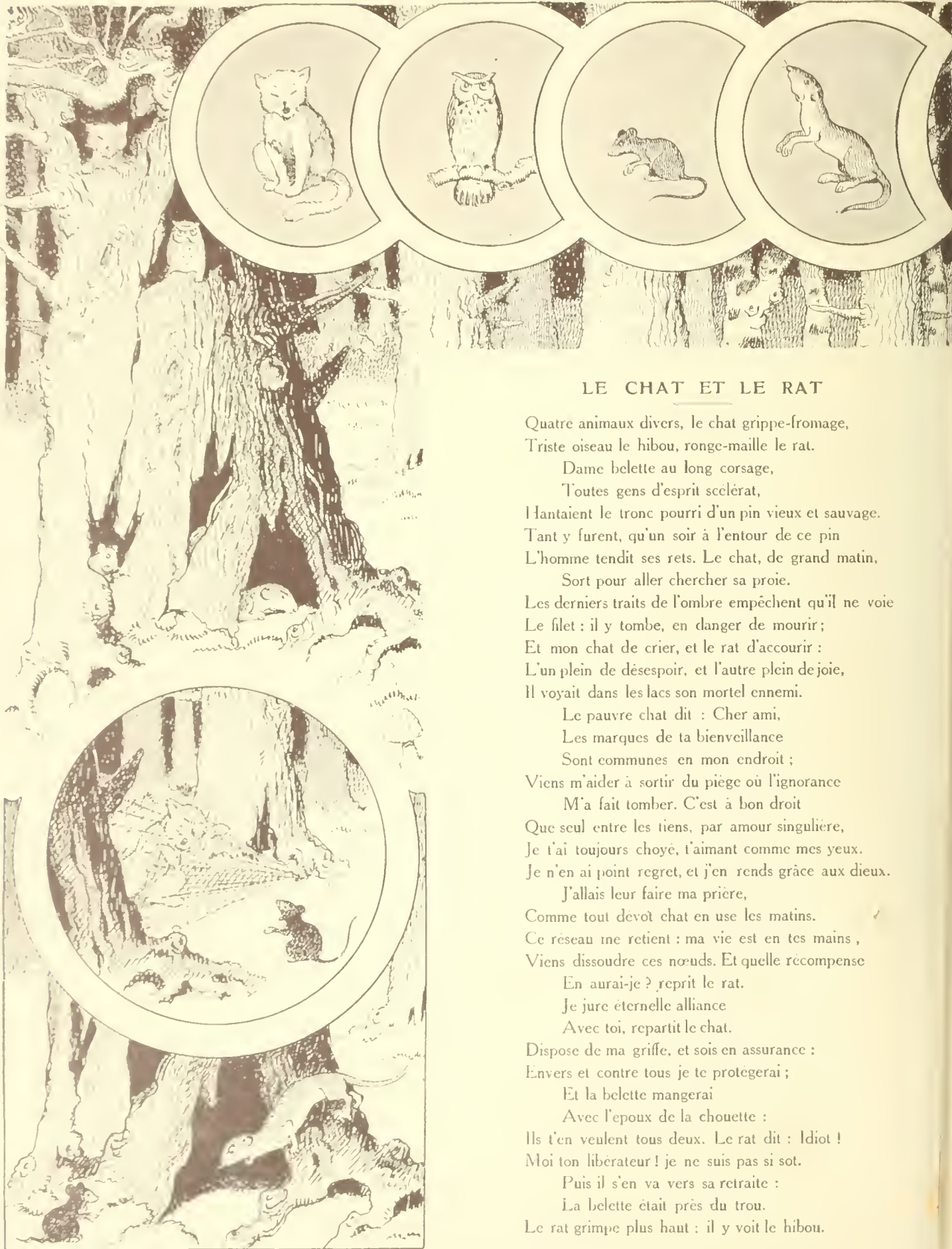
Laissez dire les sots : le savoir a son prix.





LE FAUCON ET LE CHAPON

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
 Ne vous pressez donc nullement :
 Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
 Que le chien de Jean de Nivelle.
 Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
 Était sommé de comparaître
 Par-devant les lares du maître,
 Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
 Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose,
 Petit, petit, petit ! mais, loin de s'y fier,
 Le Normand et demi laissait les gens crier.
 Serviteur, disait-il, votre appât est grossier :
 On ne m'y tient pas, et pour cause.
 Cependant un faucon sur sa perche voyait
 Notre Manceau qui s'enfuyait.
 Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
 Soit instinct, soit expérience.
 Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
 Devait, le lendemain, être d'un grand soupé,
 Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
 Se serait passée aisément.
 L'oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
 Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
 Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
 Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
 Le vois-tu pas à la fenêtre ?
 Il t'attend : es-tu sourd ? Je n'entends que trop bien,
 Repartit le chapon : mais que me veut-il dire ?
 Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?
 Reviendrais-tu pour cet appeau ?
 Laisse-moi fuir ; cesse de rire
 De l'indocilité qui me fait envoler
 Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
 Si tu voyais mettre à la broche
 Tous les jours autant de faucons
 Que j'y vois mettre de chapons,
 Tu ne me ferais pas un semblable reproche.



LE CHAT ET LE RAT

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat.

Dame belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,

Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,

Sort pour aller chercher sa proie.

Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;
Et mon chat de crier, et le rat d'accourir :
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie,
Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.

Le pauvre chat dit : Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit ;

Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit

Que seul entre les tiens, par amour singulière,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.

J'allais leur faire ma prière,

Comme tout dévot chat en use les matins.

Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ,
Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense

En aurai-je ? reprit le rat.

Je jure éternelle alliance

Avec toi, repartit le chat.

Dispose de ma griffe, et sois en assurance :

Envers et contre tous je te protégerai ;

Et la belette mangerai

Avec l'époux de la chouette :

Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot !

Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot.

Puis il s'en va vers sa retraite :

La belette était près du trou.

Le rat grimpe plus haut : il y voit le hibou.

Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
 Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
 Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
 Qu'il dégage enfin l'hypocrite.

L'homme paraît en cet instant ;

Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite
 A quelque temps de là, notre chat vit de loin
 Son rat qui se tenait alerte et sur ses gardes :
 Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin

Me fait injure ; tu regardes
 Comme ennemi ton allié.

Penses-tu que j'aie oublié
 Qu'après Dieu je te dois la vie ?

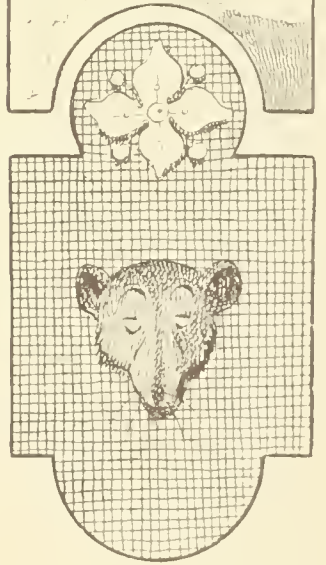
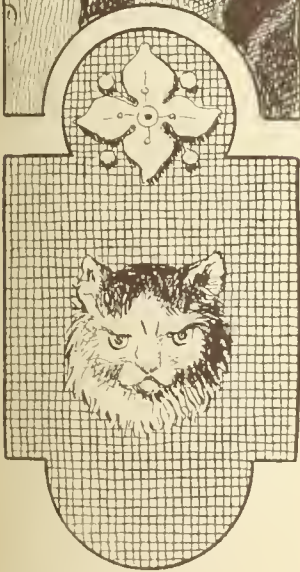
Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie

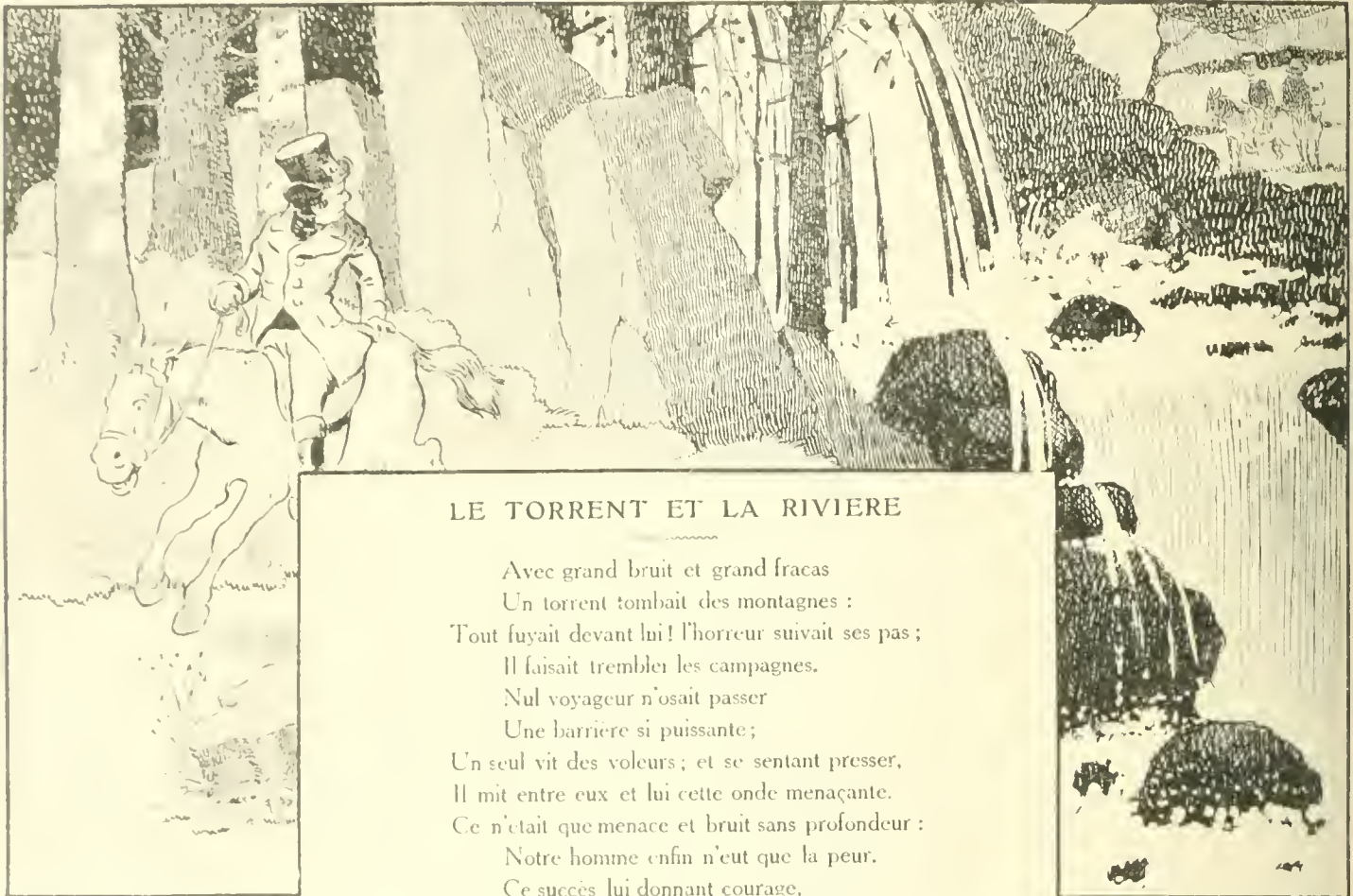
Ton naturel ? Aucun traité

Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?

S'assure-t-on sur l'alliance

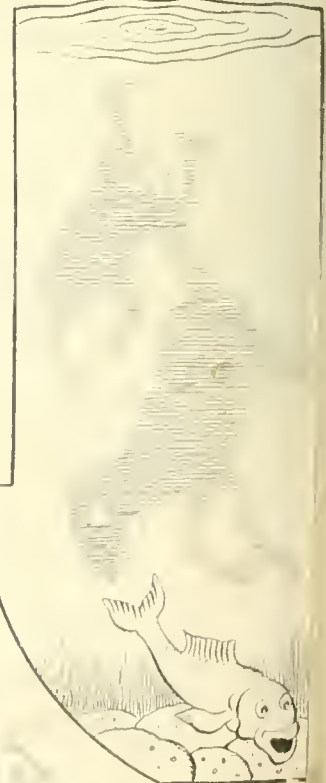
Qu'a faite la nécessité ?

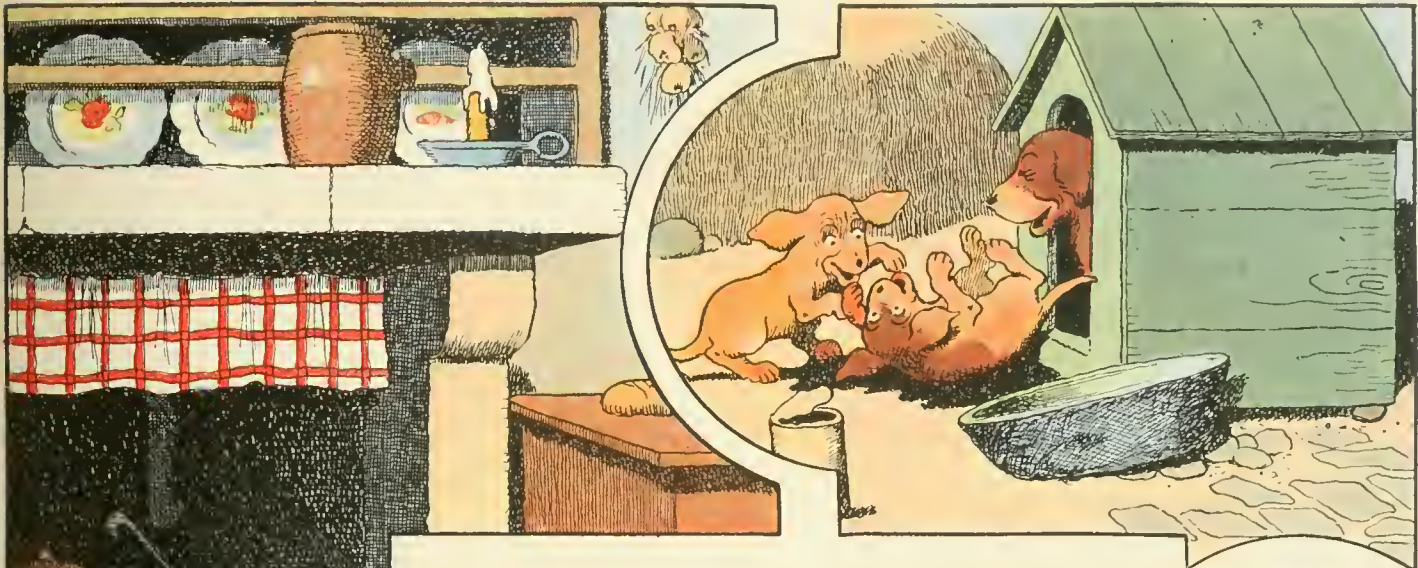




LE TORRENT ET LA RIVIERE

Avec grand bruit et grand fracas
 Un torrent tombait des montagnes :
 Tout fuyait devant lui ! l'horreur suivait ses pas ;
 Il faisait trembler les campagnes.
 Nul voyageur n'osait passer
 Une barrière si puissante ;
 Un seul vit des voleurs ; et se sentant presser,
 Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
 Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :
 Notre homme enfin n'eut que la peur.
 Ce succès lui donnant courage,
 Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
 Il rencontra sur son passage
 Une rivière dont le cours,
 Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,
 Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
 Point de bords escarpés, un sable pur et net.
 Il entre ; et son cheval le met
 A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
 Tous deux au Styx allèrent boire :
 Tous deux, a nager malheureux,
 Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
 Bien d'autres fleuves que les nôtres.
 Les gens sans bruit sont dangereux :
 Il n'en est pas ainsi des autres.





L'ÉDUCATION

Laridon et César, frères dont l'origine
 Venait de chiens fameux, beaux, bien faits, et hardis,
 A deux maîtres divers échus au temps jadis,
 Hantaient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
 Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom ;

Mais la diverse nourriture

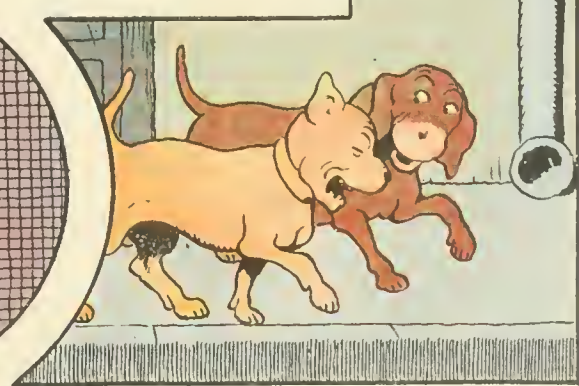
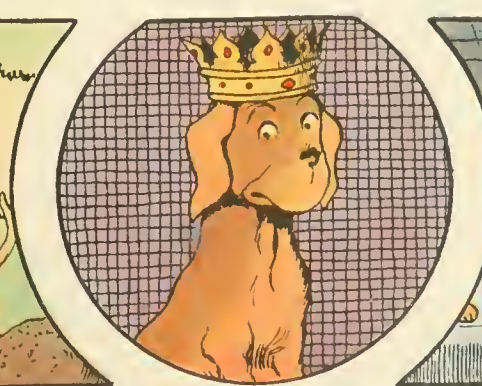
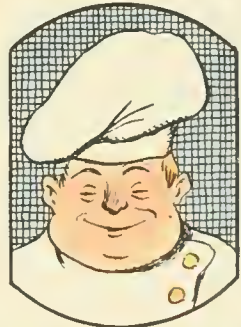
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
 En l'autre l'altérant, un certain marmiton
 Nomma celui-ci Laridon.

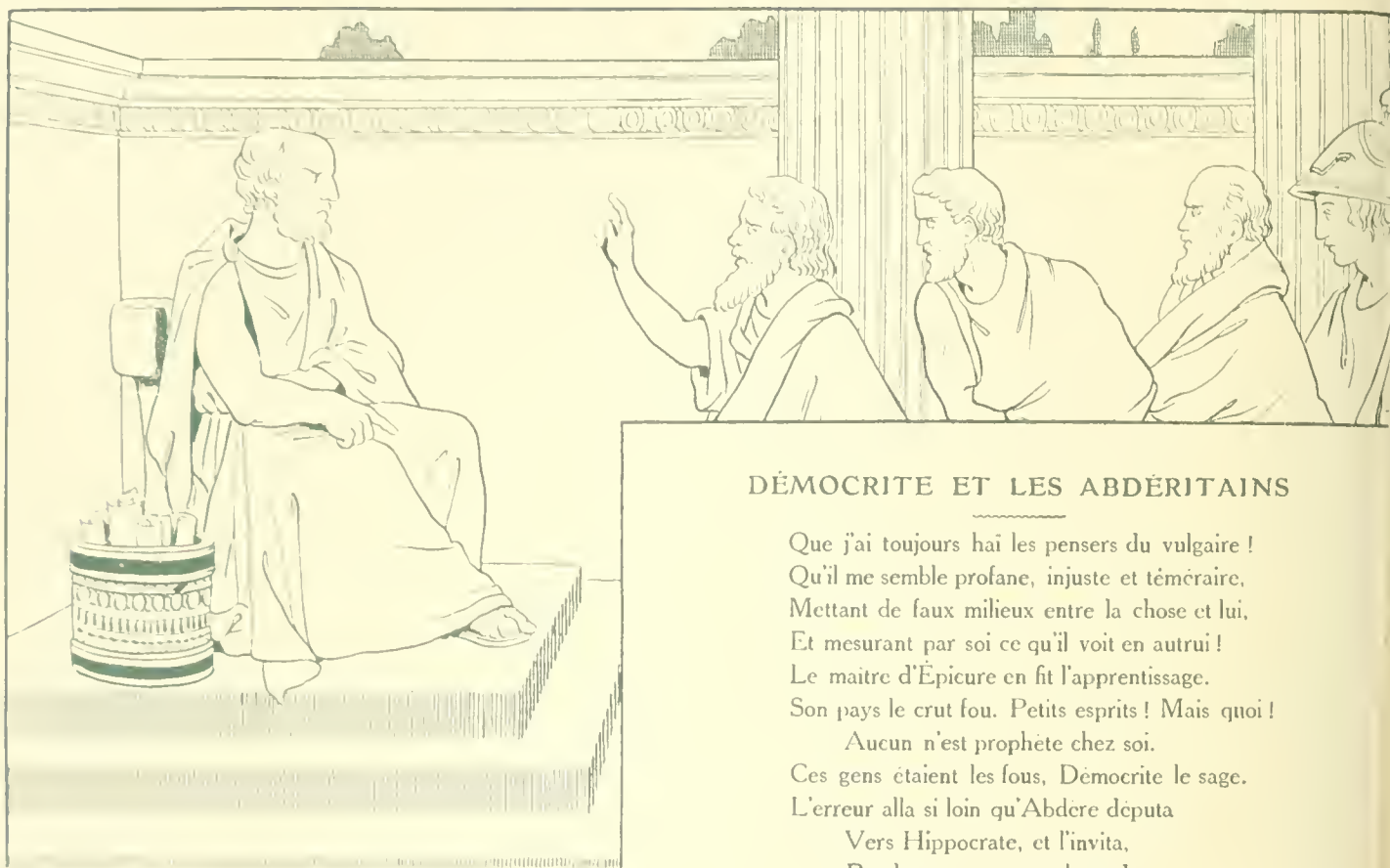
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
 Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,
 Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
 On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
 Ne fit en ses enfants dégénérer son sang.
 Laridon négligé témoignait sa tendresse
 A l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance :

Tourne-broches par lui rendus communs en France
 Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
 Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
 Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
 Faute de cultiver la nature et ses dons,
 Oh ! combien de Césars deviendront Laridons !





DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS

Que j'ai toujours haï les penses du vulgaire !
 Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
 Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
 Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !
 Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.
 Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi !
 Aucun n'est prophète chez soi.

Ces gens étaient les fous, Démocrite le sage.
 L'erreur alla si loin qu'Abdère députa

Vers Hippocrate, et l'invita,
 Par lettres et par ambassade,

A venir rétablir la raison du malade.
 Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
 Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
 Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.

Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
 Peut-être même ils sont remplis
 De Démocrites infinis.

Non content de ce songe, il y joint les atomes,
 Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;
 Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
 Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.

Un temps fut qu'il savait accorder les débats :
 Maintenant il parle à lui-même.

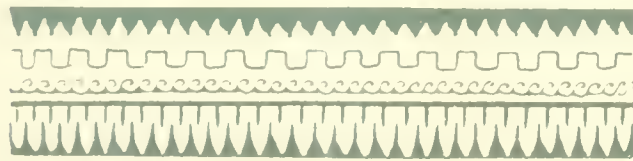
Venez, divin mortel : sa folie est extrême.
 Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens ;
 Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,

Quelles rencontres dans la vie
 Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps
 Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
 Cherchait dans l'homme et dans la bête,
 Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
 Sous un ombrage épais, assis pres d'un ruisseau,

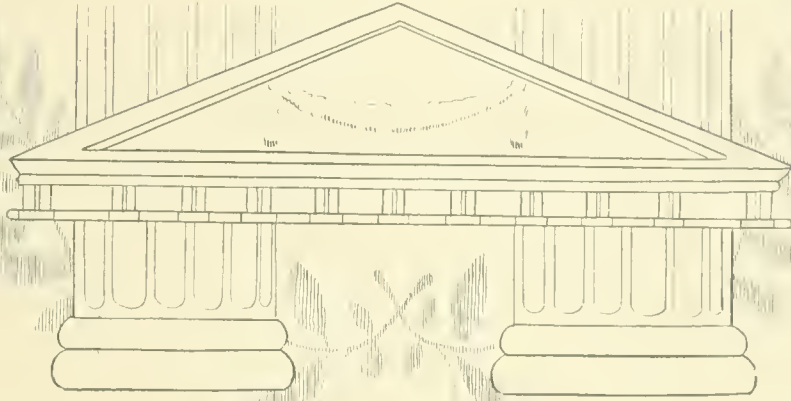
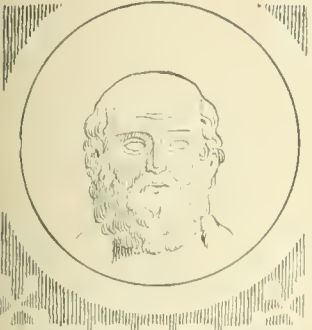
Les labyrinthes d'un cerveau
 L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
 Et ne vit presque pas son ami s'avancer,

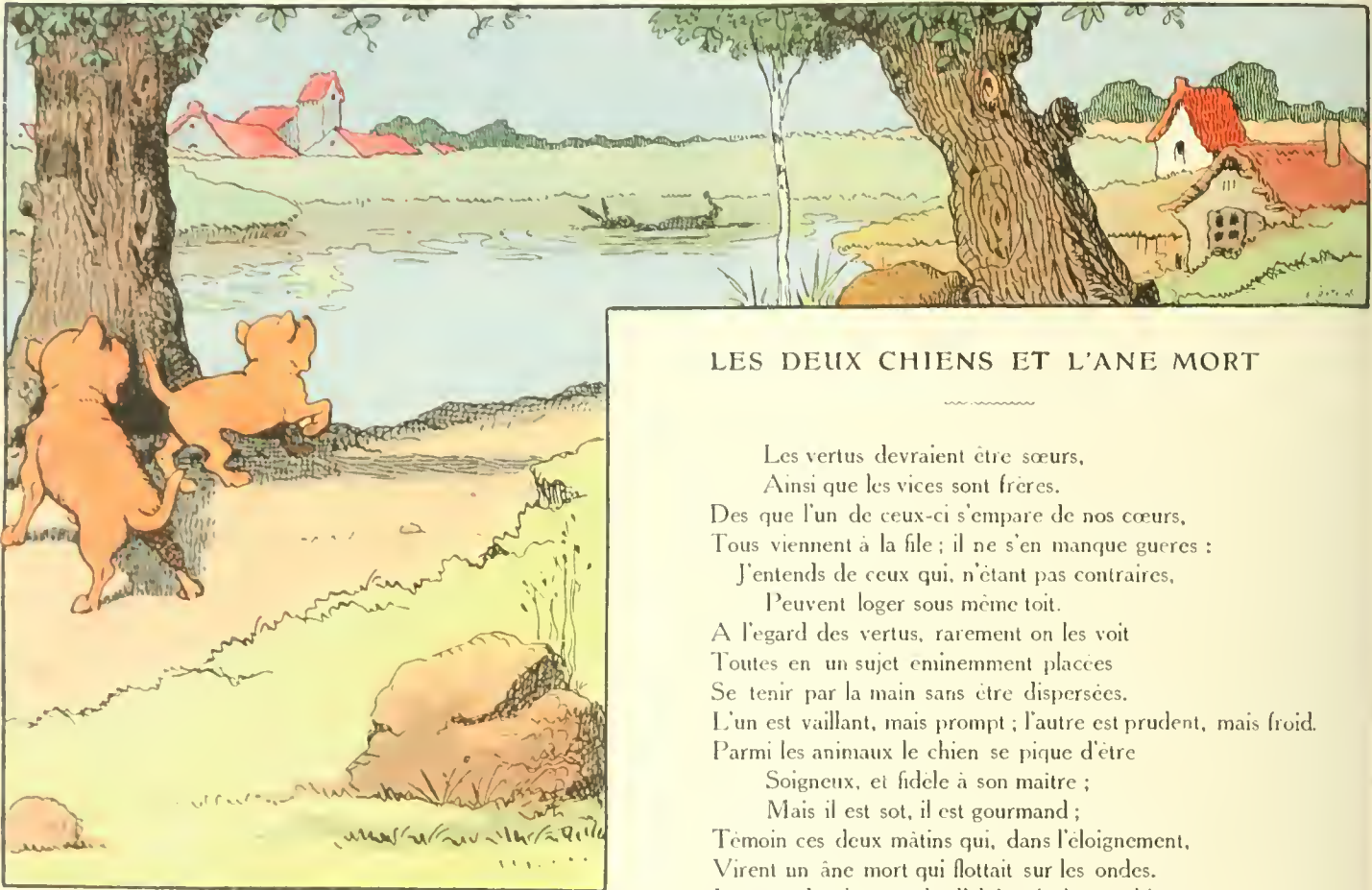
Attaché selon sa coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
 Le sage est ménager du temps et des paroles.
 Ayant donc mis a part les entretiens frivoles,



Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étaie
Tout ce que l'un et l'autre dit.
Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu ?





LES DEUX CHIENS ET L'ÂNE MORT

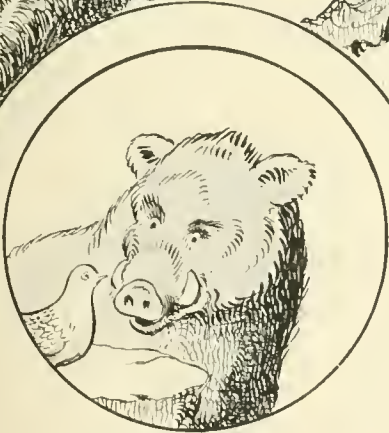
Les vertus devraient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères.
Des que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guères :
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais froid.
Parmi les animaux le chien se pique d'être
Soigneux, et fidele à son maître ;
Mais il est sot, il est gourmand ;
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes ;
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval ?
Et qu'importe quel animal ?
Dit l'un de ces mâtins ; voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir ; car le trajet est grand
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau ; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec : et ce sera
Provision pour la semaine.
Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine
Et puis la vie ; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.
L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme
L'impossibilité disparaît à son âme.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire .
Si j'arrondissais mes États !
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire !
Tout cela c'est la mer à boire ;
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps ; encor loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient :
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.





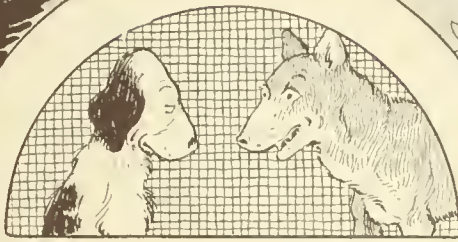
LE LOUP ET LE CHASSEUR

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
 Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
 Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage!
 Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
 L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
 Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons ?
 Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
 Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre.
 Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc ? — Dès demain. —
 Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin :
 Jouis dès aujourd'hui ; redoute un sort semblable
 A celui du chasseur et du loup de ma fable.
 Le premier de son arc avait mis bas un daim.
 Un faon de biche passe, et le voilà soudain
 Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
 La proie était honnête, un daim avec un faon ;
 Tout modeste chasseur en eût été content :
 Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,
 Tente encor notre archer friand de tels morceaux.
 Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
 Avec peine y mordaient : la déesse infernale
 Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
 De la force du coup pourtant il s'abattit.
 C'était assez de biens. Mais quoi ! rien ne remplit
 Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
 Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
 Voit le long d'un sillon une perdrix marcher ;
 Surcroit chétif aux autres têtes :
 De son arc toutefois il bande les ressorts.
 Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
 Vient à lui, le découd, meurt vengé sur son corps ;
 Et la perdrix le remercie.
 Cette part du récit s'adresse aux convoiteux :
 L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.
 Un loup vit en passant ce spectacle piteux :
 O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
 Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
 Il faut les ménager ; ces rencontres sont rares.
 (Ainsi s'excusent les avares.)



J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :
 Un, deux, trois, quatre corps ; ce sont quatre semaines,
 Si je sais compter, toutes pleines.
 Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant
 La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
 De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.
 En disant ces mots, il se jette
 Sur l'arc, qui se detend, et fait de la sagette
 Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.
 Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse :
 Temoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
 La convoitise perdit l'un ;
 L'autre périt par l'avarice.



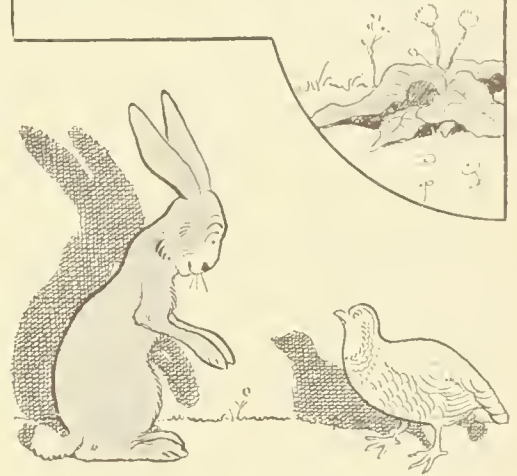


LE DEPOSITAIRE INFIDELE

Grâce aux Filles de mémoire,
 J'ai chanté des animaux ;
 Peut-être d'autres héros
 M'auraient acquis moins de gloire.
 Le loup, en langue des dieux,
 Parle au chien dans mes ouvrages :
 Les bêtes, à qui mieux mieux,
 Y font divers personnages,
 Les uns fous, les autres sages ;
 De telle sorte pourtant
 Que les fous vont l'emportant :
 La mesure en est plus pleine.
 Je mets aussi sur la scène
 Des trompeurs, des scélérats,
 Des tyrans et des ingrats,
 Mainte imprudente pécore,
 Force sots, force flatteurs ;
 Je pourrais y joindre encore
 Des légions de menteurs :
 Tout homme ment, dit le sage.
 S'il n'y mettait seulement
 Que les gens de bas étage,
 On pourrait aucunement
 Souffrir ce défaut aux hommes !
 Mais que tous, tant que nous sommes,
 Nous mention, grand et petit,
 Si quelque autre l'avait dit,
 Je soutiendrais le contraire.
 Et même qui mentirait
 Comme Ésope et comme Homère,
 Un vrai menteur ne serait :
 Le doux charme de maint songe
 Par leur bel art inventé,
 Sous les habits du mensonge
 Nous offre la vérité.
 L'un et l'autre a fait un livre
 Que je tiens digne de vivre
 Sans fin, et plus, s'il se peut.
 Comme eux ne ment pas qui veut.
 Mais mentir comme sut faire
 Un certain depositaire,
 Payé par son propre mot,
 Est d'un méchant et d'un sot.

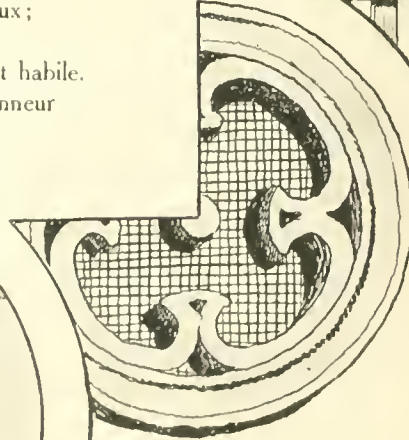
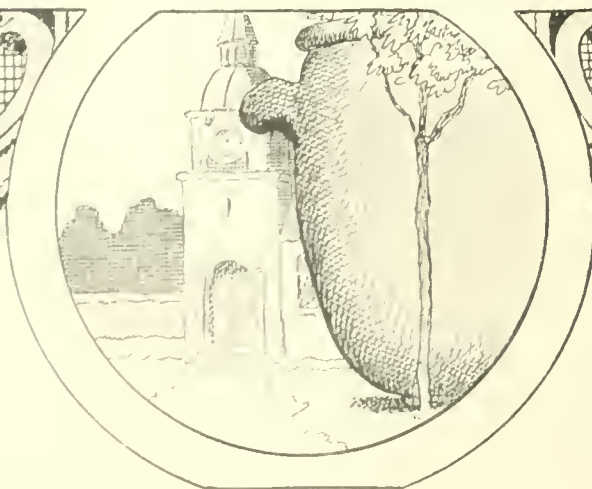
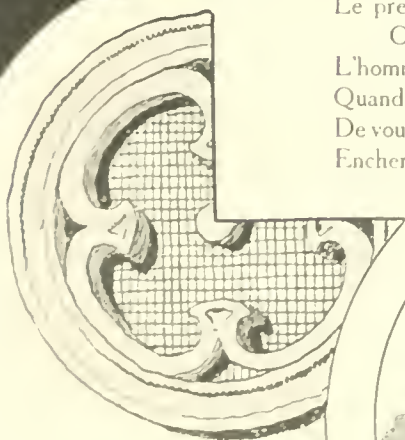
Voici le fait :

Un trafiquant de Perse,
 Chez son voisin, s'en allant en commerce,
 Mit en dépôt un cent de fer un jour.
 Mon fer ? dit-il, quand il fut de retour.





Votre fer ! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
 Qu'un rat l'a mange tout entier.
 J'en ai gronde mes gens : mais qu'y faire ? un grenier
 A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
 Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
 Au bout de quelques jours, il détourne l'enfant
 Du perfide voisin ; puis à souper convie
 Le pere, qui s'excuse et lui dit en pleurant :
 Dispensez-moi, je vous supplie ;
 Tous plaisirs pour moi sont perdus.
 J'aimais un fils plus que ma vie,
 Je n'ai que lui ; que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus
 On me l'a derobé : plaignez mon infortune.
 Le marchand repartit : Hier au soir, sur la brune,
 Un chat-huant s'en vint votre fils enlever ;
 Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
 Le pere dit : Comment voulez-vous que je croie
 Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ?
 Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
 Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment :
 Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je :
 Et ne vois rien qui vous oblige
 D'en douter un moment après ce que je dis.
 Faut-il que vous trouviez étrange
 Que les chats-huants d'un pays
 Ou le quintal de fer par un seul rat se mange,
 Enlevent un garçon pesant un demi-cent ?
 L'autre vit où tendait cette feinte aventure :
 Il rendit le fer au marchand,
 Qui lui rendit sa geniture.
 Même dispute advint entre deux voyageurs.
 L'un d'eux était de ces conteurs
 Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope ;
 Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
 Comme l'Afrique, aura des monstres a foison.
 Celui-ci se croyait l'hyperbole permise :
 J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
 Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
 Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux ;
 On le fit pour cuire vos choux.
 L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.
 Quand l'absurde est outre, l'on lui fait trop d'honneur
 De vouloir par raison combattre son erreur :
 Encherir est plus court, sans s'échauffer la bile.





LE SINGE ET LE LÉOPARD

Le singe avec le léopard
 Gagnaient de l'argent à la foire.
 Ils affichaient chacun à part.
 L'un d'eux disait : Messieurs, mon mérite et ma gloire
 Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir ;
 Et si je meurs, il veut avoir
 Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,
 Pleine de taches, marquetée,
 Et vergetée, et mouchetée !
 La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
 Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit.
 Le singe de sa part disait : Venez, de grâce ;
 Venez, messieurs : je fais cent tours de paste-passe.
 Cette diversité dont on vous parle tant,
 Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
 Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
 Cousin et gendre de Bertrand,
 Singe du pape et son vivant,
 Tout fraîchement en cette ville
 Arrive en trois bateaux exprès pour vous parler,
 Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller,
 Faire des tours de toute sorte,
 Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs ;
 Non, messieurs, pour un sou : si vous n'êtes contents,
 Nous rendrons à chacun son argent à la porte.
 Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
 Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit :
 L'une fournit toujours des choses agréables ;
 L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
 Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
 N'ont que l'habit pour tous talents !



LES DEUX PIGEONS

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre ;
 L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
 Voulez-vous quitter votre frere ?
 L'absence est le plus grand des maux ;
 Non pas pour vous, cruel ! Au moins que les travaux,
 Les dangers, les soins du voyage,
 Changent un peu votre courage.
 Encor, si la saison s'avancait davantage !
 Attendez les zephyrs : qui vous presse ? un corbeau
 Tout a l'heure annonçait malheur a quelque oiseau.
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,
 Que faucons, que reseaux. Helas ! dirai-je, il pleut :
 Mon frere a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon soupe, bon gite, et le reste ?
 Ce discours ebranla le cœur
 De notre imprudent voyageur :
 Mais le desir de voir et l'humeur inquiete
 L'emporterent enfin. Il dit : Ne pleurez point ;
 Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :
 Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures a mon frere ;
 Je le desennuierai. Quiconque ne voit guere
 N'a guere a dire aussi. Mon voyage depeint
 Vous sera d'un plaisir extreme.
 Je dirai : J'étais la ; telle chose m'advint :
 Vous y croirez être vous-meme.
 A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
 Le voyageur s'éloigne : et voila qu'un nuage
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
 Un seul arbre s'offrit, tel encore que l'orage
 Maltraita le pigeon en depot du feuillage.
 L'air devenu serein, il part tout morfondu,
 Seche du mieux qu'il peut son corps charge de pluie ;
 Dans un champ a l'écart voit du ble repandu,
 Voit un pigeon aupres : cela lui donne envie ;
 Il y vole, il est pris : ce ble couvrait d'un las
 Les menteurs et traitres appas.
 Le las etait use ; si bien que, de son aile,
 De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :





Quelque plume y pèrit ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, trainant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.

Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,

Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure ;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,

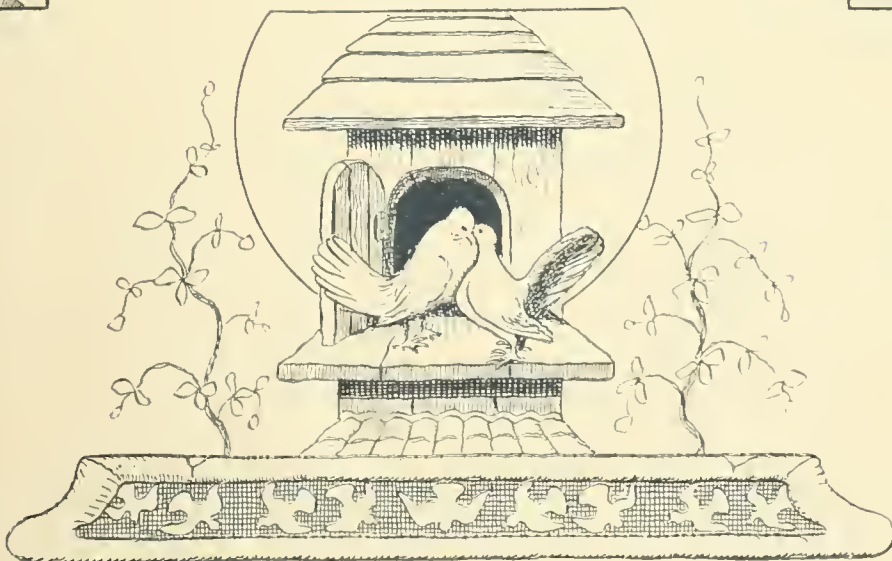
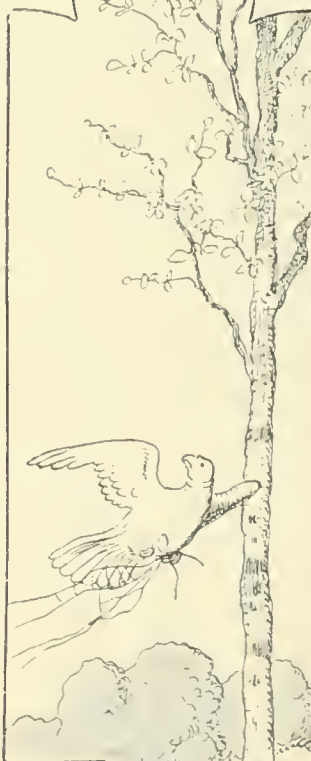
Qui, maudissant sa curiosité,
Trainant l'aile, et tirant le pied,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna.
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payerent leurs peines.
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?

Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,

Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythere,

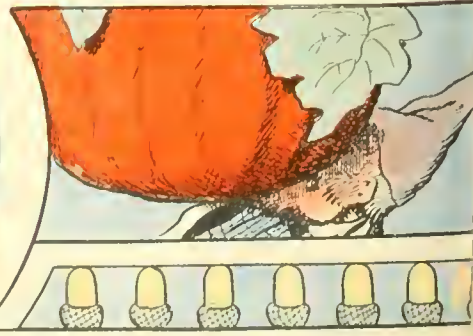
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Helas ! quand reviendront de semblables moments !
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète !
Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

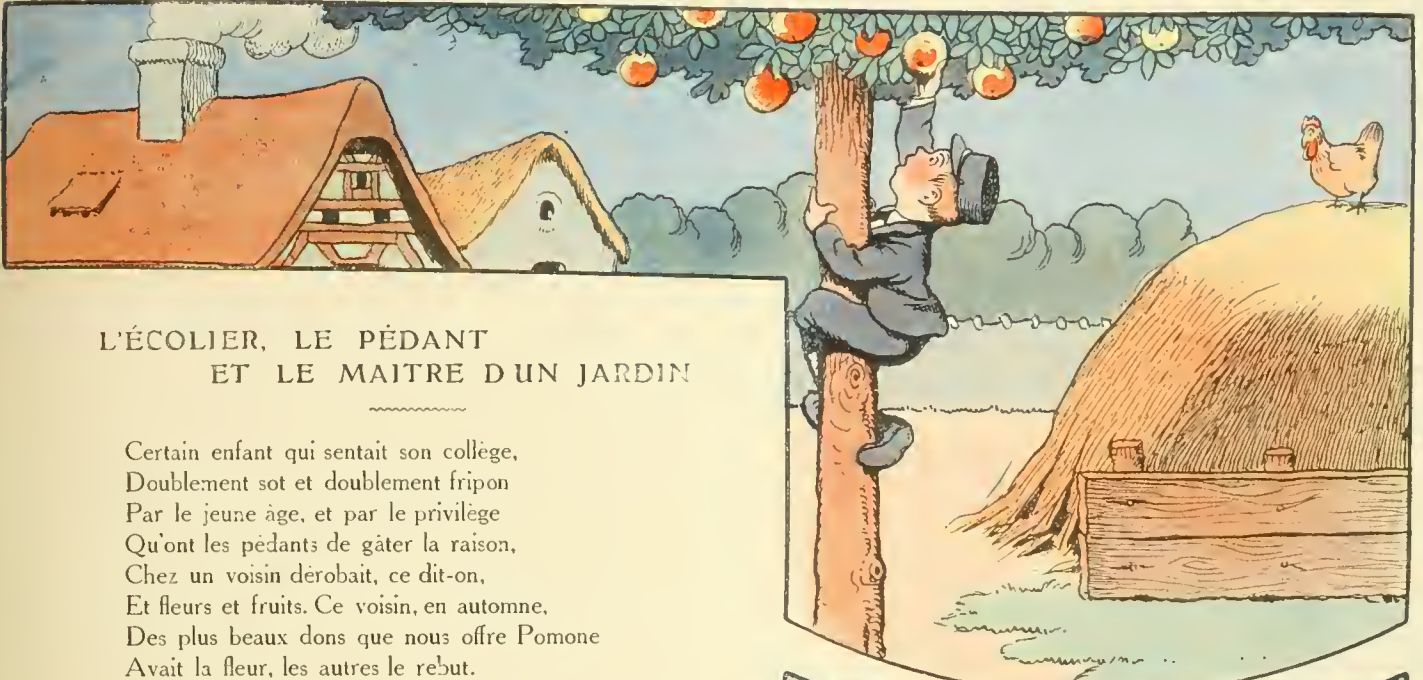




LE GLAND ET LA CITROUILLE

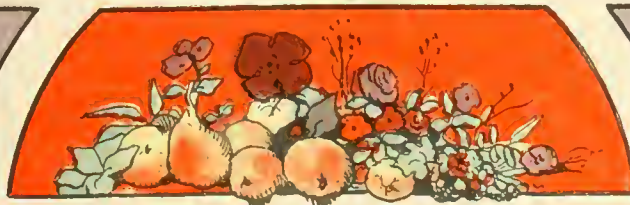
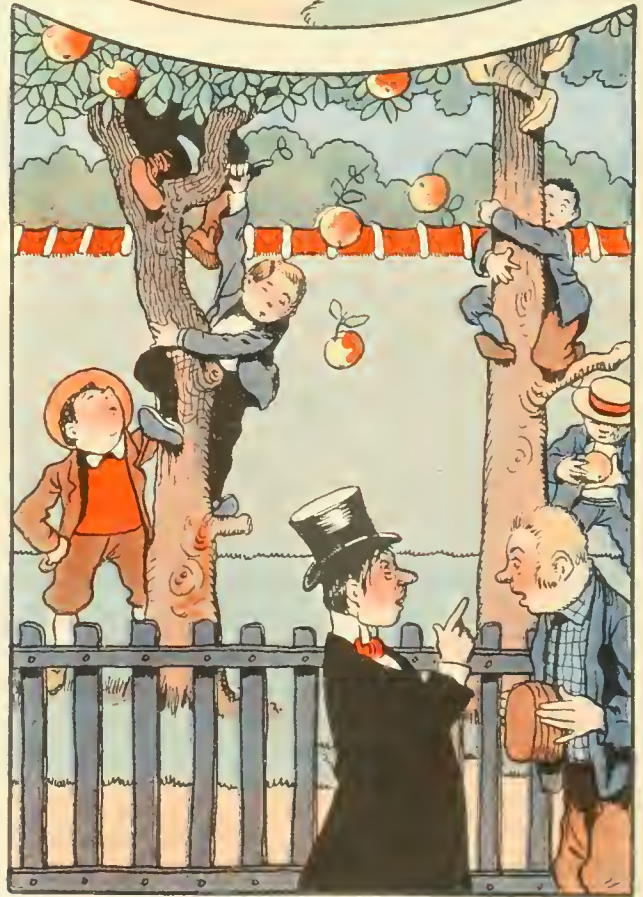
Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
 En tout cet univers, et l'aller parcourant,
 Dans les citrouilles je la trouve.
 Un villageois, considérant
 Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
 A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
 Il a bien mal placé cette citrouille-la !
 Eh parbleu ! je l'aurais pendue
 A l'un des chênes que voila ;
 C'eût été justement l'affaire :
 Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
 C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
 Au conseil de celui que prêche ton cure ;
 Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
 Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
 Ne pend-il pas en cet endroit ?
 Dieu s'est mépris : plus je contemple
 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
 Que l'on a fait un quiproquo.
 Cette réflexion embarrassant notre homme :
 On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit ;
 Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
 Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
 Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,
 Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
 Son nez meurtri le force à changer de langage.
 Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! et que serait-ce donc
 S'il fut tombé de l'arbre une masse plus lourde,
 Et que ce gland eût été gourde ?
 Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison :
 J'en vois bien a présent la cause.
 En louant Dieu de toute chose,
 Garo retourne a la maison.





L'ÉCOLIER, LE PÉDANT
ET LE MAÎTRE D'UN JARDIN

Certain enfant qui sentait son collègue,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge, et par le privilège
Qu'ont les pédants de gâter la raison,
Chez un voisin dérobaît, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avait la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportait son tribut ;
Car au printemps il jouissait encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
Qui, grim pant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance :
Même il ébranchait l'arbre ; et fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants :
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite ;
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châ timent
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvint à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.
Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin ;
Et je ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairait aucunement.

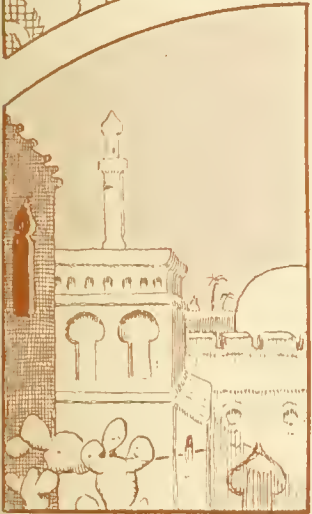
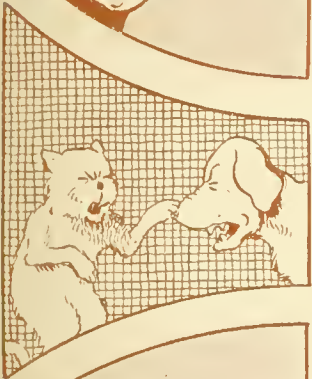




LA SOURIS MÉTAMORPHOSÉE EN FILLE

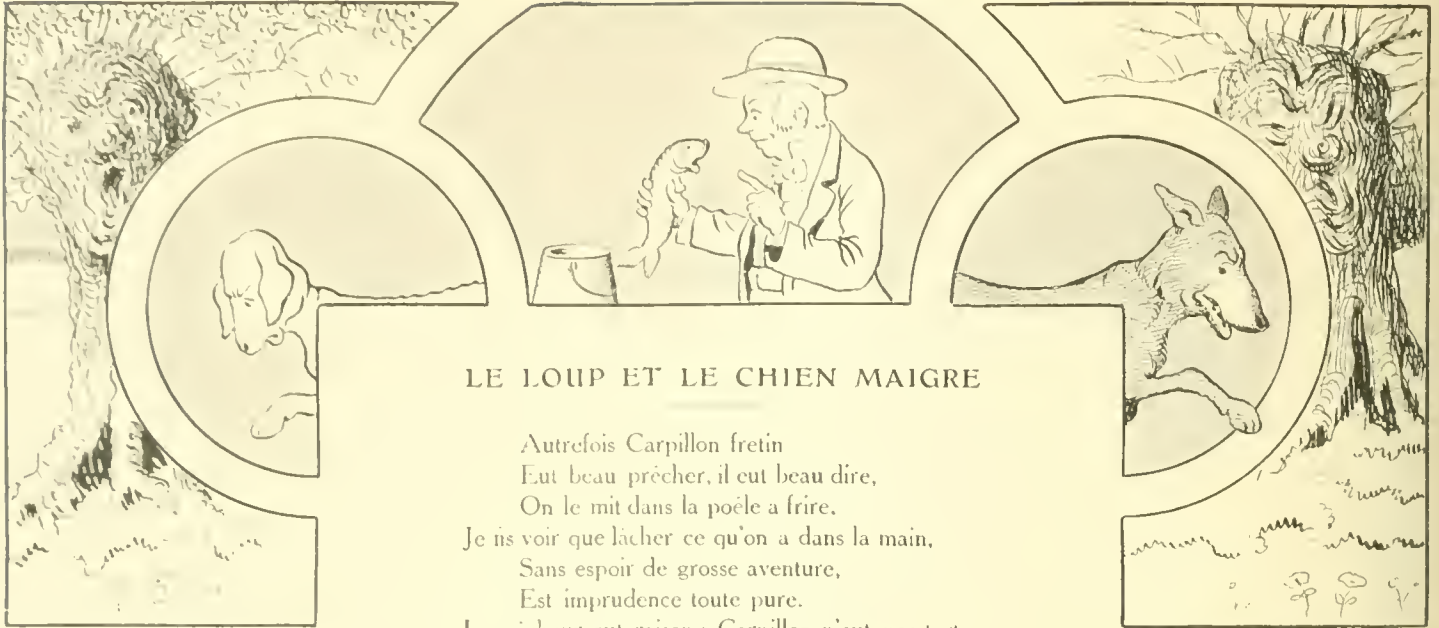
Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
 Je ne l'eusse pas ramassée ;
 Mais un bramin le fit : je le crois aisément ;
 Chaque pays a sa pensée.
 La souris était fort froissée.
 De cette sorte de prochain
 Nous nous soucions peu ; mais le peuple bramin
 Le traite en frère. Ils ont en tête
 Que notre âme, au sortir d'un roi,
 Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
 Qu'il plait au Sort : c'est la l'un des points de leur loi.
 Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
 Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
 De prier un sorcier qu'il logeât la souris
 Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
 Le sorcier en fit une fille
 De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
 Que le fils de Priam pour elle aurait tenté
 Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
 Le bramin fut surpris de chose si nouvelle :
 Il dit à cet objet si doux :
 Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
 De l'honneur d'être votre époux.
 En ce cas je donne, dit-elle,
 Ma voix au plus puissant de tous.
 Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
 C'est toi qui seras notre gendre.
 Non, dit-il, ce nuage épais
 Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits ;
 Je vous conseille de le prendre.
 Hé bien ! dit le bramin au nuage volant,
 Es-tu ne pour ma fille ? — Hélas ! non ; car le vent
 Me chasse à son plaisir de contree en contree :
 Je n'entreprendrai point sur les droits de Boree.
 Le bramin lâche s'écria :
 O vent donc, puisque vent y a,
 Viens dans les bras de notre belle !
 Le vent courut : un mont en chemin l'arrêta
 Et seul passant à celui-là
 Il se vout et dit : J'aurai une querelle
 Avec le vent, et l'offen-er
 Ce vent est le feu lui qui peut me per-er,
 Au nez de ce rat la damoiselle
 Ce vent fore le rat il fut l'en-cou,
 Un rat ! un rat ! c'est de ces coups





Qu'Amour fait ; témoin telle et telle.
 Mais ceci soit dit entre nous.
 On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
 Prouve assez bien ce point ; mais, à la voir de pres,
 Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
 Car quel époux n'est point au Soleil préférable
 En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un géant
 Est moins fort qu'une puce ? Elle le mord pourtant.
 Le rat devait aussi renvoyer, pour bien faire,
 La belle au chat, le chat au chien,
 Le chien au loup. Par le moyen
 De cet argument circulaire,
 Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonte ;
 Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
 Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
 Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
 Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
 Je prends droit là-dessus contre le bramin même ;
 Car il faut, selon son système,
 Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
 Aille puiser son âme en un trésor commun :
 Toutes sont donc de même trempe ;
 Mais, agissant diversement
 Selon l'organe seulement,
 L'une s'élève, et l'autre rampe.
 D'où vient donc que ce corps si bien organisé
 Ne put obliger son hôtesse
 De s'unir au Soleil ? Un rat eut sa tendresse.
 Tout débattu, tout bien pesé,
 Les âmes des souris et les âmes des belles
 Sont très différentes entre elles ;
 Il en faut revenir toujours à son destin,
 C'est-à-dire à la loi par le ciel établie :
 Parlez au diable, employez la magie,
 Vous ne detournerez nul être de sa fin.





LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE

Autrefois Carpillon fretin
 Eut beau prêcher, il eut beau dire,
 On le mit dans la poêle à frire,
 Je n'is voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
 Sans espoir de grosse aventure,
 Est imprudence toute pure.

Le pêcheur eut raison ; Carpillon n'eut pas tort :
 Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.

Maintenant il faut que j'appuie
 Ce que j'avancai lors, de quelque trait encor.
 Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,

Trouvant un chien hors du village,
 S'en allait l'emporter. Le chien représenta
 Sa maigreur : Ja ne plaise a votre seigneurie

De me prendre en cet etat-la ;
 Attendez : mon maitre marie
 Sa fille unique, et vous jugez

Qu'étant de noce, il faut, malgré moi, que j'engraisse.
 Le loup le croit, le loup le laisse.

Le loup, quelques jours écoulés,
 Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre ;
 Mais le drole etait au logis.

Il dit au loup par un treillis :
 Ami, je vais sortir ; et, si tu veux attendre,
 Le portier du logis et moi
 Nous serons tout a l'heure à toi.

Ce portier du logis etait un chien enorme,
 Expediant les loups en forme.

Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
 Dit-il ; et de courir. Il etait fort agile ;

Mais il n'était pas fort habile :
 Ce loup ne savat pas en'or bien son metier.





LE FOU QUI VEND LA SAGESSE

Jamais auprès des fous ne te mets à portée :
Je ne puis te donner un plus sage conseil.

Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.

On en voit souvent dans les cours :
Le prince y prend plaisir ; car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.
Un fol allait criant par tous les carrefours
Qu'il vendait la sagesse, et les mortels crédules
De courir à l'achat ; chacun fut diligent.

On essayait force grimaces ;
Puis on avait pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchaient ; mais que leur servait-il ?
C'étaient les plus moqués : le mieux était de rire,

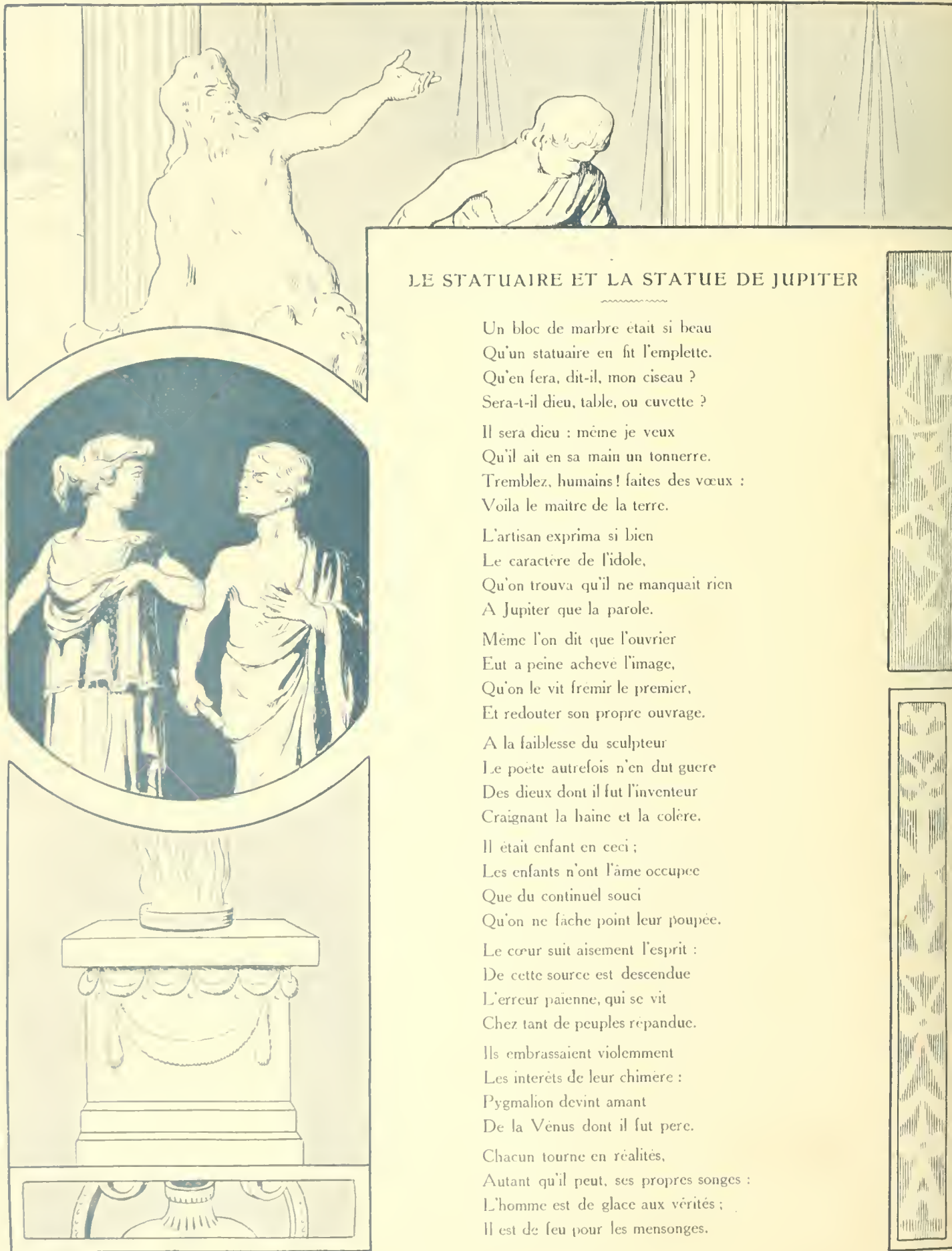
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant
De ce que fait un fou ? Le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes un jour alla trouver un sage,

Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil ; sinon, je les tiens sûrs

De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé : ce fou vend la sagesse.





LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JUPITER

Un bloc de marbre était si beau
 Qu'un statuaire en fit l'emplette.
 Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
 Sera-t-il dieu, table, ou cuvette ?

Il sera dieu : même je veux
 Qu'il ait en sa main un tonnerre.
 Tremblez, humains ! faites des vœux :
 Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien
 Le caractère de l'idole,
 Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
 A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
 Eut à peine achevé l'image,
 Qu'on le vit frémir le premier,
 Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur
 Le poète autrefois n'en dut guère
 Des dieux dont il fut l'inventeur
 Craignant la haine et la colère.

Il était enfant en ceci ;
 Les enfants n'ont l'âme occupée
 Que du continuel souci
 Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisement l'esprit :
 De cette source est descendue
 L'erreur païenne, qui se vit
 Chez tant de peuples répandue.

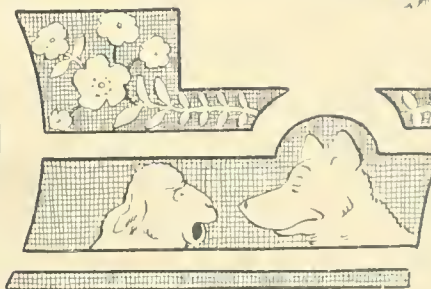
Ils embrassaient violemment
 Les intérêts de leur chimère :
 Pygmalion devint amant
 De la Vénus dont il fut père.

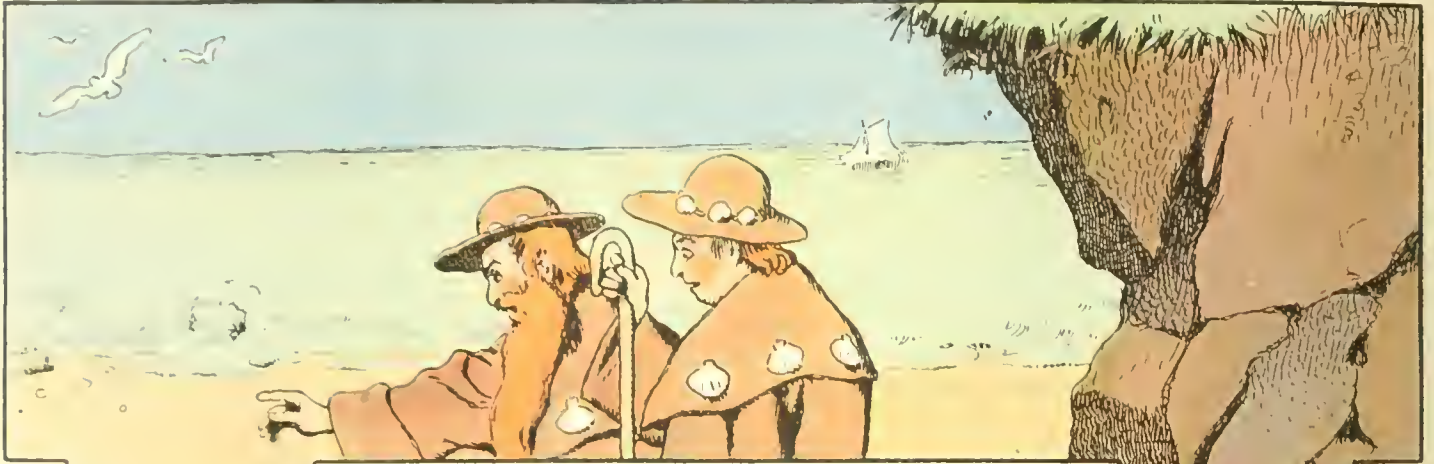
Chacun tourne en réalités,
 Autant qu'il peut, ses propres songes :
 L'homme est de glace aux vérités ;
 Il est de feu pour les mensonges.



RIEN DE TROP

Je ne vois point de créature
 Se comporter modérément.
 Il est certain tempérament
 Que le maître de la nature
 Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement :
 Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
 Le blé, riche présent de la blonde Cérés,
 Trop touffu bien souvent épuise les guérets :
 En superfluités s'épandant d'ordinaire,
 Et poussant trop abondamment,
 Il ôte à son fruit l'aliment.
 L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire !
 Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
 De retrancher l'excès des prodiges moissons :
 Tout au travers ils se jetèrent,
 Gâtèrent tout, et tout broutèrent ;
 Tant que le ciel permit aux loups
 D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous ;
 S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
 Puis le ciel permit aux humains
 De punir ces derniers : les hommes abusèrent
 A leur tour des ordres divins.
 De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
 A se porter dedans l'excès.
 Il faudrait faire le procès
 Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
 Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point
 Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.





L'HUITRE ET LES PLAIDEURS

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent,
 Une huitre, que le flot y venait d'apporter ;
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
 A l'égard de la dent il fallut contester.
 L'un se baissait déjà pour amasser la proie ;
 L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir
 Qui de nous en aura la joie.

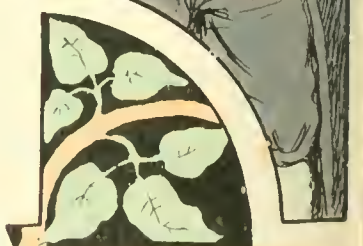
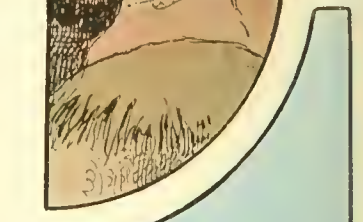
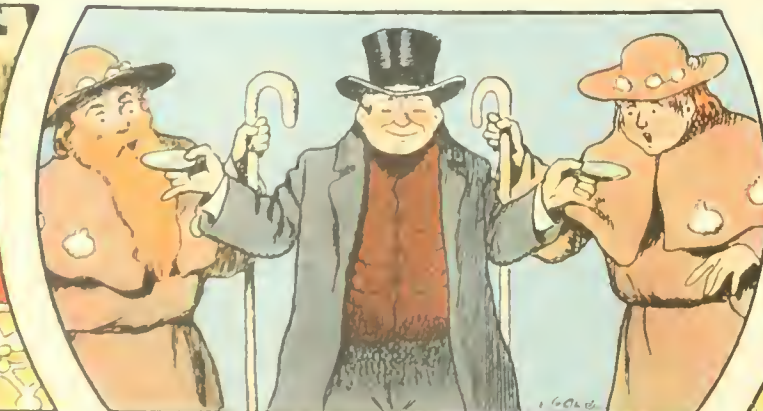
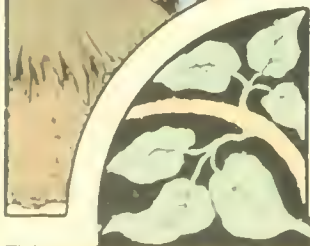
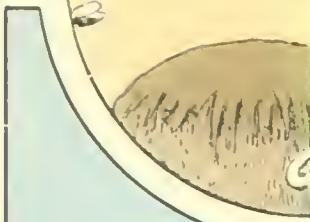
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
 En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.

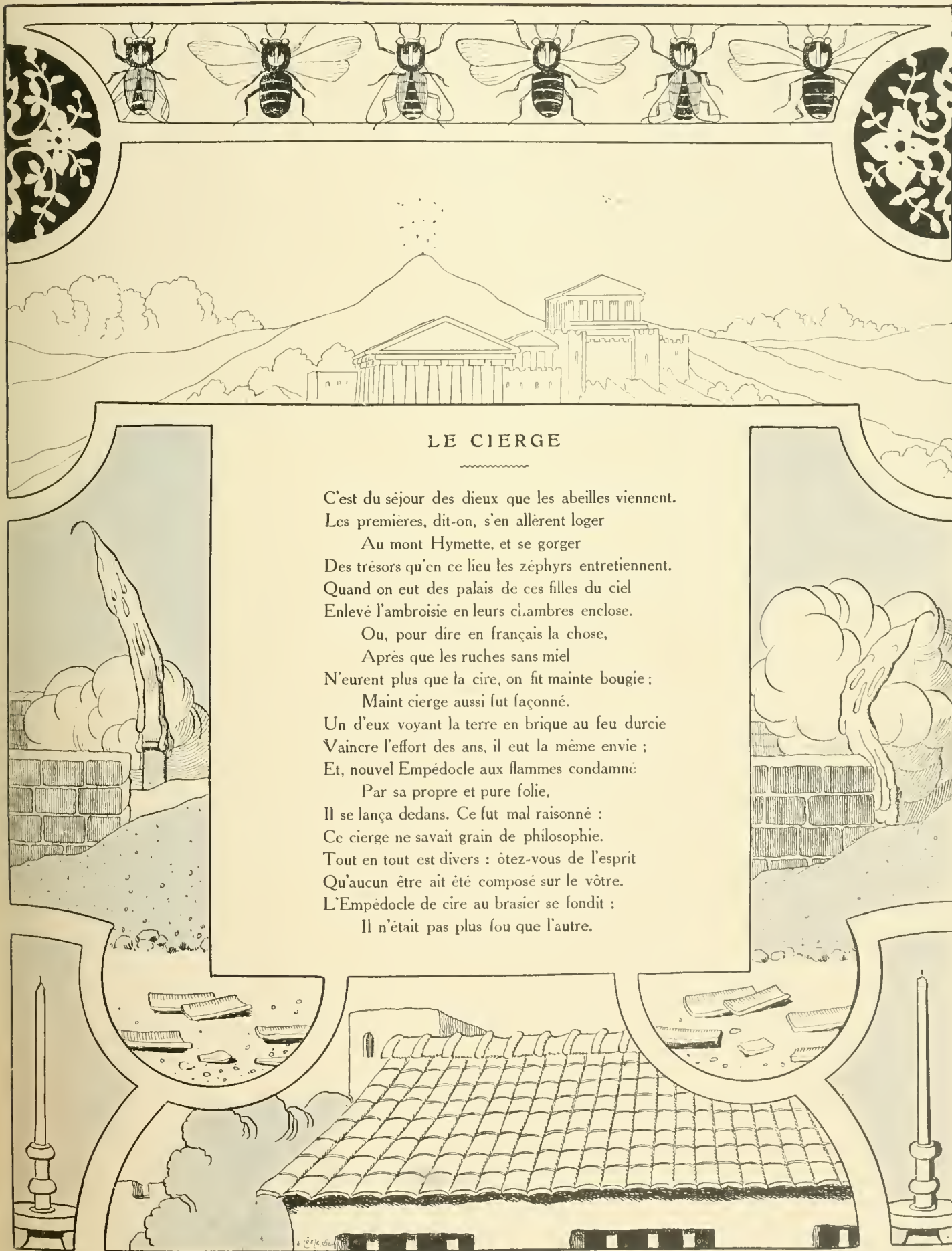
Si par là l'on juge l'affaire,
 Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
 Je ne l'ai pas mauvais aussi,

Dit l'autre ; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
 He bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie.

Pendant tout ce bel incident,
 Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
 Perrin, fort gravement, ouvre l'huitre, et la gruge,

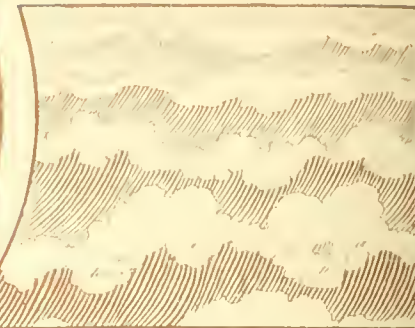
Nos deux messieurs le regardant,
 Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
 Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
 Sans dépens : et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.
 Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui,
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
 Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.





LE CIERGE

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.
 Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
 Au mont Hymette, et se gorger
 Des trésors qu'en ce lieu les zéphyr's entretiennent.
 Quand on eut des palais de ces filles du ciel
 Enlevé l'ambrosie en leurs ciambres enclose.
 Ou, pour dire en français la chose,
 Après que les ruches sans miel
 N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie ;
 Maint cierge aussi fut façonné.
 Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
 Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie ;
 Et, nouvel Empédocle aux flammes condamné
 Par sa propre et pure folie,
 Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
 Ce cierge ne savait grain de philosophie.
 Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
 Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
 L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
 Il n'était pas plus fou que l'autre.



JUPITER ET LE PASSAGER

Oh ! combien le peril enrichirait les dieux,
 Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
 Mais, le peril passe, l'on ne se souvient guere
 De ce qu'on a promis aux cieus ;
 On compte seulement ce qu'on doit a la terre.
 Jupiter, dit l'impie, est un bon creancier ;
 Il ne se sert jamais d'huissier.
 Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
 Comment appelez-vous ces avertissements ?
 Un passager pendant l'orage
 Avait voue cent bœufs au vainqueur des Titans.
 Il n'en avait pas un : vouer cent elephants
 N'aurait pas coute davantage.
 Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
 Au nez de Jupiter la fumee en monta.
 Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :
 C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
 La fumee est ta part : je ne te dois plus rien.
 Jupiter fit semblant de rire ;
 Mais, apres quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
 Envoyant un songe lui dire
 Qu'un tel tresor etait en tel lieu. L'homme au vœu
 Courut au tresor comme au feu.
 Il trouva des voleurs ; et, n'ayant dans sa bourse
 Qu'un ecu pour toute ressource,
 Il leur promit cent talents d'or,
 Bien comptes, et d'un tel tresor :
 On l'avait enterre dedans telle bourgade.
 L'endroit parut suspect aux voleurs : de façon
 Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
 Tu te moques de nous : meurs, et va chez Pluton
 Porter tes cent talents en don.





LE CHAT ET LE RENARD

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en allaient en pèlerinage.
C'étaient deux vrais tartufs, deux archipatelins,
Deux francs patte-pelus, qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnaient à qui mieux mieux.

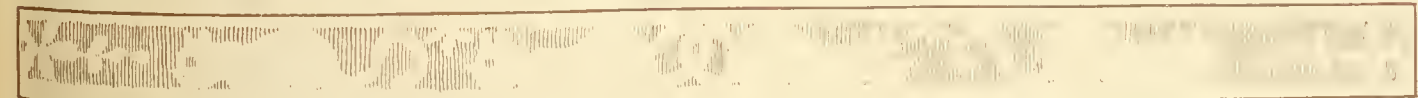
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormirait toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.

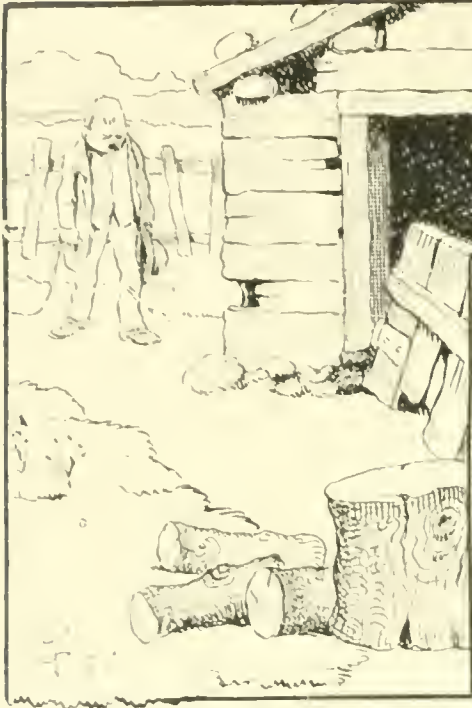
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile ;
En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac,
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.

Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami ;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut.
Partout il tenta des asiles ;
Et ce fut partout sans succès ;

La fumée y pourvut, ainsi que les bassets
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire :
N'en ayois qu'un, mais qu'il soit bon.





LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
 Et logeant le diable en sa bourse,
 C'est-à-dire n'y logeant rien,
 S'imagina qu'il ferait bien
 De se pendre, et finir lui-même sa misère,
 Puisque aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :

Genre de mort qui ne doit pas
 A gens peu curieux de goûter le trépas.
 Dans cette intention, une vieille masure
 Fut la scène où devait se passer l'aventure :

Il y porte une corde, et veut avec un clou
 Au haut d'un certain mur attacher le licou.
 La muraille, vieille et peu forte,
 S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
 Notre désespéré le ramasse et l'emporte,
 Laisse la le licou, s'en retourne avec l'or,
 Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
 Tandis que le galant à grands pas se retire,
 L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
 Absent.

Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme ?
 Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai,
 Ou de corde je manquerai.

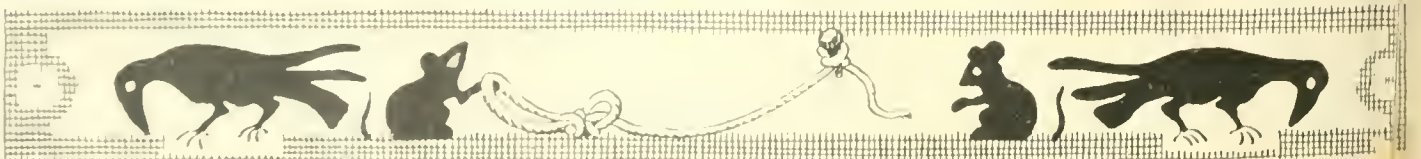
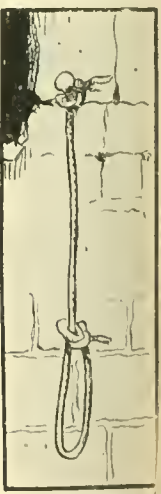
Le lacs était tout prêt ; il n'y manquait qu'un homme.
 Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.

Ce qui le consola peut-être,
 Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
 Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;
 Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
 Thésaurisant pour les voleurs,

Pour ses parents, ou pour la terre.
 Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
 Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit :
 Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.

Cette déesse inconstante
 Se mit alors en l'esprit
 De voir un homme se pendre ;
 Et celui qui se pendit
 S'y devait le moins attendre.





LE MILAN ET LE ROSSIGNOL

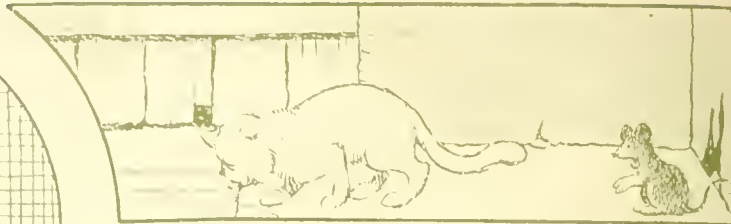
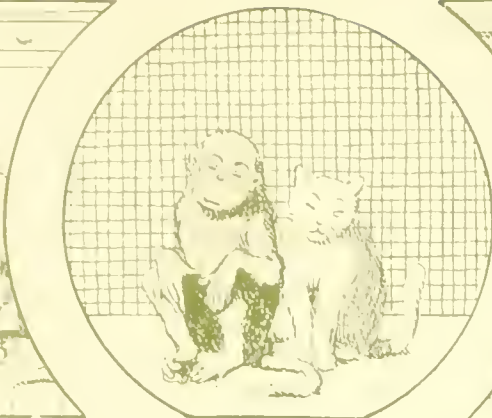
Après que le milan, manifeste voleur,
 Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
 Et fait crier sur lui les enfants du village,
 Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
 Le héraut du printemps lui demande la vie.
 Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?

Écoutez plutôt ma chanson :

Je vous raconterai Térée et son envie. —
 Qui Térée ? est-ce un mets propre pour les milans ? —
 Non pas ; c'était un roi dont les feux violents
 Me firent ressentir leur ardeur criminelle.
 Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
 Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.

Le milan alors lui réplique :

Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun,
 Tu me viens parler de musique ! —
 J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
 Tu peux lui conter ces merveilles ;
 Pour un milan, il s'en rira.
 Ventre affamé n'a point d'oreilles.



LE SINGE ET LE CHAT

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
 Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
 D'animaux malfaisants c'était un très bon plat :
 Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
 Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
 L'un ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
 Bertrand déroba tout ; Raton, de son côté,
 Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
 Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
 Regardaient rôtir des marrons.

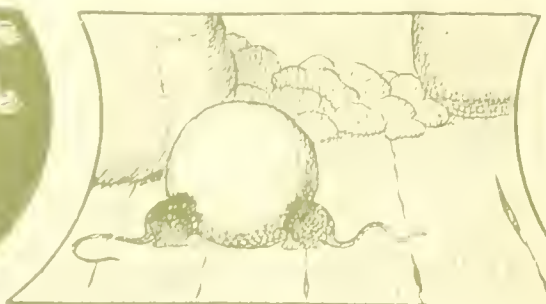
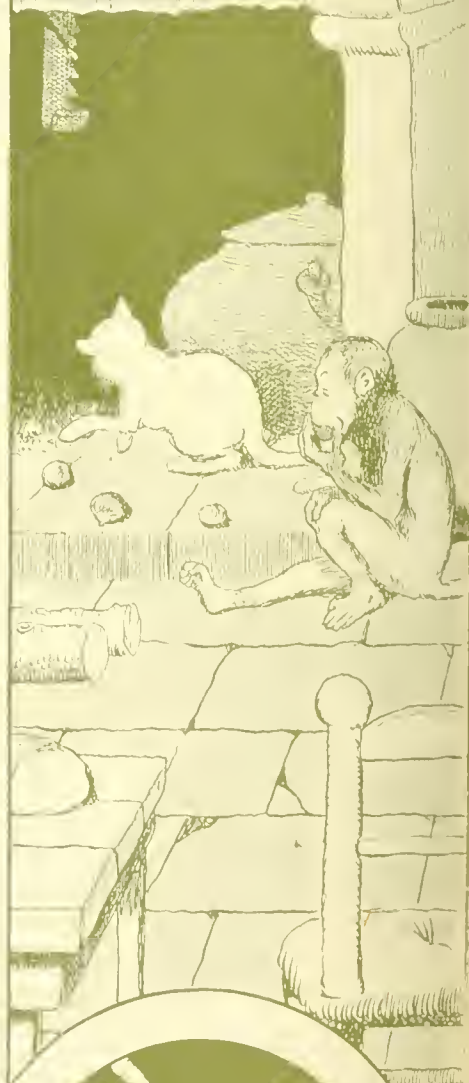
Les escroquer était une très bonne affaire :
 Nos galands y voyaient double profit à faire ;
 Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
 Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
 Que tu fasses un coup de maître ;

Tire-moi ce marron. Si Dieu m'avait fait maître
 Propre à tirer marrons du feu,
 Certes, marrons verraient beau jeu.
 Arrêtât-je dit Raton, avec sa patte,
 D'une manière délicate.

Ecarte un peu la cendre, et retire les doigts ;
 Puis les reporte à plusieurs fois ;
 Tire un marron puis deux, et puis trois en escroque :
 Le premier en luit Bertrand les croque.

Une servante vint : adieu mes gens, Raton
 N'était pas content, ce dit-on.

Car ce le sont par la plupart de ces princes
 Qui chasses d'un parel emploi,
 Vont se chauffer en des provinces
 Pour le profit de quelque roi.

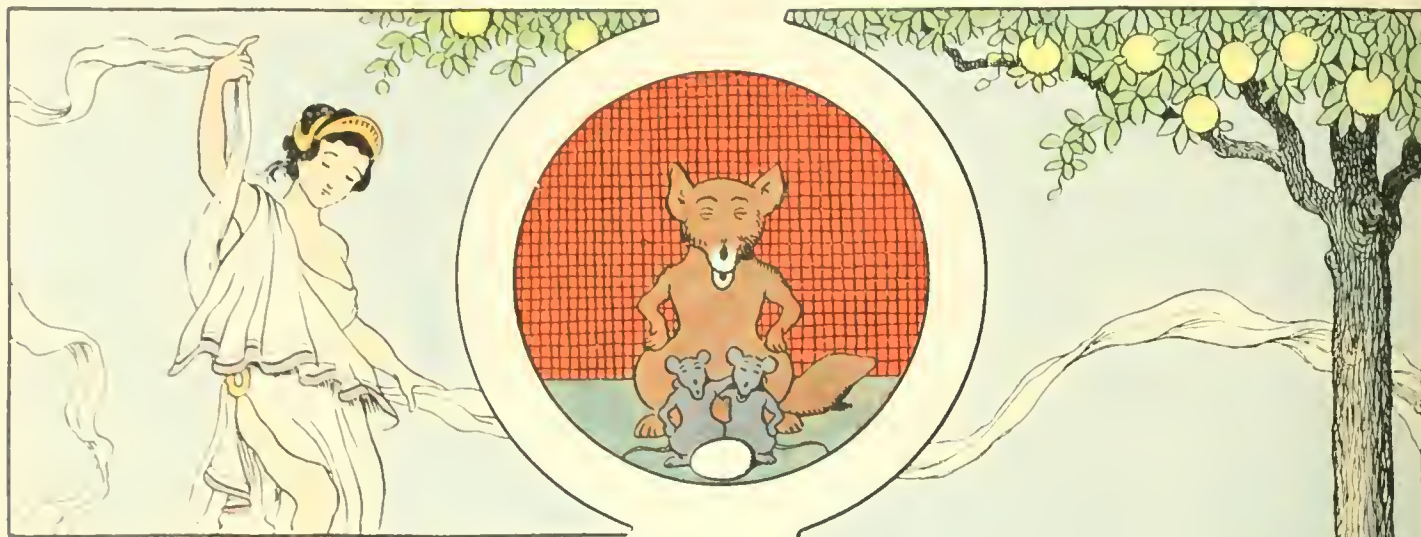




LE BERGER ET SON TROUPEAU

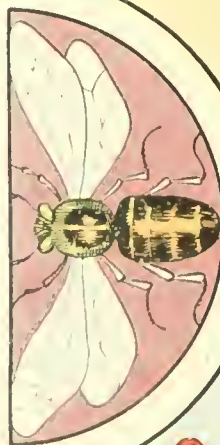
Quoi ! toujours il me manquera
 Quelqu'un de ce peuple imbecile !
 Toujours le loup m'en gobera !
 J'aurai beau les compter ! Ils étaient plus de mille,
 Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin !
 Robin mouton, qui par la ville
 Me suivait pour un peu de pain,
 Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde !
 Hélas ! de ma musette il entendait le son ;
 Il me sentait venir à cent pas à la ronde.
 Ah ! le pauvre Robin mouton !
 Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
 Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
 Il harangua tout le troupeau,
 Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau
 Les conjurant de tenir ferme :
 Cela seul suffirait pour écarter les loups.
 Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
 De ne bouger non plus qu'un terme.
 Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
 Qui nous a pris Robin mouton.
 Chacun en répond sur sa tête.
 Guillot les crut, et leur fit fête.
 Cependant, devant qu'il fût nuit,
 Il arriva nouvel encombre :
 Un loup parut ; tout le troupeau s'enfuit.
 Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.
 Haranguez de méchants soldats ;
 Ils promettent de faire rage :
 Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage ;
 Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.





LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF

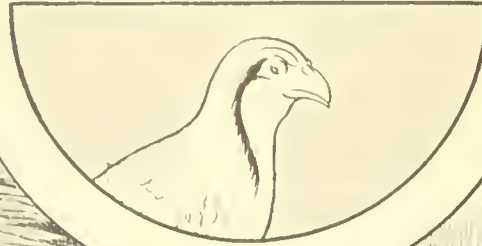
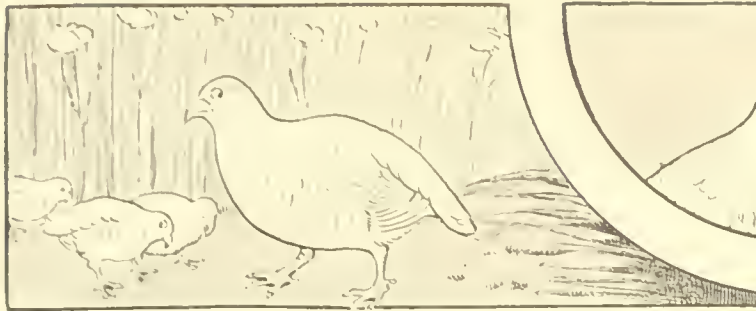
Iris, je vous louerais ; il n'est que trop aisé :
 Mais vous avez cent fois notre encens refusé :
 En cela peu semblable au reste des mortelles,
 Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
 Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
 Je ne les blame point ; je souffre cette humeur :
 Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
 Ce breuvage vante par le peuple rimeur,
 Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
 Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
 C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
 D'autres propos chez vous récompensent ce point,
 Propos, agréables commerces,
 Ou le hasard fournit cent matières diverses ;
 Jusque-là qu'en votre entretien
 La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
 Laissons le monde et sa croyance.
 La bagatelle, la science,
 Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens
 Qu'il faut de tout aux entretiens :
 C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
 Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
 Et fait du miel de toute chose.
 Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
 Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
 De certaine philosophie,
 Subtile, engageante et hardie.
 On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
 Oui parler ? Ils disent donc
 Que la bête est une machine ;
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
 Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps.
 Telle est la montre qui chemine
 À par-tout-our égaux, aveugle et sans dessein.
 Ouvrez-la, lisez dans son sein :
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde :
 La première y meut la seconde ;
 Une troisième suit : elle sonne à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle.





L'objet la frappe en un endroit ;
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
 Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
 L'impression se fait : mais comment se fait-elle ?
 Selon eux, par nécessité,
 Sans passion, sans volonté :
 L'animal se sent agité
 De mouvements que le vulgaire appelle
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
 Ou quelque autre de ces états.
 Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
 Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose.
 Voici de la façon que Descartes l'expose :
 Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
 Chez les païens, et qui tient le milieu
 Entre l'homme et l'esprit ; comme entre l'huître et l'homme
 Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;
 Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
 Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
 J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.
 Or, vous savez, Iris, de certaine science,
 Que, quand la bête penserait,
 La bête ne réfléchirait
 Sur l'objet ni sur sa pensée.
 Descartes va plus loin, et soutient nettement
 Qu'elle ne pense nullement.
 Vous n'êtes point embarrassé
 De le croire ; ni moi. Cependant, quand aux bois
 Le bruit des cors, celui des voix,
 N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
 Qu'en vain elle a mis ses efforts
 A confondre et brouiller la voie,
 L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
 En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
 A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
 Que de raisonnements pour conserver ses jours :
 Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
 Et le change, et cent stratagèmes





Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !

On le déchire après sa mort :

Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix

Voit ses petits

En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
 Qui ne peut fuir encor par les airs le trepas,
 Elle fait la blessee, et va traînant de l'aile,
 Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
 Detourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
 Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
 Elle lui dit adieu, prend sa velee, et rit
 De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde

Où l'on sait que les habitants

Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,

Dans une ignorance profonde :

Je parle des humains ; car, quant aux animaux,

Ils y construisent des travaux

Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,

Et font communiquer l'un et l'autre rivage.

L'édifice résiste et dure en son entier :

Après un lit de bois est un lit de mortier.

Chaque castor agit : commune en est la tâche ;

Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;

Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.

La république de Platon

Ne serait rien que l'apprentie

De cette famille amphibie.

Ils savent en hiver élever leurs maisons,

Passent les étangs sur des ponts,

Fruit de leur art, savant ouvrage ;

Et nos pareils ont leu le voir,

Jusqu'à présent tout leur savoir

Est de passer l'onde à la nage.

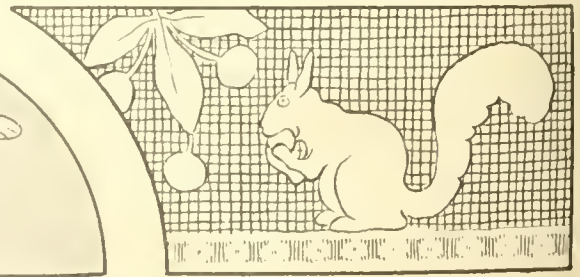
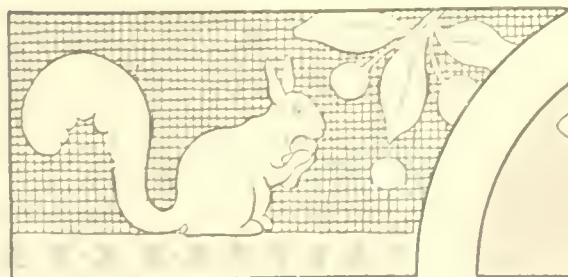
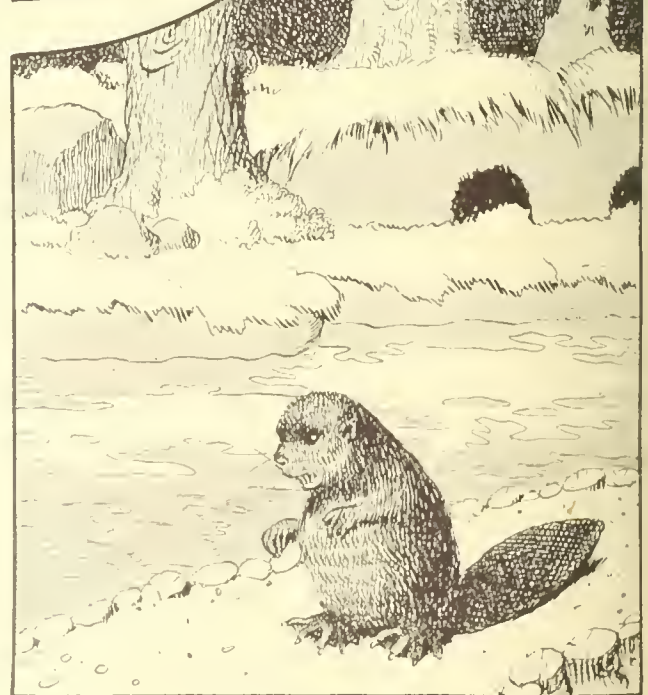
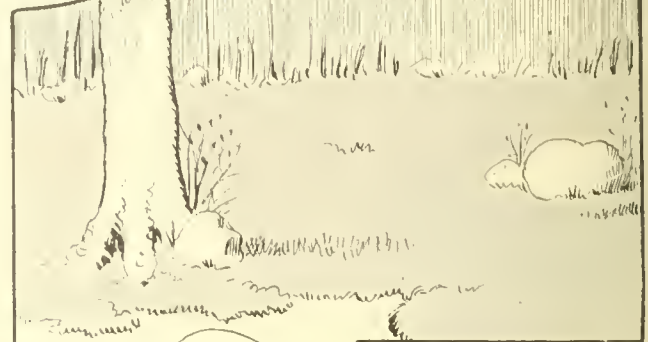
Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,

Jamais on ne pourra m'obliger à le croire ;

Mais voici beaucoup plus ; écoutez ce récit,

Que je tiens d'un roi plein de gloire.

Le défenseur du nord vous sera mon garant :





Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman ;
C'est le roi polonais. Jamais un roi ne ment.

Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps .
Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,

En renouvelle la matière.
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.

Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.

Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,

Fille du Styx, et mère des héros,

Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.

Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait

Rendre Homère. Ah ! s'il le rendait,

Et qu'il rendit aussi le rival d'Épicure,
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?
Ce que j'ai déjà dit ; qu'aux bêtes, la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;

Que la mémoire est corporelle ;

Et que, pour en venir aux exemples divers

Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.

L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin

Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,

Qui sur les mêmes pas revient pareillement,

Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.

Nous agissons tout autrement :

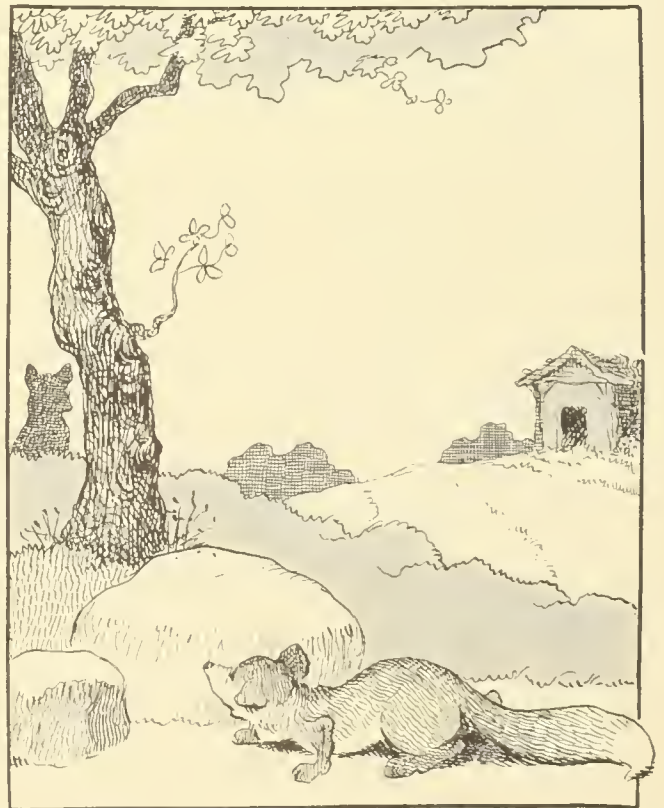
La volonté nous détermine,

Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :

Je sens en moi certain agent ;

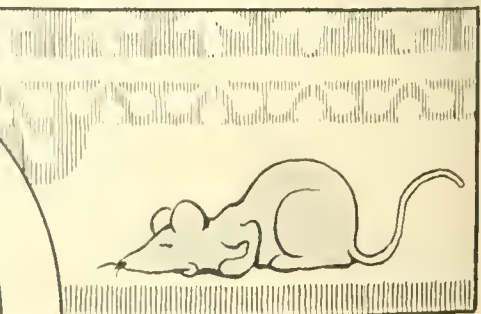
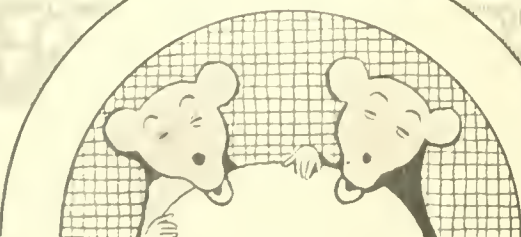
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,





Se conçoit mieux que le corps même :
 De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
 Mais comment le corps l'entend-il ?
 C'est la le point. Je vois l'outil
 Obeir à la main : mais la main, qui la guide ?
 Eh ! qui guide les cieus et leur course rapide ?
 Quelque ange est attache peut-être à ces grands corps
 Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts :
 L'impression se fait : le moyen, je l'ignore :
 On ne l'apprend qu'au sein de la Divinite ;
 Et s'il faut en parler avec sincérité,
 Descartes l'ignorait encore.
 Nous et lui la-dessus nous sommes tous égaux :
 Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
 Dont je viens de citer l'exemple,
 Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple.
 Aussi faut-il donner à l'animal un point
 Que la plante après tout n'a point :
 Cependant la plante respire.
 Mais que repondra-t-on à ce que je vais dire ?
 Deux rats cherchaient leur vie : ils trouvèrent un œuf
 Le dîne suffisait à gens de cette espece :
 Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
 Pleins d'appétit et d'allegresse,
 Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
 Quand un quidam parut : c'était maitre renard ;
 Rencontre incommode et facheuse :
 Car comment sauver l'œuf ? Le bien emballer ;
 Puis des pieds de devant ensemble le porter,
 Ou le rouler, ou le traîner :
 C'était chose impossible autant que hasardeuse.
 Nécessité l'ingéneuse
 Leur fournit une invention.
 Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
 L'écornifleur etant à demi-quart de lieue,
 L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras ;
 Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
 L'autre le traîna par la queue.
 Qu'on m'aïlle soutenir, apres un tel récit,
 Que les bêtes n'ont point d'esprit !





Pour moi, si j'en étais le maître,
 Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
 Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
 Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.
 Par un exemple tout égal,
 J'attribuerais à l'animal,

Non point une raison selon notre manière,
 Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort.
 Je subtiliserais un morceau de matière,
 Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
 Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
 Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
 Que le feu ; car enfin, si le bois fait la flamme,
 La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
 Nous donner quelque idée ? et sort-il pas de l'or
 Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage
 Capable de sentir, juger, rien davantage,

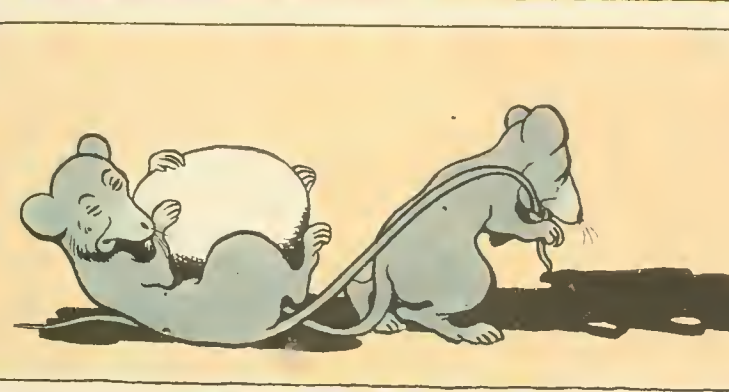
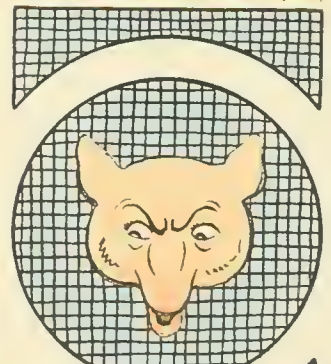
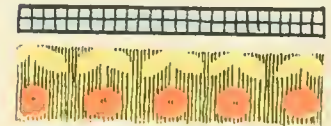
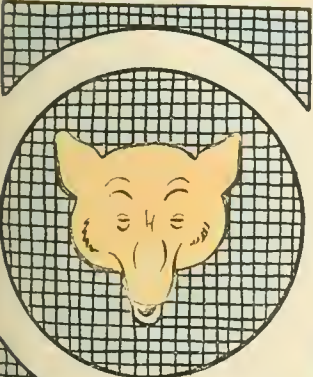
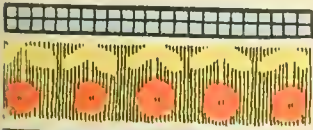
Et juger imparfaitement,
 Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.

A l'égard de nous autres hommes,
 Je ferais notre lot infiniment plus fort ;

Nous aurions un double trésor :
 L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
 Sages, fous, enfants, idiots,
 Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux ;
 L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
 Commune en un certain degré ;

Et ce trésor à part créé
 Suivrait parmi les airs les célestes phalanges.
 Entrerait dans un point sans en être pressé,
 Ne finirait jamais, quoique ayant commencé :

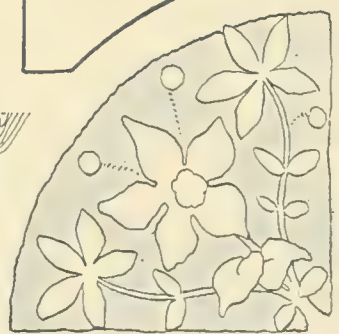
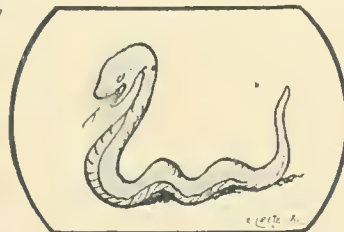
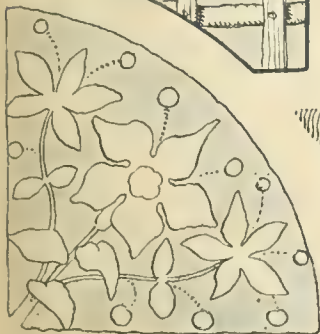
Choses réelles, quoique étranges.
 Tant que l'enfance durerait,
 Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait
 Qu'une tendre et faible lumière :
 L'organe étant plus fort, la raison percerait
 Les ténèbres de la matière,
 Qui toujours envelopperait
 L'autre âme imparfaite et grossière.





L'HOMME ET LA COULEUVRE

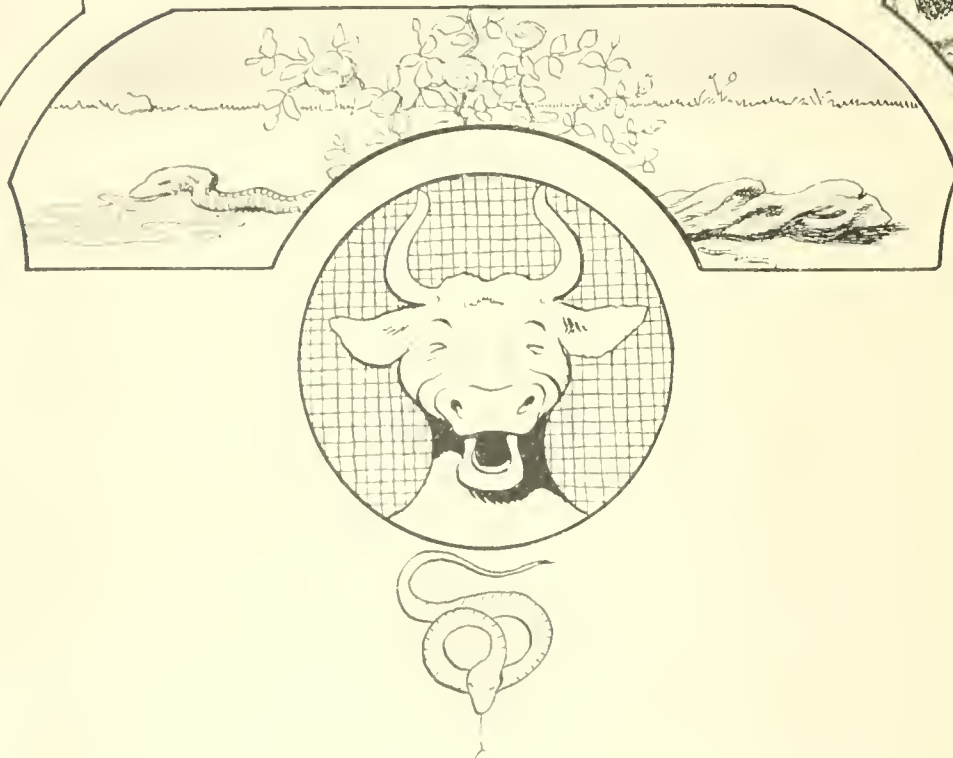
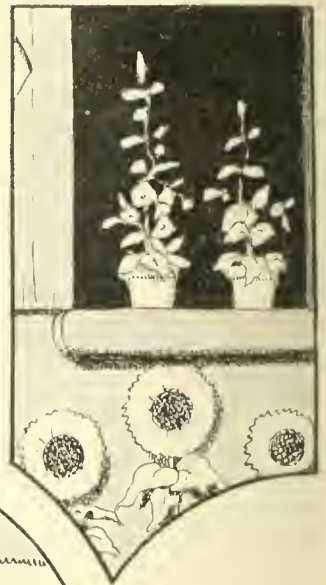
Un homme vit une couleuvre :
 Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
 Agréable à tout l'univers !
 A ces mots l'animal pervers
 (C'est le serpent que je veux dire,
 Et non l'homme ; on pourrait aisément s'y tromper),
 A ces mots le serpent, se laissant attraper,
 Est pris, mis en un sac ; et, ce qui fut le pire,
 On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
 Afin de le payer toutefois de raison,
 L'autre lui fit cette harangue :
 Symbole des ingrats ! être bon aux méchants
 C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents
 Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,
 Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner
 Tous les ingrats qui sont au monde,
 A qui pourrait-on pardonner ?
 Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
 Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.
 Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice,
 C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
 Selon ces lois, condamne-moi ;
 Mais trouve bon qu'avec franchise
 En mourant au moins je te dise
 Que le symbole des ingrats
 Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles
 Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.
 Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles.
 Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;
 Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
 Une vache était là : l'on l'appelle ; elle vient :
 Le cas est proposé. C'était chose facile :
 Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?
 La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?
 Je nourris celui-ci depuis longues années ;
 Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
 Le font à la maison revenir les mains pleines :
 Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
 Avaient altérée ; et mes peines
 Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
 Enfin me voila vieille ; il me laisse en un coin
 Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître ;
 Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître
 Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
 L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
 L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
 Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit !



C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
 Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
 Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
 Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
 Il dit que du labeur des ans
 Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
 Parcourant sans cesse ce long cercle de peines
 Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
 Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux ;
 Que cette suite de travaux
 Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
 Force coups, peu de gré : puis, quand il était vieux,
 On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
 Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
 Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire
 Cet ennuyeux déclamateur ;
 Il cherche de grands mots, et vient ici se faire.
 Au lieu d'arbitre, accusateur.
 Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
 Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
 Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;
 Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs :
 L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;
 Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
 Un rustre l'abattait ; c'était là son loyer ;
 Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
 Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne ;
 L'ombre, l'été ; l'hiver, les plaisirs du foyer.
 Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?



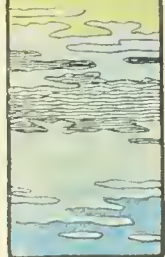
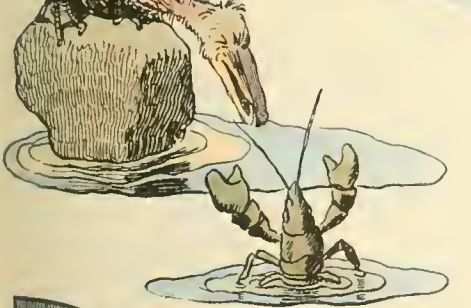
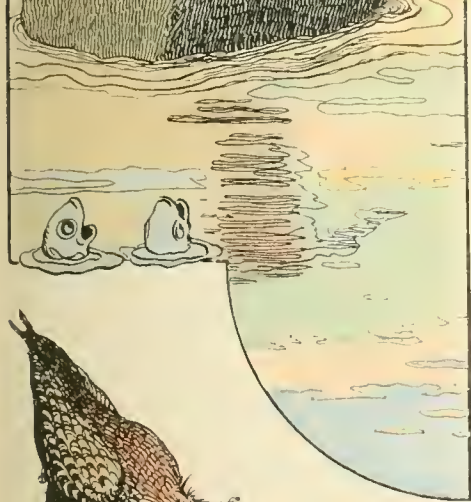
De son temperament, il eut encor vecu.
 L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
 Voulut à toute force avoir cause gagnée.
 Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là !
 Du sac et du serpent aussitôt il donna
 Contre les murs, tant qu'il tua la bête.
 On en use ainsi chez les grands :
 La raison les offense ; ils se mettent en tête
 Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
 Et serpents.
 Si quelqu'un desserre les dents,
 C'est un sot, J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?
 Parler de loin, ou bien se taire



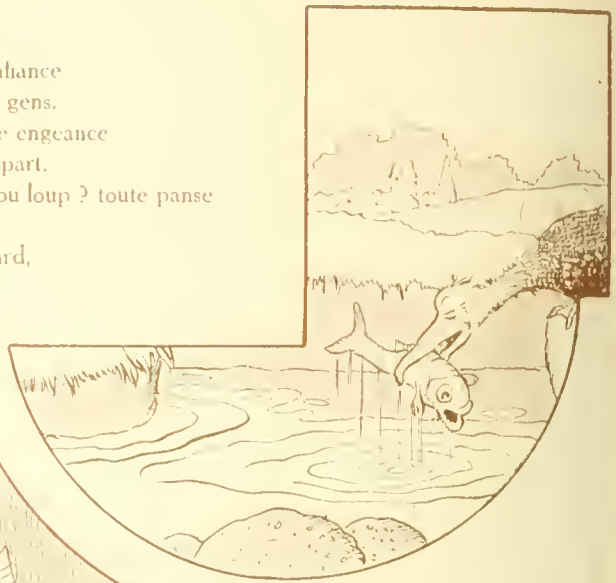
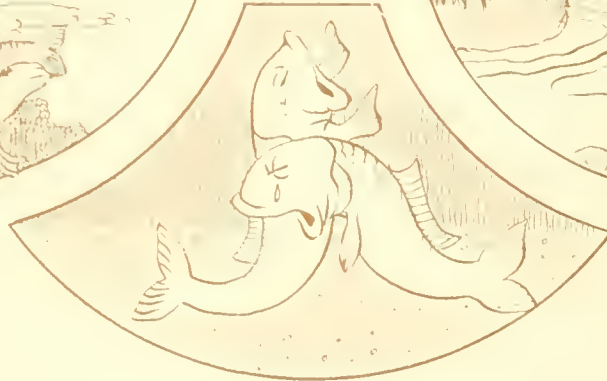


LES POISSONS ET LE CORMORAN

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
 Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :
 Viviers et réservoirs lui payaient pension.
 Sa cuisine allait bien : mais, lorsque le long âge
 Eut glacé le pauvre animal,
 La même cuisine alla mal.
 Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
 Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux.
 N'ayant ni filets ni réseaux,
 Souffrait une disette extrême.
 Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,
 Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
 Cormoran vit une écrevisse.
 Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
 Porter un avis important
 A ce peuple : il faut qu'il périsse ;
 Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
 L'écrevisse en hâte s'en va
 Conter le cas. Grande est l'émute ;
 On court, on s'assemble, on députe
 A l'oiseau : Seigneur Cormoran,
 D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant
 Êtes-vous sûr de cette affaire ?
 N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ?
 Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous ?
 N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
 L'un après l'autre, en ma retraite.
 Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :
 Il n'est demeure plus secrète.
 Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
 Inconnu des traîtres humains,
 Sauvera votre république.
 On le crut. Le peuple aquatique
 L'un après l'autre fut porté
 Sous ce rocher peu fréquenté.
 Là, Cormoran le bon apôtre,
 Les ayant mis en un endroit
 Transparent, peu creux, fort étroit,
 Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.



Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En aurait aussi bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange, homme ou loup ? toute panse
Me parait une à cet égard :
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence





LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS

Une tortue était, a la tête légère,
 Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
 Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
 Volontiers gens boiteux haïssent le logis.

Deux canards, à qui la commère
 Communiqua ce beau dessein,
 Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
 Voyez-vous ce large chemin ?

Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
 Vous verrez mainte république,
 Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez
 Des différentes mœurs que vous remarquerez.
 Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère
 De voir Ulysse en cette affaire.

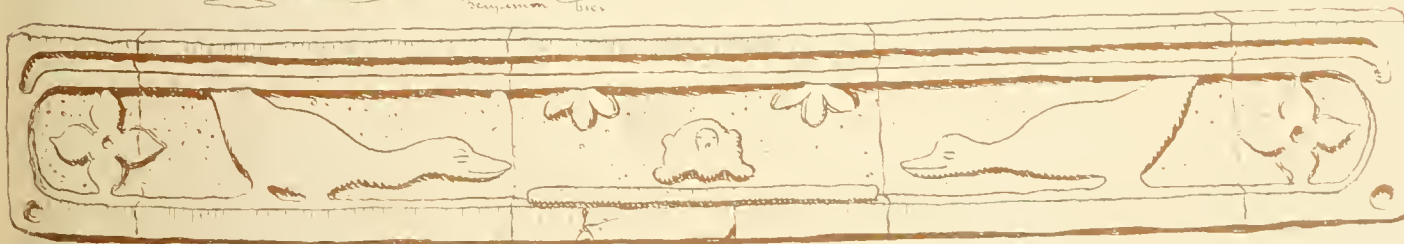
La tortue écouta la proposition.
 Marché fait, les oiseaux forgent une machine
 Pour transporter la pèlerine.

Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
 Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise.
 Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
 La tortue enlevée, on s'étonne partout

De voir aller en cette guise
 L'animal lent et sa maison,
 Justement au milieu de l'un et l'autre oïson.
 Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues
 Passer la reine des tortues.

La reine ! vraiment oui : je la suis en effet ;
 Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
 De passer son chemin sans dire aucune chose ;
 Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
 Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
 Imprudence, babil, et sottise vanité,

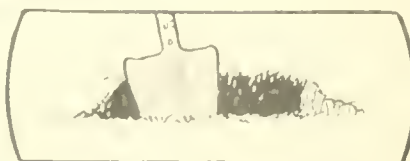
Et vaine curiosité,
 Ont ensemble étroit parentage :
 Ce sont enfants tous d'un lignage.

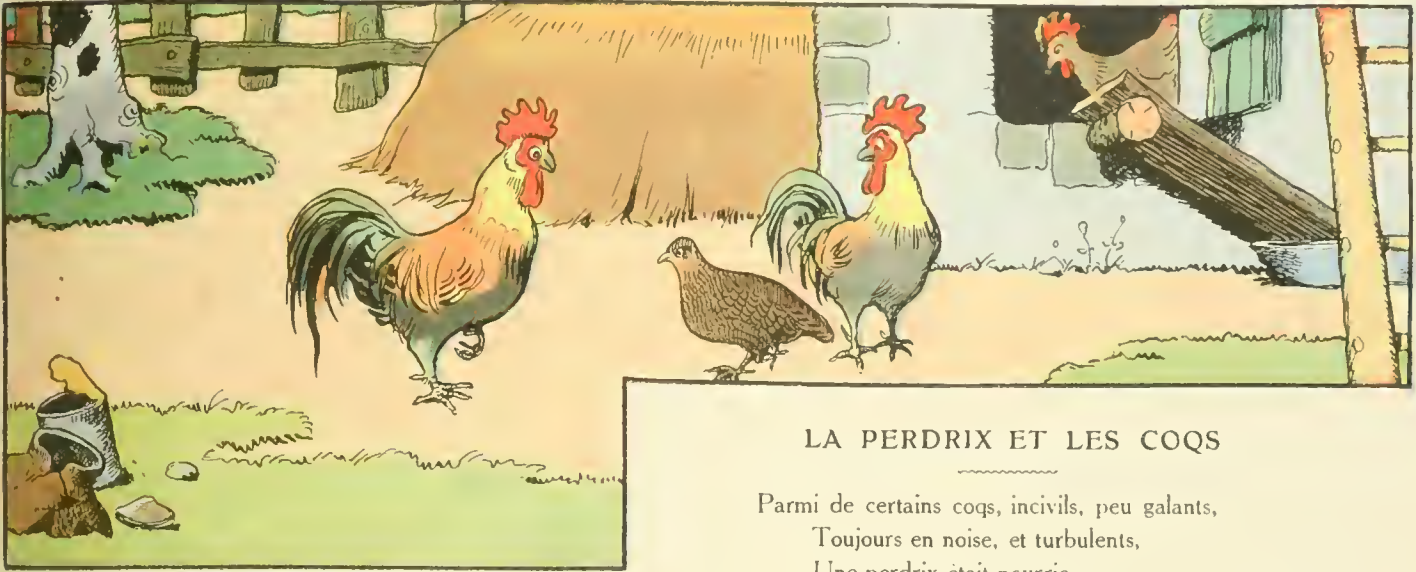




L'ENFOUISSEUR ET SON COMPÈRE

Un pincemaille avait tant amassé
 Qu'il ne savait où loger sa finance.
 L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
 Le rendait fort embarrassé
 Dans le choix d'un dépositaire ;
 Car il en voulait un, et voici sa raison :
 L'objet tente ; il faudra que ce monceau s'altere.
 Si je le laisse à la maison :
 Moi-même de mon bien je serai le larron. —
 Le larron ? Quoi ! jouer, c'est se voler soi-même ?
 Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
 Apprends de moi cette leçon :
 Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire ;
 Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
 Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?
 La peine d'acquiescer, le soin de conserver,
 Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire. —
 Pour se décharger d'un tel soin,
 Notre homme eût pu trouver des gens surs au besoin
 Il aimait mieux la terre ; et, prenant son compère,
 Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
 Au bout de quelque temps l'homme va voir son or,
 Il ne retrouva que le gîte.
 Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
 Lui dire : Apprétez-vous ; car il me reste encor
 Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
 Le compère aussitôt va remettre en sa place
 L'argent vole ; prétendant bien
 Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
 Mais, pour ce coup, l'autre fut sage ;
 Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
 Plus n'entasser, plus n'enfouir ;
 Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
 Pensa tomber de sa hauteur.
 Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.





LA PERDRIX ET LES COQS

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise, et turbulents,
Une perdrix était nourrie.
Son sexe, et l'hospitalité,

De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté ;
Ils feraient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple, cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respect,
Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec :

D'abord elle en fut affligée ;

Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle ;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :

Jupiter sur un seul modèle

N'a pas formé tous les esprits ;

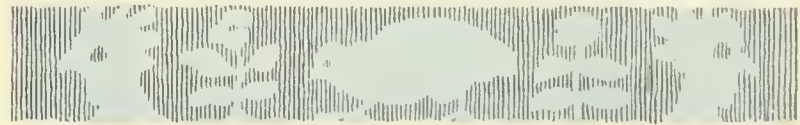
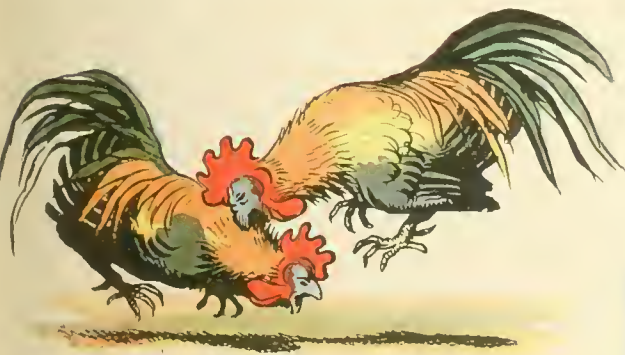
Il est des naturels de coqs et de perdrix.
S'il dépendait de moi, je passerais ma vie

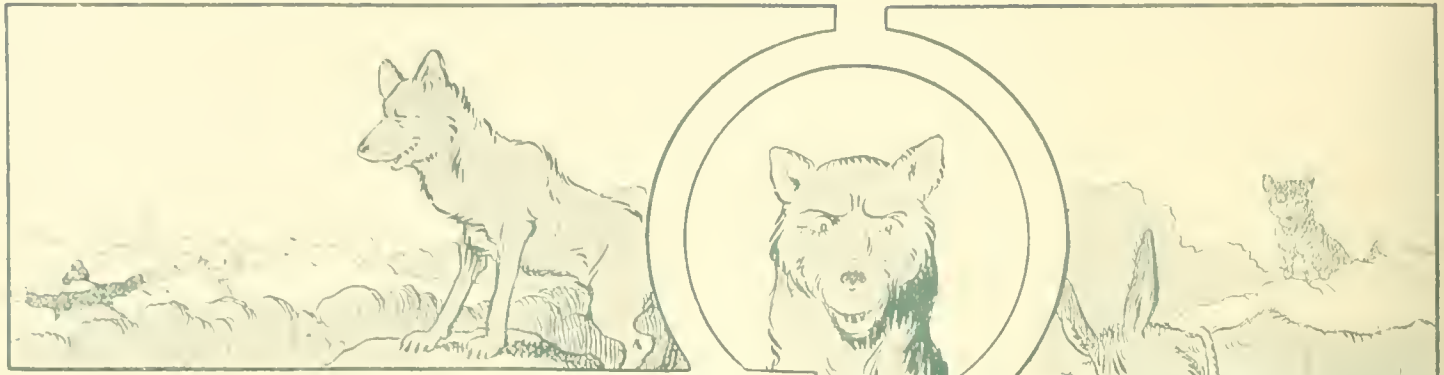
En plus honnête compagnie.

Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;

Il nous prend avec des tonnelles,

Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes ;
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.





LE LOUP ET LES BERGERS

Un loup rempli d'humanité
 (S'il en est de tels dans le monde)
 Fit un jour sur sa cruauté,
 Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
 Une reflexion profonde.
 Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
 Le loup est l'ennemi commun :
 Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte ;
 Jupiter est la-haut étourdi de leurs cris :
 C'est par là que de loups l'Angleterre est deserte,
 On y mit notre tête a prix.
 Il n'est hobereau qui ne fasse
 Contre nous tels bans publier ;
 Il n'est marmot osant crier
 Que du loup aussitôt sa mère ne menace.
 Le tout pour un âne rogneux,
 Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
 Dont j'aurai passe mon envie.
 Eh bien ! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :
 Paisons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
 Est-ce une chose si cruelle ?
 Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ?
 Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rot,
 Mangeant un agneau cuit en broche.
 Oh ! oh ! dit-il, je me reproche
 Le sang de cette gent : voila ses gardiens
 S'en repaissant eux et leurs chiens ;
 Et moi, loup, j'en ferai scrupule !
 Non, par tous les dieux, non, je serais ridicule :
 Thibaut l'agnelet passera,
 Sans qu'à la broche je le mette ,
 Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
 Et le pere qui l'engendra !
 Ce loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie
 Faire festin de toute proie,
 Manger les animaux ; et nous les réduirons
 Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons !
 Ils n'auront ni croc ni marmite !
 Bergers, bergers ! le loup n'a tort
 Que quand il n'est pas le plus fort :
 Voulez-vous qu'il vive en ermite ?





L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
 Par un secret d'accouchement nouveau,
 Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
 Entends ma plainte une fois en ta vie!
 Progné me vient enlever les morceaux ;
 Caracolant, frisant l'air et les eaux,
 Elle me prend mes mouches à ma porte :
 Miennes je puis les dire ; et mon réseau
 En serait plein sans ce maudit oiseau :
 Je l'ai tissu de matière assez forte.

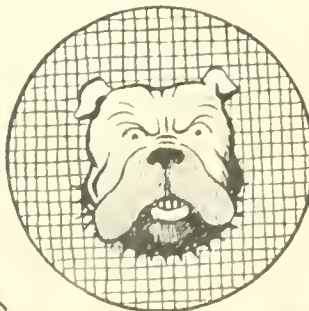
Ainsi, d'un discours insolent,
 Se plaignait l'araignée autrefois tapissière,
 Et qui lors étant filandière
 Prétendait enlacer tout insecte volant.
 La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
 Malgré le bestion happait mouches dans l'air,
 Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
 Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
 D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
 Demandaient par des cris encor mal entendus.

La pauvre aragne, n'ayant plus
 Que la tête et les pieds, artisans superflus,
 Se vit elle-même enlevée :
 L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
 Et l'animal pendant au bout.
 Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
 L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis
 A la première ; et les petits
 Mangent leurs restes à la seconde.



LE CHIEN A QUI ON A
COUPÉ LES OREILLES

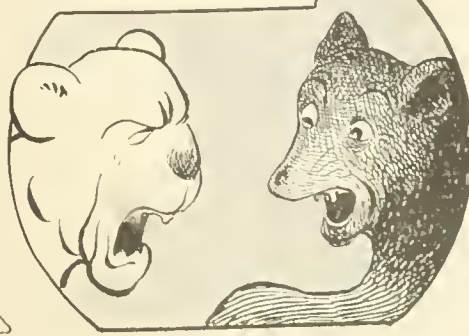
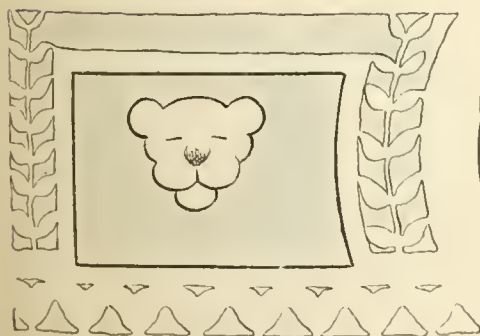
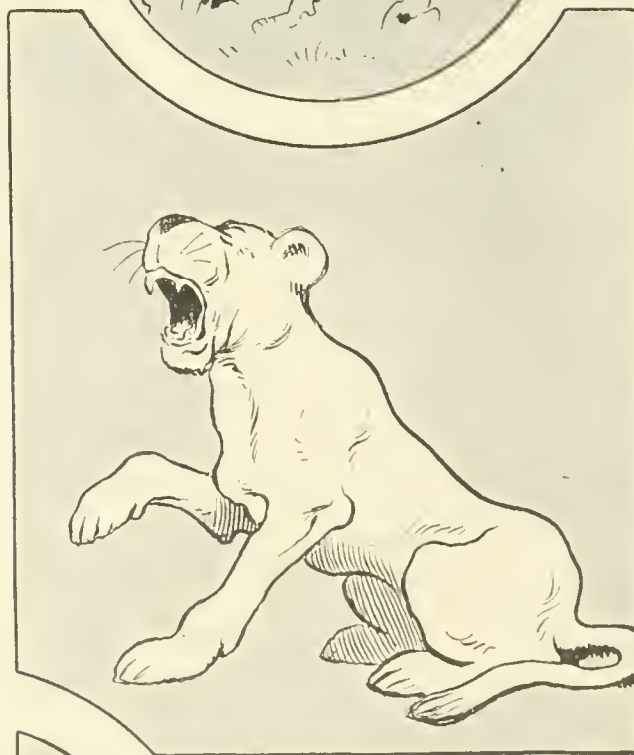
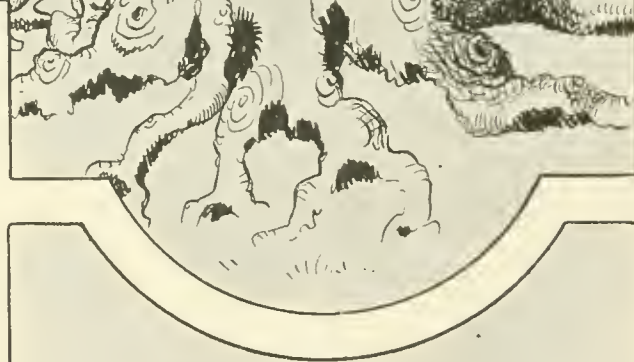
Qu'ai-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître ?
Le bel état où me voici !
Devant les autres chiens oserai-je paraître ?
O Rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous ferait choses pareilles !
Ainsi criait Mouflar, jeune dogue ; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyait perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnait beaucoup ; car, étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'aurait fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.
Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre.
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin ;
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût su par où le prendre.





LA LIONNE ET L'OURSE

Mère lionne avait perdu son faon :
 Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée
 Poussait un tel rugissement
 Que toute la forêt était importunée.
 La nuit ni son obscurité,
 Son silence et ses autres charmes,
 De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes :
 Nul animal n'était du sommeil visité.
 L'ourse enfin lui dit : Ma commère,
 Un mot sans plus ; tous les enfants
 Qui sont passés entre vos dents
 N'avaient-ils ni père ni mère ? —
 Ils en avaient. — S'il est ainsi,
 Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
 Si tant de mères se sont tues,
 Que ne vous taisez-vous aussi ? —
 Moi, me taire ! moi malheureuse !
 Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra trainer
 Une vieillesse douloureuse ! —
 Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ? —
 Hélas ! c'est le Destin qui me hait. — Ces paroles
 Ont été de tout temps en la bouche de tous.
 Misérables humains, ceci s'adresse à vous !
 Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
 Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
 Qu'il considère Hécube, il rendra grâce aux dieux.





LE BERGER ET LE ROI

Deux demons à leur gre partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison ;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un, Amour, et l'autre, Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire ;

Car même elle entre dans l'amour.

Je le ferais bien voir ; mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.
Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du berger, de très notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens ;
Laisse la tes moutons, viens conduire des hommes ;

Je te fais juge souverain.

Voilà notre berger la balance à la main.
Quoi qu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,
Il avait du bon sens ; le reste vient ensuite :

Bref, il en vint fort bien à bout.

L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
Voulez-vous ? et n'est-ce point un songe que je vois ?
Vous, favori ! vous, grand ! Defiez-vous des rois ;
Leur faveur est glissante : on s'y trompe ; et le pire
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami ; craignez tout. L'autre rit ;

Et notre ermite poursuivit :

Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,

Un serpent engourdi de froid

Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet,
Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendait grâce au ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : Que tenez-vous ? o dieux !
Jetez cet animal traître et pernicieux.

Ce serpent ! — C'est un fouet. — C'est un serpent ! vous dis-je.
À me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
Pretendez-vous garder ce trésor ? Pourquoi non ?
Mon fouet était usé ; j'en retrouve un fort bon :

Vous n'en parlez que par envie.

L'aveugle enfin ne le crut pas ;

Il en perdit bientôt la vie :

L'animal engourdi piqua son homme au bras,





Quant à vous, j'ose vous prédire
 Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
 Eh ! que me saurait-il arriver que la mort ?
 Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite.
 Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.
 Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,
 Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
 Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
 Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts.
 De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
 Le prince voulut voir ces richesses immenses.
 Il ne trouva partout que médiocrité,
 Louanges du désert et de la pauvreté :

C'étaient là ses magnificences.

Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
 Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
 Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris

Tous les machineurs d'impostures.

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,

L'habit d'un gardeur de troupeaux,

Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,

Et, je pense, aussi sa musette.

Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais

N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,

Je vous reprends : sortons de ces riches palais

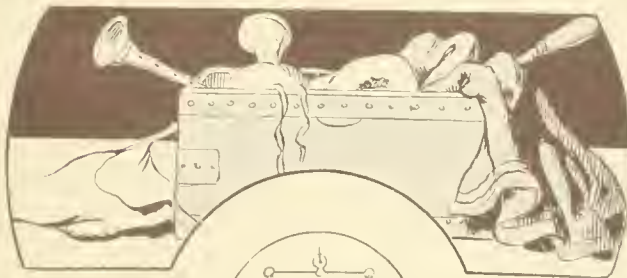
Comme l'on sortirait d'un songe !

Sire, pardonnez-moi cette exclamation :

J'avais prévu ma chute en montant sur le faite.

Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête

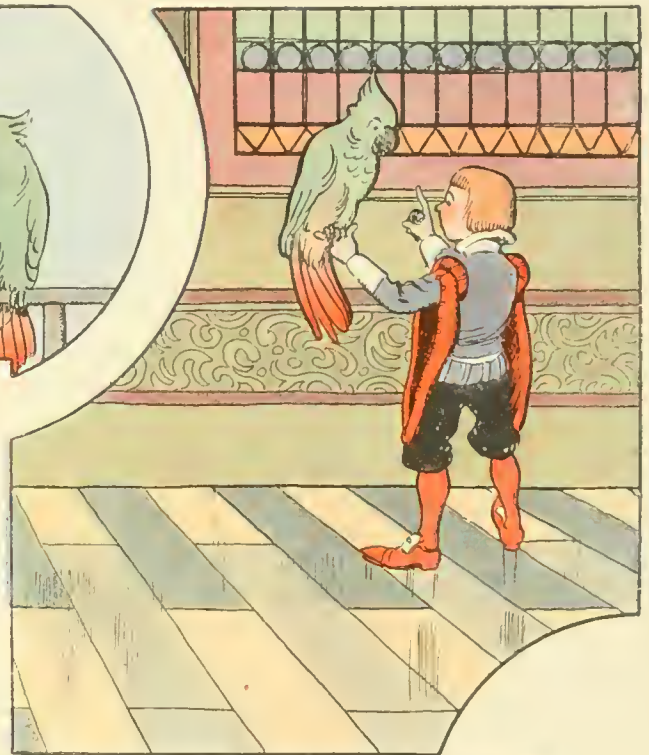
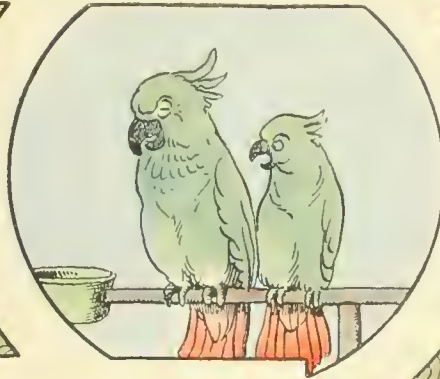
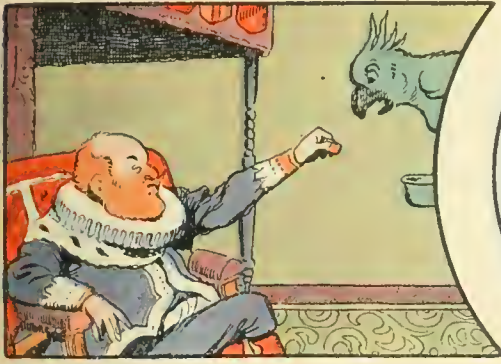
Un petit grain d'ambition ?





LES POISSONS ET LE BERGER
QUI JOUE DE LA FLUTE.

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisait résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantait un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zephyre habitait les campagnes fleuries
Annette cependant à la ligne pêcheait ;
Mais nul poisson ne s'approchait ;
La bergere perdait ses peines.
Le berger, qui par ses chansons
Eût attire des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde
Laissez votre Naiade en sa grotte profonde ;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement ;
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal ;
Et, quand à quelques-uns l'appât serait fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet ;
L'auditoire était sourd aussi bien que muet ;
Tircis eut beau prêcher : ses paroles miellées
S'en étant aux vents envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris ;
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergere.
O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient a bout !
Il y faut une autre maniere :
Servez-vous de vos rets ; la puissance fait tout.



LES DEUX PERROQUETS, LE ROI ET SON FILS

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt d'un roi faisaient leur ordinaire ;
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisaient leurs favoris.
L'âge liait une amitié sincère
Entre ces gens : les deux pères s'aimaient ;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient,
Nourris ensemble, et compagnons d'école.
C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet ;
Car l'enfant était prince, et son père monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque,
Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisait aussi sa part des délices du prince.

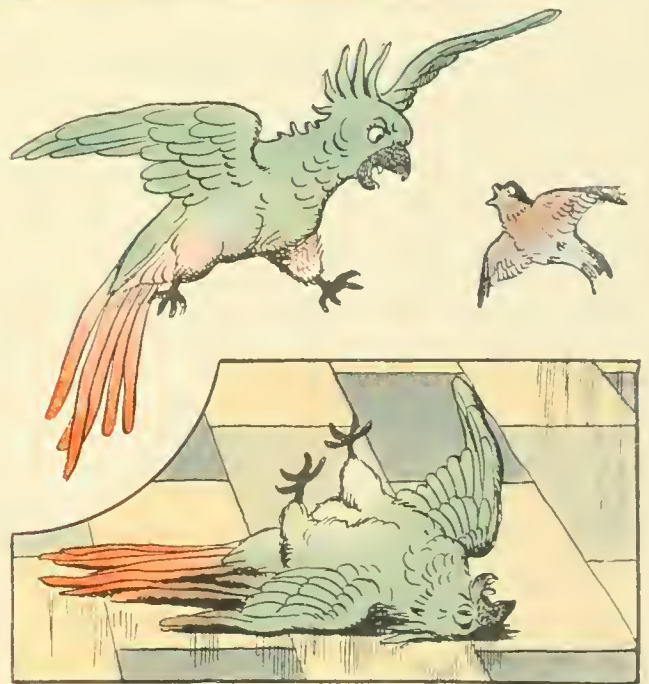
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouant,

Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspect,
S'attira de tels coups de bec,
Que, demi-mort et traînant l'aîle,
On crut qu'il n'en pourrait guérir.
Le prince indigné fit mourir

Son perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard crie et se désespère.
Le tout en vain, ses cris sont superflus ;
L'oiseau parole est déjà dans la barque :
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile

Le haut d'un pin : là, dans le sein des dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
Ami, reviens chez-moi ; que nous sert de pleurer ?
Haine, vengeance et deuil, laissons tout à la porte.

Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous ; mon fils fut l'agresseur :
Mon fils ! non, c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avait écrit de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.





Le perroquet dit : Sire roi,
 Crois-tu qu'après un tel outrage
 Je me doive fier à toi ?
 Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,
 Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
 Mais que la Providence, ou bien que le Destin,
 Règle les affaires du monde,
 Il est écrit la-haut qu'au faite de ce pin,
 Ou dans quelque forêt profonde,
 J'acheverai mes jours loin du fatal objet
 Qui doit t'être un juste sujet
 De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
 Est un morceau de roi : car vous vivez en dieux.
 Tu veux oublier cette offense ;
 Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,
 Éviter ta main et tes yeux.
 Sire roi, mon ami, va-t'en : tu perds ta peine :
 Ne me parle point de retour ;
 L'absence est aussi bien un remède à la haine
 Qu'un appareil contre l'amour.





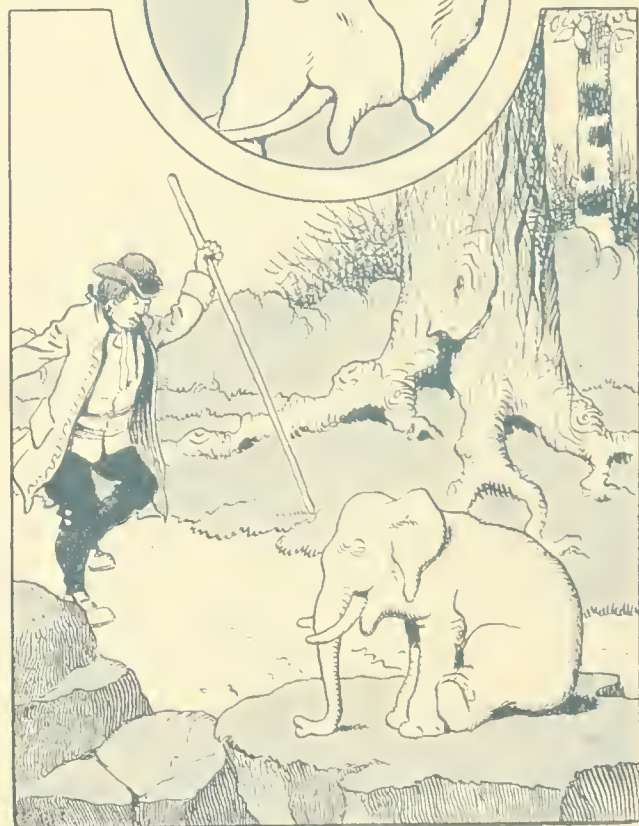
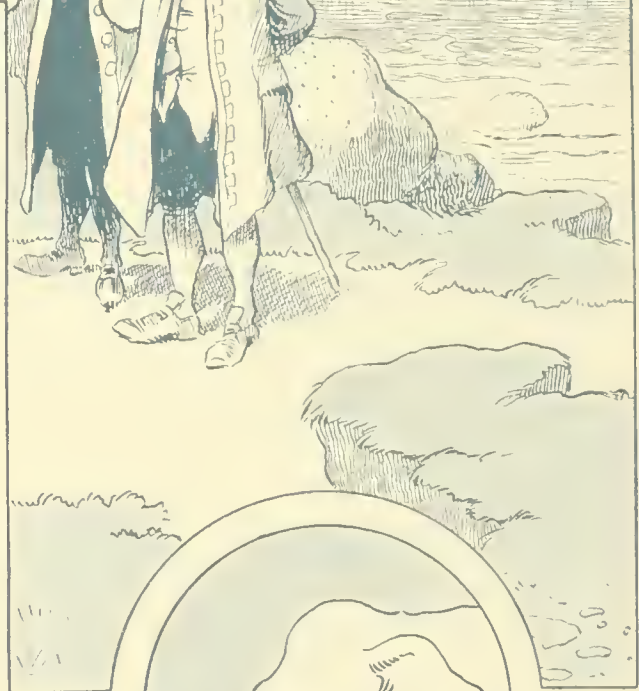
LES DEUX AVENTURIERS
ET LE TALISMAN

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :
Ce dieu n'a guere de rivaux ;
J'en vois peu dans la Fable, encor moins dans l'histoire.
En voici pourtant un, que de vieux talismans
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageait de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau :

" Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
" De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
" Tu n'as qu'à passer ce torrent ;
" Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
" Que tu verras couché par terre,
" Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont
" Qui menace les cieus de son superbe front. "

L'un des deux chevaliers saigna du nez. — Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il... et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?
Quelle ridicule entreprise !
Le sage l'aura fait par tel art et de guise
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas ;
Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton :

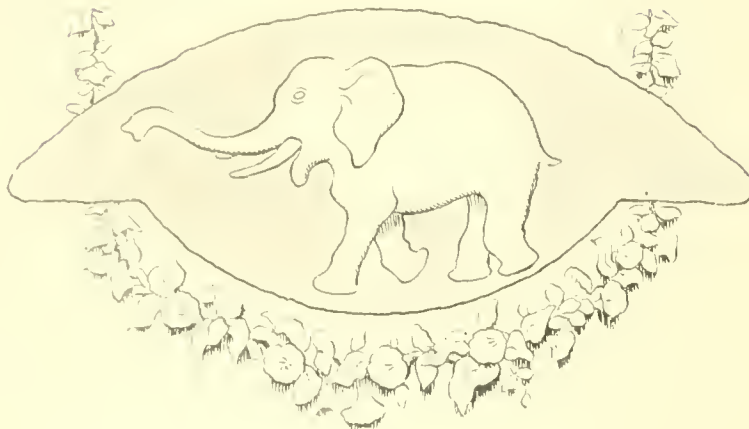
Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?
On nous veut attraper dedans cette écriture ;
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant :
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter ; et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte ;

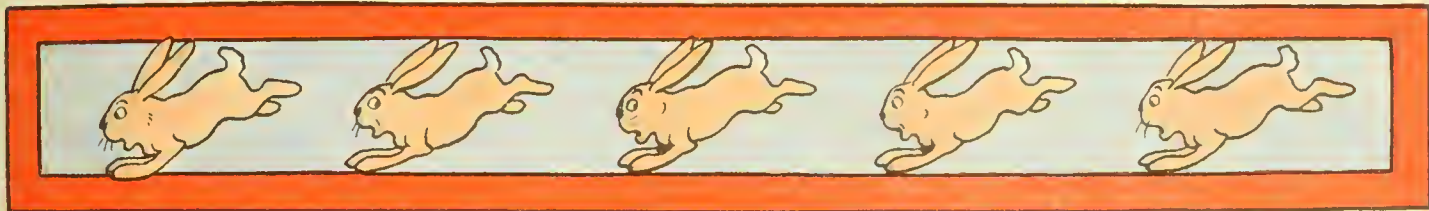




Encor que le fardeau lut, dit-il, un peu fort.
Sixte en disait autant quand on le fit saint-pere :
(Serait-ce bien une misère
Que d'être pape ou d'être roi?)

On reconnut bientôt son peu de bonne foi,
Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.





LES LAPINS

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte

L'homme agit, et qu'il se comporte

En mille occasions comme les animaux :

Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts

Que ses sujets ; et la Nature

A mis dans chaque créature

Quelque grain d'une masse où puisent les esprits ;

J'entends les esprits-corps, et pétris de matière.

Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière

Précipite ses traits dans l'humide séjour,

Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,

Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,

Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,

Et nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,

Je foudroie à discrétion

Un lapin qui n'y pensait guère.

Je vois fuir aussitôt toute la nation

Des lapins, qui, sur la bruyère

L'œil éveillé, l'oreille au guet,

S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.

Le bruit du coup fait que la bande

S'en va chercher sa sûreté

Dans la souterraine cité :

Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande

S'évanouit bientôt ; je revois les lapins,

Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?

Dispersés par quelque orage,

A peine ils touchent le port

Qu'ils vont hasarder encor

Même vent, même naufrage :

Vrais lapins on les revoit

Sous les mains de la Fortune.

Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit

Qui n'est pas de leur détroit,

Je laisse à penser quelle fête !

Les chiens du lieu, n'ayant en tête

Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents,

Vous accompagnent ces passants

Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de biens, de grandeur, et de gloire,

Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,

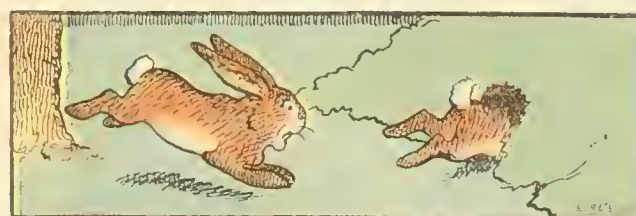
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.

On nous voit tous, pour l'ordinaire,

Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.

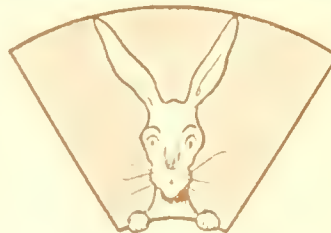
La coquette et l'auteur sont de ce caractère :

Malheur à l'écrivain nouveau !





Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
 C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
 Cent exemples pourraient appuyer mon discours ;
 Mais les ouvrages les plus courts
 Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides
 Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
 Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
 Ainsi ce discours doit cesser.
 Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
 Et dont la modestie égale la grandeur,
 Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
 La louange la plus permise,
 La plus juste et la mieux acquise ;
 Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
 Que votre nom reçût ici quelques hommages,
 Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
 Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
 Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
 Qu'à aucun climat de l'univers,
 Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
 Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.





LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PÂTRE, ET LE FILS DU ROI

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un père de roi,
Réduits au sort de Bélisaire,
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.

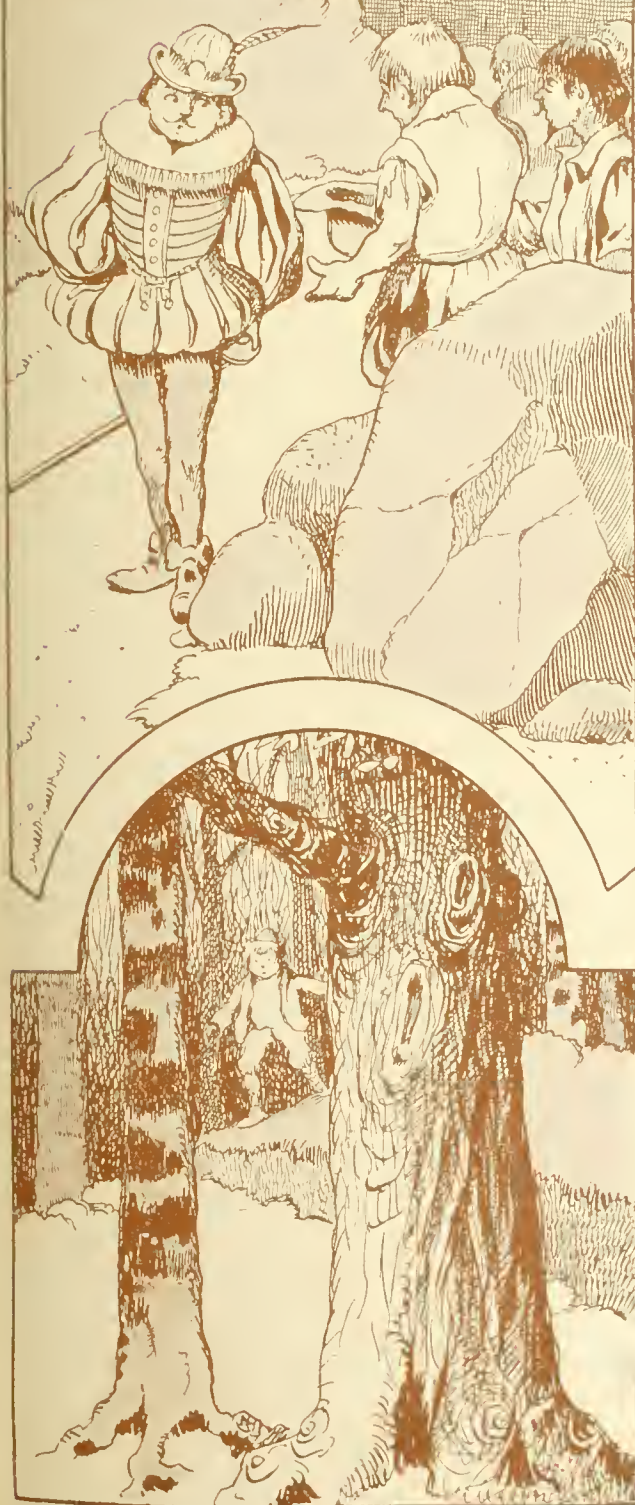
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le père fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.

La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un père ainsi parler ! Ainsi parler ? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison ;

Et que de tout berger, comme de tout mouton
Les connaissances soient bornées ?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'était le marchand, savait l'arithmétique :
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.

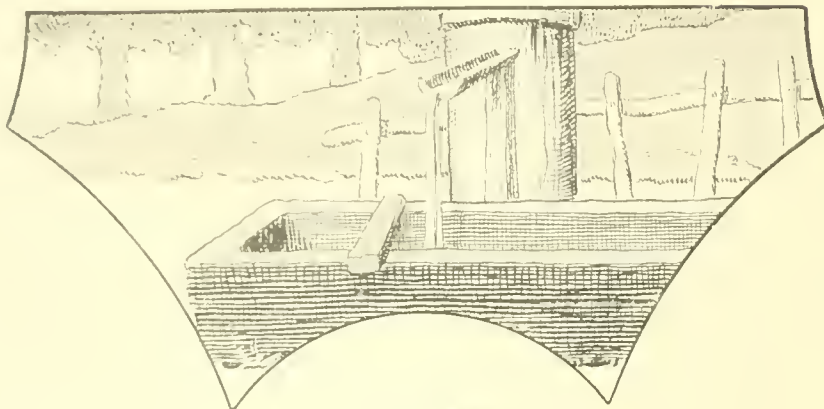
J'enseignerai la politique,
Reprit le fils du roi. Le noble poursuivit :
Moi, je sais le blason ; j'en veux tenir école :
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole !
Le père dit : Amis, vous parlez bien : mais quoi !
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi ?

Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au diné de demain ?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera.
A ces mots le père s'en va





Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
 Pendant cette journée et pendant la suivante,
 Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant
 Qu'ils allassent la-bas exercer leur talent.
 Je conclus de cette aventure
 Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours,
 Et, grâce aux dons de la nature,
 La main est le plus sûr et le plus prompt secours.





LE LION

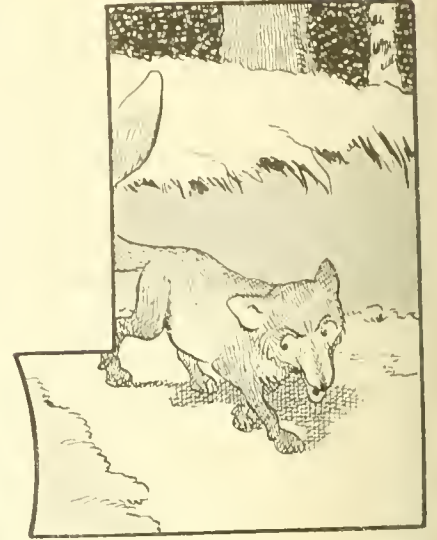
Sultan Léopard autrefois
 Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,
 Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
 Force moutons parmi la plaine.
 Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
 Après les compliments et d'une et d'autre part,
 Comme entre grands il se pratique,
 Le sultan fit venir son vizir le renard,
 Vieux routier et bon politique.
 Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin.
 Son père est mort ; que peut-il faire ?
 Plains plutôt le pauvre orphelin.
 Il a chez lui plus d'une affaire,
 Et devra beaucoup au Destin
 S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.

Le renard dit, branlant la tête :
 Tels orphelins, seigneurs, ne me font point pitié
 Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
 Ou s'efforcer de le détruire
 Avant que la griffe et la dent
 Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.
 N'y perdez pas un seul moment.
 J'ai fait son horoscope : il croitra par la guerre,
 Ce sera le meilleur lion
 Pour ses amis, qui soit sur terre :
 Tâchez donc d'en être ; sinon
 Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.
 Le sultan dormait lors ; et dedans son domaine
 Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
 Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
 Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène
 De toutes parts ; et le vizir,
 Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
 Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède.
 En vain nous appelons mille gens à notre aide :
 Plus ils sont, plus il coûte : et je ne les tiens bons
 Qu'à manger leur part des moutons.
 Apaisez le lion : seul il passe en puissance
 Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
 Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
 Son courage, sa force, avec sa vigilance.
 Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;
 S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :





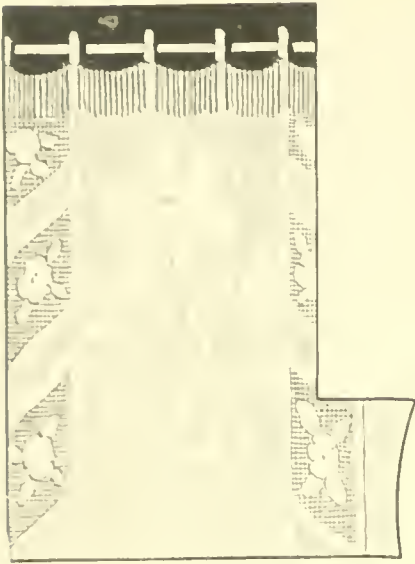
Joignez-y quelque bœuf; choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal; et force etats
Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fut ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignaient fut le maitre.
Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser cratre.



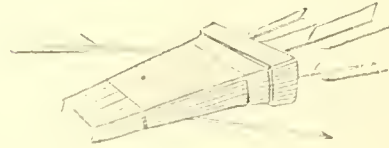
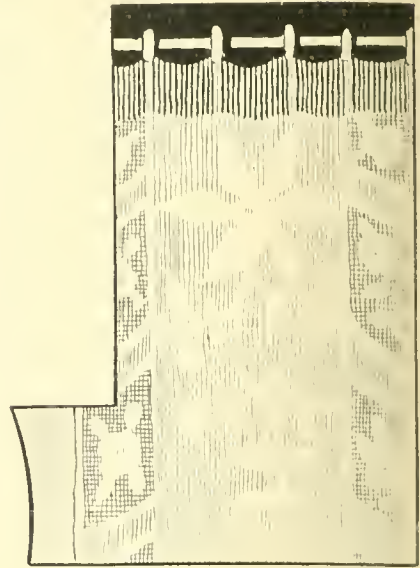


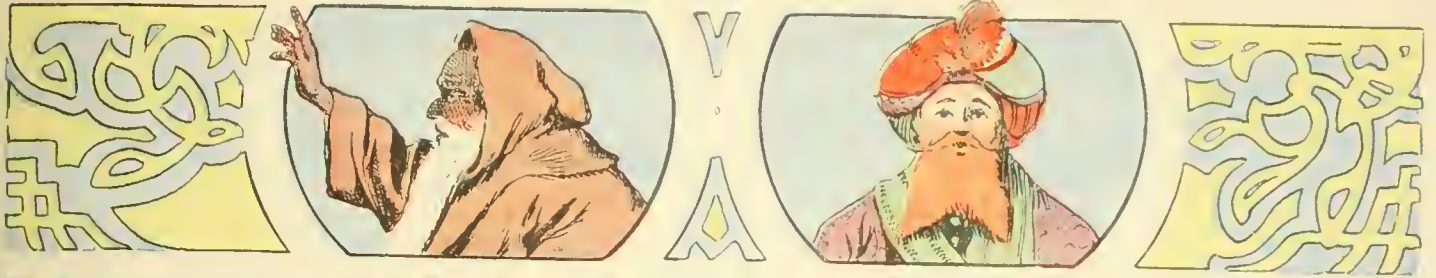
LES DIEUX VOULANT INSTRUIRE UN FILS DE JUPITER

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tirait son origine,
Avait l'âme toute divine,
L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu
Faisait sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devait, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieus,
Que les enfants des autres dieux :
Il semblait qu'il n'agit que par réminiscence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement !
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit : J'ai su conduire,
Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers ;
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :
C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit.
Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.
Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon



Et moi, reprit Hercule a la peau de lion,
Son maitre a surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres renaissants sans cesse dans les cœurs :
Ennemi des molles delices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au dieu de Cythere,
Il dit qu'il lui montrerait tout.
L'Amour avait raison. De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire !





LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL

Jadis certain Mogol vit en songe un vizir
 Aux champs élysiens possesseur d'un plaisir
 Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée
 Le même songeur vit en une autre contree

Un ermite entouré de feux,

Qui touchait de pitié même les malheureux.
 Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
 Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.
 Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
 Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,

Il se fit expliquer l'affaire.

L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point :
 Votre songe a du sens, et, si j'ai sur ce point

Acquis tant soit peu d'habitude,

C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
 Ce vizir quelquefois cherchait la solitude ;

Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour.

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,

J'inspirerais ici l'amour de la retraite :

Elle offre à ses amants des biens sans embarras,

Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.

Solitude, où je trouve une douceur secrète,

Lieux que j'aime toujours, ne pourrai-je jamais,

Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !

Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !

Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,

M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieus

Les divers mouvements inconnus à nos yeux,

Les noms et les vertus de ces clartés errantes

Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes !

Que si je ne suis ne pour de si grands projets,

Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !

Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !

La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,

Je ne dormirai point sous de riches lambris :

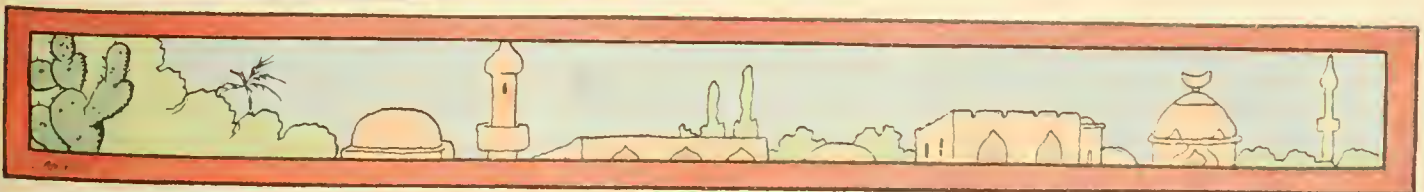
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?

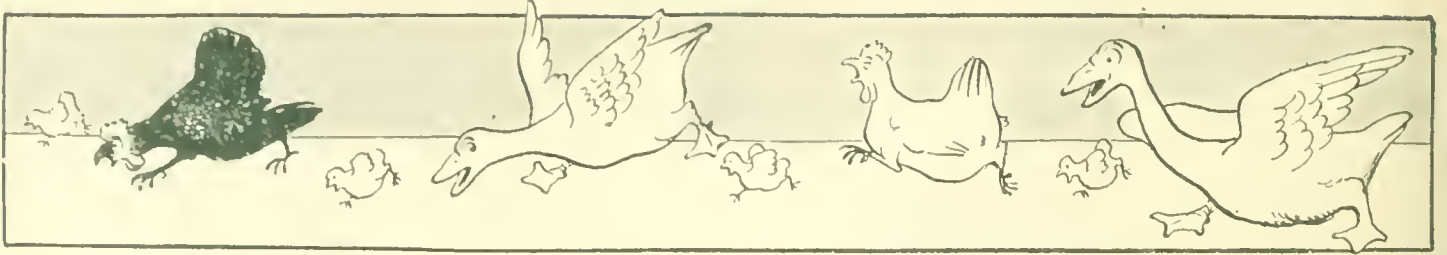
En est-il moins profond, et moins plein de délices ?

Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.

Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,

J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.





LE FERMIER, LE CHIEN ET LE RENARD

Le loup et le renard sont d'étranges voisins !
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.

Ce dernier guettait à toute heure
Les poules d'un fermier ; et, quoique des plus fins,
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au compère un embarras léger.

Hé quoi ! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi !
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnaie
Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc ;
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,

Je suis au comble de la joie !
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard ? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.

Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun était plongé dans un profond repos ;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,

Laissant ouvert son poulailler,
Commit un sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.

Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.

Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrite contre le fier Atride
Joncha son camp de mort ; on vit presque détruit
L'ost de Grecs ; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.

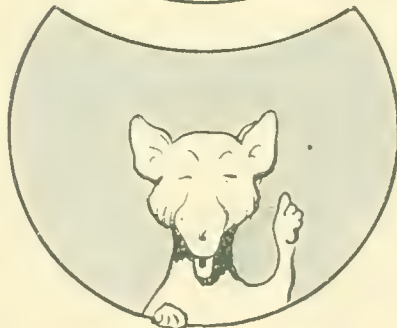
Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.

Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.



Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
 Que n'avertissais-tu dès d'abord du carnage ? —
 Que ne l'évitiez-vous, c'eût été plus tôt fait :
 Si vous, maitre et fermier, à qui touche le fait,
 Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
 Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
 Sans aucun intérêt je perde le repos ?

Ce chien parlait très à propos :
 Son raisonnement pouvait être
 Fort bon dans la bouche d'un maitre
 Mais, n'étant que d'un simple chien,
 On trouva qu'il ne valait rien :
 On vous sangla le pauvre drille.
 Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
 (Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
 T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
 Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
 Que si quelque affaire t'importe,
 Ne la fais point par procureur.



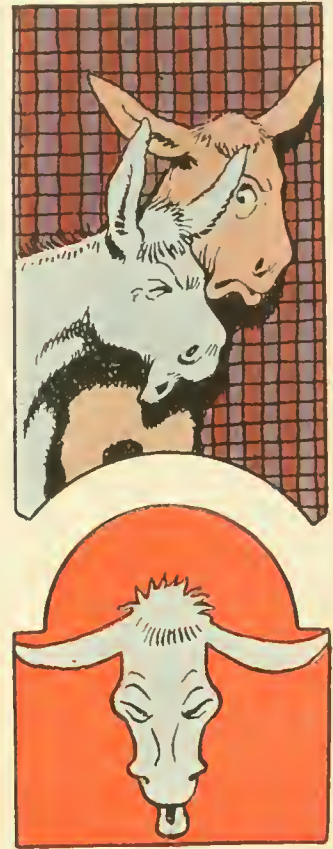


LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ANES

Le lion, pour bien gouverner,
 Voulant apprendre la morale,
 Se fit, un beau jour, amener
 Le singe, maître es arts chez la gent animale.
 La première leçon que donna le régent
 Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement,
 Il faut que tout prince préfère
 Le zèle de l'État à certain mouvement
 Qu'on appelle communément
 Amour-propre ; car c'est le père.
 C'est l'auteur de tous les défauts
 Que l'on remarque aux animaux.
 Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
 Ce n'est pas chose si petite
 Qu'on en vienne à bout en un jour :
 C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
 Par là, votre personne auguste
 N'admettra jamais rien en soi
 De ridicule ni d'injuste.
 Donne-moi, répartit le roi,
 Des exemples de l'un et l'autre.
 Toute espèce, dit le docteur,
 Et je commence par la nôtre,
 Toute profession s'estime dans son cœur,
 Traite les autres d'ignorantes,
 Les qualifie impertinentes ;
 Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
 L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
 On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen
 De s'élever aussi soi-même.
 De tout ce que dessus j'argumente très bien :
 Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
 Cabale, et certain art de se faire valoir,
 Mieux su des ignorants que des gens de savoir.
 L'autre jour, suivant à la trace
 Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
 Se louaient tour à tour, comme c'est la manière,
 Jouis que l'un des deux disait à son confrère :
 Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
 L'homme, cet animal si parfait ? il profane
 Notre auguste nom, traitant d'âne
 Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
 Il abuse encore d'un mot,
 Et traite notre rire et nos discours de braire.
 Les humains sont plaisants de prétendre exceller
 Par-dessus nous ! Non, non ; c'est à vous de parler,
 A leurs orateurs de se taire :
 Voilà les vrais braillards. Mais laissons la ces gens :



Vous m'entendez, je vous entends ;
 Il suffit. Et quant aux merveilles
 Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
 Philomèle est, au prix, novice dans cet art :
 Vous surpassez Lambert. L'autre baudet repart :
 Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
 Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés,
 S'en allèrent dans les cités
 L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyait faire,
 En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
 Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.
 J'en connais beaucoup aujourd'hui,
 Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
 Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
 Qui changeraient entre eux les simples excellences,
 S'ils osaient, en des majestés.
 J'en dis peut-être plus qu'il n'en faut, et suppose
 Que votre majesté gardera le secret.
 Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
 Qui lui fit voir, entre autre chose,
 L'amour-propre donnant du ridicule aux gens
 L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
 Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
 S'il traita l'autre point, car il est délicat ;
 Et notre maître es arts, qui n'était pas un fat,
 Regardait ce lion comme un terrible sire.





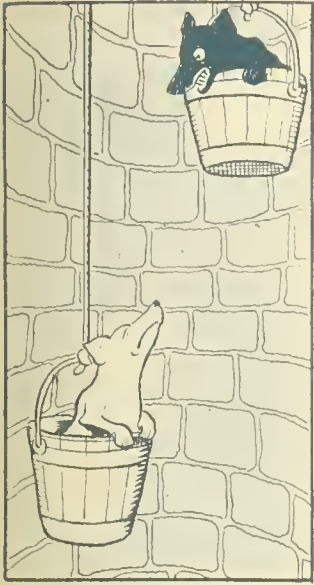
LE LOUP ET LE RENARD

Mais d'où vient qu'au renard Esope accorde un point
 C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?
 J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
 Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
 Ou d'attaquer celle d'autrui,
 N'en sait-il pas autant que lui ?
 Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être
 Avec quelque raison contredire mon maître.
 Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
 A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
 La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
 Lui parut un ample fromage.
 Deux seaux alternativement
 Puisaient le liquide élément :

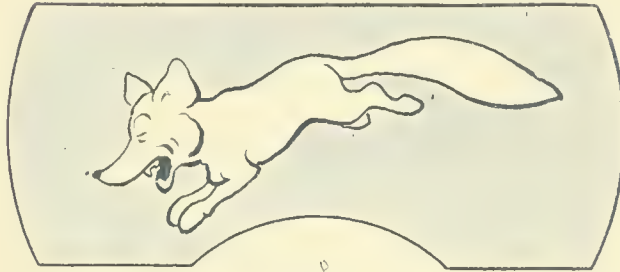
Notre renard, presse par une faim canine,
 S'accommode en celui qu'au haut de la machine
 L'autre seau tenait suspendu.
 Voilà l'animal descendu,
 Tire d'erreur, mais fort en peine,
 Et voyant sa perte prochaine :

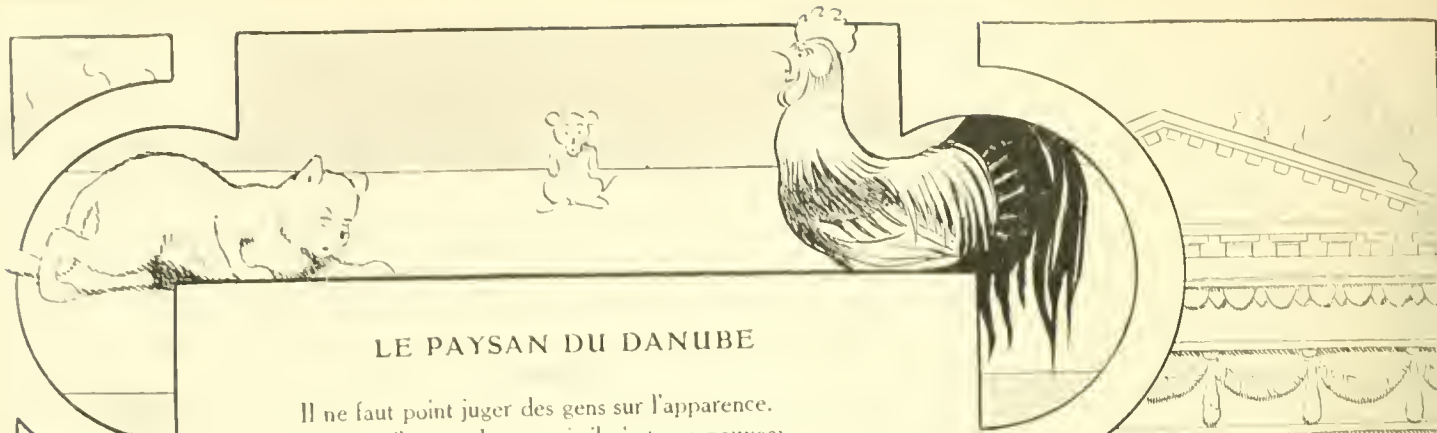
Car comment remonter, si quelque autre affame,
 De la même image charme,
 Et succédant à sa misère,
 Par le même chemin ne le tirait d'affaire ?
 Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vint au puits.
 Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits
 Echancre, selon l'ordinaire,
 De l'astre au front d'argent la face circulaire.
 Sire renard était désespéré.
 Compère Loup, le gosier alteré,
 Passe par là. L'autre dit : Camarade,
 Je veux vous regaler : voyez-vous cet objet ?
 C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait :
 La vache lo donna le lait.
 Jupiter, s'il était malade,
 Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
 J'en ai mangé cette echancre ;
 Le reste vous sera suffisante pâture.
 Descendez dans un seau que j'ai là mis expres.
 Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,





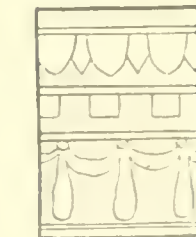
Le loup fut un sot de le croire :
 Il descend ; et son poids emportant l'autre part,
 Reguinde en haut maître renard.
 Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
 Sur aussi peu de fondement ;
 Et chacun croit fort aisément
 Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

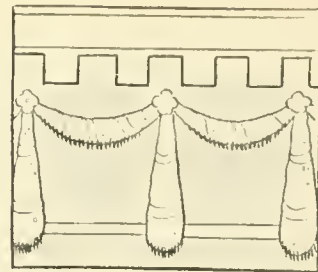
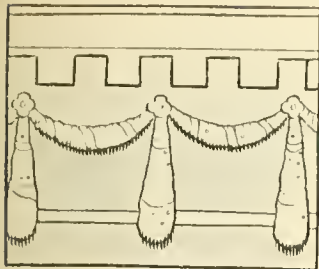




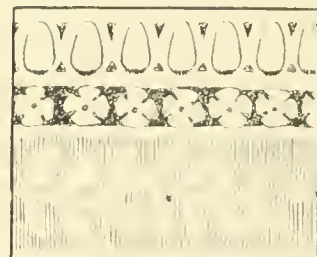
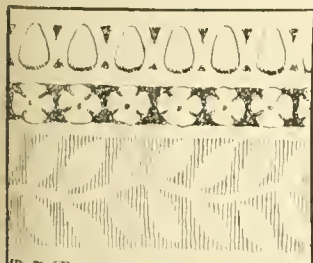
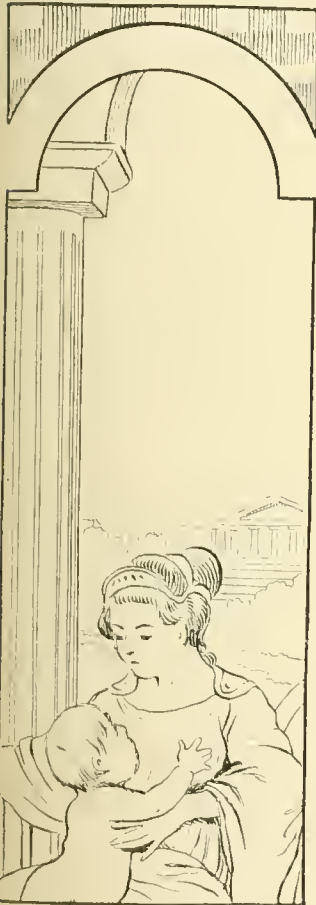
LE PAYSAN DU DANUBE

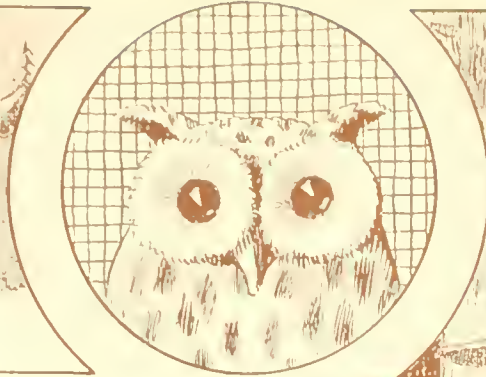
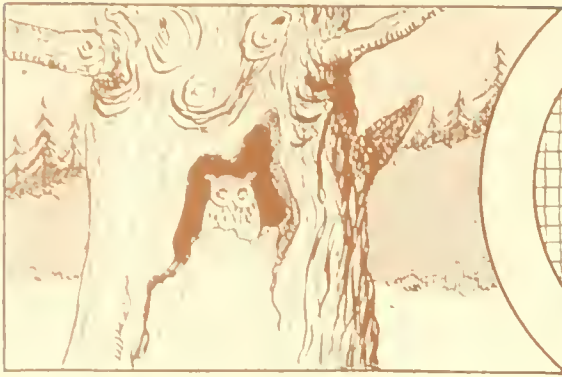
Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
 Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau
 Jadis l'erreur du souriceau
 Me servit à prouver le discours que j'avance :
 J'ai, pour le fonder à présent,
 Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
 Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
 Nous fait un portrait fort fidele.
 On connaît les premiers : quant à l'autre, voici
 Le personnage en raccourci.
 Son menton nourrissait une barbe touffue ;
 Toute sa personne velue
 Représentait un ours, mais un ours mal leché ;
 Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
 Le regard de travers, nez tortu, grosse levre,
 Portait sayon de poil de chèvre,
 Et ceinture de joncs marins.
 Cet homme ainsi bâti fut député des villes
 Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
 Ou l'avarice des Romains
 Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
 Le député vint donc, et fit cette harangue
 Romains, et vous senat assis pour m'écouter,
 Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
 Veillent les immortels, conducteurs de ma langue,
 Que je ne dise rien qui doive être repris !
 Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
 Que tout mal et toute injustice :
 Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
 Témoin nous que punit la romaine avarice :
 Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
 L'instrument de notre supplice.
 Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
 Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
 Et mettant en nos mains, par un juste retour,
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
 Il ne vous fasse, en sa colère,
 Nos esclaves à votre tour.
 Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
 Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
 Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
 Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
 Étaient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.
 Qu'avez-vous appris aux Germains ?
 Ils ont l'adresse et le courage :
 S'ils avaient eu l'avidité,
 Comme vous, et la violence,





Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
 Et sauraient en user sans inhumanité.
 Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée
 N'entre qu'à peine en la pensée.
 La majesté de vos autels
 Elle-même en est offensée ;
 Car sachez que les immortels
 Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,
 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
 De mépris d'eux et de leurs temples,
 D'avarice qui va jusques à la fureur.
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
 La terre et le travail de l'homme
 Font pour les assouvir des efforts superflus.
 Retirez-les : on ne veut plus
 Cultiver pour eux les campagnes.
 Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
 Nous laissons nos chères compagnes ;
 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
 Découragés de mettre au jour des malheureux,
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
 Quant à nos enfants déjà nés,
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
 Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.
 Retirez-les : ils ne nous apprendront
 Que la mollesse et que le vice ;
 Les Germains comme eux deviendront
 Gens de rapine et d'avarice.
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
 N'a-t-on point de présent à faire,
 Point de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on espère
 Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
 A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
 Doit commencer à vous déplaire.
 Je finis. Punissez de mort
 Une plainte un peu trop sincère.
 A ces mots, il se couche ; et chacun étonné
 Admire le grand cœur, le bons sens, l'éloquence
 Du sauvage ainsi prosterné.
 On le créa patrice ; et ce fut la vengeance
 Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
 D'autres prêteurs ; et par écrit
 Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
 On ne sut pas longtemps à Rome
 Cette éloquence entretenir.





LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT

Il ne faut jamais dire aux gens :
 Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
 Savez-vous si les écoutants
 En feront une estime à la vôtre pareille ?
 Voici pourtant un cas qui peut être excepté –
 le le maintiens prodige, et tel que d'une fable
 Il a l'air et les traits, encor que véritable.
 On abatit un pin pour son antiquité,
 Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
 D'un oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.
 Dans son tronc caverneux, et mine par le temps,
 Loge unent, entre autres habitants,
 Une souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
 L'oiseau le nourrissait parmi des tas de ble,
 Et de son bec avait leur troupeau mutile.
 Cette oeu raisonnait : il faut qu'on le confesse,
 En son temps, aux souris le compagnon chassa :
 Les premières qu'il prit du logis échappées,
 Vint à remédier, le drole estropia
 Tout ce qu'il prit ensuite ; et leurs jambes coupées
 Furent qu'il les mangeait à sa commodité,
 Aujourd'hui l'une, et demain l'autre,
 Tout mangées à la fois, l'impossibilité
 Si l'on voit, peint aussi le soin de sa santé.
 Sa science allait aussi loin que la notre :
 Elle allait jusqu'à leur porter
 Vieux et grains pour subsister,
 Puis, car un cartésien s'obstine
 À donner un balou de montre et de machine !



Quel ressort lui pouvait donner
 Le conseil de tronquer un peuple mis en mue ?
 Si ce n'est pas la raisonner,
 La raison n'est chose inconnue.
 Voyez que d'arguments il fit :
 Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :
 Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe
 Tout ! il est impossible. Et puis pour le besoin
 N'en dois-je pas garder ? Donc il faut avoir soin
 De le nourrir sans qu'il échappe.
 Mais comment ? Otons-lui les pieds. Or, trouvez-moi
 Chose par les humains à sa fin mieux conduite !
 Quel autre art de penser Aristote et sa suite
 Enseignent-ils, par votre foi ?





LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES

Un octogénaire plantait.
 Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !
 Disaient trois jouvenceaux enfants du voisinage :
 Assurément il radotait.

Car, au nom des dieux, je vous prie,
 Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
 Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie
 Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
 Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
 Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
 Tout cela ne convient qu'à nous.

Il ne convient pas à vous-mêmes,
 Repartit le vieillard. Tout établissement
 Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
 De vos jours et des miens se joue également.
 Nos termes sont pareils par leur courte durée.
 Qui de nous des clartés de la voûte azurée
 Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
 Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
 Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

He bien ! défendez-vous au sage
 De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
 Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui
 J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
 Je puis enfin compter l'aurore

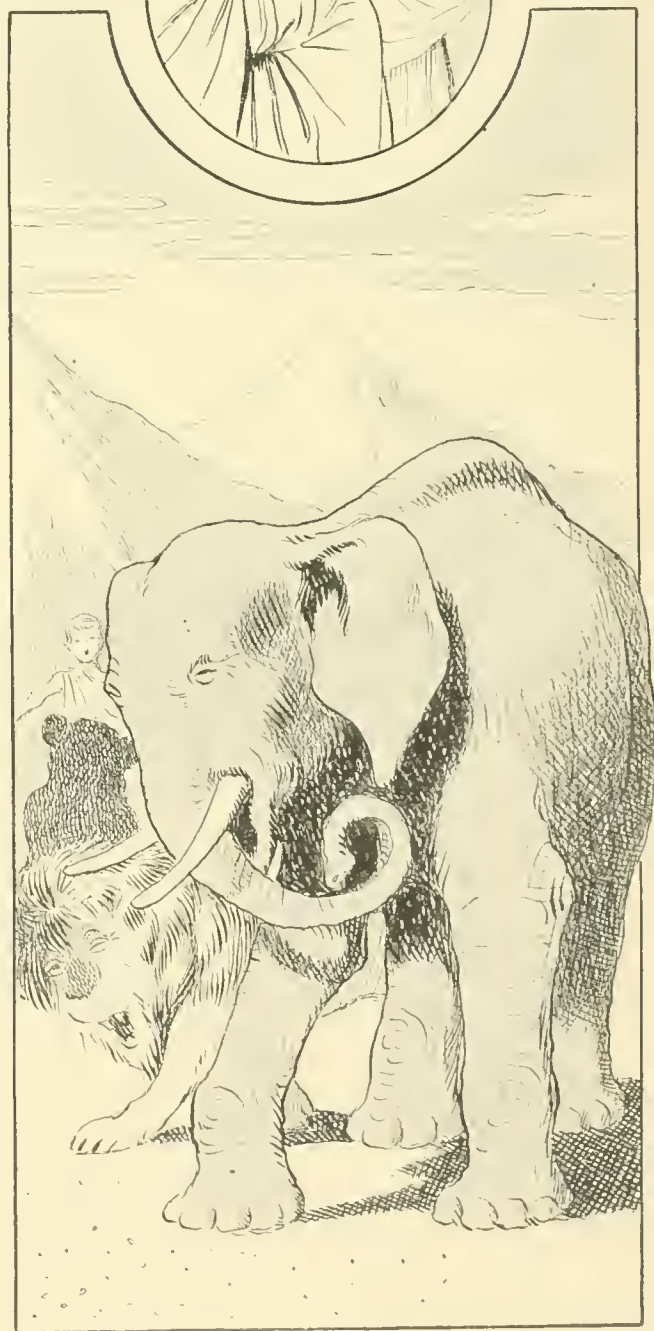
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
 Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
 Se noya des le port, allant à l'Amérique ;
 L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
 Dans les emplois de Mars servant la république,
 Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;

Le troisième tomba d'un arbre
 Que lui-même il voulut enter ;
 Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
 Ce que je viens de raconter.



LES COMPAGNONS D'ULYSSE

Prince, l'unique objet du soin des immortels,
 Souffrez que mon encens parfume vos autels.
 Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse ;
 Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
 Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
 On aperçoit le vôtre aller en augmentant :
 Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.
 Le héros dont il tient des qualités si belles
 Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
 Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
 Il ne marche à pas de géant
 Dans la carrière de la gloire.
 Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,
 Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.
 Cette rapidité fut alors nécessaire ;
 Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire.
 Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours
 Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
 De ces sortes de dieux votre cour se compose :
 Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
 D'autres divinités n'y tiennent le haut bout ;
 Le sens et la raison y règlent toute chose.
 Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
 Imprudents et peu circonspects,
 S'abandonnèrent à des charmes
 Qui métamorphosaient en bêtes les humains.
 Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
 Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.
 Ils abordèrent un rivage
 Où la fille du dieu du jour,
 Circé, tenait alors sa cour.
 Elle leur fit prendre un breuvage
 Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
 D'abord ils perdent la raison ;
 Quelques moments après leur corps et leur visage
 Prennent l'air et les traits d'animaux différents :
 Les voila devenus ours, lions, éléphants ;
 Les uns sous une masse énorme,
 Les autres sous une autre forme :
 Il s'en vit de petits, *exemplum ut talpa*,
 Le seul Ulysse en échappa :
 Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
 Comme il joignait à la sagesse
 La mine d'un héros et le doux entretien,
 Il fit tant que l'enchanteresse
 Prit un autre poison peu différent du sien.
 Une deesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :





Celle-ci déclara sa flamme.
 Ulysse était trop fin pour ne pas profiter
 D'une pareille conjoncture :
 Il obtint qu'on rendrait à ses Grecs leur figure.
 Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?
 Allez le proposer de ce pas à la troupe.
 Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe
 À son remède encore ; et je viens vous l'offrir :
 Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?

On vous rend déjà la parole.

Le lion dit, pensant rugir :

Je n'ai pas la tête si folle ;

Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir
 J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque.
 Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque !
 Tu me rendras peut-être encor simple soldat :

Je ne veux point changer d'état.

Ulysse du lion court à l'ours : Eh ! mon frère,
 Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !

Ah ! vraiment nous y voici.

Reprit l'ours à sa manière :

Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.
 Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
 Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je me rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.
 Te déplais-je ? va-t-en ; suis ta route, et me laisse.
 Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse :

Et te dis tout net et tout plat :

Je ne veux point changer d'état.

Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;
 Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :

Camarade, je suis confus

Qu'une jeune et belle bergère

Conte aux échos les appétits gloutons

Qui t'ont fait manger ses moutons.

Autrefois on t'eût vu sauver sa bergère :

Tu menais une honnête vie.

Quitte ces bois, et redevien.

Au lieu de loup, homme de bien.

En est-il ? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.
 Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;
 Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,
 Mange ces animaux que plaint tout le village ?

Si j'étais homme, par ta foi,

Aimerais-je moins le carnage ?

Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous.

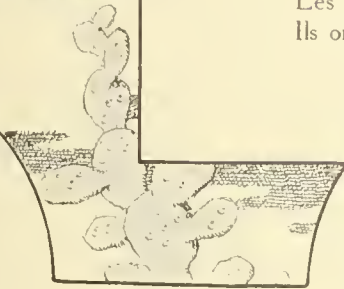
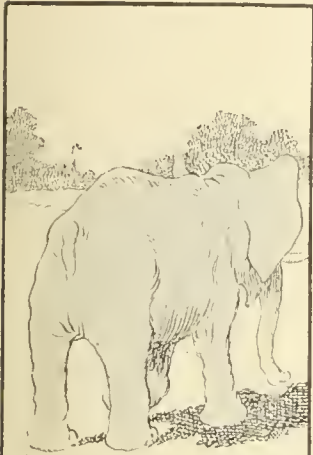
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?

Tout bien considéré, je te soutiens en somme

Que, scelerat pour scelerat.



Il vaut mieux être un loup qu'un homme
 Je ne veux point changer d'état.
 Ulysse fit à tous une même semonce :
 Chacun d'eux fit même réponse,
 Autant le grand que le petit.
 La liberté, les bois, suivre leur appetit,
 C'était leurs delices suprêmes :
 Tous renonçaient au lès des belles actions.
 Ils croyaient s'affranchir suivant leurs passions,
 Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.
 Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet
 Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
 C'était sans doute un beau projet,
 Si ce choix eût été facile.
 Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :
 Ils ont force pareils en ce bas univers,
 Gens à qui j'impose pour peine
 Votre censure et votre haine.





LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX

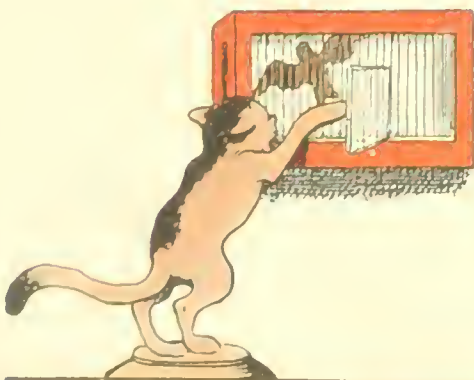
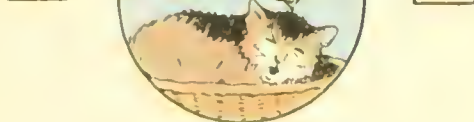
Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avaient mêmes pénates.
Le chat était souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimait du bec ; l'autre jouait des pattes.
Ce dernier toutefois épargnait son ami,

Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa ferule.
Le passereau, moins circonspect,
Lui donnait force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maitre chat excusait ses jeux :

Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenait ;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait :

Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami !

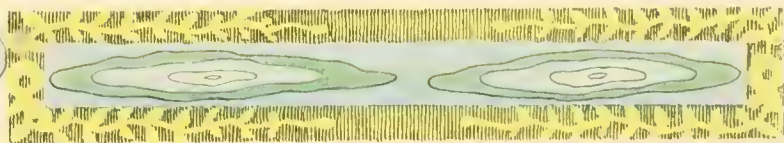
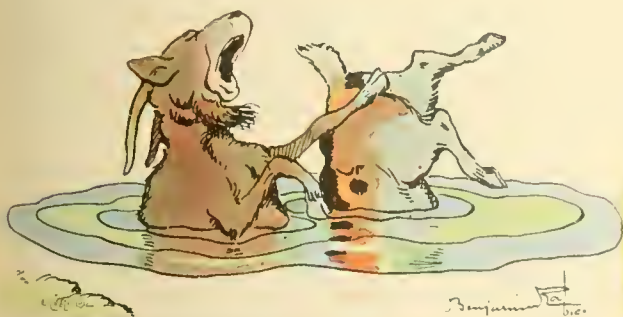
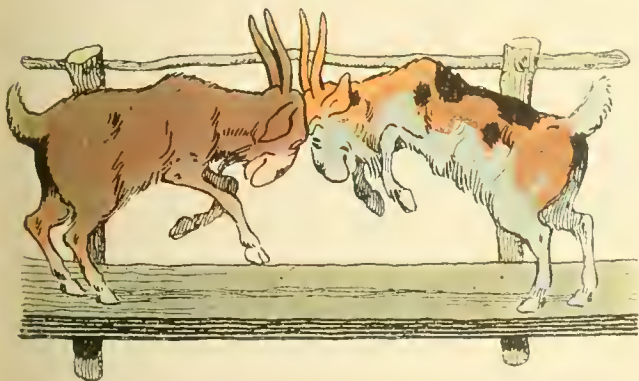
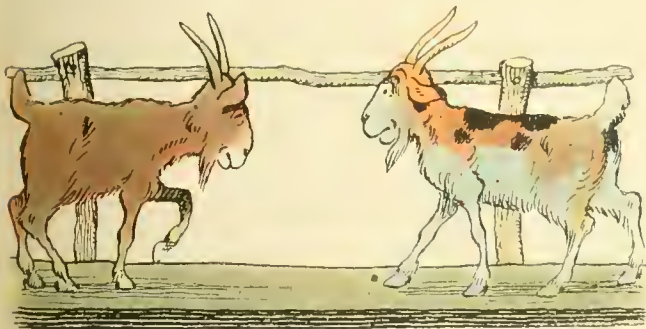
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !
Non, de par tous les chats ! Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maitre chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat !
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.
Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse.
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.





LES DEUX CHÈVRES

Dès que les chèvres ont brouté,
 Certain esprit de liberté
 Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
 Vers les endroits du pâturage
 Les moins fréquentés des humains :
 Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins
 Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
 C'est où ces dames vont promener leurs caprices.
 Rien ne peut arrêter cet animal grim pant.
 Deux chèvres donc s'émancipant,
 Toutes deux ayant patte blanche,
 Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
 L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
 Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
 Deux belettes à peine auraient passé de front
 Sur ce pont :
 D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
 Devaient faire trembler de peur ces amazones.
 Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
 Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
 Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
 Philippe Quatre qui s'avance
 Dans l'île de la Conférence.
 Ainsi s'avançaient pas à pas,
 Nez à nez, nos aventurières.
 Qui, toutes deux étant fort fières.
 Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
 L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
 De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire.
 L'une certaine chèvre, au mérite sans pair,
 Dont Polyphème fit présent à Galatée ;
 Et l'autre, la chèvre Amalthée,
 Par qui fut nourri Jupiter.
 Faute de reculer, leur chute fut commune :
 Toutes deux tombèrent dans l'eau.
 Cet accident n'est pas nouveau
 Dans le chemin de la fortune.





LE THESAURISEUR ET LE SINGE

Un homme accumulait. On sait que cette erreur
 Va souvent jusqu'à la fureur.
 Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles.
 Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.

Pour sûreté de son trésor,

Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite
 Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.
 La, d'une volupté selon moi fort petite,
 Et selon lui fort grande, il entassait toujours :

Il passait les nuits et les jours

A compter, calculer, supputer sans relâche.
 Calculant, supputant, comptant comme à la tâche ;
 Car il trouvait toujours du mecompte à son fait.
 Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
 Jetait quelque doublon toujours par la fenêtre,

Et rendait le compte imparfait :

La chambre, bien cadenassée,

Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.
 Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée
 D'en faire un sacrifice au liquide manoir.

Quant à moi, lorsque je compare

Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
 Je ne sais bonnement auxquels donner le prix ;
 Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits
 Les raisons en seraient trop longues à déduire.
 Un jour donc l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,
 Detachait du monceau, tantôt quelque doublon,

Un jacobus, un ducaton,

Et puis quelque noble à la rose ;

Éprouvait son adresse et sa force à jeter
 Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
 Par les humains sur toute chose.

S'il n'avait entendu son compteur à la fin
 Mettre la clef dans la serrure,

Les ducats auraient tous pris le même chemin,
 Et couru la même aventure ;

Il le aurait fait tous voler jusqu'au dernier
 Dans le gouffre enrichi par maint naufrage
 Dieu veuille préserver maint et maint financier
 Qui n'en fait pas meilleur usage !





LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raison le Raminagrobis.

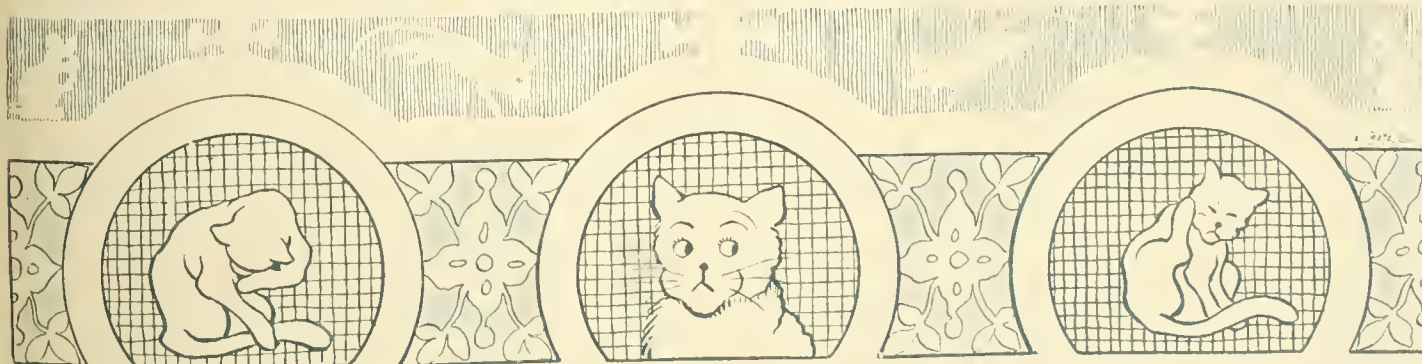
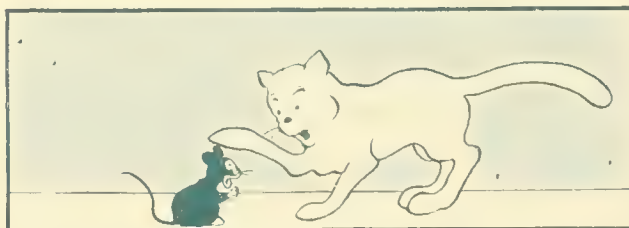
Laissez-moi vivre : une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerais-je, à votre avis,
L'hôte et l'hôtesse, et tout le monde ?
D'un grain de blé je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.

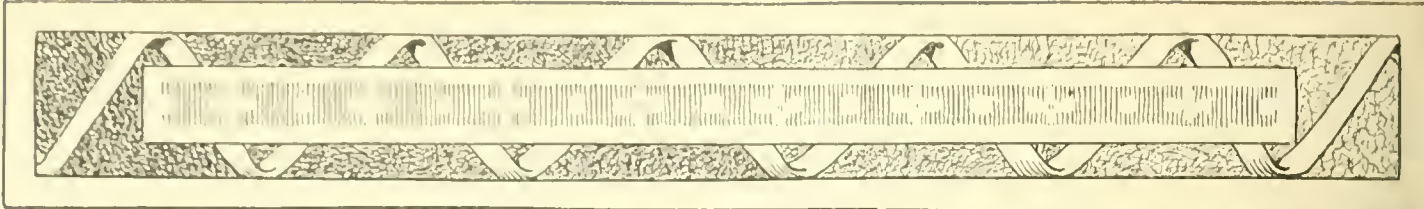
A présent je suis maigre ; attendez quelque temps :
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.
Ainsi parlait au chat la souris attrapée.

L'autre lui dit : Tu t'es trompée :
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?
Tu gagnerais autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner ! cela n'arrive guères.

Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t-en, tout de ce pas,
Haranguer les sœurs flandrières :
Mes enfants trouveront assez d'autres repas.

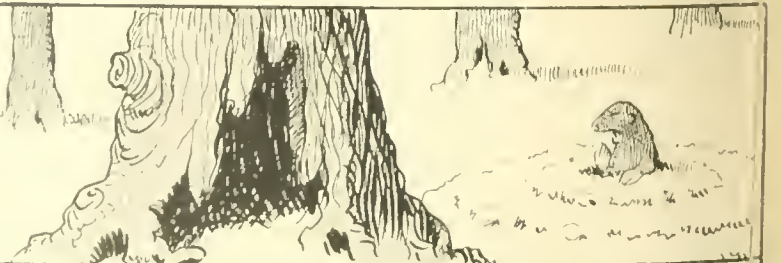
Il tint parole. Et pour ma fable,
Voici le sens moral qui peut y convenir :
La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :
La vieillesse est impitoyable.

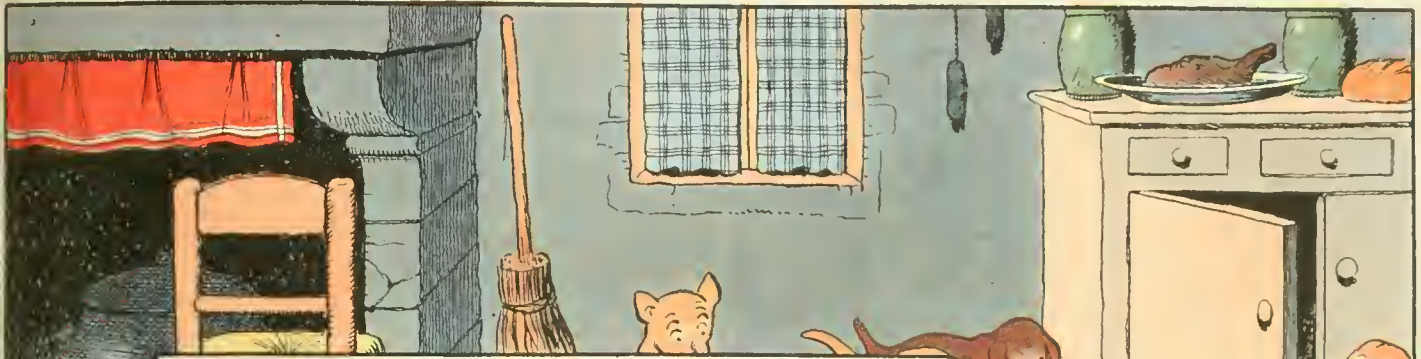




LE CERF MALADE

En pays plein de cerfs, un cerf tomba malade.
 Incontinent maint camarade
 Accourt à son grabat le voir, le secourir,
 Le consoler du moins : multitude importune.
 Eh ! messieurs, laissez-moi mourir
 Permettez qu'en forme commune
 La Parque m'expédie, et finissez vos pleurs.
 Point du tout : les consolateurs
 De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
 Quand il plut à Dieu s'en allerent :
 Ce ne fut pas sans boire un coup,
 C'est-a-dire sans prendre un droit de pâturage.
 Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
 La pitance du cerf en dechut de beaucoup.
 Il ne trouva plus rien à frîre :
 D'un mal il tomba dans un pire,
 Et se vit réduit à la fin
 À jeûner et mourir de faim.
 Il en coûte à qui vous réclame,
 Medecins du corps et de l'âme !
 O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier,
 Tout le monde se fait payer.





LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS

La Discorde a toujours régné dans l'univers ;
Notre monde en fournit mille exemples divers :
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.

Commençons par les éléments :

Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire.

Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle !

Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.

Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,
Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Edifiait tous les voisins.

Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.

J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine.

Quoi qu'il en soit, cet altercas
Mit en combustion la salle et la cuisine :
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un règlement dont les chats se plainquirent,
Et tout le quartier étourdirent.

Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent :

Les souris enfin les mangèrent.

Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
En pàit : maint vieux chat, fin, subtil et narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse.





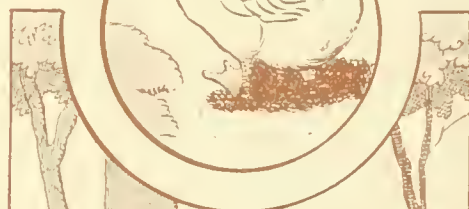
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.
 J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
 Nul animal, nul être, aucune creature,
 Qui n'ait son oppose : c'est la loi de nature.
 D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
 Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.
 Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
 On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
 Humains, il vous faudrait encore à soixante ans
 Renvoyer chez les barbacoles.

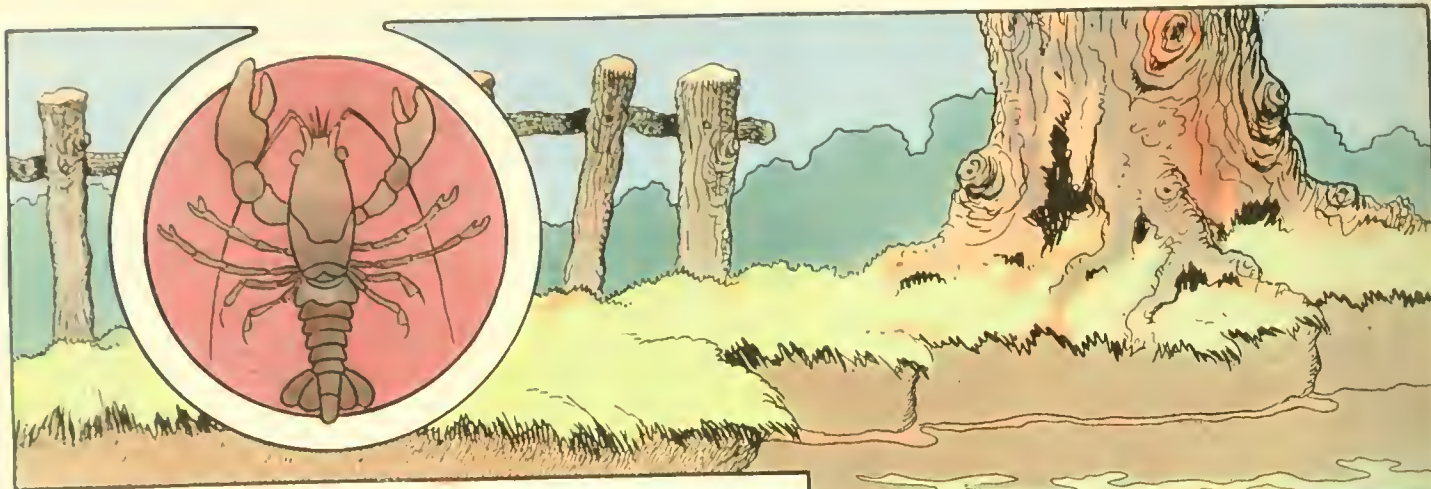




LA CHAUVÉ-SOURIS,
LE BUISSON ET LE CANARD

Le buisson, le canard, et la chauve-souris
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisaient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avaient des comptoirs, des facteurs, des agents
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise et de recette.
Tout allait bien ; quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile ;
Ou plutôt il n'en poussa point :
Le plus petit marchand est savant sur ce point :
Pour sauver son crédit il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte
Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert.
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les sergents, et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,
N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochait les passants à tous coups.
Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises.
Le plongeon sous les eaux s'en allait les chercher
L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher
Pendant le jour nulle demeure :
Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'allait cacher.
Je connais maint detteur, qui n'est ni souris-chauve.
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.



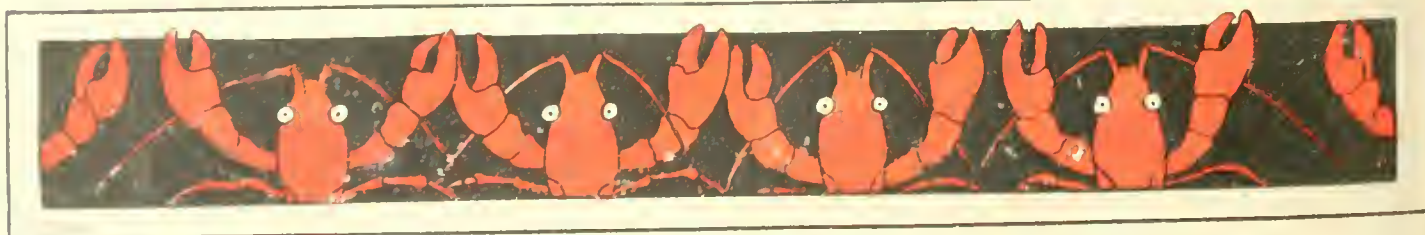
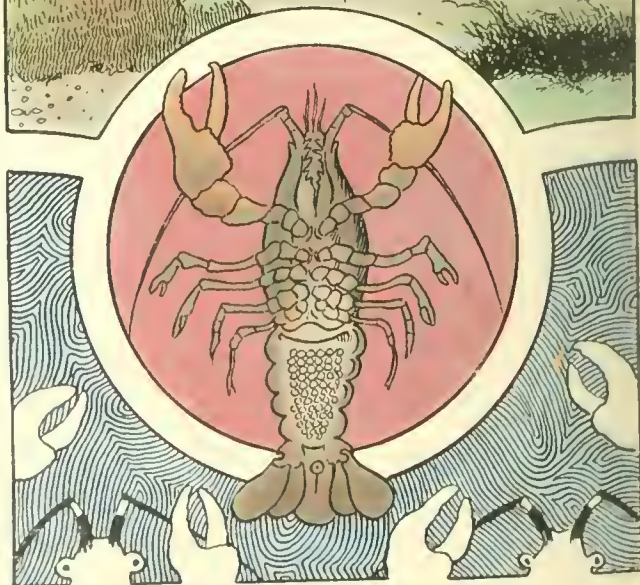
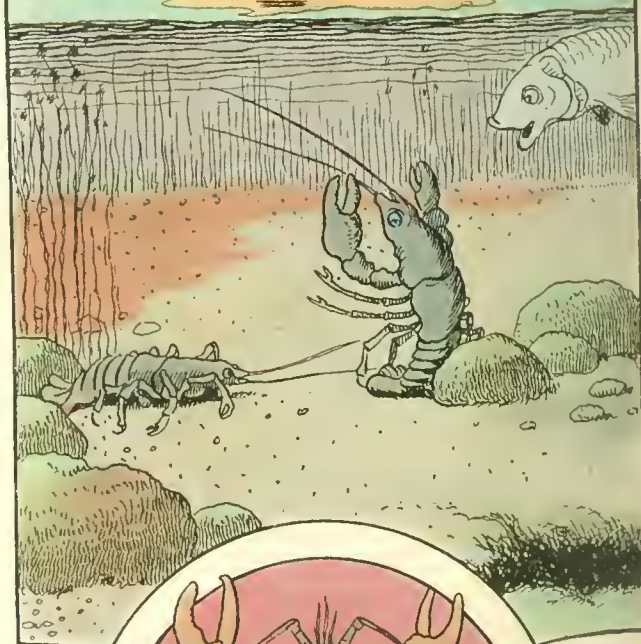


L'ECREVISSE ET SA FILLE

Les sages, quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
 Marchent à reculons, tournent le dos au port.
 C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
 De ceux qui, pour voiler quelque puissant effort,
 Envisagent un point directement contraire,
 Et font vers ce lieu-la courir leur adversaire.
 Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
 Je pourrais l'appliquer à certain conquérant
 Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
 Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
 N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
 En vain on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
 Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher
 Le torrent à la fin devient insurmontable.
 Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
 Louis et le Destin me semblent de concert
 Entraîner l'univers. Venons à notre fable.
 Mère écrevisse un jour à sa fille disait :
 Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
 Et comme vous allez vous-même ! dit la fille :
 Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
 Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ?

Elle avait raison : la vertu
 De tout exemple domestique
 Est universelle, et s'applique

En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots :
 Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
 À son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne,
 Surtout au métier de Bellone
 Mais il faut le faire à propos.



LE LOUP ET LE RENARD

D'où vient que personne en la vie
 N'est satisfait de son état ?
 Tel voudrait bien être soldat
 A qui le soldat porte envie.
 Certain renard voulut, dit-on,
 Se faire loup. Eh ! qui peut dire
 Que pour le métier de mouton
 Jamais aucun loup ne soupire ?
 Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
 Un prince en fable ait mis la chose,
 Pendant que sous mes cheveux blancs
 Je fabrique à force de temps
 Des vers moins sensés que sa prose.
 Les traits dans sa fable semés
 Ne sont en l'ouvrage du poète
 Ni tous ni si bien exprimés :
 Sa louange en est plus complète.
 De la chanter sur la musette,
 C'est mon talent ; mais je m'attends
 Que mon héros, dans peu de temps,
 Me fera prendre la trompette.
 Je ne suis pas un grand prophète,
 Cependant je lis dans les cieux
 Que bientôt ses faits glorieux
 Demanderont plusieurs Homères :
 Et ce temps-ci n'en produit guères.
 Laisant à part tous ces mystères,
 Essayons de conter la fable avec succès.
 Le renard dit au loup : Notre cher, pour tous mets
 J'ai souvent un vieux coq ou de maigres poulets :
 C'est une viande qui me lasse.
 Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
 J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
 Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ;
 Rends-moi le premier de ma race
 Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
 Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
 Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère :





Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
 Il vint; et le loup dit : Voici comme il faut faire,
 Si tu veux écarter les mâtons du troupeau.
 Le renard, ayant mis la peau,
 Repétait les leçons que lui donnait son maître.
 D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien
 Puis enfin il n'y manqua rien.
 A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,
 Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
 Et repand la terreur dans les lieux d'alentour.
 Tel, vêtu des armes d'Achille,
 Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :
 Meres, brus et vieillards, au temple couraient tous.
 L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante loups :
 Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,
 Et laisse seulement une brebis pour gage.
 Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
 Il entendit chanter un coq du voisinage.
 Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
 Jetant bas sa robe de classe,
 Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
 Et courant d'un pas diligent.
 Que sert-il qu'on se contrefasse ?
 Pretendre ainsi changer est une illusion :
 L'on reprend sa première trace
 A la première occasion.





L'AIGLE ET LA PIE

L'aigle, reine des airs, avec Margot la pie,
Différentes d'humeur, de langage, et d'esprit,
Et d'habit,

Traversaient un bout de prairie.

Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agasse eut peur ; mais l'aigle, ayant fort bien diné,
La rassure, et lui dit : Allons de compagnie ;
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,

Lui qui gouverne l'univers,

J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.

Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal, à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savait notre agace.

Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,

Sautant, allant de place en place.

Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,

L'aigle lui dit tout en colère :

Ne quittez point votre séjour,

Caquet-bon-bec, ma mie : adieu ; je n'ai que faire

D'une babillarde à ma cour :

C'est un fort méchant caractère.

Margot ne demandait pas mieux.

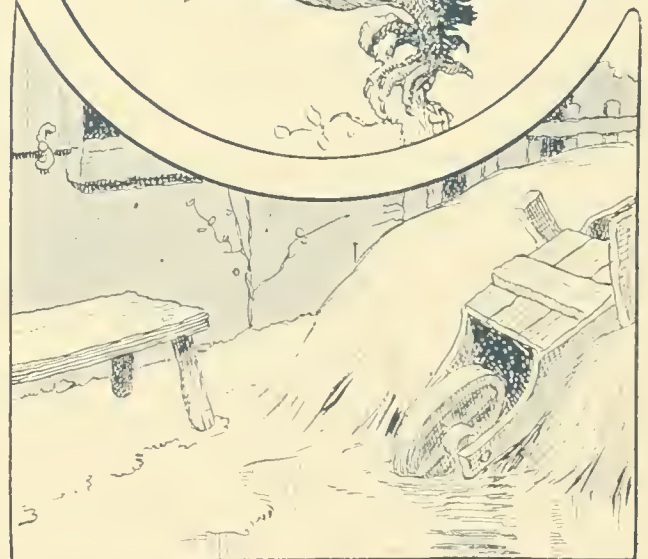
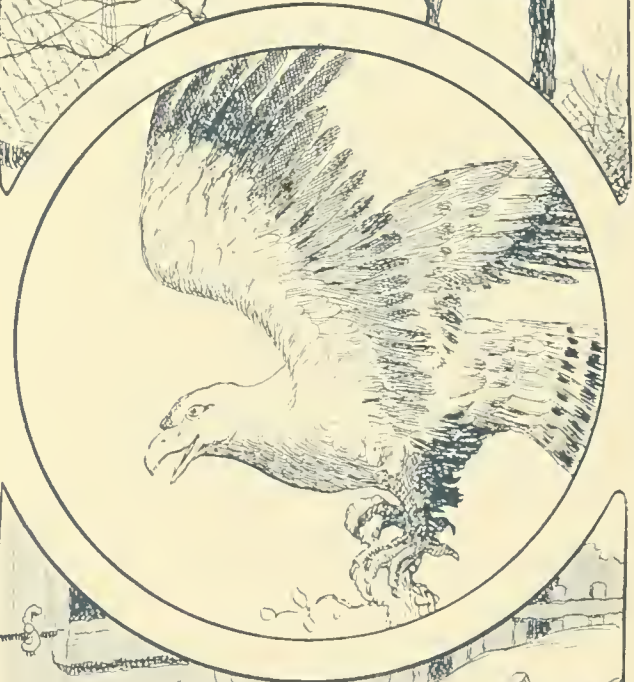
Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux.
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.

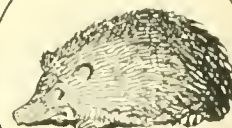
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,

Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :

Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux

Porter habit de deux paroisses.





LE RENARD, LES MOUCHES ET LE HÉRISSEON

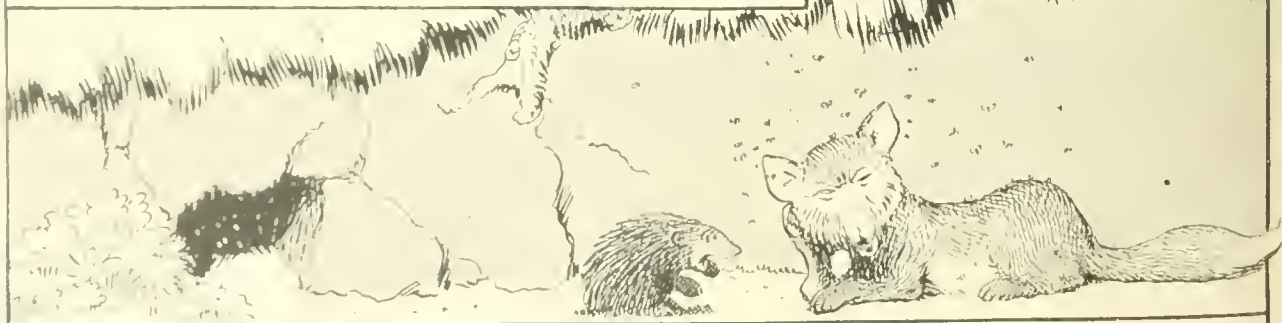
Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois,
Blesse par des chasseurs, et tombé dans la fange.
Autrefois attira ce parasite ailé

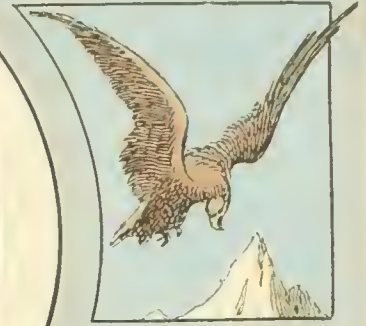
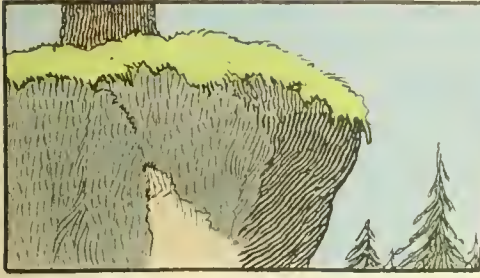
Que nous avons mouche appele.
Il accusait les dieux, et trouvait fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger,
Et le fit aux mouches manger.
Quoi! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts!
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? est-ce un poids inutile?
Va, le ciel te confonde, animal importun!

Que ne vis-tu sur le commun!
Un herisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le delivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité :

Je les vais de mes dards enfler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
Garde-t'en bien, dit l'autre; ami, ne le fais pas :
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont souls; une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.
Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-la sont magistrats.
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.

Les exemples en sont communs,
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.





LE MILAN, LE ROI ET LE CHASSEUR

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
 Le soient aussi : c'est l'indulgence
 Qui fait le plus beau de leurs droits,
 Non les douceurs de la vengeance :

Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
 S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
 Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
 Fut par là moins héros que vous.

Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
 Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
 Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :
 L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.

Loin que vous suiviez ces exemples,
 Mille actes généreux vous promettent des temples.
 Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
 Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.

Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :
 Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
 Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.
 Puisse ses plaisirs les plus doux
 Vous composer des destinées
 Par ce temps à peine bornées !

Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.
 J'en prends ses charmes pour témoins ;
 Pour témoins j'en prends les merveilles

Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
 De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles
 Voulut orner vos jeunes ans.

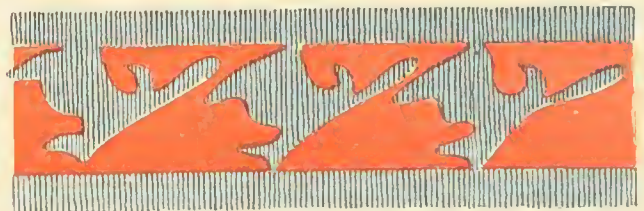
Bourbon de son esprit ses grâces assaisonne
 Le ciel joignit en sa personne
 Ce qui sait se faire estimer
 A ce qui sait se faire aimer :

Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie ;
 Je me tais donc, et vais rimer
 Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur,
 Étant pris vif par un chasseur,
 D'en faire au prince un don cet homme se propose.
 La rareté du fait donnait prix à la chose.

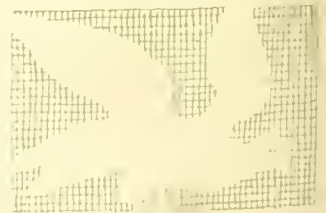
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
 Si ce conte n'est apocryphe,
 Va tout droit imprimer sa griffe
 Sur le nez de sa majesté. —

Quoi ! sur le nez du roi ! — Du roi même en personne. —
 Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne ? —
 Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un :
 Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
 Dire des courtisans les clameurs et la peine





S'efforçoit se consumer en efforts impuissants.
 Le roi n'éclata point : les cris sont indecents
 À la majesté souveraine.
 L'oiseau garda son poste : on ne put seulement
 Hâter son départ d'un moment.
 Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
 Lui présente le leurte, et le poing, mais en vain.
 On crut que jusqu'au lendemain
 Le maudit animal à la serre insolente
 Nicherait la malgre le bruit.
 Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.
 Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.
 Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller
 Ce milan, et celui qui n'a cru regaler.
 Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
 L'un en milan, et l'autre en citoven des bois :
 Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
 Je les afranchis du supplice.
 Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
 L'évent de tels faits, par eux si mal suivis :
 Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle :
 Et le veneur l'échappa belle :
 Coupables seulement, tant lui que l'animal,
 D'ignorer le danger d'approcher trop du maître :
 Ils n'avaient appris à connaître
 Que les hôtés des bois : était-ce un si grand mal ?
 Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.
 La, nulle humaine créature
 Ne touche aux animaux pour leur sang épancher :
 Le roi même ferait scrupule d'y toucher.
 Savons-nous, disent ils, si cet oiseau de proie
 N'était point au siège de Troie ?
 Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
 Des plus huppés et des plus hauts :
 Car qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
 Nous croions, après Pythagore,
 Qu'avec les animaux de forme nous changeons ;
 Tantôt nous ans, tantôt pigeons,
 Tantôt humains, puis volatiles
 Avant dans les airs leurs familles.
 Comme l'on conte en deux façons
 D'un oiseau ou d'un voleur, vous l'autre manière
 Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
 Un de ces oiseaux belin (ce qui n'arrive guère),
 En soumet au roi l'oiseau en don.
 Comme de chiens le maître
 Ce fauconnier prit quelquefois en cent ans
 Ce n'est le plus *ultima* ou le fauconnier
 Ce fauconnier prit donc un gros de courtisan,
 Plus de mille, comme on le fut au siècle
 Plus ce prince à ses parents
 Il donna sa fortune à faire.



Quand l'animal porte-sonnette,
 Sauvage encore et tout grossier,
 Avec ses ongles tout d'acier,
 Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.
 Lui de crier; chacun de rire,
 Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? Quant à moi,
 Je n'en eusse quitte ma part pour un empire.
 Qu'un pape rie, en bonne foi,
 Je ne l'ose assurer; mais je tiendrais un roi
 Bien malheureux, s'il n'osait rire :
 C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourci,
 Jupiter, et le peuple immortel rit aussi.
 Il en fit des eclats, a ce que dit l'histoire,
 Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner a boire,
 Que le peuple immortel se montrât sage, ou non,
 J'ai changé mon sujet avec juste raison :
 Car, puisqu'il s'agit de morale,
 Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
 Enseigné de nouveau? L'on a vu de tout temps
 Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

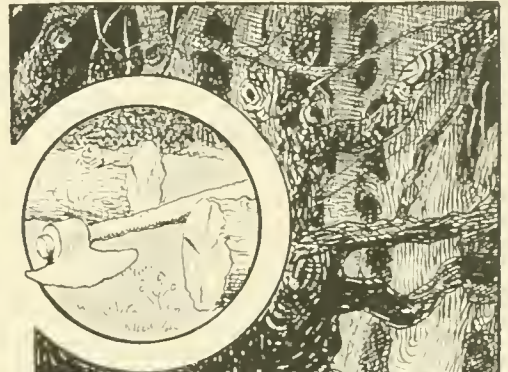
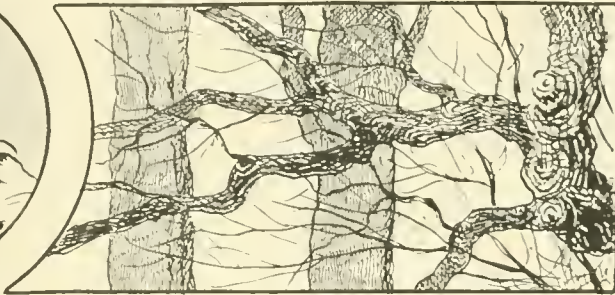




L'AMOUR ET LA FOLIE

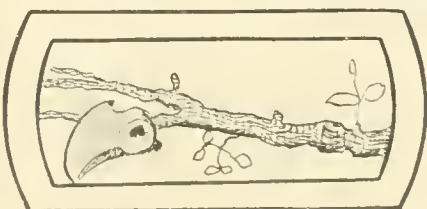
Tout est mystere dans l'Amour,
 Ses fleches, son carquois, son flambeau, son enfance :
 Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
 Que d'epuiser cette science.
 Je ne pretends donc point tout expliquer ici :
 Mon but est seulement de dire, a ma maniere,
 Comment l'aveugle que voici
 (C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumiere,
 Quelle suite eut ce mal, qui peut-etre est un bien :
 J'en fais juge un amant, et ne decide rien.
 La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
 Celui-ci n'etait pas encor prive des yeux.
 Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
 La-dessus le conseil des dieux ;
 L'autre n'eut pas la patience ;
 Elle lui donne un coup si furieux,
 Qu'il en perd la clarte des cieux.
 Venus en demande vengeance.
 Femme et mere, il suffit pour juger de ses cris :
 Les dieux en furent etourdis,
 Et Jupiter, et Nemesis,
 Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
 Elle representa l'enormite du cas ;
 Son fils, sans un baton, ne pouvait faire un pas :
 Nulle peine n'etait pour ce crime assez grande :
 Le dommage devait etre aussi repare.
 Quand on eut bien considere
 L'interet du public, celui de la partie,
 Le resultat enfin de la supreme cour
 Fut de condamner la Folie
 A servir de guide a l'Amour.

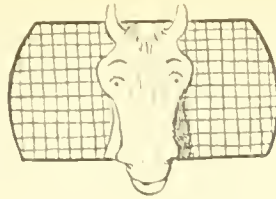




LA FORET ET LE BUCHERON

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
 Le bois dont il avait emmanché sa cognée.
 Cette perte ne put sitôt se réparer
 Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
 L'homme enfin la prie humblement
 De lui laisser tout doucement
 Emporter une unique branche,
 Afin de faire un autre manche :
 Il irait employer ailleurs son gagne-pain ;
 Il laisserait debout maint chêne et maint sapin
 Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.
 L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
 Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :
 Le misérable ne s'en sert
 Qu'à depouiller sa bienfaitrice
 De ses principaux ornements.
 Elle gemit à tous moments :
 Son propre don fait son supplice.
 Voilà le train du monde et de ses sectateurs :
 On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
 Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
 Soient exposés à ces outrages,
 Qui ne se plaindrait la-dessus ?
 Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,
 L'ingratitude et les abus
 N'en seront pas moins à la mode.





LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL

Un renard jeune encor, quoique des plus madres,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : Accourez,

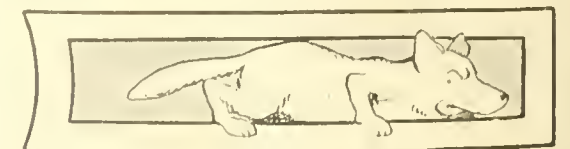
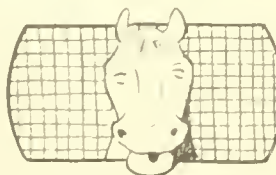
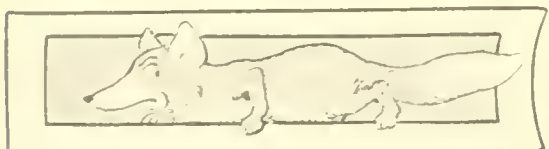
Un animal pait dans nos près,
Beau, grand, j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant.

Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerais la joie

Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.

Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfler la venelle.
Seigneur, dit le renard, vos humbles serveurs
Apprendraient volontiers comment on vous appelle.
Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs ;
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir :
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir ;
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.

Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserra
Un coup ; et haut le pied. Voilà mon loup par terre ;
Mal en point, sanglant et gâté.
Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie.





LE CORBEAU, LA GAZELLE,
LA TORTUE ET LE RAT

Je vous gardais un temple dans mes vers :
 Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
 Déjà ma main en fondait la durée
 Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
 Et sur le nom de la divinité
 Que dans ce temple on aurait adorée.
 Sur le portail j'aurais ces mots écrits :
 Palais sacré de la déesse Iris ;
 Non celle-là qu'à Junon à sés gages ;
 Car Junon même et le maître des dieux
 Serviraient l'autre, et seraient glorieux
 Du seul honneur de porter ses messages.
 L'apothéose à la voûte eût paru :
 Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
 Plaçant Iris sous un dais de lumière.
 Les murs auraient amplement contenu
 Toute sa vie ; agreable matière,
 Mais peu féconde en ces événements
 Qui des états font des renversements.
 Au fond du temple eût été son image,
 Avec ses traits, son souris, ses appas,
 Son art de plaire et de n'y penser pas,
 Ses agréments, à qui tout rend hommage.
 J'aurais fait voir à ses pieds des mortels
 Et des héros, des demi-dieux encore,
 Même des dieux : ce que le monde adore
 Vient quelquefois parfumer ses autels.
 J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
 Tous les trésors, quoique imparfaitement :
 Car ce cœur vif et tendre infiniment
 Pour ses amis, et non point autrement ;
 Car cet esprit, qui, né du firmament,
 A beauté d'homme avec grâce de femme,
 Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
 O vous, Iris, qui savez tout charmer,
 Qui savez plaire en un degré suprême,
 Vous que l'on aime à l'égard de soi-même
 (Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
 Car c'est un mot banni de votre cour,
 Laissons-le donc), agréez que ma muse
 Achève un jour cette ébauche confuse.
 J'en ai placé l'idée et le projet,
 Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet
 Où l'amitié donne de telles marques,
 Et d'un tel prix, que leur simple récit
 Peut quelque temps amuser votre esprit.





Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer,
N'est pas un roi qui ne sait point aimer :
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivaient ensemble unis : douce société !
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assurait leur félicité.

Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites,
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'allait ébattre innocemment,

Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : D'où vient que nous ne sommes

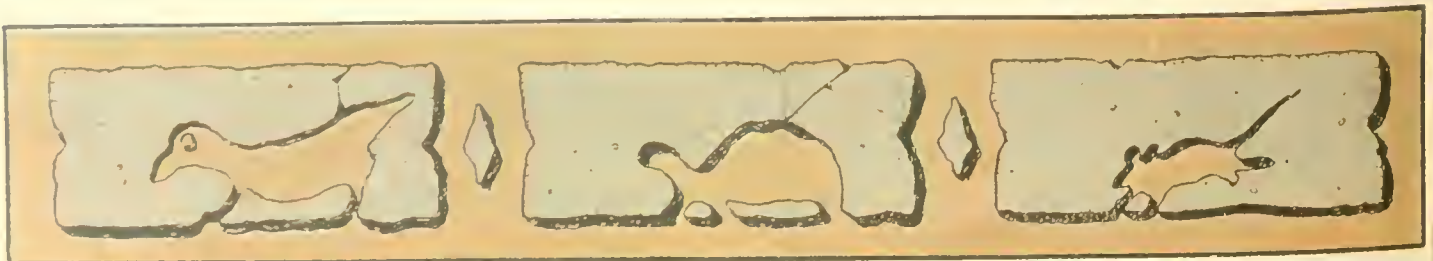
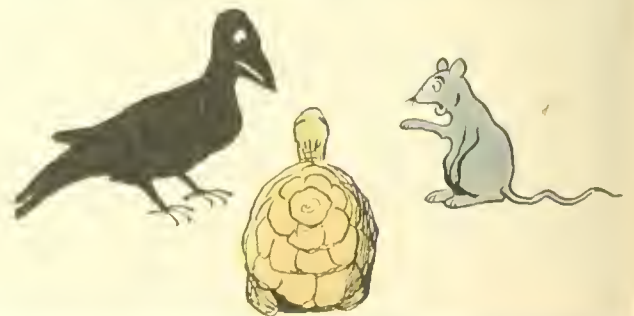
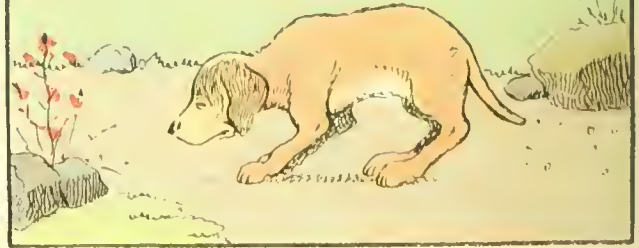
Aujourd'hui que trois convies ?
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?
A ces paroles, la tortue
S'écrie, et dit : Ah ! si j'étais
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irais
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêté
Notre compagne au pied léger ;

Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le corbeau part à tire-d'aile :

Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piège et se tourmentant.

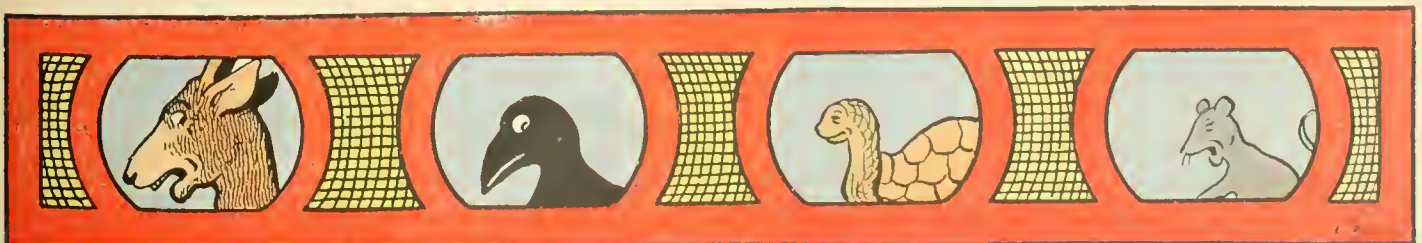
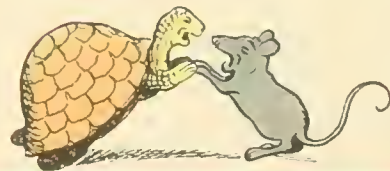
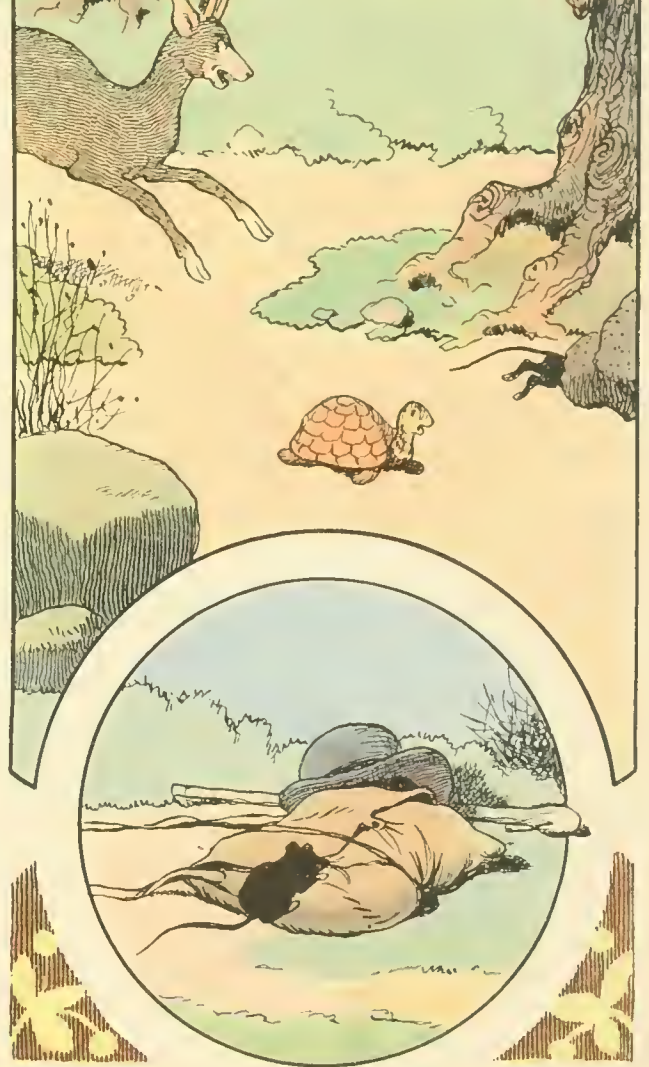
Il retourne avertir les autres à l'instant ;
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment

Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avait trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis





Tiennent conseil. Deux sont d'avis
 De se transporter sans remise
 Aux lieux où la gazelle est prise.
 L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
 Avec son marcher lent, quand arriverait-elle ?
 Après la mort de la gazelle.
 Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
 Leur chère et fidèle compagne,
 Pauvre chevrette de montagne.
 La tortue y voulut courir :
 La voilà comme eux en campagne,
 Maudissant ses pieds courts avec juste raison
 Et la nécessité de porter sa maison.
 Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
 Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
 Le chasseur vient, et dit : Qui m'a ravi ma proie ?
 Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou.
 Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :
 Et le chasseur, à demi fou
 De n'en avoir nulle nouvelle.
 Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
 D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
 Je veux qu'à mon souper celle-ci me defraie.
 Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
 Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
 Celle-ci, quittant sa retraite,
 Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
 L'homme de suivre, et de jeter
 Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille
 Autour des nœuds du sac tant opère et travaille.
 Qu'il delivre encor l'autre sœur,
 Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.
 Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
 Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
 J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
 Que l'Iliade et l'Odyssée.
 Rongemaille ferait le principal héros,
 Quoique à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
 Porte-maison l'infante y tient de tels propos,
 Que monsieur du corbeau va faire
 Office d'espion, et puis de messenger.





La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
 Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
 Ainsi chacun dans son endroit
 S'entremet, agit et travaille.
 A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit.
 Que n'ose et que ne peut l'amitié violente !
 Cet autre sentiment que l'on appelle amour
 Merite moins d'honneur ; cependant chaque jour
 Je le célèbre et je le chante.
 Hélas ! il n'en rend pas mon âme plus contente !
 Vous protégez sa sœur, il suffit ; et mes vers
 Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
 Mon maître était l'Amour : j'en vais servir un autre
 Et porter par tout l'univers
 Sa gloire aussi bien que la vôtre.



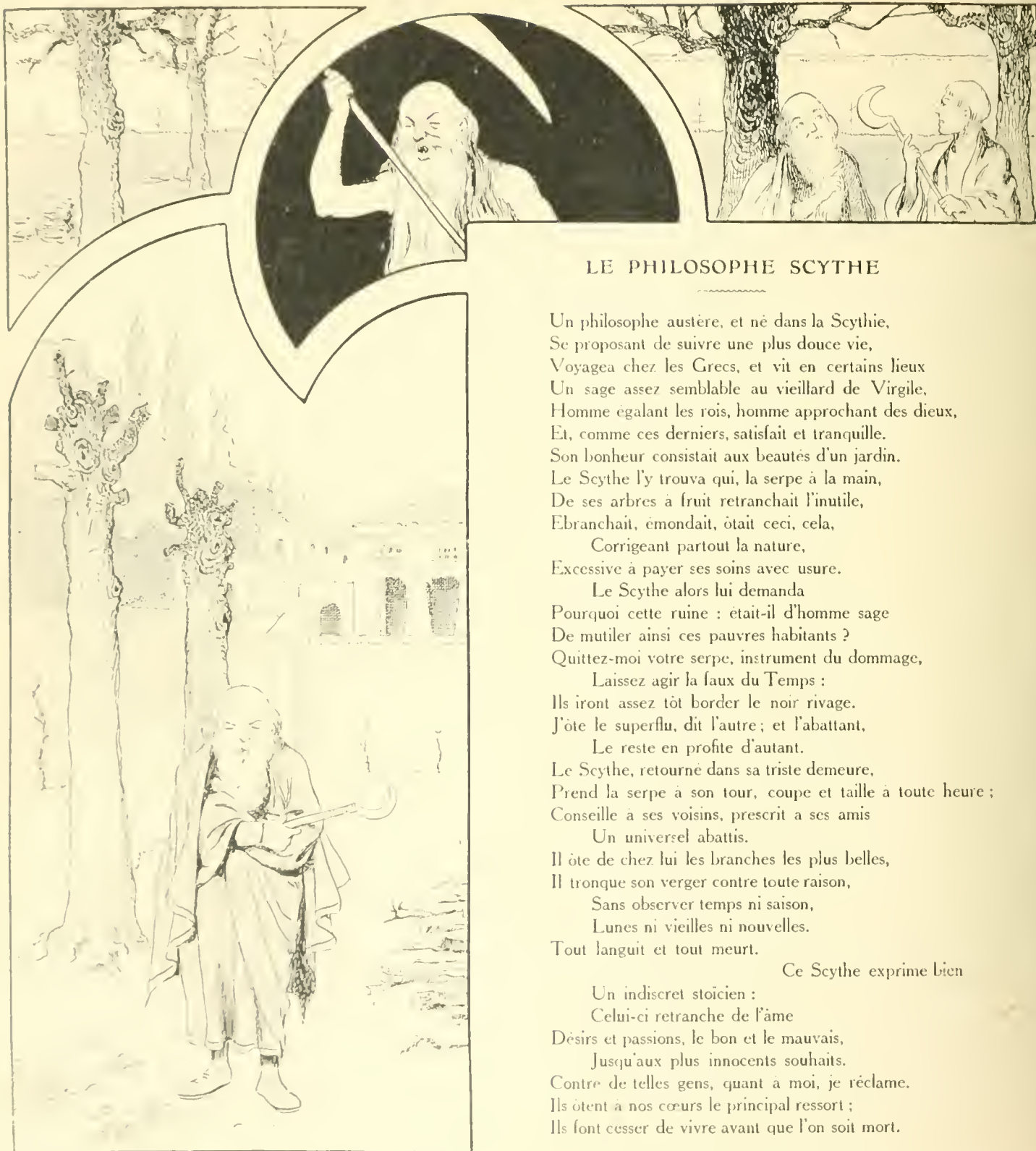


LE RENARD ET LES POULETS D'INDE

Contre les assauts d'un renard
 Un arbre a des dindons servait de citadelle,
 Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
 Et vu chacun en sentinelle,
 S'écria : Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
 Eux seuls seront exempts de la commune loi !
 Non, par tous les dieux ! non. Il accomplit son dire.
 La lune, alors luisant, semblait, contre le sire,
 Vouloir favoriser la dindonnière gent.
 Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
 Eut recours à son sac de ruses scélérates,
 Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
 Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.

Arlequin n'eût exécuté
 Tant de différents personnages.
 Il élevait sa queue, il la faisait briller,
 Et cent mille autres badinages,
 Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
 L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
 Sur même objet toujours tendue.
 Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
 Toujours il en tombait quelqu'un : autant de pris,
 Autant de mis à part : près de moitié succombe.
 Le compagnon les porte en son garde-manger.
 Le trop d'attention qu'on a pour le danger
 Fait le plus souvent qu'on y tombe.





LE PHILOSOPHE SCYTHE

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
 Se proposant de suivre une plus douce vie,
 Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
 Un sage assez semblable au vieillard de Virgile,
 Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
 Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
 Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.
 Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
 De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
 Ebranchait, émondait, ôtait ceci, cela,

Corrigeant partout la nature,
 Excessive à payer ses soins avec usure.

Le Scythe alors lui demanda
 Pourquoi cette ruine : était-il d'homme sage
 De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?
 Quittez-moi votre serpe, instrument du dommage,

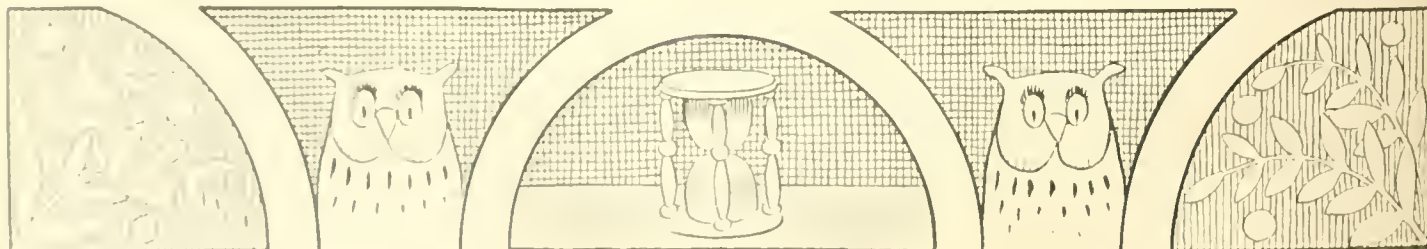
Laissez agir la faux du Temps :
 Ils iront assez tôt border le noir rivage.
 J'ôte le superflu, dit l'autre ; et l'abattant,

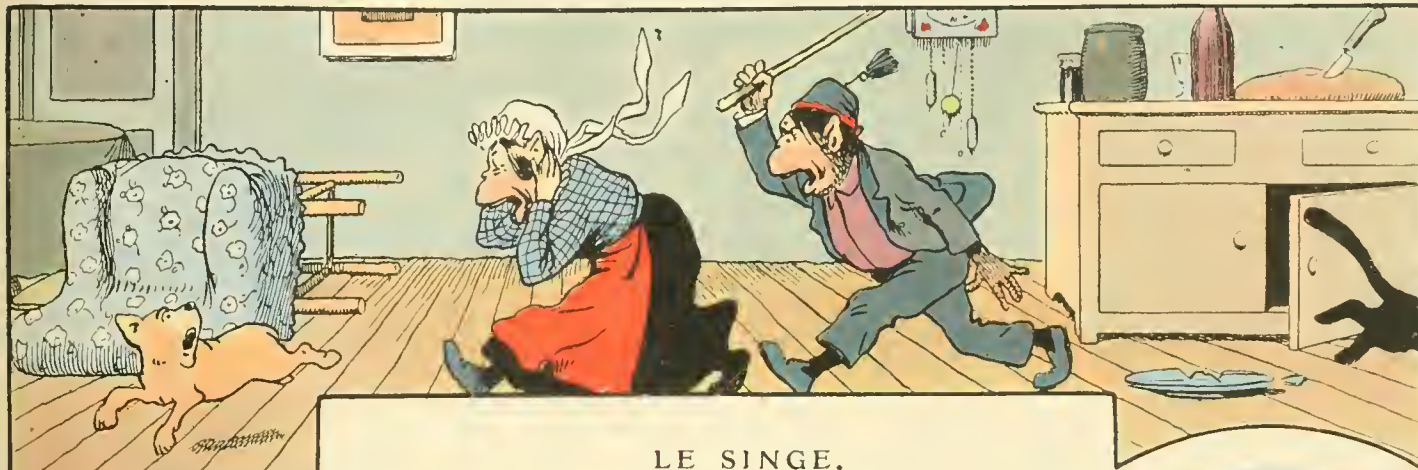
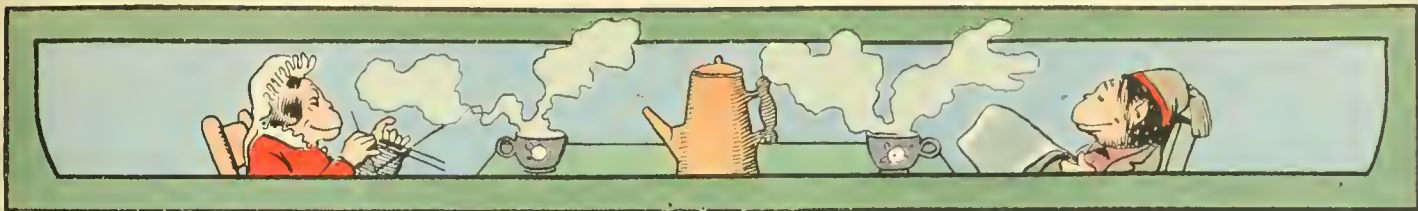
Le reste en profite d'autant.
 Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
 Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;
 Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis

Un universel abattis.
 Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
 Il tronque son verger contre toute raison,
 Sans observer temps ni saison,
 Lunes ni vieilles ni nouvelles.
 Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien

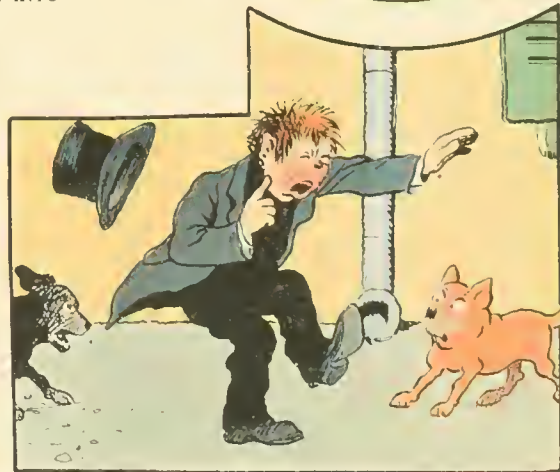
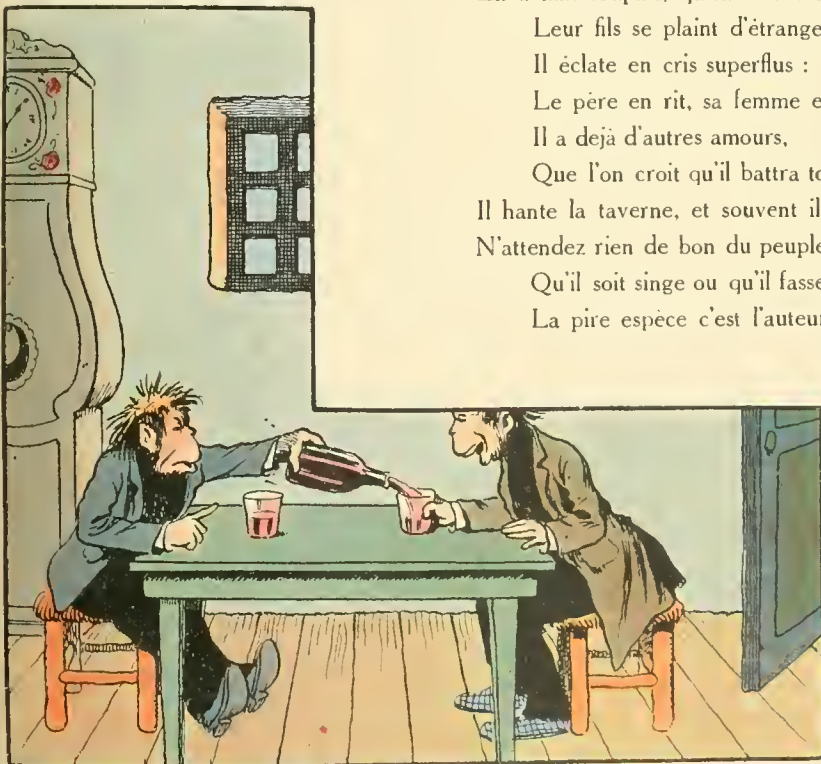
Un indiscret stoicien :
 Celui-ci retranche de l'âme
 Désirs et passions, le bon et le mauvais,
 Jusqu'aux plus innocents souhaits.
 Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
 Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;
 Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.





LE SINGE.

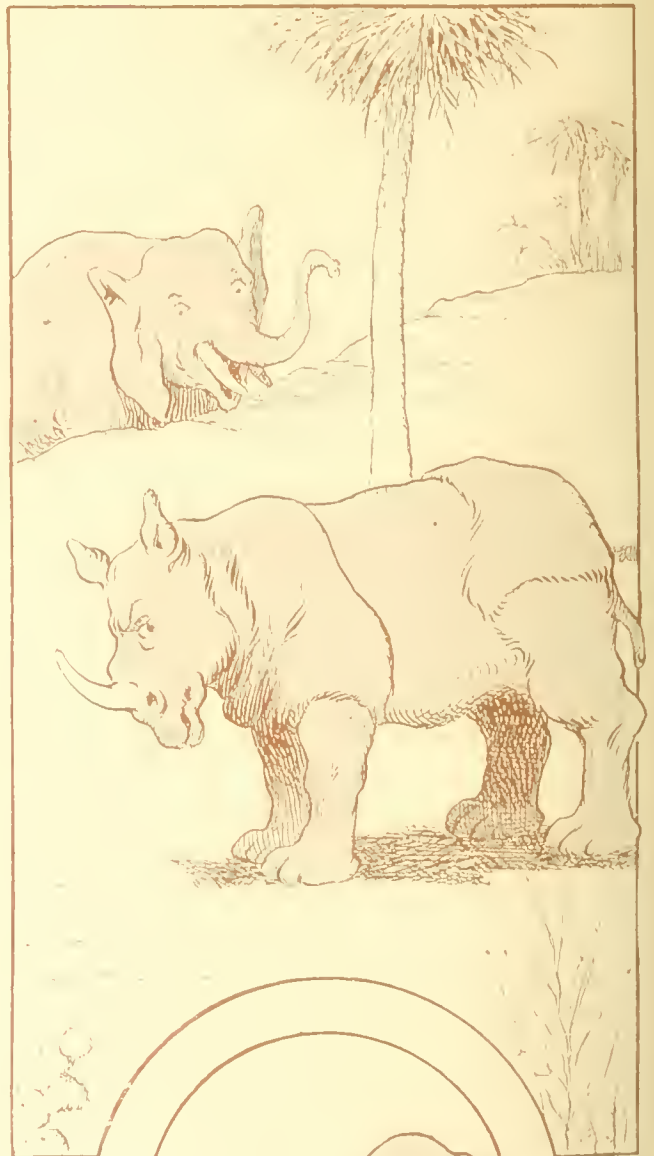
Il est un singe dans Paris
 A qui l'on avait donné femme ;
 Singe en effet d'aucuns maris,
 Il la battait. La pauvre dame
 En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.
 Leur fils se plaint d'étrange sorte,
 Il éclate en cris superflus :
 Le père en rit, sa femme est morte ;
 Il a déjà d'autres amours,
 Que l'on croit qu'il battra toujours ;
 Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.
 N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
 Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre
 La pire espèce c'est l'auteur.





L'ELEPHANT ET LE SINGE DE JUPITER

Autre fois l'elephant et le rhinoceros,
 En dispute du pas et des droits de l'empire,
 Voulurent terminer la querelle en champ clos,
 Et pour en etat pris, quand quelqu'un vint leur dire
 Que le singe de Jupiter,
 Pertant un caducee, avoit paru dans l'air,
 Ce s'ente avoit nom Gille, a ce que dit l'histoire,
 Aussit l'elephant de croire
 Qu'en qualite d'ambassadeur
 Il venoit trouver sa grandeur
 Tout fier de ce suet de gloire,
 Attend maître Gille, et le trouve un peu leste
 A lui presenter sa creance,
 Maître Gille enfin, en passant,
 Va saluer son excellence,
 L'autre etait prepare sur la legation :
 Mais pas un mot l'attention
 Qu'il croyoit que les dieux eussent a sa querelle,
 N'agitant pas erreur chez eux cette nouvelle,
 Qu'importe a ceux du firmament
 Qu'on soit mouche ou bien elephant ?
 Il se vit donc reduit a commencer lui-meme,
 Men pour n Jupiter, dit-il, verra dans peu
 Les sieges le au combat, de son trone supreme ;
 Tout a la fois zerra le au jeu,
 Que combat ? dit le singe avec un front severe,
 L'elephant reparti : Quoi ! vous ne savez pas
 Que le rhinoceros ne dispute le pas ;
 Qu'il dispute a guerre avecque Rhinocere ?
 Vous ne savez pas les lieux, ils ont quelque renom,
 Et vous ne vous ravi d'en apprendre le nom
 Repond maître Gille : on ne s'entretient guere
 De semblable sujet dans nos vastes lambris,
 Et devant honteux et surpris,
 L'elephant : Et parmi nous que venez-vous donc faire
 Pour ce un tra d'herbe entre quelques fourmis :
 Mais vous ne s'avez de tout, Et quant a votre affaire,
 Fuyez en aller en cour du conseil des dieux,
 Les petits et les grands ont egalement a leur yeux





UN FOU ET UN SAGE

Certain fou poursuivait a coups de pierre un sage.
 Le sage se retourne et lui dit : Mon ami,
 C'est fort bien fait a toi ; reçois cet ecu-ci.
 Tu fatigues assez pour gagner davantage ;
 Toute peine, dit-on, est digne de loyer :
 Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer :
 Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
 Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
 Même insulte a l'autre bourgeois.
 On ne le paya pas en argent cette fois.
 Maint estahier accourt : on vous happe notre homme,
 On vous l'echine, on vous l'assomme.
 Auprès des rois il est de pareils fous :
 A vos dépens ils font rire le maitre.
 Pour réprimer leur babil, irez-vous
 Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-etre
 Assez puissant. Il faut les engager
 A s'adresser à qui peut se venger.





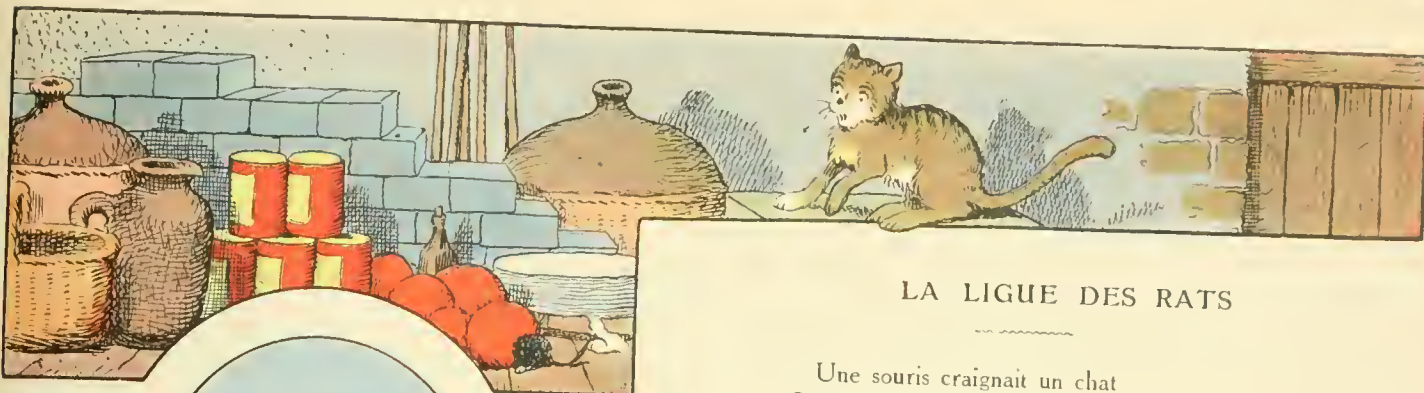
LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES

Les filles du limon tiraient du roi des astres
 Assistance et protection :
 Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,
 Ne pouvaient s'approcher de cette nation ;
 Elle faisait valoir en cent lieux son empire.
 Les reines des etangs, grenouilles veux-je dire,
 (Car que coûte-t-il d'appeler
 Les choses par noms honorables ?)

Contre leur bienfaiteur oserent cabaler,
 Et devinrent insupportables.
 L'imprudence, l'orgueil et l'oubli des bienfaits,
 Enfants de la bonne fortune,
 Firent bientôt crier cette troupe importune :
 On ne pouvait dormir en paix.
 Si l'on eût cru leur murmure,
 Elles auraient, par leurs cris,
 Soulevé grands et petits
 Contre l'œil de la nature.

Le soleil, a leur dire, allait tout consumer ;
 Il fallait promptement s'armer,
 Et lever des trouces puissantes.
 Aussitôt qu'il faisait un pas,
 Ambassades coassantes
 Allaient dans tous les etats :
 A les ouïr, tout le monde,
 Toute la machine ronde
 Roulait sur les intérêts
 De quatre mechants marets.
 Cette plainte temeraire
 Dure toujours ; et pourtant
 Grenouilles doivent se taire,
 Et ne murmurer pas tant :
 Car si le soleil se pique,
 Il le leur fera sentir ;
 La republique aquatique
 Pourrait bien s'en repentir.





LA LIGUE DES RATS

Une souris craignait un chat
 Qui des longtemps la guettait au passage.
 Que faire en cet état ? Elle, prudente et sage
 Consulte son voisin : c'était un maître rat,
 Dont la rateuse seigneurie
 S'était logée en bonne hôtellerie,
 Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,
 De ne craindre ni chat ni chatte,
 Ni coup de dent, ni coup de patte.
 Dame souris, lui dit ce fanfaron,
 Ma foi ! quoi que je fasse,

Seul, je ne puis chasser le chat qui vous menace :
 Mais assemblons tous les rats d'alentour,
 Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
 La souris fait une humble révérence ;
 Et le rat court en diligence
 A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
 Où maints rats assemblés
 Faisaient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.

Il arrive, les sens troubles,
 Et tous les poumons essoufflés.
 Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces rats ; parlez.
 En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
 C'est qu'il faut promptement secourir la souris ;

Car Raminagrobis

Fait en tous lieux un étrange carnage.

Ce chat, le plus diable des chats,
 S'il manque de souris, voudra manger des rats.
 Chacun dit : Il est vrai, Sus ! sus ! courons aux armes !
 Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.
 N'importe, rien n'arrête un si noble projet :

Chacun se met en équipage ;
 Chacun met dans son sac un morceau de fromage,
 Chacun promet enfin de risquer le paquet.
 Ils allaient tous comme à la fête,
 L'esprit content, le cœur joyeux.
 Cependant le chat, plus fin qu'eux,
 Tenait déjà la souris par la tête.
 Ils s'avancèrent à grands pas
 Pour secourir leur bonne amie ;
 Mais le chat, qui n'en demord pas,
 Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.
 A ce bruit, nos très prudents rats,
 Craignant mauvaise destinée,
 Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
 Une retraite fortunée.
 Chaque rat rentre dans son trou ;
 Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.





LE RENARD ANGLAIS

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualites trop longues a deduire,
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire

Et les affaires et les gens,

Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgre Jupiter meme et les temps orageux :

Tout cela méritait un éloge pompeux ;

Il en eût été moins selon votre génie ;

La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie,

J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux

Y coudre encore un mot ou deux

En faveur de votre patrie :

Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;

Leur esprit, en cela, suit leur temperament ;

Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,

Ils étendent partout l'empire des sciences.

Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :

Vos gens, a penetrer, l'emportent sur les autres ;

Même les chiens de leur séjour

Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

Vos renards sont plus fins ; je m'en vais le prouver

Par un d'eux, qui, pour se sauver,

Mit en usage un stratagème

Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scelerat, réduit en un peril extrême,

Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,

Passa pres d'un patibulaire.

La, des animaux ravissants,

Blaireaux, renards, hiboux, race encline a mal faire,

Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.

Leur confrere, aux abois, entre ces morts s'arrange.

Je crois voir Annibal, qui, presse des Romains,

Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,

Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.

Les clefs de meute, parvenues

A l'endroit ou pour mort le traître se pendit,

Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,

Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.

Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.

Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant ;

Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes

Ou sont tant d'honnêtes personnes.

Il y viendra, le drôle ! Il y vint, a son dam.

Voilà maint basset clabaudant ;

Voilà notre renard au charnier se guindant.

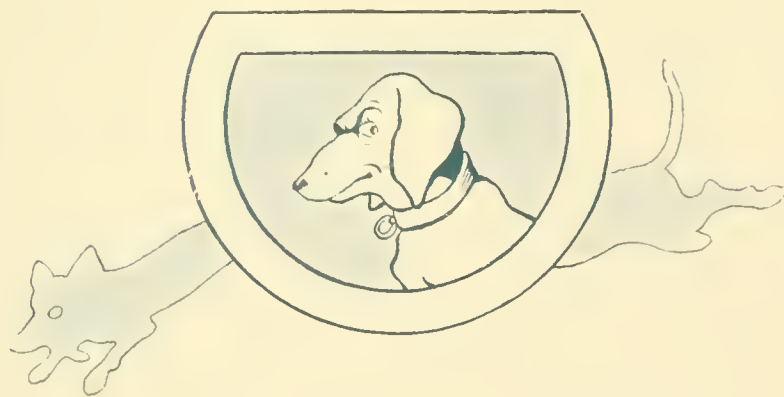
Maître pendu croyait qu'il en irait de même

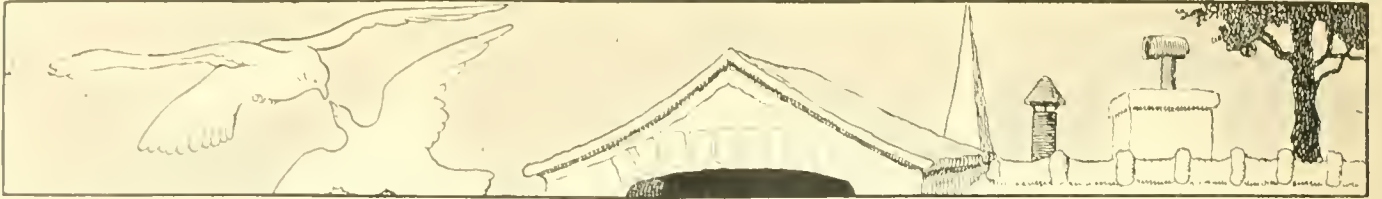
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux :





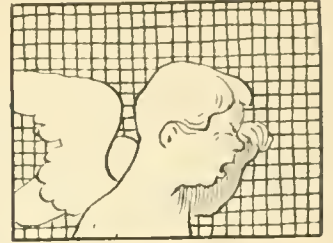
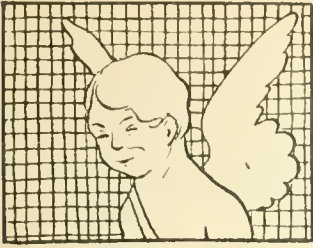
Mais le pauvre, ce coup, y laissa ses houx.
 Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !
 Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
 N'aurait pas cependant un tel tour inventé ;
 Non point par peu d'esprit ; est-il quelqu'un qui nie
 Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?
 Mais le peu d'amour pour la vie
 Leur nuit en mainte occasion.
 Je reviens à vous, non pour dire
 D'autres traits sur votre sujet ;
 Tout long éloge est un projet
 Peu favorable pour ma lyre :
 Peu de nos chants, peu de nos vers,
 Par un encens flatteur amusent l'univers,
 Et se font écouter des nations étrangères.
 Votre prince vous dit un jour
 Qu'il aimait mieux un trait d'amour
 Que quatre pages de louanges.
 Agréer seulement le don que je vous fais
 Des derniers efforts de ma muse.
 C'est peu de chose ; elle est confuse
 De ces ouvrages imparfaits.
 Cependant ne pourriez-vous faire
 Que le même hommage pût plaire
 A celle qui remplit vos climats d'habitants
 Tirés de l'île de Cythère ?
 Vous voyez par là que j'entends
 Mazarin, des Amours deesse tutélaire.





DAPHNIS ET ALCIMADURE

Aimable fille d'une mère
 A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
 Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
 Et quelques-uns encor que vous garde l'Amour,
 Je ne puis qu'en cette préface
 Je ne partage entre elle et vous
 Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
 Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
 Je vous dirai donc... Mais tout dire,
 Ce serait trop ; il faut choisir,
 Menageant ma voix et ma lyre,
 Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
 Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
 Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit :
 Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
 Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
 Gardez d'environner ces roses
 De trop d'épines, si jamais
 L'Amour vous dit les mêmes choses :
 Il les dit mieux que je ne fais ;
 Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
 A ses conseils. Vous l'allez voir.
 Jadis une jeune merveille
 Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir :
 On l'appelait Alcimadure :
 Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
 Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
 Et ne connaissant autres lois
 Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles,
 Et surpassant les plus cruelles ;
 N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
 Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs !
 Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
 L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce
 Ni le moindre regard, le moindre mot enfin
 Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
 Las de continuer une poursuite vaine,
 Il ne songea plus qu'à mourir.
 Le désespoir le fit courir
 A la porte de l'inhumaine.
 Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
 On ne daigna lui faire ouvrir
 Cette maison fatale où, parmi ses compagnes,
 L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
 Joignait aux fleurs de sa beauté
 Les trésors des jardins, et des vertes campagnes.
 J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux ;
 Mais je vous suis trop odieux,

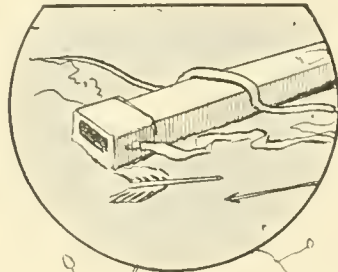


Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
 Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
 Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
 Doit mettre à vos pieds l'héritage
 Que votre cœur a négligé.
 Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
 Tous mes troupeaux, avec mon chien ;
 Et que du reste de mon bien
 Mes compagnons fondent un temple
 Où votre image se contemple,

Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
 J'aurai près de ce temple un simple monument :
 On gravera sur la bordure :
 " Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,
 " Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
 " De la cruelle Alcimadure. "

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
 Il aurait poursuivi; la douleur le prévint.
 Son ingrate sortit triomphante et parée.
 On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
 Pour donner quelques pleurs au sort de son amant.
 Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
 Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
 Ses compagnes danser autour de la statue.
 Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :

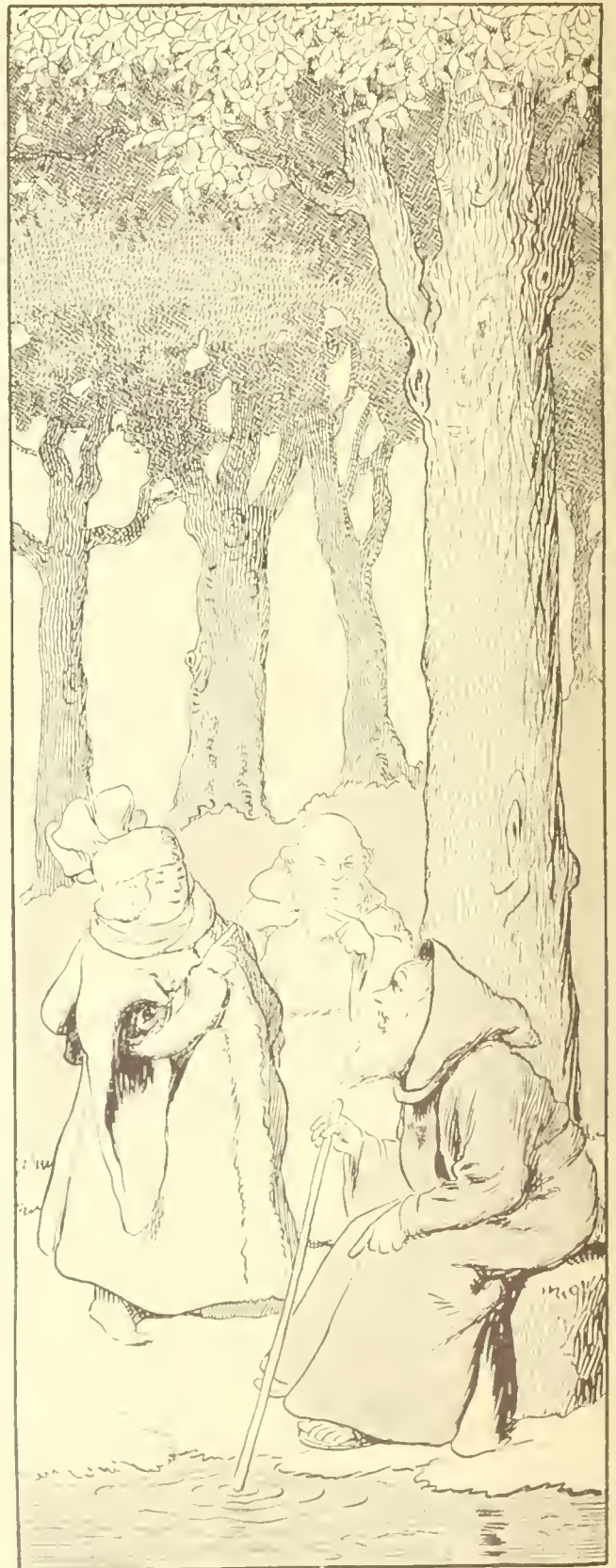
Une voix sortit de la nue,
 Écho redit ces mots dans les airs épanus :
 " Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. "
 Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
 Frémit et s'étonna la voyant accourir.
 Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide
 S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr
 Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide.

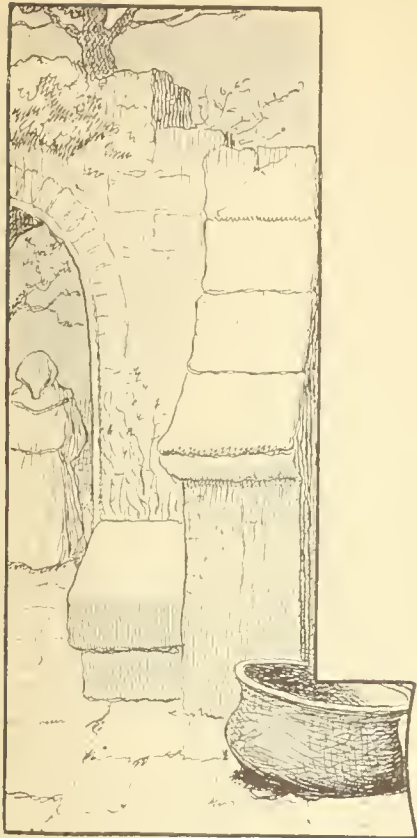




LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER ET LE SOLITAIRE

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portes d'un même esprit, tendaient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome : ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touche des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux procès attaches,
S'effrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses peches,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie :
La moitié ! les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur erut qu'il viendrait à bout
De guerir cette folle et détestable envie.
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue ; et le soin de soulager les maux
Est une charite que je prefere aux autres.
Les malades d'alors, etant tels que les nôtres,
Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier ;
Chagrins, impatient, et se plaignant sans cesse :
" Il a pour tels et tels un soin particulier,
" Ce sont ses amis ; il nous laisse. "
Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras
Ou se trouva réduit l'appointeur de débats :
Aucun n'était content ; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenait :
Jamais le juge ne tenait
A leur gre la balance égale :
De semblables discours rebutaient l'appointeur :
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
La, sous d'après rochers, pres d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignore du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui, mieux que vous, sait vos besoins ?
Apprendre a se connaitre est le premier des soins
Qu'impose a tout mortel la majeste supreme.
Vous êtes-vous connus dans le monde habite ?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous ?
La vase est un epais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
Mes freres, dit le saint, laissez-la reposer.
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au desert.

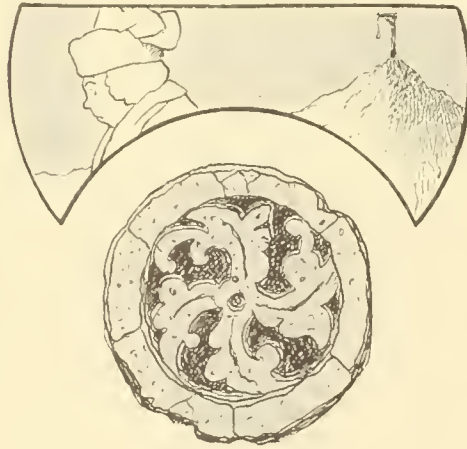




Ainsi parla le solitaire.
 Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.
 Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
 Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
 Il faut des médecins, il faut des avocats ;
 Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
 Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
 Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
 O vous, dont le public emporte tous les soins,

Magistrats, princes, et ministres,
 Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
 Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
 Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
 Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,

Quelque flatteur vous interrompt.
 Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
 Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
 Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
 Par ou saurais-je mieux finir ?



Achevé d'imprimer
pour Jules TALLANDIER, Éditeur
par
Edouard CRÉTÉ, Imprimeur
à Corbeil

✂

Il a été tiré 20 exemplaires de cet ouvrage
sur Japon des Manufactures Impériales.

Table des Matières

LIVRE PREMIER

La Cigale et la Fourmi	1	Les Voleurs et l'Ane	13
Le Corbeau et le Renard	2	Simonide préservé par les dieux	14
Les Deux Mulets.	3	La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf	16
Le Loup et le Chien.	4	La Mort et le Malheureux	17
La Génisse, la Chèvre et la Brebis avec le Lion.	5	La Mort et le Bûcheron.	18
La Besace.	6	L'Homme entre deux âges et ses deux Maitresses	19
Le Rat de ville et le Rat des champs.	7	Le Renard et la Cigogne.	20
L'Hirondelle et les petits Oiseaux	8	Le Coq et la Perle.	21
Le Loup et l'Agneau	10	L'Enfant et le Maître d'école	22
L'Homme et son image	11	Les Frelons et les Mouches à miel.	23
Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues.	12	Le Chêne et le Roseau	24

LIVRE DEUXIÈME

Conseil tenu par les Rats.	25	Le Lion et le Rat	37
Contre ceux qui ont le goût difficile.	26	La Colombe et la Fourmi.	38
Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe	28	Le Corbeau voulant imiter l'Aigle	39
Les Deux Taureaux et la Grenouille	29	L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits	40
La Chauve-Souris et les deux Belettes.	30	Le Paon se plaignant à Junon	42
L'Oiseau blessé d'une flèche.	31	Le Lièvre et les Grenouilles.	43
La Lice et sa compagne.	32	La Chatte métamorphosée en femme.	44
L'Aigle et l'Escarbot.	33	Le Lion et l'Ane chassant	45
Le Lion et le Moucheron.	35	Le Coq et le Renard	46
L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel	36	Testament expliqué par Esope	47

LIVRE TROISIÈME

Le Meunier, son Fils et l'Ane	50	Le Renard et les Raisins	60
Les Membres et l'Estomac	52	Le Cygne et le Cuisinier	61
Les Grenouilles qui demandent un Roi	53	Le Lion abattu par l'Homme	62
Le Loup devenu berger	54	Les Loups et les Brebis	63
Le Renard et le Bouc	55	Le Lion devenu vieux	64
L'Aigle, la Laie et la Chatte	56	Philomèle et Progné	65
L'Ivrogne et sa Femme	57	La Femme noyée	66
La Goutte et l'Araignée	58	La Belette entrée dans un grenier	67
Le Loup et la Cigogne	59	Le Chat et un vieux Rat	68

LIVRE QUATRIÈME

Le Lion amoureux	70	Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre	85
Le Berger et la Mer	72	Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf	87
La Mouche et la Fourmi	73	Le Loup, la Chèvre et le Chevreau	88
Le Jardinier et son Seigneur	75	Le Loup, la Mère et l'Enfant	89
L'Ane et le petit Chien	77	Le Renard et le Buste	90
Le Combat des Rats et des Belettes	78	Parole de Socrate	91
Le Singe et le Dauphin	80	Le Vieillard et ses Enfants	92
Le Geai paré des plumes du Paon	81	L'Oracle et l'Impie	93
L'Homme et l'Idole de bois	82	L'Avare qui a perdu son trésor	94
Le Chameau et les Bâtons flottants	83	L'Œil du Maître	95
La Grenouille et le Rat	84	L'Alouette et ses petits avec le Maître d'un champ	96

LIVRE CINQUIÈME

Le Bûcheron et Mercure	98	Les Médecins	110
Le Pot de terre et le Pot de fer	100	L'Ane portant des reliques	111
Le Petit Poisson et le Pêcheur	101	La Poule aux œufs d'or	112
Les Oreilles du Lièvre	102	Le Cerf et la Vigne	113
Le Renard ayant la queue coupée	103	Le Serpent et la Lime	114
La Vieille et les deux Servantes	104	L'Aigle et le Hibou	115
Le Satyre et le Passant	105	L'Ane vêtu de la peau du Lion	116
La Fortune et le jeune Enfant	106	Le Lièvre et la Perdrix	117
Le Laboureur et ses Enfants	107	L'Ours et les deux Compagnons	118
Le Cheval et le Loup	108	Le Lion s'en allant en guerre	119
La Montagne qui accouche	109		

LIVRE SIXIÈME

Le Père et le Lion	120	Jupiter et le Métayer	123
Le Lion et le Chasseur	121	Le Mulet se vantant de sa généalogie	124
Phébus et Borée	122	Le Cerf se voyant dans l'eau	125

Le Cochet, le Chat et le Souriceau	126	L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette	134
Le Renard, le Singe et les Animaux	127	Le Cheval et l'Ane	135
Le Vieillard et l'Ane	128	Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre	136
Le Lièvre et la Tortue	129	L'Ane et ses Maitres	137
Le Chartier embourbé	130	La Jeune Veuve	138
Le Soleil et les Grenouilles	131	La Discorde	140
Le Villageois et le Serpent	132	Le Charlatan	141
Le Lion malade et le Renard	133	Epilogue	142

LIVRE SEPTIÈME

Les Animaux malades de la peste	143	Le Curé et le Mort	155
Le Mal Marié	145	L'Homme qui court après la fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit	156
Le Rat qui s'est retiré du monde	146	Les Deux Coqs	158
La Fille	147	L'Ingratitude et l'injustice des hommes envers la Fortune . .	159
Le Héron	148	Les Devineresses	161
La Cour du Lion	149	La Tête et la queue du Serpent	163
Les Souhais	150	Le Chat, la Belette et le petit Lapin	164
Les Vautours et les Pigeons	152	Un Animal dans la lune	166
Le Coche et la Mouche	153		
La Laitière et le Pot au lait	154		

LIVRE HUITIÈME

La Mort et le Mourant	168	L'Horoscope	188
Le Savetier et le Financier	170	Le Bassa et le Marchand	190
Le Pouvoir des fables	172	Le Rat et l'Éléphant	192
Les Femmes et le Secret	174	L'Ane et le Chien	193
L'Homme et la Puce	175	Jupiter et les Tonnerres	194
Le Lion, le Loup et le Renard	176	L'Avantage de la Science	196
Le Chien qui porte à son cou le diner de son maitre	177	Le Faucon et le Chapon	197
L'Ours et l'Amateur des jardins	178	Le Chat et le Rat	198
Le Rieur et les Poissons	180	Le Torrent et la Rivière	200
Les Deux Amis	181	L'Éducation	201
Les Obsèques de la Lionne	182	Démocrite et les Abdéritains	202
Le Cochon, la Chèvre et le Mouton	184	Les Deux Chiens et l'Ane mort	204
Tircis et Amarante	185	Le Loup et le Chasseur	205
Le Rat et l'Huître	187		

LIVRE NEUVIÈME

Le Dépositaire infidèle	207	La Souris métamorphosée en fille	214
Le Singe et le Léopard	209	Le Loup et le Chien maigre	216
Les Deux Pigeons	210	Le Fou qui vend la sagesse	217
Le Gland et la Citrouille	212	Le Statuaire et la Statue de Jupiter	218
L'Écolier, le Pédant et le Maitre d'un jardin	213	Rien de trop	219

L'Huitre et les Plaideurs	220	Le Tresor et les Deux Hommes	224
Le Cierge.	221	Le Milan et le Rossignol.	225
Jupiter et le Passager	222	Le Singe et le Chat	226
Le Chat et le Renard.	223	Le Berger et son troupeau.	227

LIVRE DIXIÈME

Les Deux Rats, le Renard et l'Œuf	228	Le Chien à qui on a coupé les oreilles	244
L'Homme et la Couleuvre.	234	La Lionne et l'Ourse.	245
Les Poissons et le Cormoran	237	Le Berger et le Roi.	246
La Tortue et les deux Canards	239	Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte.	248
L'Enfouisseur et son Compère.	240	Les Deux Perroquets, le Roi et son Fils.	249
La Perdrix et les Coqs.	241	Les Deux Aventuriers et le Talisman.	251
Le Loup et les Bergers.	242	Les Lapins.	253
L'Araignée et l'Hirondelle.	243	Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de roi.	255

LIVRE ONZIÈME

Le Lion	257	Le Loup et le Renard.	266
Les Dieux voulant instruire un Fils de Jupiter.	259	Le Paysan du Danube.	268
Le Songe d'un habitant du Mogol	261	Les Souris et le Chat-Huant.	270
Le Fermier, le Chien et le Renard.	262	Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes	272
Le Lion, le Singe et les deux Anes.	264		

LIVRE DOUZIÈME

Les Compagnons d'Ulysse	273	L'Amour et la Folie	292
Le Chat et les deux Moineaux	276	La Forêt et le Bûcheron.	293
Les Deux Chèvres.	277	Le Renard, le Loup et le Cheval.	294
Le Thésauriseur et le Singe	278	Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat	295
Le Vieux Chat et la jeune Souris	279	Le Renard et les Poulets d'Inde	299
Le Cerf malade.	280	Le Philosophe scythe.	300
La Querelle des Chiens et des Chats et celle des Chats et des Souris.	281	Le Singe	301
La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard.	283	L'Éléphant et le Singe de Jupiter.	302
L'Écrevisse et sa Fille.	284	Un Fou et un Sage.	303
Le Loup et le Renard.	285	Le Soleil et les Grenouilles.	304
L'Aigle et la Pie.	287	La Ligue des Rats.	305
Le Renard, les Mouches et le Herisson	288	Le Renard anglais.	306
Le Milan, le Roi et le Chasseur.	289	Daphnis et Alcimadure.	308
		Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire	310

